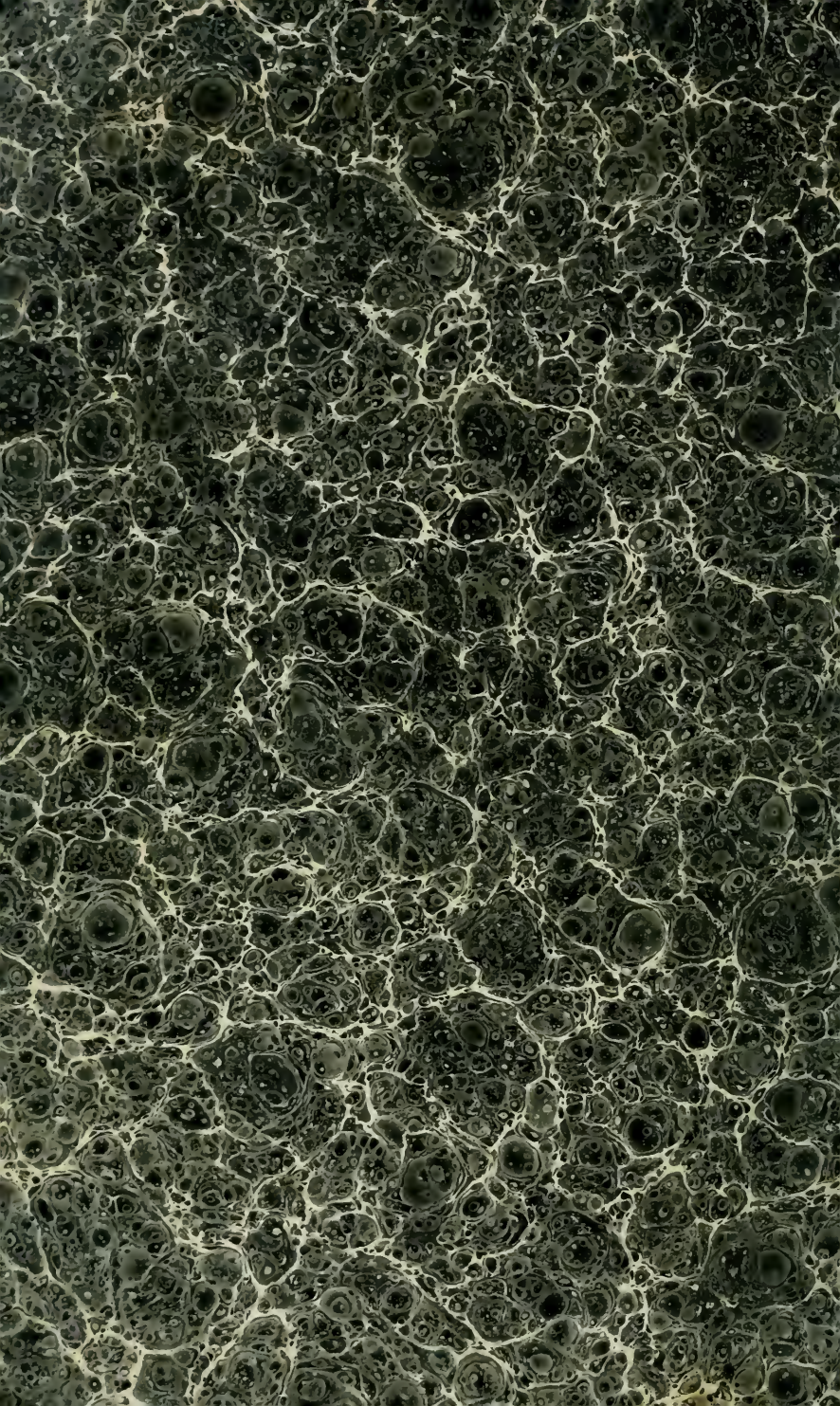
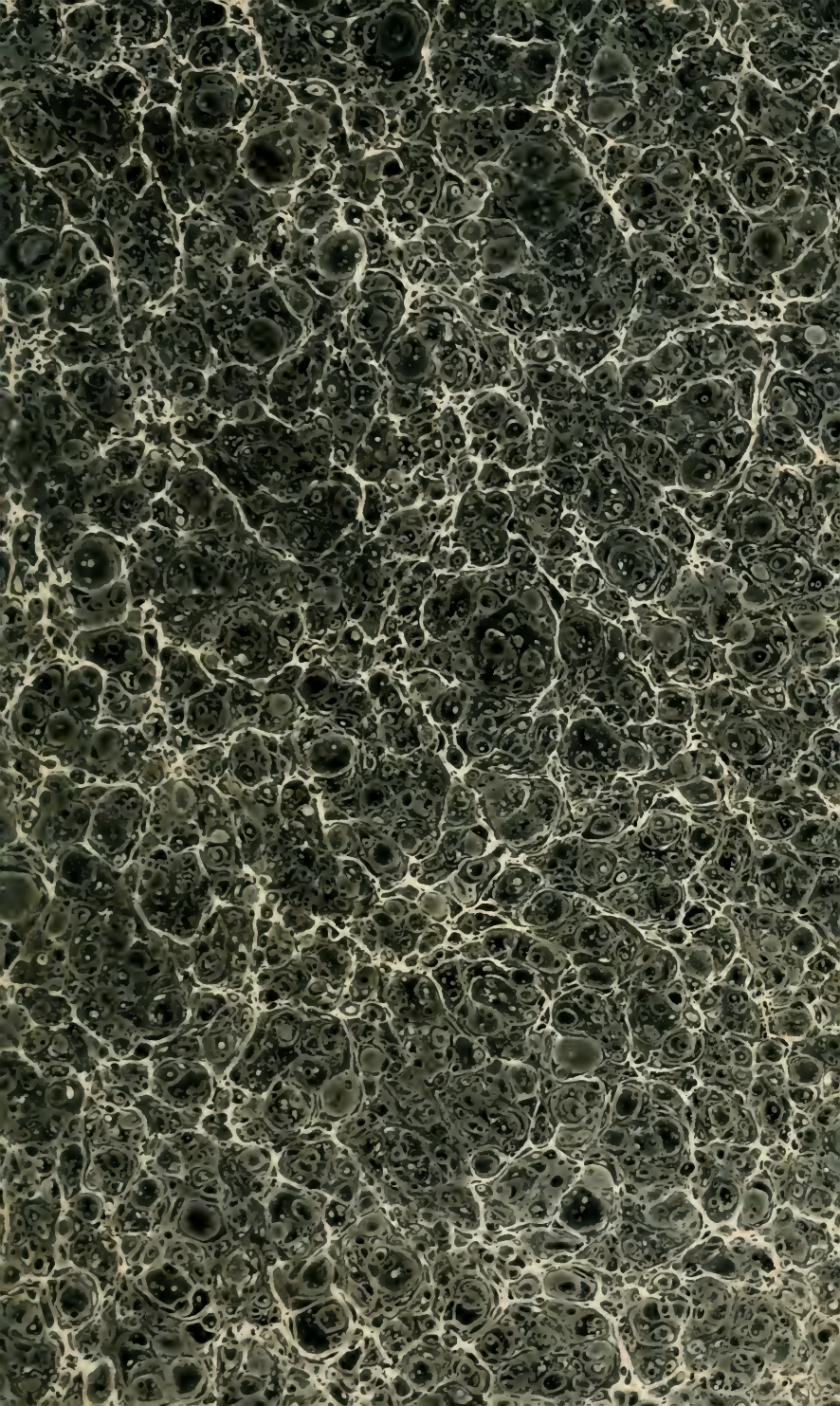




Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mlangesetlettr04doud

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

X. DOUDAN

MÉLANGES

ET

LETTRES

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE

ET DES NOTICES PAR

MM. DE SACY

CUVILLIER-FLEURY

IV

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1878

Droits de reproduction et de traduction réservés

MÉLANGES ET LETTRES

I.

A M. PISCATORY.

Paris, 3 juillet 1860.

Nous sommes ici comme le jour des funérailles de Germanicus à Rome, à l'occasion de la mort du roi Jérôme. On n'entend que le roulement des tambours sur les crêpes, et le bruit du canon des Invalides. On dit qu'il est arrivé de province des nuées de curieux qui veulent voir cette grande pompe militaire. Voilà à peu près le dernier témoin du *grand soleil de Messidor,* qui s'en est allé. Ces hommes obscurs qui portent de si grands noms nous font un singulier effet. Ceux qui l'ont vu dans sa chapelle ardente disent qu'il ressemblait à l'Empereur mort à Sainte-Hélène, dont nous avons la gravure par *Cala-*

matta. Ce sceau des familles marqué sur des êtres si divers est étrange. Ce qui est peut-être plus étrange c'est l'assentiment passionné que M*** a donné à l'article du *Constitutionnel,* qui dit que ce prince a vu enfin *la France régénérée !* La fleurette est mignonne pour les amis et défenseurs de la monarchie de 1830 ! Quelqu'un me disait l'autre jour à ce sujet : *les gouvernements qui durent sont comme les importunités qui finissent par tout obtenir.*

Ah ! que vous avez tort sur Horace ! Bien peu de personnes lui ressemblent aujourd'hui. Les bourgeois de Paris ont beau partager ses opinions politiques, pas un d'eux ne trouverait ces vers :

Sol ubi montium
Mutaret umbras et juga demeret
Bobus fatigatis, amicum
Tempus agens abeunte curru.

II.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Broglie, 4 août 1860.

Mon cher ami, j'aurais voulu t'écrire plus exactement, d'abord parce que j'aime à t'écrire, et, de plus, parce que ton avant-dernière lettre,

sans préjudice de celle que je reçois aujourd'hui, était charmante. Elle donnait envie de vivre dans une petite mansarde à Lorient, comme l'excellente vieille parente de M. G. Il est vrai que toutes mes idées romanesques sont placées sur les vies étroites et difficiles menées avec sérénité et énergie. Je n'ai pas besoin, pour mes romans, de frais de premier établissement qui coûtent des millions à l'auteur de *Monte-Christo* et même à miss Edgeworth, cinq cent mille livres de rente pour le moins. Je vois que j'ai l'imagination un peu basse. J'aime les petites demeures qui n'ont que l'éclat de la pauvreté, c'est-à-dire la propreté. Je préfère à un beau salon dans le dernier goût la petite caverne de Jocelyn :

> J'ai déjà suspendu dans ma chaude demeure
> Mon bâton et ma montre où je vois marcher l'heure.

Mais tout cela n'empêche pas que je ne t'ai pas répondu. Il ne faut pas être trop sévère pour les pauvres gens dévorés de soucis réels et imaginaires. Ils feraient mieux, sans doute, de garder dans les soucis cette sérénité dont je me fais si volontiers des romans, mais c'est une grande difficulté, suivant la remarque de tous les moralistes, de régler sa conduite sur le tour de son imagination.

Nous en étions restés, je crois, dans notre correspondance, à une question dont tu me disais : C'est une *immense question*. Je crois pourtant qu'on en pourrait dire quelque chose d'utile et de pratique en la traitant en moraliste plus qu'en psychologue. Il doit y avoir un régime pour garder ses résolutions quand on les a prises après mûres délibérations. Ce régime doit, sans doute, différer suivant le caractère de la personne qui entend se gouverner. En effet, chez les uns, les résolutions s'ébranlent parce que l'esprit ne conçoit que les uns après les autres les motifs d'agir. Il voit une bonne raison de ne pas faire, deux jours après avoir eu un motif solide pour agir. — Chez les autres, c'est l'imagination qui, par un travail sourd, ôte au but auquel on tendait l'éclat, l'attrait ou la solidité qu'il avait eu au premier jour et à l'aurore des bonnes résolutions. Ici, il doit être moins malaisé de porter remède à l'indécision, et on peut, probablement, remettre, par quelque effort, l'imagination au vrai point de vue et raviver pour elles les couleurs qui s'effaçaient ; mais le premier état est plus grave, car, quand le temps presse et que les motifs se succèdent lentement dans l'intelligence, l'embarras est très-réel. Peut-être même que le remède serait de savoir

d'avance dans quelles circonstances inattendues on se trouvera et d'y réfléchir de provision ; enfin, il reste que l'énergie ou la *continuité* du vouloir, car c'est même chose, est un joli don ; il le faut bien, car l'ombre même de cette volonté fait des prodiges.

Il s'est rencontré, dans l'histoire, des hommes d'une force de volonté très-ordinaire qui, pour avoir lu dans les romans que la volonté emporte tout, se sont avisés de vouloir une heure ou deux, et tout a plié devant eux par la seule raison que l'humanité veut encore plus faiblement qu'ils ne voulaient ce jour-là, et, pour abandonner les exemples de l'histoire et rester dans les considérations générales, je crois bien que les plaisirs d'une volonté forte dans le sens du juste sont les plus vifs et les plus profonds qu'il soit donné à l'homme de goûter. On a beau se moquer d'Épictète et de Platon ; les jeunes gens du boulevard ont beau faire de méchants petits sarcasmes sur les hommes qui ont mis leur plaisir dans la sagesse, eux-mêmes mettent involontairement la mort de Bisson au-dessus de la vie qu'ils mènent dans les coulisses de l'Opéra ; et, quand on les conduit sur les champs de bataille, ils recherchent sous le nom de *gloire* et à travers tous les dangers cette sagesse qui dit de se sacrifier à ce

qui est *beau* et *bon*, sans retour sur les agréments de l'existence.

Il n'y a qu'Épictète qui pût prendre son parti du temps qu'il fait ici. M. Ampère arrivera ici ce soir. M. Daremberg, qui part demain, a passé quelques jours à Broglie. Adieu, mon cher ami. Bien des souvenirs à M. G*** et beaucoup de respects d'un inconnu à sa tante. Son petit appartement me reste dans la mémoire. J'en voudrais une photographie.

III.

A M. E. DE SAHUNE.

Coppet, 16 septembre 1860.

Je vous dois certainement ma première lettre, mon cher ami, pour tout ce que vous avez été pour moi dans ce déplorable séjour à Paris. Nous voici enfin établis à Coppet ; suivant votre bienveillante prédiction, je suis venu à bout de mon voyage sans encombre.

Le monde va si vite qu'il a encore une fois changé de face depuis que je vous ai quitté. Voilà la France qui montre les dents au Piémont, mais j'ignore si ce sont des dents artificielles.

Que va-t-il se passer entre les Piémontais et les bandes de Garibaldi? Vont-ils tous ensemble agir de concert ou bien se disputeront-ils l'honneur de renverser le Pape? Quel parti va prendre le général de Lamoricière? Il est clair qu'avec sa petite armée improvisée il ne saurait tenir tête à 60,000 Piémontais et à toutes ces eaux qui descendent du Vésuve. Il est vrai que ces eaux ne sont pas bouillantes, mais elles ont la pente pour elles et cela suffit. Quelle histoire que celle du roi de Naples et de ses fonctionnaires de tous ordres et de toutes armes! Celui-là serait bien hardi qui dirait ce que sera l'Europe et en partie l'Italie dans deux ans, mais quoi qu'en disent les esprits chagrins, rien ne reviendra à l'ancien état.

Les Suisses d'ici sont tout tristes quand ils regardent le Mont-Blanc. Ils n'aiment pas à penser qu'il est français. Le Mont-Blanc lui-même ne s'occupant pas de politique a gardé sa froide sérénité. Ce ne serait pas le moment pour un Français de demander une fille en mariage dans ces quartiers. Je crois qu'en ma qualité de sujet de l'Empereur, je serai peu invité à dîner cette année, mais il est doux de souffrir pour ce qu'on aime.

Ne viendrez-vous point voir notre nouvelle

conquête, mon cher ami? Tout français que vous êtes on serait charmé de vous voir ici. Dites-moi que vous allez vous décider à nous faire ce grand plaisir. Je ne vous écris qu'un petit mot aujourd'hui.

IV.

A M. PISCATORY.

Coppet, 17 septembre 1860.

Le chef de l'Église visible pourra bien avoir avant peu à ne gouverner que les choses invisibles. M. de Lamoricière aura de la peine à être le rempart de l'Église contre soixante mille Piémontais et les foules triomphantes (je ne dis pas victorieuses), que Garibaldi pousse devant lui. Il faut convenir que la pièce de chancellerie que M. de Cavour adresse au pape a l'air d'avoir été copiée dans La Fontaine, sur le discours du loup et de l'agneau. Aussi notre Empereur, justement indigné, a-t-il pris les mesures les plus énergiques contre ces attaques aux pouvoirs ecclésiastiques, et voilà Turin réduit à n'avoir qu'un *chargé d'affaires de France.*

Les succès de Garibaldi exciteront-ils beaucoup d'ambitions privées? Je ne vois pas pour-

quoi il en serait autrement ; je ne vois pas pourquoi tout particulier qui se sent quelque esprit militaire ne se mettrait pas à la tête de ses amis pour réformer dans tel pays qu'il jugera convenable les institutions politiques qui ne lui conviennent pas. Le nouveau droit public de l'Europe est bien simplifié. Il se compose de deux principes : 1° un appel à la force ; 2° et pour le sanctifier, un autre appel au suffrage universel sous la surveillance du vainqueur. Vous pouvez remarquer dans toutes les sciences pratiques cette disposition à revenir du composé au simple.

Tout cela dit, et bien que les instruments de toutes ces révolutions aient bien mauvais air, je me tiens toujours à ce sentiment que dans une vingtaine d'années d'ici l'humanité ne s'en trouvera pas plus mal ; on peut dire comme l'Évangile aux sacripants qui travaillent présentement à l'histoire du monde : *Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés*. Ils écrivent droit, malgré eux, sur des lignes de travers.

Adieu, mon cher ami, bien des tendres regrets à madame Piscatory. Dites-moi où sont tous les vôtres et si *Tracassin* ne vous tracasse pas. C'est un vilain petit personnage que vous connaissez.

V.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Coppet, 26 octobre 1860.

Voilà encore notre séjour de Coppet qui va finir. Je devrais être fait à cet ennui du départ, mais il m'est toujours insupportable. Il me semble qu'on s'en va d'ici plus souvent qu'on n'y arrive. Quand j'arrive ici pour six semaines, je me figure que ce petit trésor de jours agréables ne finira pas :

> Mais dans leur insensible cours
> Les jours qui succèdent aux jours

détalent à vue d'œil et il faut remonter en wagon et rejoindre l'hiver de Paris. Ces pensées ne sont point nouvelles, mais elles sont certainement tristes.

Pour parler d'autre chose, j'ai remarqué dans une de tes lettres une proposition que je voulais relever. Tu me disais que l'exercice du fusil n'est pas propre au développement de l'imagination. Je n'en crois rien du tout. Si on parcourait la liste des hommes remarquables par l'imagination, on verrait que les vies enfermées dans des devoirs monotones ont souvent entretenu de

vives ou de grandes imaginations. Bossuet a eu toute sa vie à faire l'exercice du fusil ; Fénelon de même. Ils ont parcouru presque tous les jours de leur vie la voie étroite et monotone des devoirs extérieurs du ministère ecclésiastique. Comme l'eau de Seltz, l'imagination a peut-être besoin d'être enfermée pour petiller. On me dirait qu'Homère était teneur de livres ou commis d'ordre dans un ministère que je le croirais. Béranger, qui, à la vérité, n'est ni Homère ni Bossuet, était expéditionnaire à l'instruction publique. Horace était tribun militaire et soumis alors aux heures réglées de l'exercice du fusil, mais je dois convenir qu'il n'était pas un officier de grand avenir au sens militaire du mot. Quoi qu'il en soit, je tiens que l'imagination est un oiseau qui chante peut-être mieux en cage que dans la vie libre des bois. Je t'ai déjà dit, je crois, que rien ne fait plus d'effet en peinture qu'un grand paysage vu dans le cadre d'une voûte ou à travers les arceaux d'un aqueduc.

Tu n'es pas encore parvenu à me faire croire qu'il n'y a rien de littéraire dans une belle ville au bord de la mer comme Lorient. Je suis persuadé qu'il y a plus d'un habitant qui a une *vie littéraire cachée,* si je puis parler ainsi. Dans les provinces, l'esprit et l'imagination ne se culti-

vent guère, mais aussi ils ne s'évaporent pas. On rêve un peu plus confusément, mais aussi plus profondément qu'à Paris ou à Londres. Quand un esprit original arrive dans une grande capitale, tous les barbiers littéraires de l'endroit lui arrangent la tête à la dernière mode. Une jeune demoiselle dans une ville de province, qui ouvre sa fenêtre la nuit pour écouter le silence des campagnes ou le bruit de la mer, voit, sans doute, au fond d'elle-même des spectacles plus poétiques qu'une belle dame de Paris n'en verrait en pareil cas dans son cerveau farci de tous les lieux communs de la littérature des journaux. Je conviens, néanmoins, que la demoiselle de province ne pourra rien dire du tout de ce qu'elle éprouve, tandis que l'autre donnera peut-être un petit tour agréable à ce qu'elle n'éprouve pas. Il y a des imaginations sourdes et muettes, sans nombre, sur la face de la terre, qui n'en sont pas moins de belles imaginations. Ce sont ces fleurs que tu as vues quelquefois dans tes voyages au fond du Sud. Il y avait grand'chance que nul œil ne les vît jamais. Je suis sûr qu'il y a des vies cachées qui sont charmantes.

Nous n'avons pas de nouvelles nouvelles d'Italie. On semble procéder à l'opération difficile de fondre ensemble, dans le royaume de Naples,

les Piémontais et les garibaldiens. Il reste à craindre que les mazzinistes ne viennent compliquer cette affaire déjà si compliquée. Une difficulté de plus ou de moins n'est pas grand chose, à la vérité, dans un si grand chaos que ni Richelieu, ni Mazarin, ni Machiavel n'auraient pu regarder sans frissonner : *et tenebræ sunt super faciem abyssi.*

VI.

A M. E. DE SAHUNE.

Coppet, 28 octobre 1860.

Mon cher ami, je reçois votre lettre du 26. Je commençais à trouver votre silence un peu long envers moi qui vous regrettais beaucoup ici. Je n'ai pas pu m'empêcher d'ouvrir deux ou trois fois votre chambre pour voir, après votre départ si vous ne seriez pas revenu par hasard. Ces hasards-là arrivent bien rarement. Tout le monde ici bénit votre mémoire, et vous savez que je suis jaloux de tout le bien qu'on dit de vous. J'ai su, par madame de Staël, que vous aviez trouvé tout en ordre et en bonne santé dans votre petit nid de la rue de Bourgogne. Vous ne m'en dites rien à moi, et vous avez tort, sachant

la très-sincère et très-respectueuse affection que je porte à cette maison, bien que madame votre mère m'accuse de n'y jamais aller.

Mais Job faisait très-peu de visites dans ses dernières années de maladie. Je suis comme Job, bien que vous soyez plus aimable que les amis de Job. Ces animaux-là m'ont toujours déplu, parce qu'ils ressemblent trait pour trait à plusieurs amis que j'ai eus. La vérité est que je vais de mal en pis de ce chien de rhumatisme. J'en suis venu à ne plus pouvoir aller au bout de l'avenue sans une horrible fatigue et fatigue douloureuse; mais ce mal ne m'inquiète pas. M. Mercier me faisait remarquer que le seul mal réel que j'aie ne m'inquiète pas au trente-sixième de mes maux imaginaires. N'abusez pas contre moi de cette confidence. Toujours est-il que je ne sais trop comment je partirai si cela continue.

J'ai appris avec surprise la mort de M. Decazes, quoiqu'il fût bien malade et depuis longtemps; sa vie me semblait avoir recommencé depuis quatre ou cinq ans qu'on lui avait enfin rendu justice. Il était sensé, hardi, et il avait bon cœur; on ne peut pas faire cet éloge de tous les ministres. Il a sauvé bien des hommes de la fureur des partis et il a regardé en face et, finalement, désarmé le parti le plus violent que nous ayons

connu depuis soixante ans. Les sages hochent la tête et disent qu'il avait ses affaires privées dans un grand désordre ; il est certain qu'il est d'autres ministres à qui l'histoire n'aura pas ce reproche à faire.

Si vous voulez vous marier, dites-le moi sans détours. Je n'ai pas vu une femme ici qui, après avoir causé avec vous, n'ait l'air de dire : Quel excellent mari on ferait d'un tel homme !

Je viens de lire les deux articles de Prévost-Paradol sur saint Vincent de Paul... Pour *M. Vincent,* M. Paradol n'a pas de limites à son admiration. Ses articles sont donc un sermon bien spirituel et quelquefois éloquent. Sans rien savoir de contraire, je ne lui croyais pas cet enthousiasme pour le christianisme.

Je vois passer avec tristesse les derniers jours de Coppet. C'est le lieu où je me plais certainement le plus, et, ensuite, cette vie de Juif errant que nous menons m'agace prodigieusement le système nerveux. J'ai envie de me mettre au couvent pour n'avoir plus de chance de bouger, mais quelque Garibaldi pourra venir nous disperser.

Ce que j'en dis ne doit pas laisser supposer qu'il n'y ait pas deux ou trois personnes que j'ai grande envie de revoir à Paris.

Adieu, mon cher ami ; écrivez-moi encore ici avant même vendredi, si je pars vendredi.

VII.

AU MÊME.

Coppet, 30 octobre 1860.

Mon cher ami, mille remerciements pour le Xénophon et le tabac. Ce Xénophon était parti le 26 et il est arrivé le 30. Les Grecs ne sauraient s'accoutumer à la rapidité des chemins de fer. Vous avez à cette heure embrassé M. N. Quand je dis embrasser, je veux dire saluer, car assurément cette familiarité le jetterait dans un grand émoi. Quand il fait la moindre chose qui n'est pas dans l'orbite où il circule harmonieusement, on ne peut pas dire qu'il sorte de ses habitudes, il vaut mieux dire qu'il tombe du haut de ses habitudes, et la secousse est terrible. Ce n'en est pas moins le plus doux et le plus juste des hommes. Il y a, je crois, un portrait de lui dans Eschyle parmi les figures des sept chefs devant Thèbes ; qui le croirait? mais Eschyle a mis un sage parmi eux, et Boileau a eu tort de les appeler *sept chefs impitoyables*. Relisez

ce passage dans une de vos belles éditions.

Je suis plus malade que jamais... En tout, je commence, ou plutôt je continue à trouver que la vie devient comme cette vallée peu large qui conduit à la vallée de l'ombre de la mort. Les jours passent vite et tristement ; les relations se dénouent ; toutes les formes de l'espérance s'évanouissent ; c'est le cas de dire comme je ne sais quelle fin de lettre de madame Sand : « *Voici l'hiver, la nuit, la mort !* » alors que les feuilles sont tombées, que la glace couvre les vitres, que son bouvreuil s'agite et se tait dans sa cage. Toutes ces impressions passeront, peut-être, pour revenir, car je suis mobile sur un fond triste permanent ; mais on dit généralement que j'ai l'air gai ! Comme le grand Arlequin de la comédie italienne qui se mourait de chagrin dans son particulier. *There is some new subject of complaint at every moment. Your sickness come thicker and thicker ; your comforting and sympathizing friends fewer and fewer ; for why should they sorrow for the course of nature ?* Je vous parle anglais parce que les lieux communs reprennent leur vérité dans une langue étrangère. On devrait se plaindre en latin des maux ordinaires ; cela ferait peut-être plus d'effet sur les autres.

Quand vous ferez un paquet de mes lettres,

vous pourrez écrire dessus *Lamentationes*. Je ne comprends pas comment on peut être si triste quand on est si gai en Italie, par exemple. Avez-vous vu la manière de voter dans le royaume de Naples? J'aime ces deux corbeilles, l'une de *oui,* l'autre de *non,* où l'électeur choisit à son gré pour son vote secret. Là aussi le suffrage universel s'arrange pour être un scandale aux gens sensés. Adieu, mon cher ami.

VIII.

A M. PISCATORY.

Paris, 22 novembre 1860.

Si j'avais encore ici le *Petit Journal de Genève,* que je lisais à Coppet, je vous dirais bien ce qui se passe chez nous. Je ne sais vraiment comment il se fait que ce petit bonhomme de journal en sait plus dans son petit doigt que tous nos grands journaux n'en savent dans toute leur lourde et prudente personne. Si j'avais jamais l'honneur d'approcher de M. le ministre de l'intérieur, qui semble un homme zélé et instruit, je voudrais rechercher avec lui les causes qui permettent à des étrangers d'en savoir et d'en

dire plus que nous sur nos propres affaires.

Vous savez, mon cher ami, que nous nous entendons depuis longtemps sur les affaires de l'Italie ; que la violence et l'iniquité y règnent pour le moment à l'état aigu, j'en conviens bien volontiers ; mais que la violence et l'iniquité y régnassent depuis longtemps à l'état chronique, personne, je pense, ne serait assez hardi pour le nier. Or, c'est une loi de la physiologie que l'excès du mal chronique tourne à l'aigu pour guérir ou emporter le malade. Si les grands morts de l'Italie se levaient pour raconter les lamentables histoires du passé, j'espère que les belles dames et les jolis messieurs, qui ont horreur de Garibaldi et de M. de Cavour, daigneraient frémir quelque peu par esprit de justice. Je n'ai certainement pas l'assurance cavalière de certain rédacteur de journal qui trouve que rien n'est plus simple que ce qui se passe sous nos yeux, et qui croit montrer beaucoup de largeur d'esprit en méprisant le droit des gens, les droits des particuliers et toutes les saines règles de la politique de l'Europe. Il est une largeur d'esprit qui consiste à ne point connaître de limites et qui devient sottise aux yeux de tous quand les passions du moment se refroidissent, mais, après tout, le golfe de Naples et les cimetières de Rome,

de Modène, de Bologne, et ceux des prisons d'Autriche, couvrent des débris qui en diraient de belles sur le génie des gouvernements qui tombent à cette heure. Je n'ai pas la faculté d'oublier, qui est à la mode aujourd'hui. Je suis né bleu et je mourrai vraisemblablement bleu, quoiqu'il soit téméraire de s'en vanter à voir les grands oublis de soi que nous voyons. J'ajoute qu'il ne dépend pas même de ceux qui disent des choses bleues par hypocrisie de me faire changer d'avis. Je ne porte donc pas le grand deuil des dynasties italiennes qui s'en vont; seulement ce pauvre petit diable de roi de Naples m'intéresse parce qu'il m'étonne. Il prouve bien qu'il ne faut pas trop croire à la race. Sa femme est, dit-on, aussi un petit démon de guerre, qui court à cheval autour de toutes ces batailles. Je dois dire que si je crois que l'Italie refleurira probablement après cette crise, je trouve en même temps qu'il sera bien difficile aux gouvernements qui regardent tout cela les bras croisés d'avoir dorénavant une bonne raison à donner quand les particuliers armés viendront leur dire de détaler en leur parlant de nationalités, d'unité, de conformité de langues et autres énormités semblables, sans compter ce beau mot de non-intervention, interprété comme il est à présent. Mais

enfin, c'est leur affaire, et si l'on met à la porte, par ces mauvaises raisons, deux ou trois que je connais bien, je compte ne faire aucune objection.

Pour M. de Cavour, s'il réussit, je ne doute pas qu'il ne soit un grand homme, ce qui ne veut pas dire qu'il fait bien en tout. Je présume que beaucoup de grands hommes de l'histoire étaient faits comme lui. Le succès donne l'idéal ; que n'auriez-vous pas à dire si vous aviez vu Richelieu dans ses commencements, et probablement si vous aviez bien connu Alexandre ? Nous méprisons trop nos contemporains.

Adieu, mon cher ami ; vos lettres me font un extrême plaisir, aussi ne me les reprochez pas.

IX.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 8 décembre 1860.

. . . . . .

Enfin, voilà les jours de ces lugubres cérémonies passés [1], et ton frère et ton père pourront du moins avoir du repos dont ils ne doivent avoir

1. Madame la princesse de Broglie venait de mourir à Cannes.

que trop besoin l'un et l'autre. Ils sont bien de santé, malgré tout ce mouvement dans un si grand trouble.

Comme de raison, on a à peine songé ici, dans les derniers jours, au changement politique que la France semble avoir éprouvé. Quels que soient les motifs qui ont dicté les dernières modifications dans le mode du gouvernement, et les motifs sont, sans doute, divers, il reste que ces changements méritent bien qu'on y regarde. Je le prends, pour moi, tout à fait en bonne part, et si ceux qui se soucient encore de la conduite des affaires publiques se conduisent sensément, on peut se faire de ces débris de liberté des digues ou des remparts utiles. Voici même aujourd'hui une circulaire de M. de Persigny à ses préfets, d'où il résultera certainement la possibilité d'examiner en toute rigueur dans les journaux l'administration intérieure du pays, et, après ces déclarations de M. de Persigny, il lui serait impossible de donner un avertissement à un journal qui jugerait convenable d'exposer et de critiquer le ménagement des finances de la ville de Paris, par exemple. Enfin, il n'est point douteux que tout va changer en France, je ne dis pas profondément, mais, du moins, tout va changer de face, au sens

étymologique. S'il ne faut pas exagérer ce changement, on ne peut pas non plus le tenir pour nul.

T'es-tu procuré les deux volumes que M. Sainte-Beuve vient de publier sur M. de Chateaubriand? Ils sont pleins d'esprit; je ne peux pas dire qu'ils respirent la douceur et la mansuétude. Jamais M. de Chateaubriand n'a passé par un tel tamis; toutes les vanités de son caractère, de sa vie publique et privée y sont exposées avec une sévérité chirurgicale encore aiguisée par la malice; mais aussi le sentiment des grandes beautés de ses ouvrages s'y trouve vif et profond. Il y a dans ces deux volumes plus d'observations pénétrantes sur la littérature que dans tout La Harpe, tout Marmontel, tout Blair et même tout Voltaire. Le fond des choses littéraires y est touché de main de maître, sans grand apparat. C'est d'abord, certainement, une rhétorique supérieure dans la plus vraie acception du mot, et je le dis sans aucun dessein d'abaisser l'ouvrage. On y trouve, de plus, une multitude de petits faits curieux et qui, bien que petits, changent pourtant la physionomie de plusieurs écrivains célèbres qu'on croyait se représenter exactement. J'avoue que j'ai un grand goût pour les ressemblances exactes, et cette fidélité dans le portrait des hommes qui ont pris place dans

notre imagination est sans doute le meilleur commentaire de leurs œuvres. J'en suis encore à comprendre pourquoi ce goût d'exactitude dans les biographies n'est pas venu plutôt dans le monde. Depuis Suétone, il s'est passé environ dix-huit siècles sans qu'on se souciât guère des nuances vraies dans les figures des grands hommes, d'où il suit que nous ne connaissons presque personne dans ces dix-huit siècles. Tu as vu, je crois, M. le général Trochu, trois ou quatre jours de suite ; rappelle à ta mémoire la figure que tu te représentais avant que de l'avoir vu, et juge de la différence probable pour tous les grands généraux que tu n'as pas connus. On ne se pénètre bien du sens d'une phrase que quand on a fréquenté longtemps celui qui l'a écrite. Je suis prêt à soutenir cette thèse en Sorbonne avec les développements psychologiques les plus curieux et les plus subtils.

C'est donc véritablement vers Noël qu'on te verra moitié moins pressé que tu ne l'étais dans ton excursion à Coppet? Je crois que *moitié* est le terme exact, puisque tu espères environ quinze jours. Ta tante a vu dernièrement M. de Saisset qui souhaite pour toi que tu sois placé dans la Méditerranée sous les ordres d'un de ses amis dont je ne retrouve pas le nom, bien que ce soit

un amiral (Ce que c'est que la gloire!). Je me figure, sans en rien savoir du tout, que votre escadre d'évolutions pourrait aller vers Gaëte pour regarder voler les bombes que les Piémontais lancent sur le jeune roi de Naples et sa petite famille. Adieu.

X.

A M. PISCATORY.

Paris, 15 janvier 1861.

Mon cher ami, il n'y a rien de nouveau ici et c'est toujours la même tristesse. Albert a pourtant recommencé à ouvrir sa porte pour cette triste série de visites de condoléances qui ont quelque chose d'inévitable et de pénible aussi; il faut recommencer, avec chacun, ces tristes détails qu'on ne sait que trop bien. M. de Broglie a aussi repris son petit train de l'Institut qui n'est pas une sinécure quand on est de la commission des prix Montyon, mais enfin ces distractions forcées ne font pas de mal.

Tous les yeux sont toujours tournés vers Gaëte pour voir si le pavillon de l'amiral Barbier de Tinan flotte encore dans ces parages. Il est d'une infinie probabilité qu'il n'y flottera pas

longtemps. Quoiqu'il soit certain que l'*Ariége* est parti de Toulon, il y a trois jours, pour porter des vivres à la flotte, cela ne signifie pas grand'-chose, car on mange aussi en revenant en France. Il me semblait pourtant que ce maintien de nos vaisseaux sous Gaëte était la meilleure chance d'empêcher la guerre sur la Vénétie au printemps et le gouvernement français n'a point d'intérêt à la guerre générale et n'en a pas, dit-on, non plus le désir; mais puisque le diable et lord Palmerston veulent qu'on se batte, il faudra bien que le continent s'allume un jour ou l'autre. Il reste pourtant que les Napolitains paraissent avoir la fantaisie inattendue d'être des Espagnols. Les Piémontais ne sont pas beaucoup plus aimés dans les Calabres que les Français ne l'étaient en 1810 en Aragon. Qui vous aurait dit que le peu de résistance qui se fait au remaniement du monde viendrait de Naples? Avez-vous vu la jolie petite figure de la reine de Naples en brigand des Calabres? Elle a la mine d'un joli démon de la résistance. Je ne croyais pas non plus que je pusse m'intéresser à cette famille. Le général Cialdini, a remporté là une grande victoire sur moi. On a dit tous ces temps-ci que M. de Cavour avait eu deux attaques d'apoplexie. Je n'en crois pas grand'chose; quand

un homme important a un rhume de cerveau, la renommée en fait à l'instant une congestion cérébrale. Il faut pourtant avouer que le pauvre homme a sur la tête une charge qui pourrait donner à beaucoup de gens des étourdissements. Malgré ses injustices, je ne suis pas de ceux qui lui veulent du mal. Ceux qui l'appellent un scélérat ne savent guère de quel bois se sont chauffés la plupart des libérateurs des nations.

Le bruit s'est répandu ici que la session du corps législatif sera courte. Après le discours et l'adresse autorisés par le décret du 24 décembre, on aurait la dissolution du corps législatif et de nouvelles élections. Les conseillers de l'Empereur penseraient, suivant ceux qui répandent ces bruits, que la Chambre qui sortirait des élections serait un plus sûr rempart contre les orages de la liberté déchaînée par ce même décret et les circulaires de M. de Persigny;

Mais tout dort et l'armée et les vents et Neptune.

Remarquez-vous que pas un journal ne s'est encore hasardé à faire usage de ces terribles libertés? Je croyais que toute la France allait dire son avis sur tout.

Je partage tout à fait votre sentiment sur

M***. Savez-vous quel est ce quelque chose qui lui manque? C'est le diagnostic des grands médecins comme il n'y en a plus. Il compte tous les symptômes de la maladie d'un état, mais dans cette analyse méthodique ce je ne sais quoi qui fait qu'on est guérissable ou incurable lui échappe. Il a des yeux très-ouverts, mais pas beaucoup de nez. Son talent est de même ; il a la propriété, la clarté, la vivacité, mais il n'a pas la dent qui mord dans la chair et cette dent-là, c'est l'imagination qui manque partout où elle n'est pas, qui attriste tout par son absence, comme il fait triste dans une maison où il n'y a point de femme.

Tout le monde s'agite pour la réception du père Lacordaire. On rapporte que son discours est bien, mais sans rien de ce qu'on compte y trouver; rien du moine, et rien du démocrate.

XI.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 16 février 1861.

Je ferai acheter tes livres et te les ferai expédier le plus tôt possible. Je ne sais si tu as comme

moi la fièvre des livres, mais, à ton âge, je ne supportais pas patiemment une heure de retard pour un livre dont j'avais rêvé la lecture. Les sermons de Bossuet me paraissent seuls une difficulté, et aussi M. Cousin, que j'oubliais. C'est un bien gros bagage pour une petite cabine, même à bord de ce grand *Donawerth*. Enfin, je te ferai envoyer d'abord ce que Béranger aura pu me procurer immédiatement. J'y joindrai même un volume de M. Janet sur la dialectique de Platon que je trouve bon et que surtout ton père trouve excellent. Il pourra t'orienter dans cette grande diversité des dialogues de Platon. C'est, sans doute, un ouvrage fort distingué pour l'exactitude du savoir. Il expose à merveille la *méthode* de Platon. Il a une opinion des Anciens sans laquelle on les juge mal et on leur donne une fausse précision. Il sait que ces esprits subtils n'étaient point rigoureux et qu'il ne faut point attendre d'eux la sévérité géométrique de nos conceptions, de nos expressions et de notre composition modernes ; mais, malgré l'admiration qu'il a pour Platon, je lui reprocherais volontiers de n'avoir pas fait un hymne final sur l'influence qu'à eue la théorie des idées sur le genre humain. Je crois sincèrement que c'est Platon qui a donné des ailes au petit nombre

d'hommes qui en ont eu dans ce bas monde. En tout, le défaut de son livre est d'être un peu technique. On a fait tant de phrases, il est vrai, que les bons esprits commencent à se refroidir et à se défendre de tout autre chose que de l'observation et du raisonnement. La méthode que Bacon n'a prêchée que pour les sciences positives va régner bientôt dans tout le domaine de la pensée. Les déclamateurs auront à se le reprocher ; ce n'en sera pas moins dommage. A propos de Bacon, l'as-tu jamais lu d'un bout à l'autre? Il y a bien des répétitions, des idées fausses, des à peu près trompeurs. Il n'en est que plus singulier qu'un esprit si réellement chimérique, tellement dominé par l'imagination soit le père de toute la famille des esprits droits, secs, sévères, sagaces, de tous ceux qui se font gloire d'éviter toutes les séductions. Il est une preuve plus éclatante que toutes les autres qu'on ne fait rien, pas même des physiciens, sans imagination, car c'est l'éclat et la chaleur de son langage qui a décidé le monde savant à résister à l'imagination.

Avez-vous revu *la Mouette* qui a déposé le pauvre roi de Naples à Terracine ? Ce petit diable de héros doit avoir besoin de quelques jours de repos et sa femme aussi. On dit qu'il s'est montré

très-touché de ce que la marine de France a témoigné de bienveillance pour lui. Je ne sais pas ce qu'il y a de fondé dans le bruit qui court que le dernier magasin de poudre qui a sauté n'a pas pu sauter par le fait de l'ennemi. Il me semble qu'il faut qu'un malveillant soit bien hardi pour mettre lui-même le feu à une poudrière, car il faudrait un grand appareil de précautions pour le faire avec quelque sécurité, et puis cette garnison de Naples n'a pas mérité de si indignes soupçons. Adieu, mon cher petit.

XII.

AU MÊME.

Paris, 3 avril 1861.

Est-ce que tu me boudes? Ce n'est pourtant guère ton habitude. Je comptais que tu me parlerais un peu, pour me réveiller, des nouveaux hôtes que je t'ai adressés, à savoir le Tasse, Fénelon, Saint-François de Sales, peut-être Pétrarque, Platon, ou du moins sa *dialectique,* tous gens qui montent rarement à l'échelle d'un vaisseau de guerre. Si tu as le temps de lire, sur quoi es-tu tombé d'abord parmi tous ces

grands personnages dont tu as reçu la visite, Lucain, Cicéron, Bossuet, Pline, saint Augustin et l'abbé Marêt? Si je me mets à ta place, il me semble que j'aurais commencé par Pline le Jeune, non pas assurément par la supériorité de son mérite sur les autres, mais pour le plaisir de voir dans tout son détail la vie d'un Romain si honnête homme et si éclairé dans les premiers temps de l'empire. Je serais curieux de savoir ce que Cicéron aurait pensé de ce jeune avocat élevé dans une boîte de coton par les meilleurs maîtres d'alors. Qu'aurait dit ce grand oiseau de mer, qui avait vécu dans les tempêtes civiles, à la vue de ce joli petit serin qui chantait en cage toutes sortes de jolis airs qu'on lui avait appris sur la liberté et sur la vertu? Et pour parler d'autres gens, fais-moi le plaisir de lire un sermon de Bossuet et un sermon de Fénelon, en oubliant le fond et en ne pensant qu'au tour d'esprit et d'imagination. Je suis si loin du jugement qu'en porte ton père que je voudrais savoir si je rêve. Je crois que *cet accident* de Bossuet n'est arrivé qu'une fois dans le monde littéraire, tous les âges de la littérature compris. Personne n'a eu une imagination si forte et si naturelle dans une pareille gravité de pensées. Je sais bien que Fénelon a une noblesse simple,

une mesure, une finesse délicate et subtile qui est précisément le ton de ce qu'on nomme la bonne compagnie, un tour enfin dont la prétendue bonne compagnie d'à présent n'approche pas plus que les petits cochons d'Eumée n'approchaient de l'élégance aisée de Pénélope, leur maîtresse ; mais qu'est-ce que cela cette puissance d'imagination qui accompagne tous les sentiments et toutes les pensées de Bossuet, comme cet écho des montagnes qui, répétant tous les bruits, semble appeler toutes les puissances de la nature en témoignage ? C'est un grand lieu commun que je te propose là, mais puisqu'on en dispute encore, il vaut encore la peine d'en parler. Il est bien possible que mon sentiment tienne à ce que je suis plus un homme des bois qu'un homme de bonne compagnie.

Que savez-vous des affaires d'Italie à bord du *Donawerth ?* Je m'obstine à croire, malgré bien des apparences que M. de Goyon restera encore longtemps à Rome en tête à tête avec ce pauvre Pape. M. de Cavour a montré dans son dernier discours une bien grande hardiesse de candeur. Il ne prendrait pas Rome s'il n'en avait un besoin indispensable (comme on parle à cette heure). C'est bien là ce qui s'appelle renouveler

le droit des gens. Nous en verrons de belles sur les grands chemins si cette règle nouvelle du droit des gens vient à fixer aussi les lois de la propriété individuelle. Il est vrai qu'il laisse au-Pape toute la plénitude de ses pouvoirs spirituels, et il est sans nul doute que c'est une grande modération que de ne pas prendre aussi ces attributs surnaturels. Il se peut bien qu'un jour il regrette de ne les avoir pas aussi confisqués. On ne sait jamais si on n'aura pas un jour le besoin pressant d'excommunier les esprits superbes. C'est un petit talisman qui ne mange pas de pain et qui peut servir dans l'occasion.

On vit ici comme si le monde ne tremblait pas sur ses bases. On vient de mettre le premier Empereur dans son grand tombeau de granit. Voilà vingt ans que M. le prince de Joinville l'a rapporté du fond des mers. Il attendait depuis lors dans une chapelle provisoire, et ces vingt ans lui auront passé, sans doute, comme un moment. Que pensait-il, durant ces jours, de tous ces bruits d'un monde nouveau qui venaient jusqu'aux murs des Invalides ? En sa qualité de grand mécanicien, je suis sûr qu'il se dit que tout cela n'est pas en équilibre.

XIII.

AU MÊME.

Paris, 23 juin 1861.

Mon cher ami, as-tu reçu une lettre de moi entre Cythère et la Syrie? Si elle est perdue, il n'y a pas grand mal.

Les procès de ton père vont leur train, pas bien vite, parce que c'est l'allure naturelle de tout procès. C'est mercredi prochain que viendra l'affaire contre M. le préfet de police. L'instruction poursuivie par le tribunal de police correctionnelle contre le duc de Broglie, ne donne aucun signe de vie au dehors. Il est difficile de deviner s'il y aura une ordonnance de non-lieu, ou si l'on voudra poursuivre une accusation où tous les magistrats instruits, quelle que soit leur opinion politique, sont aussi fermement et unanimement d'avis qu'elle est insoutenable et que personne ne voudra, dans un tribunal, du mauvais renom qui suivrait une condamnation devant une législation si claire en faveur de la défense. Ton père est très-bien portant; je crois que cette petite algarade l'a remis de sa goutte plus promptement que de coutume. Il est fort

en train de son attaque contre le préfet de police et de sa défense devant la haute cour, s'il y a lieu. S'il s'agissait d'aller devant le jury, il n'y aurait plus d'à-propos de réclamer un tribunal exceptionnel ; mais, hormis le jury, il y a mille raisons pour préférer un tribunal qui, par sa composition (9 membres de la cour de cassation) est obligé à encore plus de respect pour la loi ; d'ailleurs, en droit comme à la guerre, quand on a bonne cause, on profite légitimement de tous les accidents de terrain. Quelques puristes sont d'un avis contraire et voudraient qu'on ne profitât jamais des tribunaux d'exception. C'est comme si un ingénieur moderne refusait d'occuper une place utile sous prétexte qu'elle n'est pas construite suivant les règles de la nouvelle législation.

Qui aurait cru que l'habitude constante qu'a ton père de faire tirer des copies de ses travaux sans aucun dessein de les publier, engendrerait deux procès : l'un du duc de Broglie contre le préfet de police, l'autre du procureur général contre le duc de Broglie ? Je n'aurais jamais imaginé qu'on trouvât un seul magistrat pour se mettre à la poursuite des pensées qu'on fait copier pour son usage personnel. Le plus court serait qu'on ne parlât pas du tout sur tout le ter-

ritoire de l'empire ; alors plus de querelles, plus de divergences ; des fonctionnaires bien vêtus, des citoyens paisibles plantant des choux qui végètent comme celui qui les cultive. L'almanach impérial serait le seul livre, couvrant le budget de son ombre majestueuse.

L'affaire en elle-même n'est pas grande, mais ce dont on y dispute est du plus grand intérêt.

Adieu, mon cher ami. Je suis pressé par extraordinaire. Dis-moi quelque chose de ton voyage.

XIV.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 27 juin 1861.

Vous avez vu que l'affaire du duc de Broglie contre M. le préfet de police est remise au mercredi 10 juillet... Le duc de Broglie voulait d'abord partir immédiatement pour Coppet. Je crois qu'à la réflexion il modifiera ce plan et qu'il cédera à quelques observations de M. Andral... Le débat a besoin d'être nettement mené jusqu'au bout et il ne faut en paraître ni ennuyé ni découragé ni gêné. Cette lutte contre le préfet a le caractère d'un devoir civique, et on ne doit

pas bâiller dans l'accomplissement d'un devoir civique.

Voilà donc le pauvre M. de Loriol mort? Je sais que c'était un homme d'esprit et d'un caractère très-distingué. On meurt beaucoup cette année, les grands et les moyens. Après M. de Cavour, le Sultan meurt et le Pape n'a pas l'air de devoir rester beaucoup plus longtemps dans ce monde. Probablement il se laisse miner dans l'incertitude, et, quoique M. de Cavour soit mort, le feu de l'activité et de la révolution, qui tue quelquefois, entretient encore plus souvent la vie dans le tumulte des grandes affaires. Les hommes meurent encore plus d'ennui que de fatigue, et vous voyez tomber surtout ceux qui n'ont plus rien à faire.

Vous avez sans doute reçu le volume IV des *Mémoires* de M. Guizot. Vous y trouverez le récit de la formation de ce ministère où il est entré avec M. Molé et sans le duc de Broglie. Vous trouverez, dans un autre endroit, de belles paroles sur madame de Broglie mêlées au récit des événements de 1838. Ce livre est un grand sujet de remarques pour ceux qui vivent encore. Il faut avoir des nerfs de bronze pour parler non-seulement de ceux qui ne sont plus, mais de tous les vivants d'aujourd'hui. Quoique le ton de

l'ouvrage soit grave et mesuré, un homme dont on fait le portrait regarde bien plus au détail que le peintre lui-même. C'est mettre un bâton dans un guêpier. On le reprend de ses éloges comme de ses critiques. Il y a deux pages aimables sur M. de Morny qui scandalisent les faibles; enfin, cela vous intéressera, sauf le détail de la politique extérieure.

Mille tendresses.

XV.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Broglie, 26 août 1861.

Je t'ai laissé, mon cher ami, dans ta dernière lettre avec une jolie cage de rossignols suspendue dans l'embrasure d'un canon, en face des îles d'Hyères, ayant fini les instructions sur l'exercice du tir, mais voici une vingtaine de jours de cela et je ne sais plus du tout où tu es.

Nous ne disputerions pas beaucoup sur ce que tu me dis du besoin du succès et des excès de l'ambition. Il faut pourtant distinguer les sources très-diverses où se puise le besoin de primer. Dans les âmes communes, il vient tout uniment des profondeurs de la vanité. Chez quelques uns,

il procède d'une surabondance d'activité qui cherche à monter, afin de trouver plus d'air et plus d'espace pour agir. Pour un petit nombre, c'est le désir de vérifier la force et la réalité de ses facultés ; ceux-là veulent voir s'ils ne se trompent point, si le bruit que leur fait leur intelligence ne serait pas un vain tapage. Le succès, c'est-à-dire l'adhésion manifeste des autres, les rassure, et ils y trouvent le plaisir très-innocent de se croire avec plus de certitude capables de voir le vrai et de l'appliquer comme il faut. Je suis convaincu que dans la chute d'un livre, par exemple, un auteur souffre quelquefois surtout de ce qu'il voit dans l'indifférence universelle la preuve que son jugement est faux, que sa chère imagination n'est qu'une folle, que ses émotions ne sont que des bulles d'air dans une tête vide. Le succès légitimement acquis semble dire à l'homme qu'il est capable de la vérité.

Nous avons grand froid dans cette Normandie. Je crains que dans les premiers jours tout ne soit pénible à Albert de tous les incidents de la vie. C'est une impression très-amère que de se retrouver tout semblable à l'extérieur et dans les détails de l'existence, alors qu'il y a au fond un seul, mais terrible changement.

Un seul être nous manque et tout est dépeuplé !

Nous lisons le XIXe volume de M. Thiers. Ce ne sera certainement pas le dernier livre qu'on lira sur la flotte. M. Thiers a, outre ses véritables qualités, je ne sais quoi qui fait qu'on est lu et admiré de tous. Il a pourtant eu tort de dire que madame de Staël était restée à Paris dans les Cent-jours et qu'elle tenait l'empereur Napoléon pour un vrai libéral et un ami sincère de la paix. Mais assurément il l'a dit sans mauvais dessein et croyant faire grand honneur à madame de Staël.

Adieu, mon cher ami. Dis mes compliments les plus affectueux à tous les oiseaux de ces bords, sauf pourtant les oiseaux de proie.

XVI.

A M. E. DE SAHUNE.

Broglie, 5 septembre 1861.

Mon cher ami, quoique Othenin nous ait apporté de vos nouvelles, je voudrais savoir de vous quelque chose de plus précis. Vous savez que la jeunesse n'est pas pour les détails. Ce ne sont même que les littératures de décadence, à ce qu'on prétend, qui disent le menu des choses. Ecrivez-moi donc sans cette sobriété classique.

Je ne sais pas si je vous en dirai bien long à mon tour. Je suis dans un mauvais train de santé qui n'est pas pour inspirer des pensées très-gaies. J'ai à la vérité toujours les nerfs malades dans ce climat verdoyant de Normandie. Je compte sur vous pour me tenir un peu l'imagination en bon état.

Où est M. Verdet? Il serait bien capable d'enseigner les lois de l'esprit, mais il est comme vous, il n'écrit que le couteau sur la gorge. Cela ne l'empêche pas d'être fort aimable, ni vous non plus.

Avant que j'eusse perdu la vue, c'est-à-dire il y a deux ou trois jours, j'ai relu les cinq premiers volumes des *Mémoires* de M. de Chateaubriand. Je ne crois pas qu'il y ait un autre livre aussi tiré par les cheveux que celui-là. Il serait bon de le faire lire dans les écoles pour donner horreur du tortillage. Malheureusement, cela laisse voir comment il a tout tiré par les cheveux, même dans les *Martyrs*, mais il le faisait délicatement et sans qu'on s'en aperçût. Les cheveux blonds de Cymodocée ne lui restaient pas dans la main. Je crois, d'ailleurs, qu'à la fin de sa vie il était devenu enragé, ce qui ôte la finesse du goût et le juste sentiment de la mesure.

Je ne sais rien de Coppet. Depuis que madame

de Staël vit au milieu d'un concile comme cette assemblée générale des ministres de l'Évangile, elle ne daigne plus écrire aux laïques. On dit que tous les ministres de l'univers sont à Genève. Je suis sûr qu'ils dansent comme les sauvages de Robinson autour du Pape et dans l'intention d'en déjeuner. Savez-vous si M. Coquerel y est allé? Je crois qu'il n'est pas de la persuasion évangélique. J'ai l'idée qu'on le traiterait comme le Pape s'il allait se présenter là. Il a une certaine largeur d'esprit qui irrite les dogmatistes; je crois pourtant que c'est la largeur d'une pantoufle. Il est une largeur qui tient au peu de consistance d'une étoffe. Pourquoi diable le nom de M. Coquerel est-il venu au bout de ma plume?

Adieu, mon cher ami; venez bien vite quand vous pourrez.

XVII.

A M. PISCATORY.

Paris, 30 septembre 1861

Vous n'êtes ni clément ni charitable. Vous ne me dites rien de vous sinon que je devrais demander de vos nouvelles, sans un traître mot de plus. Heureusement que je sais par les

autres que vous êtes assez *joliment* comme on dit, à Genève, des personnes qui ne vont pas mal. Pour moi, folie ou maladie, j'ai passé le mois qui finit dans des angoisses insupportables, avec un pouls qui courait de 60 à 120 dans la journée, mais je dois dire que les médecins n'y veulent pas reconnaître la fièvre, et il me paraît qu'il faut me reconnaître pour hypocondriaque au premier chef. Je n'en ai pas moins été dans l'impossibilité d'écrire une ligne durant un mois, et c'est littéralement que je ne savais plus très-bien former mes lettres l'autre jour que j'ai repris une plume. Cela me fait comprendre comment les paysans ne savent plus que signer leur nom à trente ans, faute d'habitude.

Oui, M. Guizot va publier un écrit sur les affaires d'Italie et particulièrement sur les affaires religieuses. Il ne le dit encore qu'à ses amis. J'ai idée que c'est un *Avertissement* aux Protestants, qui l'année dernière ont été scandalisés des regrets qu'il donnait à l'établissement catholique à Rome ; mais sans doute il débordera ce plan un peu étroit. Il reste toujours que le sens commun public, qui est souvent une bête, ne peut plus comprendre pourquoi le Pape est un souverain temporel. Ce genre de bon sens-là finit toujours par l'emporter. Les catholiques eux-mêmes en

sont atteints. Ils se figurent qu'un Pape logeant dans un petit entresol sera un saint et qu'il fera des miracles. La brochure de M. Guizot paraîtra probablement dans le mois prochain. J'ai peur qu'il ne tienne plus les rênes des ânes qui trottent aujourd'hui sur notre terre. L'empire des esprits supérieurs passe avant leur déclin. Les hommes ont sans cesse besoin qu'on leur renouvelle les formes de la vérité. Ils ne comprennent plus ce qu'ils ont entendu trop longtemps. C'est pourquoi les charlatans gardent l'influence plus longtemps que d'autres; ne pensant pas grand'chose, ils disent ce qu'on a envie d'entendre. Il faut être juste, un peu de vulgarité dans l'intelligence fait aussi durer les hommes. C'est une forme de la sympathie avec le grand nombre.

M. Sainte-Beuve recommence ses portraits dans le *Constitutionnel*. Il va, je crois, faire une campagne contre les rédacteurs du *Correspondant*. Il a commencé à les mordre hier, à propos de M. Veuillot. Il est armé d'un dard fort aigu. Il est tombé l'autre jour sur M. de Laprade et lui a dit sur son talent de poëte et de prosateur des choses singulièrement pénibles pour un amour-propre de poëte. Je ne sais ce qu'on veut faire du *Constitutionnel*, mais il se renforce de tous les gens

qui ont du talent dans le parti du gouvernement. M. Mérimée y va écrire. Il n'en demeure pas moins qu'un journal du gouvernement, quel que soit le talent des gens qui y écrivent, ne vaut jamais grand'chose. Vous en savez comme moi les raisons.

Adieu, mon cher ami, je vais reprendre, j'espère, ce petit commerce épistolaire avec vous qui me plaît plus que je ne puis dire.

XVIII.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 2 octobre 1861.

Malgré ma solitude fort mélancolique dans la rue de l'Université, je me retrouve pourtant un peu moi-même, ce n'est pas un moi-même fort gai, mais enfin, c'est beaucoup de n'avoir pas affaire avec tous les petits diables bleus de la création... J'ai laissé Broglie triste et calme. Il y a toute la société qu'il y faut, quelques anciens amis exclusivement.

Je ne sais pas ce que tu lis sur mer. Pour moi, j'ai été réduit sur la terre de Paris à reprendre ce que j'avais lu bien des fois. Je me suis repris

aux *Essais* de lord Macaulay. J'y ai pourtant découvert un article sur M. Gladstone (en 1839) que je ne connaissais pas. M. Gladstone était pour lors un jeune homme sortant avec éclat d'Oxford. Il me paraît qu'il avait déjà l'esprit excessivement mal fait. Il s'agissait pour lors de savoir si le gouvernement, si tout gouvernement, devait souffrir d'autres fonctionnaires que des orthodoxes, et M. Gladstone n'hésite pas à poser ce principe dans sa rigueur, quelle que soit d'ailleurs la religion du gouvernement. Macaulay le malmène avec cette logique qui a chez lui le poids d'une de ces voitures de pierres qui passent le soir dans Paris. Macaulay a un principe de composition dans ses articles qui est curieux à étudier. La membrure du bâtiment est grossière à force de solidité et les ornements sont d'un fini très-étudié. Ses articles sont faits comme on dit que doit être le tempérament d'un homme de talent pour faire feu qui dure, des muscles solides et un système nerveux délicat. C'est ainsi, je pense, que M. Royer-Collard était fait ; un câble orné de fleurs, enfin. Le défaut de ce genre de composition, c'est qu'on voit, çà et là, la juxtaposition. La rhétorique y devient trop sensible ; mais, après tout, c'est sans doute le meilleur système pour agir sur la masse des lecteurs. Les

lecteurs ordinaires sont comme le disciple Thomas ; s'ils ne touchent, ils ne croient pas. Les os de géant de Macaulay sont très-faciles à voir et à toucher. Les livres faits pour le disciple saint Jean sont d'un tissu plus délicat et plus naturel, malgré l'apparence; mais si on ne comptait que sur de tels lecteurs, il suffirait du manuscrit et il serait bien inutile d'imprimer.

Adieu, mon cher ami. Qu'est-ce que ce petit abordage dont les oiseaux n'ont pas souffert? Il me semble qu'on se heurte partout. Les chemins de fer deviennent des champs de carnage. Pour le dire en passant, si j'étais le maître, je soumettrais les surveilllants des chemins de fer à la même discipline et aux mêmes pénalités que les sentinelles devant l'ennemi. On ne s'endort là que sous peine de mort.

XIX.

A M. VERDET.

Paris, 9 octobre 1861.

Il y a longtemps, cher monsieur, que je vous aurais demandé de vos nouvelles si je n'avais été tout le mois de septembre sans pouvoir ni lire, ni écrire, ni penser. Je sais bien que c'est

un état que plusieurs supportent avec beaucoup de patience, même dans le beau monde, mais, faute d'habitude, je ne m'en accommodais qu'avec une grande irritation de nerfs. Tout le monde part pour l'Italie. Vous savez ces choses aussi bien que moi. Vous avez vu M. d'Haussonville à Avignon. Il se faisait un grand plaisir de cette petite entrevue avec vous, mais il sera resté encore moins de temps à Avignon que le roi de Prusse n'a fait à Compiègne... Tout dort ici, et rien n'a l'air de se préparer nulle part pour la solution des affaires d'Italie, mais j'ai toujours remarqué que le temps faisait ses affaires sournoisement. Pendant des mois, il fait un travail souterrain qui se révèle tout à coup. Je conviens aussi qu'il y a d'autres mois où il se croise très-réellement les bras comme s'il ne savait que faire. Les personnes les mieux informées officiellement, et qui sont plutôt italiennes de cœur, disent que le désordre du royaume de Naples est plus grand de beaucoup que ne le disent même les journaux ennemis de la révolution. C'est par là qu'elles excusent les excès des Piémontais qui sont attaqués de partout avec une ardeur extraordinaire. Ils combattent, dit-on, non pour l'affermissement du trône de Victor-Emmanuel, mais bel et bien

pour leur existence menacée à tout moment. Le désordre y est si effroyable qu'en vérité ce serait presque le cas d'invoquer le principe de non-intervention comme on l'interprète aujourd'hui ; je veux dire qu'il faudrait que quelque puissance de bonne volonté se mêlât de ce qui ne la regarde pas et mît le holà parmi ces malheureux qui s'égorgent. J'ignore si l'Empereur a causé de cela avec le roi de Prusse pendant la curée aux flambeaux dans la cour du château de Compiègne. Il me semble que nos amusements deviennent féroces. On ne parle plus que de combats de taureaux, de curée, etc. Nous étions plus faciles à amuser sous le gouvernement de Juillet.

J'ai cherché des livres nouveaux dans le désert de Paris où j'ai vécu. Je n'ai trouvé qu'un recueil d'essais qui a eu quelques succès à Londres et qui a pour titre : *Recreations of a country parson,* sans nom d'auteur. C'est un drôle de mélange de choses finement pensées et finement dites et de lieux communs, mais le bien l'emporte. Il y a toutes sortes de remarques ingénieuses sur les ressorts de notre nature morale. Je dirais qu'il y a du talent de Sterne si l'auteur n'était pas très-simple et très-bienveillant sur la nature humaine. Ce serait un livre très-utile si l'on vivait dans des temps où l'on eût envie de se perfectionner mo-

ralement et de trouver des règles sages pour mener une vie douce. Il paraît que cette disposition persiste encore dans les campagnes de l'Angleterre, mais n'êtes-vous pas frappé de l'absence de toute distinction entre le bien et le mal dans toute notre littérature de romans, d'essais, etc.? Autrefois, un roman était souvent un petit problème de morale qu'on cherchait à résoudre dans un drame intéressant ; c'est une idée qui ne viendrait à personne à cette heure. Le réalisme est allé jusque-là, qu'on peint tout sans juger rien et peut-être sans en rien penser en soi-même, sinon que c'est ainsi et que, par conséquent, ce n'est pas mal. Il ne serait pas impossible que la fameuse théorie panthéiste de l'évolution agît sourdement sur tout le monde et eût dépouillé les âmes de tout autre sentiment que la curiosité de voir passer le torrent des choses humaines et autres ; mais reste la difficulté d'accorder cette indifférence monstrueuse en matière de morale avec une société qui, après tout, quoi qu'on en puisse dire et quoi qu'elle laisse faire par instants, devient chaque jour plus modérée, plus équitable, plus tolérante, plus humaine, plus délicate, plus et mieux réglée. Il y a certainement là deux courants opposés qui coulent dans le même lit.

Comme vous avez, par métier et par instinct, l'habitude des observations difficiles et délicates, je vous prie de trouver la loi de ces mouvements contraires.

Faute de livres nouveaux, j'ai repris les *Essais* de Macaulay et en particulier celui sur Bacon, et, de fil en aiguille, je suis retombé sur Bacon lui-même. Il est singulier que lord Macaulay, avec tant d'esprit et d'imagination et aussi d'élévation morale, ait pris si résolument parti pour Bacon et les progrès de la philosophie naturelle contre la vraie philosophie. Il n'hésite pas à mettre Platon à la porte, comme Platon y a mis les poëtes, et il ne voit pas que si l'on soutirait des flambeaux qui nous éclairent tous les rayons de philosophie spiritualiste que nous devons à Platon et à sa famille, le monde, éclairé par Bacon tout seul, serait l'infirmerie la plus triste et la plus terne où l'on puisse détenir des malades. Le sentiment de ces vérités d'une philosophie supérieure dont lord Macaulay fait fi, s'il venait à manquer aux savants qui travaillent dans les ateliers de Bacon, les laisserait sans force et sans plaisir devant leurs découvertes. Il faut dire de cette philosophie ce que Voltaire a dit du feu

Qui vit dans les glaçons qu'ont durci les hivers;

les savants les plus endurcis cherchent les lois de la matière à la clarté de ces rayons ; si on éteignait cette lampe-là, nous en verrions de belles, ou plutôt nous ne verrions rien du tout, mais Macaulay a bien raison de dire que Bacon n'a pas inventé sa méthode de recherches et il fait bien de traiter légèrement sa prétendue invention de l'induction. C'est la forte imagination et le langage passionné de Bacon qui a fait toute sa grandeur et toute son efficacité. Ce n'était pas non plus avec des vérités nouvelles que Bossuet agissait sur les âmes. Tous deux avaient le don d'illuminer les choses connues de couleurs nouvelles. Les hommes ne voient pas beaucoup les vérités qu'on leur répète ; ils ne commencent à s'en douter que quand les grandes imaginations les mettent à leur point de vue. C'est à Bacon que Virgile pensait dans ces vers :

> ...Quo non præstantior alter
> Ære ciere viros martemque accendere cantu.

Adieu, cher monsieur. Je finis faute de papier. La police aura quelque peine à trouver à redire à cette lettre, si elle juge à propos de l'ouvrir.

XX.

A M. PISCATORY.

Paris, 24 octobre 1861.

Qu'avez-vous reçu depuis que vos voyageurs étaient à Rhodes? Vous m'étonnez en me parlant de la misère de ce lieu. Il y a quelques années, on me disait que qui avait deux mille livres de rentes pouvait vivre à Rhodes dans l'abondance et même dans le luxe. A la vérité, il y a eu quelques secousses de plus d'un genre à Rhodes depuis lors. En Orient les mauvais gouvernement dévastent ou laissent dévaster les villes. Dans notre Occident, au contraire, les villes n'en deviennent que plus magnifiques. Cela a l'air d'un propos séditieux, mais si M. le procureur général me demande des explications, je lui dirai que je ne trouve point Paris magnifique et s'il est équitable, il se contentera de ma réponse. Quel dommage que madame Trubert n'ait point vu la place de Troie! On dit qu'il reste encore un bout d'escalier à moitié cyclopéen par où les dames descendaient de Troie au bord du fleuve pour faire la lessive à la manière de Nausicaa, mais, du reste, il paraît que la nature

qui ressemble un peu à M. Haussmann a changé le cours des eaux et dépouillé l'Ida de ces bois où les déesses allaient chercher Pâris. Il ne faut pas si longtemps pour que les lieux changent d'aspect. Du côté de Waterloo on a peine à discerner l'escarpement que la garde a essayé trois fois d'enlever aux Anglais, et, pour passer du grand au petit, tous les chemins par où on entrait à Broglie quand j'y suis allé pour la première fois ont disparu sous l'herbe. J'espère que le livre de M. Thiers durera plus longtemps que le champ de bataille de Waterloo. Croyez-vous qu'il fasse une brochure sur l'Italie? On ne le dit pas, mais cela serait naturel. J'ai peur, entre nous, que celle de Saint-Marc Girardin n'ait pas produit grand effet. Il a fait la même faute que l'infanterie des anciennes armées, il a tiré trop haut. C'est un beau coup de canon, mais il est à poudre. Moi qui n'aime pas à louer contre mon impression, je ne sais comment lui écrire. Je crois que je finirai par lui dire respectueusement ce que j'en pense. Je ne souffre pourtant pas que ceux qui n'y entendent rien m'en parlent lestement. Les articles de M. Sainte-Beuve sur M. Guizot sont-ils arrivés dans vos bois? Ils ne sont pas d'une grande âpreté, si ce n'est contre le Roi ; et, comme orateur et comme

écrivain, M. Guizot y est jugé comme le comble de la perfection. Il n'en reste pas moins vrai que dans les relations de société on ne doit pas disséquer les vivants, et ce médecin avait bien raison qui disait : « C'est vrai que j'ai disséqué ma pauvre cousine, mais elle était morte. » M. d'Haussonville écrit de Florence que les honnêtes gens y sont très-contents. J'espère que c'est de leur administration intérieure et non des événements de Naples. Je ne sais pas ce qui restera de Napolitains quand le général Pinelli les aura rendus à la liberté. Je me figure qu'ils seront une demi-douzaine qui auront survécu aux coups de sabre, à la fusillade, à l'incendie, mais ce sera une demi-douzaine d'hommes libres au lieu d'un certain nombre de millions d'esclaves qui savaient à peine lire et écrire.

On nous dit que nous allons avoir des changements dans le ministère, que M. Fould va être ministre des finances avec le titre d'archi-trésorier; M. Troplong sera archi-chancelier et quittera la présidence du Sénat, pour la donner à M. de Morny. M. Haussmann sera ministre des travaux publics, en gardant l'administration de la ville de Paris. Il sera sans doute archi-démolisseur et *archi* quelque autre chose aussi. M. de Persigny reste pour avoir l'œil sur les sociétés

de bienfaisance et pour comparer saint Vincent-de-Paul au grand-maître de l'ordre des Francs-Maçons. Tout modeste qu'était *M. Vincent* il eût été un peu froissé d'être mis au-dessous d'un Templier. Il est vrai qu'il buvait moins que ne font les Templiers. Croyez-vous qu'on en vienne à retirer l'autorisation aux sœurs de charité pour la maintenir à un autre ordre de demoiselles ? On pourra prouver le patriotisme de ces dernières avec les vers de Béranger.

Dites donc quelque chose de vous, mon cher ami.

XXI.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 16 novembre 1861.

Je n'ai pas encore vu M. Prévost-Paradol depuis vos conversations à Toulon, mais je sais qu'il a parlé de toi comme tu parles de lui. Il a bien de l'agrément dans les manières avec un tour d'imagination stoïque comme Montaigne. Il ne ressemble point à la jeunesse d'aujourd'hui. Il a les instincts élevés qui régnaient il y a quarante ans dans l'élite de la société. Cela est aimable en tout temps, mais surtout avec la grâce

de la jeunesse. Tu as donc aimé cette *Ouvrière* de M. Jules Simon ? Il a bien les qualités que tu loues en lui, mais il manque d'un certain tour poétique qui donne son charme à une vie pauvre énergiquement conduite et à la pratique du devoir dans une maison délabrée ; enfin, il ne fait pas ce que fait le soleil quand il entre dans une chambre proprement tenue et où un huissier-priseur ne trouverait pas pour trente francs de mobilier. Bernardin de Saint-Pierre avait des touches qui rendent bien ce que je demande. C'est dommage que la raison élevée et ferme de M. Simon ne se soit pas rencontrée avec cet art de colorer les vies les plus humbles. Qu'il le sache ou qu'il l'ignore, l'homme cherche partout le rayon d'en haut sur les objets. Il aime ce qui brille et il a raison. Quand on ne le met pas sous le soleil, c'est-à-dire sous la lumière des vraies vérités, il tâche d'avoir un lustre, un quinquet, des chandelles. C'est ce qui pousse tous les esprits communs, toutes les âmes communes vers les plaisirs du luxe à tous les degrés. Il faut donc que toute cabane ait une fenêtre sur les campagnes éternelles ; mais je conviens que cette fenêtre est diablement difficile à percer. M. Jules Simon donne au pauvre pour compagnon le devoir, avec sa figure dure et osseuse. Les éduca-

tions ecclésiastiques ne font pas mieux, bien qu'elles s'en vantent. Une vieille dame tenant un vieux catéchisme usé par les coins et qui a l'air un peu sinistre et menaçant, n'est pas non plus une société aimable dans la misère. Il faut une compagne ailée qui raconte les secrets qu'elle a entrevus en parcourant l'univers et qui montre le fil d'or qui unit les devoirs rigides à tout ce qui fait battre légitimement le cœur en ce monde, et à tout ce que l'âme rêve naturellement de plus aimable et de plus noble. Il n'est pas impossible de trouver cette compagne invisible et le talent peut l'évoquer et dire aux hommes de bonne volonté où on la trouve.

Voilà bien du bruit que je fais à propos de l'*Ouvrière* de M. Jules Simon.

Eh ! bien, mon cher ami, c'est ce qui te trompe et j'ai trouvé ton récit de voyage très-intéressant. Je ne sais par quelle fatalité je ne t'en ai point encore parlé. C'est qu'on est toujours pressé. Je ne te dirai pas aujourd'hui la moitié de ce que j'ai à te dire. Il est vrai que nous nous perdons souvent dans l'infini où les chemins sont longs. Je serais fâché que tu vinsses à renoncer à ces récits. Il est bon de se forcer au détail ; la langue y gagne ; on s'enrichit de tours et de mots dont les idées générales n'ont pas

besoin. Je crois même qu'il faut enrichir son vocabulaire le plus qu'on peut. Si les mots ne suscitent pas les idées, ce qui n'est pas sûr, du moins ils les gardent. On oublie la figure des fleurs dont on ne sait pas les noms. Voilà encore une dissertation qui demanderait un petit volume; je la soumets à ta sagacité. J'ajoute à l'honneur des détails que, comme nous concevons les idées générales à leur occasion, il serait juste de descendre quelquefois des idées générales aux détails, quand ce ne serait que pour rendre visite à ces pauvres détails.

XXII.

AU MÊME.

Paris, 14 février 1862.

Mon cher ami, c'est déjà beaucoup d'écrire une lettre, si petite qu'elle soit, quand on est, comme toi, dans ce grand courant d'occupations. A moins qu'on ne soit porté, par nature, à l'économie du temps, il n'est pas aisé de faire quelque chose dans ces moments perdus qui séparent un exercice d'un autre. Pourtant les tailleurs disent que les bons coupeurs trouvent

l'emploi de tous les morceaux dans la confection d'un habit, et qu'il n'y a pas un millimètre de drap perdu. Si nous avions les biographies des grands hommes faites dans un plus grand détail, nous saurions s'ils perdaient du temps. Probablement M. Cuvier ne perdait pas une minute dans sa journée; probablement aussi, César et Bonaparte ne flânaient pas, mais il y a des genres d'activité d'intelligence qui demandent des repos fréquents; d'autres qui peuvent persévérer toute la vie. Le boa tombe dans l'inaction après ses terribles repas; les oiseaux mangent et voltigent constamment. Les régimes de l'activité doivent être variés, sans doute, comme la nature des esprits. Les uns ont raison d'aller par règles et par méthode, les autres font bien d'aller par à coup, sous la seule réserve qu'il faut faire par la volonté un peu d'équilibre à des penchants trop forts. Si on avait mis Kant au régime de Diderot, il n'aurait probablement rien fait de sa vie, et nous n'aurions point entendu parler des *Noumènes*. Si Diderot avait vécu de la vie inviolable de Kant, nous n'aurions jamais lu *le Neveu de Rameau;* mais, après tout, je crois que les esprits méthodiques, quand ils ont de la puissance, ont la bonne part en ce monde; ils unissent probable-

ment le plaisir d'exercer une volonté paisible au jeu spontané de leurs facultés, et tous les moments leur sont agréables, parce qu'il n'en est point qui ne soit remplis par l'exercice régulier de la volonté ; et puis, quand on a dit tout cela, il reste encore bien des *mais*, des *si* et des *car* que tu trouveras dans ton tiroir.

Madame de Staël a reçu aujourd'hui même d'excellentes lettres de Palerme. M. d'Haussonville dit qu'Othenin ne s'est jamais mieux porté. Ils vont retourner à Rome dans quelques jours. Je ne sais rien des deux Romaines qui n'ont pas pu faire l'expédition de Sicile. J'ai l'idée que Mgr de Mérode les aura rendues papistes et que M. Henri Martin sera contristé l'année prochaine dans le salon de madame d'Haussonville. Les affaires académiques d'Albert vont bien. Je pense comme toi de la notice de M. Mesnard sur madame de Sévigné. Il a fait là un joli tableau de famille. Madame de Grignan n'y fait pas une jolie figure, mais ce n'est pas la faute du peintre. Je trouve, dans cette notice beaucoup de traits d'une observation fine et d'une morale délicate. Il est bien rare, depuis une trentaine d'années, de rencontrer un écrivain qui se soucie de cette morale. On copie tout ce qu'on voit, sans se mettre en peine de savoir

si cela est bien ou mal, beau ou laid. On appelle cela être fidèle à la nature, comme si ce n'était pas aussi le trait le plus marqué de la nature de l'homme sain que de choisir dans le chaos qu'il a sous les yeux. Les amis de Duclos l'accusaient de pouvoir être parfaitement satisfait du vin du cru et... Les lettres ont pris les mœurs de Duclos; elles semblent dire : si cela n'est pas beau, cela est, du moins, laid; si cela n'est pas bien, c'est, du moins, comme cela. Cette théorie dans les arts est aussi absurde en son genre que la théorie politique qui suppose l'homme sauvage très-supérieur à l'homme de la société. L'homme est fait pour choisir dans la vaste nature comme il est fait pour vivre en communauté.

Adieu, mon cher petit, mille et mille tendresses.

XXIII.

AU MÊME.

Paris, 16 mars 1802.

J'ai reçu ton petit mot du 18 février. Tu avais l'air pressé d'un homme qui a le pressentiment qu'il va mettre à la voile prochainement. On prétend que vous allez voir du côté de Nauplie comment les choses se passent entre le roi Othon

et les insurgés militaires de Nauplie. Ces Grecs insurgés sont singuliers de ne pas se contenter du gouvernement raisonnable que la Providence leur a donné par miracle, après des siècles de soupirs et d'attente.

Nous avons eu depuis un mois les plus beaux tournois de parole, comme tu as pu en juger par les journaux. M. Billault a eu le plus grand succès, et, en effet, il a fait de grands progrès dans l'art de parler. Il a donné à bien des incertitudes un air de solution de toutes les difficultés. Reste pourtant que nous restons à Rome. Les voyageurs qui en reviennent disent que le gouvernement du pauvre Pape n'est pas du tout populaire et que, sans l'autorité persuasive des canons, des fusils et des sabres de M. de Goyon, il n'en aurait pas pour longtemps dans sa ville éternelle. Bien que je sache d'excellentes raisons pour maintenir le pouvoir politique du Pape en Europe, je ne peux me défendre de l'impression que c'en est fait dans l'histoire de sa puissance matérielle ou à peu près. Il a les lieux communs universels contre lui, et ces grands diables de lieux communs, quand ils s'y mettent, sont forts comme des Turcs. Je sais bien que ce métier de prophète est un sot métier quand il est exercé par de petits particuliers comme moi; il faut

considérer néanmoins, qu'on est toujours un peu dans ce cas de prophète pour peu qu'on cause des choses qui vont au delà du bout de son nez. L'homme, alors qu'il parle, est obligé de hasarder bien des choses ; même, s'il ne parlait pas légèrement, il risquerait de ne presque rien dire du tout. On dit que les Papes ont si souvent retrouvé leur puissance perdue, qu'il y a cent contre un à parier que celui-ci la retrouvera encore ; mais il ne faut pas abuser des analogies et l'histoire ne se répète pas tant qu'on le dit bien. Les forces qui mettent en péril aujourd'hui les États du Pape sont d'une tout autre nature et bien autrement durables que les anciennes révolutions de la politique générale de l'Europe. Il est un certain gros bon sens que les conditions nouvelles de la société rendent plus fort que jamais. Quand il a décidé d'une chose, les sages ont beau faire, aujourd'hui ou demain, il faut en passer par où il veut. Il est bien entendu entre nous que ce *gros bon sens*-là n'a quelquefois pas le sens commun, bien qu'il l'ait généralement, mais enfin, il est le maître et le souverain final. Il faut être pourtant juste pour ce gros joufflu ; il est capable de se perfectionner ; il ne voudra peut-être plus dans cent ans ce qu'il veut aujourd'hui, car les notions fines

pénètrent à la longue, sa peau épaisse. Cela arrive quand les notions savantes en tout genre ont pris la forme définitive de lieux communs. C'est de cela que le gros bon sens se nourrit, mais s'il change dans cent ans, à quoi cela servira-t-il pour la question d'aujourd'hui? Les événements auront travaillé fatalement de leur côté, et l'occasion, je veux dire un certain état de choses et aussi un certain état des esprits, ne pourra plus se rencontrer; car c'est ainsi que dans ce monde de progrès il est des sottises irréparables. La raison vient tard, quelquefois, dans la vie des états, comme dans la vie de chacun. La raison vient quand les oiseaux sont envolés.

Je suis fâché que tu aies renoncé au récit de l'expédition de la *Nouvelle-Calédonie;* d'abord, il était très-bien commencé; et puis, il y a profit de tout genre à finir les choses commencées. On n'apprend jamais la *théorie des proportions*, si je puis dire ainsi, quand on ne fait les choses qu'au quart et à la moitié. J'ajoute même témérairement qu'il faut beaucoup écrire pour se débarrasser de ses défauts de style et de ses erreurs de forme. Cela est tellement vrai, que ceux qui commencent tard à composer tombent aisément dans les vices de composition de la jeunesse. On

dirait qu'il est des erreurs nécessaires qu'on garde en puissance jusqu'à ce qu'on les ait commises en fait, (je vous prie de remarquer que je ne parle pas de morale, mais bien de littérature). Il y a dans l'esprit une foule de choses dont on attend confusément des merveilles et qui ne valent souvent rien; tant qu'on ne les met pas au soleil qui les dévore d'ordinaire, elles végètent dans les coins obscurs de l'intelligence et on continue d'en attendre beaucoup. C'est probablement ce qui fait la fatuité des beaux esprits qui n'ont rien écrit.

Est-ce que tu ne reçois pas la *Revue des Deux Mondes?* Elle est bonne à tenir au courant d'une foule de détails du monde littéraire.

XXIV.

AU MÊME.

Paris, 4 juin 1862.

Je vois par ta dernière lettre que tu étais lentement bercé sur le *Janus* dans les environs de Bougie. Les pensées doivent prendre dans ces solitudes des eaux un autre tour que dans un salon, mais peut-être que le vent de l'esprit soufflant

capricieusement, on pense au monde sur la mer et à ces temps passés sur mer dans les salons. Tout fait sur l'esprit comme l'acide sur la planche de cuivre du graveur; il faut du temps pour que cet acide morde. C'est peut-être là une partie du secret de la singulière couleur que prend le passé dans nos souvenirs; quelque chose s'achève qui n'était que commencé au moment même de l'impression. On dit que les approches de la mort changent pour l'âme les aspects de l'existence qu'on a menée. C'est peut-être parce que l'acide a fait tout son effet d'ensemble sur la planche; mais, comme il ne faut pas jouer longtemps avec une figure, reconnaissons tout de suite qu'il y a cette différence entre le cuivre et notre esprit, que, dans notre esprit, chaque apparition nouvelle modifie tout le reste du tableau. A chaque secousse de chaque événement nouveau dans notre vie, l'intelligence, comme un peintre habile, retouche tout le côté du passé dans ce tableau pour remettre l'harmonie dans l'ensemble. Je ne sais comment, mon cher ami, c'est toujours avec toi et seulement avec toi que je fais de ces écarts et de ces excursions dans les domaines un peu solitaires et fort méprisés aujourd'hui de la psychologie. Pour en finir, je veux dire que l'homme est probablement poussé par

un instinct providentiel à ce remaniage continuel du tableau de sa vie passée. Ce qui d'abord se peignait en teintes vives sous le feu changeant des passions, prend, peu à peu, des teintes plus sombres sous l'œil de l'expérience, et la sagesse durement acquise par l'homme mêle des teintes sobres et vraies aux souvenirs les plus riants, afin de l'instruire et de le ramener à un juste jugement des choses humaines.

Je crois, en vérité, que jamais vaisseau parti des rivages de Toulon n'a porté pareille dissertation à un jeune officier de marine. Il est temps de parler d'autre chose. Je n'ai point vu à Naples ce couvent des Camaldules qui t'a charmé. Je n'étais pas, dès lors, très-allant, mais j'en ai vu une description dans des souvenirs de M. Quinet sur l'Italie, et je le refais d'après ce que je sais du reste de la campagne de Naples, et je retranche de M. Quinet ce qui est le tour de son imagination et point la couleur de la mienne. On peut ainsi profiter de l'imagination d'autrui, comme on rapproche ou on éloigne les verres d'une lunette selon la vue. Pour le musée de Naples, je suis fâché que tu n'y aies rien remarqué. Il y a, entre autres, un Mercure de moyenne grandeur, trouvé à Herculanum, qui est charmant. Il est tout haletant, comme s'il venait de des-

cendre à tire-d'aile de l'Olympe, et d'une vérité et d'une grâce singulières. Les réductions qu'on en a faites n'en donnent pas l'idée. Certaines formes demandent certaines dimensions et n'en peuvent souffrir d'autres. Aussi, je n'admire pas beaucoup une certaine houri décrite dans le *Coran*, et dont la prunelle est si grande qu'un courrier au galop n'en parcourerait pas la longueur en plusieurs siècles ; tout le reste est à l'avenant. C'est, sans doute, une belle et forte femme, mais je doute qu'elle soit demandée en mariage, et, faute d'un rapport à la dimension, elle court risque de rester éternellement fille dans le paradis de Mahomet. Encore une dissertation qui nous éloigne de Naples. C'est pourtant un lieu charmant et très-supérieur à beaucoup de dissertations sur le beau. J'ai toujours dans les yeux cette grande courbe qui va de Naples à Castellamare avec ses tons blancs et chauds, et le Vésuve qui la domine et de l'autre côté, au couchant, le Pausilippe et la Strada Nuova qui prennent une couleur gros bleu au coucher du soleil avec des rayons d'or qui s'éteignent sur la cime de tous les arbres.

Je ne sais ce que va dire le Pape, ce grand jour de la veille de la Pentecôte. Mgr de Mérode, qui mêle la gravité intérieure d'un bon prêtre aux

manières d'un officier étourdi n'est pas très-propre à suggérer les paroles que demandent les temps dans une situation si délicate. J'espère que la religion ne va pas encore dire des sottises à l'esprit du siècle. On raconte que ce sera probablement M. le cardinal Wiseman ou M. l'évêque d'Orléans qui seront chargés de répondre au nom de cette sorte de concile assemblé dans Rome. Ceux-là paraissent plus prudents et plus sages ou du moins plus maîtres du langage que l'impétueux Achille de la papauté. Quelle singulière aventure et quel problème à résoudre que cette lutte entre l'Italie nouvelle et le catholicisme! Il paraît bien impossible que le Pape ne garde pas Rome; il semble bien peu présumable que l'esprit des temps nouveaux l'y laisse. Je crois que, somme toute, sur ce point, l'esprit des temps nouveaux a tort, mais je crois aussi qu'il l'emportera. Quand les choses sont arrivées chez les peuples à une certaine maturité de bon sens vulgaire, ce bon sens l'emporte assez inévitablement. Le gouvernement ecclésiastique est condamné par ce juge assez ignorant; un juge plus subtil et plus éclairé porterait un autre arrêt, mais ce n'est pas lui qui décide. Dans cinquante ans, peut-être, le bon sens subtil aujourd'hui deviendra le bon sens commun et alors on regrettera d'avoir ôté

à la papauté le seul frein raisonnable qu'on puisse lui imposer, je veux dire une attache aux choses du monde qui l'instruise et la contienne.

Pour *les Misérables*, on en parle ici sans fin. Il y a, sans doute, une assez grande vigueur de talent dans la peinture de ce galérien qui se précipite sans le vouloir devant le tribunal qui va condamner un homme pour un fait dont lui-même est coupable, mais, partout, quel faux goût! Quelle grossièreté! Quelle vulgarité! Quelle ignorance de l'harmonie des choses! Quels effets tirés par les cheveux! etc., etc. Pour du socialisme, je ne suis pas de ton sentiment. Il était sous-entendu qu'on en trouverait dans M. Victor Hugo et, en réalité, il n'y en a pas plus que dans Massillon ou dans le père Bourdaloue. Qu'on soit socialiste ou non, le scandale de l'extrême pauvreté devant le superflu subsiste. Fénelon n'en est pas moins frappé, avec raison, que Barbès. On n'est pas socialiste pour souhaiter d'y remédier, mais bien pour y proposer des remèdes qui sont pires que le mal et qui outragent la morale sous prétexte de la rétablir dans ses droits.

Tout le monde est bien ici. Bonjour, mon cher ami. Qu'as-tu vu de cet Alger? Mille tendres amitiés.

XXV.

A M. MASSON.

Paris, 27 août 1862.

Voilà un triste été. Je ne sais pas si je généralise trop la tristesse du mien. Je suis ici parfaitement seul et fort abattu par le mal de nerfs depuis plus de quinze jours. Je voudrais bien que vous fussiez à cette heure au coin de la place de Sainte-Clotilde. Je n'aurais jamais cru que Paris pût être aussi désert. Même les gens qui passent n'ont pas le même caractère que l'hiver; ils sont pressés, ils sont distraits, ils ne pensent pas aux mêmes choses qu'alors que tout le monde est à Paris. Il ne faut pas vivre en coterie, on est exposé à se trouver trop souvent seul. Parmi ses rêveries et ses souhaits, Bernardin de Saint-Pierre aurait voulu être assez riche pour avoir dans chaque quartier de Paris un petit pied-à-terre. Il eut tour à tour vécu dans chaque classe de la société, se faisant des amis partout, chez les ouvriers de la rue Saint-Antoine, chez les bateliers de la Seine, chez les orfévres du quai des Lunettes, chez les maraîchers des barrières; il ne parle pas du faubourg Saint-Germain et ne paraît pas se

soucier d'y avoir un hôtel. Enfin, il ne faut pas se borner à ne voir que des beaux esprits comme vous et moi ; il y en a trop peu.

Je ne sais pas ce que je ferai d'ici à la fin de septembre. J'avais dessein d'aller à Coppet où Paul devait venir en permission, mais voilà tout ce plan de M. de Broglie et de moi dérangé. Paul a quitté Ajaccio pour aller sur son même *Donawerth* dans la baie de Naples. L'escadre va voir là un curieux spectacle et triste aussi. Ces pauvres diables d'Italiens ne peuvent pas visiblement faire leurs affaires, si bien qu'on les aide. Voilà huit siècles qu'il n'en font pas d'autres. Ils avaient déjà fait une énormité en prenant Naples et il faut maintenant que Naples leur serve de champ clos entre eux. Que va faire l'escadre française? Personne n'en sait rien et j'entends par là que *personne* n'a probablement de plan ni de parti pris. *Au jour le jour* est le mot d'ordre général de la politique européenne. On dirait que les conducteurs des peuples sont faits de caoutchouc et qu'ils cèdent doucement et mollement à tous les chocs.

Bonjour, mon cher ami. Écrivez-moi le détail de votre vie d'ici à deux mois... Venez donc me tenir compagnie.

XXVI.

A MADAME LA MARQUISE D'HARCOURT.

Paris, 30 août 1862.

. . . . . Tout cet hiver a été harassant pour madame de Staël. J'espérais que Paul viendrait au milieu de septembre en permission à Coppet et que ce serait pour elle une secousse favorable ; mais voilà que les folies de Garibaldi retarderont certainement cette impression puisque l'escadre est dans le golfe de Naples. J'espère encore qu'elle ne va là que pour peu de temps, mais on ne sait pourtant pas jusqu'où peut aller l'extravagance d'un homme qui peut tout tenter parce que tout lui a réussi, sans talents, sans plans, sans combinaisons d'aucune sorte. Ces fils du hasard qui ont passé impunément au dessus des abimes sont dangereux par la confiance qu'ils s'inspirent à eux-mêmes devant l'impossible.

J'ai vu partir successivement tout le monde et je me suis bêtement étonné qu'il n'y eût personne qui eût la fantaisie et la possibilité de me tenir compagnie. Vous comprenez bien que cette remarque mélancolique m'a été suggérée par la sottise de l'instinct et non par mon bon sens qui

sait bien que chacun a ses affaires et même ses devoirs.

Je ne sais comment prennent les articles de M*** sur M. Pasquier. Ils sont d'un naturel aimable et d'un grand fond de raison, mais aussi d'une morale un peu longue et un peu bourgeoise, mais c'est le tour d'esprit même de l'auteur. Il aime ce qui est raisonnable avec une petite moquerie secrète pour ce qu'on appelle l'idéal. Il se sert de la littérature pour rabattre le caquet de l'idéal. Ce n'est pas la manière de voir de Platon, sans doute ; ce n'est pas non plus sur ces principes qu'a été instituée la chevalerie, qui était un platonisme en armes. Il ne se rend pas bien compte de ce qu'a fait de bon dans le monde moral ce qu'il nomme la déclamation et le factice en littérature. Chercher, vouloir, penser, aimer quelque chose de mieux que ce qui est, cela se nomme romanesque parmi les bourgeois ou les philistins comme disent les étudiants allemands ; mais c'est sur la foi de ces prétendues phrases que la moitié des grandes actions ont été faites dans ce monde et qu'est fondée la moitié des civilisations délicates et humaines que nous connaissons. Il n'a pas suffi à l'homme, heureusement, d'aimer de tout son cœur une demi-douzaine d'enfants qu'on nour-

rit bien et une bonne femme assez commune qu'on mène promener le dimanche, et avec qui l'on cause de ses petits placements d'argent, en se moquant, de temps en temps, de Werther et de René. Ce n'est pas là ce que poursuivait saint Augustin dans son cabinet, sainte Monique en filant, ni Alexandre et Desaix sur leurs chevaux; mais, après tout, M*** a bien du talent; seulement, son instinct et l'instinct contraire donnent deux littératures qui diffèrent autant qu'Hambourg peut différer d'Athènes.

Et me voilà au bout de mon papier. M*** vous aurait donné des nouvelles de M. de Viel-Castel qui va à Broglie le 3 et de madame d'Haussonville qui y sera le 5. Mille tendres respects.

XXVII.

M. POIRSON.

Paris, 1er septembre 1862.

Mon cher ami, vous savez tout le détail de l'histoire du monde, comme une commère connaît l'histoire de ses voisins; vous connaissez ce qu'on peut connaître des lois générales qui font ce qu'on nomme la philosophie de l'histoire;

vous démêlez avec une sagacité profonde tous les ressorts appréciables qui font mouvoir les états, les peuples et les hommes qui les régissent. Eh bien ! ni vous, ni Montesquieu ne sauriez me dire ce qui arrivera de la défaite de Garibaldi. Ce que j'en dis est pour pousser à bout l'esprit humain, et lui montrer qu'on ne peut point fabriquer cette fameuse clef d'or avec laquelle monsieur Ballanche croyait ouvrir les portes de l'avenir. Essayez de faire une prédiction sur la suite des événements en Italie pour un an. Il est vrai que les intelligences qui régissent présentement le monde sont de singulières intelligences ; elles échappent au calcul.

Bien des tendres amitiés.

XXVIII.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 3 septembre 1862.

Mon cher ami, mon numéro 99 est allé te chercher à Ajaccio au moment même qu'on vous envoyait à Naples. Ce que vous alliez probablement voir n'a pas été un spectacle de longue durée et le colonel Pallaviccini m'a l'air d'un

homme expéditif. Je ne suis pas garibaldien, mais il me semble que le sort lui devait, au moins, une lutte un peu plus longue... J'espère bien pourtant que les Piémontais n'inventeront pas de le juger comme un séditieux ordinaire. Il leur a bien donné quelque chose de la puissance dont ils usent contre lui. Tu vas croire que j'ai acheté une petite chemise rouge que je portais sur la peau et dont on voit le bout maintenant. Il n'en est rien, en vérité. Je trouve que cet homme était un extravagant pour le moins, mais les Piémontais ont des devoirs envers lui que je n'ai pas...

Votre destination pour cet automne doit se dessiner maintenant. J'espère encore que tu pourras avoir cette petite permission qui te laisserait faire une petite course à Coppet. Je ferai tous mes efforts pour y aller. Ma santé n'est pourtant pas bien bonne et mes nerfs sont dans la même agitation que la ville de Naples par ces temps-ci. Les patrouilles des médecins ne peuvent pas les tenir en ordre. Ils me donnent l'image de toutes les maladies, moins l'intérêt que les autres portent aux vrais malades; mais cette inquiétude physique doit finir par miner tout de bon le véritable organisme. Enfin, jusqu'à présent, les médecins ne font aucun cas de moi,

ainsi il n'y a pas lieu de s'en faire de souci.

Quelques-uns ont l'air de croire que ce dénouement de l'affaire de Garibaldi va précipiter le dénouement de l'affaire de Rome. Je ne vois pas nettement la nécessité de faire ce qu'on n'a pas voulu laisser faire à un autre et qu'on l'a empêché de faire à coups de fusils. Le genre donné, il eût mieux valu fermer les yeux, comme pour Naples. Si les troupes françaises eussent quitté Rome il y a six mois, Garibaldi entrant dans le Vatican malgré tout le monde aurait sauvé quelques difficultés.

Othenin t'a-t-il raconté sa vie de Rome? Les salons semblent l'avoir plus touché que les sept collines et il a, je crois, préféré les jolies figures modernes à la vénérable antiquité ; du moins, j'ai remarqué que dans toutes ses descriptions des lieux modernes on voyait toujours sur le premier plan quelque princesse romaine qu'il accompagnait.

Quels sont les journaux qui vous arrivent de Paris ? je ne sais si tu reçois la *Revue des Deux Mondes*. J'ai commencé à lire un article de M. de Rémusat sur Rome et sur les deux premiers volumes de l'*Histoire romaine* de M. Ampère. Je n'ai vu encore que sa description des monuments qu'on trouve encore debout au milieu de

la ville des vivants d'aujourd'hui. Avec tant d'esprit, il n'a jamais pu trouver le point central de son tableau. Avec cent fois plus d'esprit que M. de Chateaubriand, voyant et pensant mille fois plus de choses, il n'a pas ce don qui est commun aux grands capitaines et aux grands écrivains, et qu'avait au suprême degré M. de Chateaubriand, savoir, le point d'attaque où il faut pousser ses troupes ; il se disperse ; il n'oriente pas les objets ; il n'a pas le don des horizons ; il ne sait pas arrêter l'esprit du lecteur dans un cercle par un tour de baguette ; il montre un palais après un palais, on ne voit pas la ville ; il ne sait pas faire voir le tout dans chaque chose ; s'il montre le Tibre, on ne voit pas l'Aventin. M. de Chateaubriand montrera l'image de l'Aventin dans les eaux du Tibre, de crainte que vous n'ayez pas sans cesse tout le tableau sous les yeux. Je ne sais qui avait envoyé à son souverain, pour faire juger d'une princesse qu'il s'agissait d'épouser, l'œil de la dame admirablement peint ; il aurait pu envoyer successivement le nez, la bouche et les cheveux sans qu'on osât se risquer à la demander en mariage.

Où êtes-vous sur ce golfe de Naples ? Est-ce auprès de Misène où je t'ai dit que j'avais vu

une frégate américaine? Est-ce du côté des îles? Est-ce vers le rivage du Vésuve? Tout cela est beau partout, mais l'histoire contemporaine doit faire trop de bruit dans cette grande nature qui sommeille habituellement. Tous ces monts, tous ces bois, tous ces palais et la mer même semblent rêver au passé. Je pense bien que M. le colonel Pallaviccini n'y songe pas pour le moment. A-t-il déjà une renommée militaire? Il faut être juste, le Piémont a fait acte de gouvernement en ne se laissant pas forcer la main ni marcher sur les pieds, même par Garibaldi, mais à présent il faut le bien traiter, le panser, le dorloter, le bien loger et lui demander d'écrire ses mémoires et de cultiver son jardin.

Bonjour, mon cher enfant.

XXIX.

A M. X. MARMIER.

Paris, 15 septembre 1862.

Je reçois votre très-aimable lettre, cher monsieur. J'avais bien regretté de ne pas pouvoir vous faire mes adieux quand vous avez pris la peine de venir chez moi l'autre jour. J'avais, en

effet, essayé avec M. de Sahune une petite promenade qui m'a mal réussi, comme tout ce que j'essaie. J'aurais eu grand besoin que vous restassiez quelques jours de plus ici, car je vous avoue que cette grande solitude m'effraie. Le temps ne me pèse guère, en général, mais, depuis que je ne pense plus rien et que mes nerfs se donnent leurs aises, je dis de ce temps ce que Pascal disait de l'étendue : *L'aspect de ces espaces infinis m'épouvante.* Si ce n'est le sens de Pascal, ce sont du moins les mots, comme disait un grand fonctionnaire qui risquait une citation latine à une distribution de prix où sa facilité d'improvisation le trahissait un peu. Je comprends bien votre pèlerinage à Longwy. Je n'ai jamais vu cette place de guerre, mais j'ai toujours aimé ces remparts des citadelles et les déserts que le génie militaire entretient tout à l'entour. Il devrait se former des poëtes dans les villes de nos frontières qui ont de hauts remparts, des fossés profonds et tous ces ouvrages avancés où l'on ne laisse guère promener les gens. Ces lieux ont un certain je ne sais quoi, comme les montagnes et les grands bois. On n'y rencontre non plus nulle trace des tracas vulgaires de nos villes ; mais je vois bien que Longwy a encore pour vous d'autres attraits.

Vous y recherchez la trace du passé. Vous souvient-il d'une page de Werther quand il visite le lieu où il a passé son enfance? Tout lui paraît petit et mesquin ; ce n'était plus là ce qu'il avait dans l'imagination. C'est le danger de ces visites d'une *curiosité dangereuse*, comme disait M. de Chateaubriand. On risque de détruire le travail poétique que poursuit incessamment notre esprit sur les événements du passé et sur tout le cadre de nos impressions évanouies; mais l'épreuve est moins périlleuse quand ce cadre était formé par les grandes lignes d'une belle nature. Saint-Preux (pardon de citer cette Héloïse), Saint-Preux pouvait, après son voyage autour du monde, revoir les eaux et les montagnes témoins de son cher passé. La nature est là assez forte pour égaler le travail de l'imagination sur les souvenirs ; mais, dans une petite ville misérablement ternie par la vie de chaque jour, il est plus mal aisé de retrouver la trace de ses rêves. De loin, vous avez mis sur tout cela la teinte vive et triste que prend le passé dans la mémoire ; à l'aspect de la réalité, vous ne reconnaissez plus rien, parce que, dans le cours de votre vie, vous aviez, peu à peu, refait en vous-même le théâtre des premiers élans de votre imagination ; vous y aviez essayé, pour ainsi

dire, la couleur de toutes les impressions analogues semées par vous dans les années qui ont suivi ; mais, je ne veux pas envoyer une dissertation poste restante et je désire bien sincèrement me tromper, et que les murs de Longwy vous aient rappelé les sourires des jeunes Lorraines d'il y a trente ans.

Comme cette seconde visite à Longwy deviendra aussi du passé pour vous et que vous aurez peut-être remis quelque nouvelle Lorraine dans votre herbier, je compte que vous retravaillerez un jour tout cela à la façon de l'imagination, et de votre imagination, et que nous aurons quelques nouveaux et brillants tableaux éclairés du vrai soleil, comme vous les savez faire, et non de la flamme de punch comme on en peint généralement aujourd'hui. Je ne réponds pas que les touches délicates, les sentiments vrais et profonds, les figures douces et aimables ne seront pas un peu compromis par les sarcasmes de l'auteur contre beaucoup de choses respectables, telles que la liberté de la presse, la liberté des cultes, la liberté politique. Vous pouvez, à la vérité, me donner pour excuse que la nature fait comme vous et qu'elle laisse errer, çà et là, de petits crapauds sous l'arbre où chantent les fauvettes, et non loin du nid des rossignols.

Ce que je ferai, je ne le sais pas bien. J'espère pourtant partir pour Coppet à la fin du présent mois, mais, comme ma santé coupe court tous les jours à mon projet, chaque jour renouvelé, d'aller à Versailles, je vous demande ce qu'elle fera quand il s'agira de quinze heures de route? Vous n'en serez pas moins aimable de passer par ce lac de Genève, et, si j'y suis, je serai bien heureux de me promener un peu sous les platanes avec vous et de recommencer nos causeries de ma triste chambre. Peut-être serai-je moins stupide que dans ces derniers temps où vous me supportiez avec une patience si animée et si obligeante. Je crains d'avoir usé celle de M. de Sahune qui a la bonté de n'en rien montrer encore.

Avez-vous, dans vos courses, fait une petite visite à ce pauvre Garibaldi. Il aurait bien besoin de consolations, et, bien que vous différiez par quelques nuances d'opinion, votre bonté naturelle vous suggèrera de ne causer avec lui que sur les points qui vous sont communs. N'allez pas lui échauffer le sang en lui disant qu'il ne faut pas mettre le Pape hors du Vatican par les épaules. Pauvre homme! Ces natures torrentielles emportent tout devant elles à la fonte des neiges, et puis, un beau matin, tout s'écoule, et le roi Victor-Emmanuel se promène tranquille-

ment dans le lit du fleuve. Je vote pour l'amnistie, et même pour qu'on donne au général Garibaldi Naples à gouverner, en royaume ou en république. Il n'aura plus le loisir d'aller tourner autour des murs d'Adrien, ni de chercher à prendre le Pape comme un oiseau dans la chaire de saint Pierre.

Adieu. Écrivez-moi souvent de ces charmantes lettres dont vous dites qu'elles vous font tant de peine à écrire. Il n'y paraît guère. Bien des respects aux Lorraines d'il y a trente ans, et bien des compliments aux Lorraines d'aujourd'hui qui vont passer un de ces jours dans un livre qui charmera d'autres Lorraines. Que de souvenirs mêlés, pour vous, depuis les glaces du Pôle nord, jusqu'aux murailles de Longwy!

XXX.

AU MÊME.

Paris, 22 septembre 1862.

Eh bien ! quand je vous le disais que c'étaient là des courses d'une curiosité dangereuse! Voilà ce que c'est que de faire des haltes dans des lieux humides en se disant :

Combien de fois sur le rivage
Où Nisida dort sur les mers,
La beauté crédule ou volage, etc.

(Croyez-vous que Garibaldi sache ces vers de M. de Lamartine?) Enfin, vous revenez en pays ami, et mesdames vos sœurs soigneront votre convalescence, mais je vous plains de cet assaut de la maladie dans des lieux perdus. On a beau avoir de la fermeté d'esprit, on se fait des monstres de tout ce qui va arriver; et encore, le malheur de tomber malade parmi une demi-brigade qu'on ne connaît ni d'Ève ni d'Adam, c'est que, avec le mal qui vient, on perd le ressort d'imagination pour y résister. Je ne sais quel capucin louait Dieu d'avoir mis la mort à la fin de la vie et non pas tout à fait au début; moi, je ne comprends pas pourquoi la Providence veut que l'esprit s'abatte sous le mal physique par une loi à peu près générale. Autant vaudrait jeter les canons à la mer en vue de l'ennemi. Il me semble, humblement, que c'eût été le cas de redoubler les feux de Bengale de l'imagination et d'étendre ses ailes, *spernit humum fugiente pennâ;* mais peut-être que la nature vous a traité comme je l'entends, car votre lettre n'avait nullement la marque de la maladie. Avez-vous vu un médecin dans ce Longwy? Il en est quelquefois d'excel-

lents dans de petits coins. J'en connais un à Coppet, qui serait à Paris un médecin très-distingué, n'était qu'il n'est pas charlatan et que la charlatanerie est *ce je ne sais quoi d'achevé* dont parle Bossuet que le savoir-faire donne au mérite.....

Quant à la question de savoir si les actes de vertu et de courage sont récompensés dès ce monde, il faut beaucoup distinguer, ce me semble. Il est difficile de la soutenir avec apparence d'un homme qui se jette à l'eau pour sauver un inconnu, et qui se noie avec lui. Ce que j'en dis n'est certes pas pour décourager du courage, mais pour mettre chaque chose à sa place. Vous savez que c'est ma manie. Je crois que la hardiesse à bien faire a sa raison dans l'autre monde et que les actes de résistance désespérée contre le mal, dans certaines âmes, sont une preuve précisément de l'autre monde. Un grand citoyen qui regarde un tyran en face et qui le défie au milieu de ses légions, de ses juges corrompus et de ses bourreaux ne lui dit pas : « Je suis plus fort que vous. » Ce serait d'un matamore ; il lui dit : « J'ai derrière moi un principe qui est plus fort que vous ; il vous tuera tôt ou tard et moi je vais où il règne toujours. Bonne nuit. » Cela est écrit en caractères invisibles sur tous les drapeaux des grandes causes ; mais, cela dit, je con-

viens que souvent même en ce monde on recueille les fruits d'une volonté énergique. On a surtout ce sentiment de repos qui résulte d'être en complicité avec le bien, si je puis parler ainsi, et l'on dit avec plus de raison que Sosie : « J'ai bon maître, et voilà notre maison. » Vous voyez que je prêche, même à mon curé.

Tout cela est bel et bon, mais voici l'automne et ses tristesses qui reviennent. N'en avez-vous pas le cœur serré ? J'ai toujours eu envie de suivre le soleil là où il a dix-huit heures de durée par jour. Je ne voudrais jamais voir les pompes de l'automne qui sont des signes de l'hiver :

> Voilà l'errante hirondelle
> Qui rase du bout de son aile
> L'eau dormante du marais.

Mais peut-être que tout est beau pour vous dans votre Jura, et, en effet, quand on allait en Suisse par les paisibles routes de poste, je me prenais à avoir l'idée de m'arrêter dans ces bonnes maisons de paysans, avec leurs fortifications contre la neige, un bon feu qui éclairait une grande et belle chambre, et, tout à l'entour, des hommes robustes qui allaient et venaient paisiblement comme s'il n'y avait ni vents, ni neige, ni pluie. Il paraît que je ne suis pas le plus actif

des mortels, comme le dit M. Thiers du premier Bonaparte, car toutes les images du repos me donnent la fantaisie de m'arrêter. J'ai fait, une fois, élection de domicile en imagination dans la vallée de Moret où les montagnes ont l'air d'un rempart contre tous les soucis et tous les tracas.

Je suis horriblement fatigué et l'on entre chez moi quoiqu'il n'y ait personne à Paris et que je vive dans une solitude qui me fera périr d'ennui.

XXXI.

A M. E. VERDET.

Paris, 3 octobre 1862.

J'aimerais bien mieux être mouillé et ventilé par la Suisse et par le Milanais, comme vous l'avez été, que d'avoir langui deux mois par mes tristes chambres, livré à une solitude complète et en proie à des maux de nerfs qui vous disent les choses les plus tristes aux oreilles et vous ôtent par-dessus le marché toute force physique et morale. Vous ne me dites rien de ce Milan que vous avez visité. Ce doit être pourtant un spectacle fort curieux que cette grande ville malade depuis si longtemps, battue du vent d'une révolution

qui finit à peine et attendant des aventures nouvelles. La cathédrale doit avoir l'air consterné de tout ce qui se dit et se prépare à son ombre. Je sais bien que les catholiques et même les prêtres catholiques italiens ne sont pas si papalins que nous sommes. Le rideau des Alpes nous cache beaucoup de détails que l'Apennin laisse à découvert, mais c'est pourtant un pas assez solennel pour des gens élevés dans le giron de l'Église que d'aller s'asseoir sur la châsse de Saint-Pierre et d'en faire un trône laïque environné d'officiers d'état-major et de colonels de *bersaglieri*. Un homme de grand sens me disait l'autre jour qu'il soupçonnait le roi de Piémont d'avoir envie, par instants, de retarder ce bonheur qui le menace. Élevé comme il l'a été, il dit, sans doute, quelquefois, comme Athalie :

Et d'adoucir leur Dieu j'ai parfois la pensée.

M. de Tournon avait bien moins de malaise en prenant possession de Rome comme préfet du Tibre. Le dix-huitième siècle avait chassé pour lui les fantômes du Vatican.

Est-ce que vous avez passé le Simplon ? A l'entrée, du côté de Tourtemagne, il y a des vallées d'une superbe tristesse qui me sont restées dans l'imagination. Je n'ai pas été plus loin, vu que le

Rhône était en colère et ne laissait passer personne ; il emportait tous ses ponts. Je ne sais pourquoi le Valais s'est gravé dans ma mémoire. Les fils qui rattachent nos souvenirs font des tours et des détours singuliers.

Vous êtes bien sévère pour le dernier volume de M. Thiers. Vous n'êtes pas assez frappé de ce courant rapide qui entraîne tout le récit. On dit qu'il est bien malaisé au plus grand général de faire bien marcher cent mille hommes ; c'est une grande qualité à un historien de faire bien marcher cent mille faits. Vous n'allez pas par transitions si vous avez passé de Waterloo et de Sainte-Hélène aux états de Bretagne et aux rochers de madame de Sévigné. Faites-vous ce que conseille M. Sainte-Beuve ? Lisez-vous d'un trait toute cette correspondance ? Cette manière de lire vous donnera un spectacle triste, comme le cours de la vie, après tout. On voit successivement tomber tout le monde et on s'achemine à la dernière année de madame de Sévigné pour voir madame de Grignan retenue dans sa chambre ou par la maladie ou par la crainte de la petite vérole pendant que sa mère meurt un peu abandonnée à deux pas de sa fille. Mais la fin de tout est triste.

Je n'ose pas vous dire que je trouve votre écrit

excellent dans tout ce que j'en comprends ; vous me traiteriez avec la hauteur qui est un des signes du géomètre comme du théologien. Paul s'est jeté sur l'exemplaire que vous avez eu la bonté de lui destiner. M. de Broglie va vous relire une seconde fois, suivant sa méthode, et il se propose de vous faire questions sur questions, non à cause des obscurités des leçons dont on voit qu'elles sont claires comme l'eau de roche et solides comme le cristal, même en n'entendant point du tout, mais à raison des lacunes de ses connaissances scientifiques. Pouvez-vous débrouiller ma phrase? Je m'entortille depuis que j'ai mal aux nerfs.

Adieu, je me fais une grande joie de vous revoir ici, et ce sera ma consolation de ne pouvoir aller en Suisse si ma santé me retient ici.

XXXII.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 18 novembre 1862.

As-tu lu dans le *Moniteur* la lettre de M. Drouyn de Lhuys au gouvernement piémontais? Elle est fort catégorique et le Pape peut se reprendre à

quelques idées de propriétaire de son petit domaine. Enfin, il n'y a rien à reprocher à cette politique de M. le ministre des affaires étrangères. Je souhaite qu'il porte le même esprit de justice dans les autres questions extérieures et aussi le même esprit de prudence.

19 novembre. Il vient de paraître un volume très-intéressant et qui, certainement, n'a pas été composé pour le public. C'est le *Journal de mademoiselle de Guérin,* laquelle est la sœur de cet auteur d'un petit écrit moitié panthéiste intitulé *le Centaure,* dont les journaux littéraires ont beaucoup parlé dans le temps. Le *Journal de mademoiselle de Guérin* est venu comme une violette au fond des bois. Tous les détails de la vie d'un pauvre gentilhomme campagnard, qui était son père, font le cadre du tableau, mais le fond de ce même tableau sont les sentiments les plus doux, les plus élevés et les impressions les plus originales. Les plus petites circonstances de la vie la plus unie forment cette histoire ; littéralement, c'est une mouche qui vole par la chambre, un rossignol, non pas qui chante, mais qui se tait par un jour de froid ; c'est une course de mademoiselle de Guérin pour aller trouver son confesseur ; c'est vêpres, ou la messe, ou une pauvre femme qui vient demander l'aumône à la porte du petit

castel, et, sur les ailes de cette mouche, elle s'élève au plus haut des cieux, modestement, simplement, sans songer à écrire et sans ombre de bel esprit.

Il se pourra bien faire que les pédants trouvent le petit volume enfantin, mais ils auront tort. La pauvre fille est pieuse et aussi un peu superstitieuse, mais pour elle toutes ces superstitions lui sont aussi la figure de pensées délicates et élevées. Pour les âmes vives et bien faites, tout leur est prétexte à bien penser et à bien faire, et, au contraire, pour les âmes communes, la morale la plus claire, soutenue par la logique la plus sévère ne leur suggère que des petitesses. L'esprit cherche des textes qui abondent dans son sens et retravaille à son image tout ce qu'il apprend. C'est pourquoi l'avare, qui avait entendu un beau sermon sur l'aumône, disait : « Voilà qui donnerait envie de mendier ! »

Je te recommande donc cet aimable livre de mademoiselle de Guérin, publié longtemps après sa mort. Elle n'avait pas la moindre idée qu'on proposerait un jour à un jeune lieutenant de vaisseau de lire ces pages écrites chaque jour en cachette et à la hâte.

As-tu vu dans les journaux quelque chose de la querelle sur l'*animisme* et le *vitalisme* et l'*orga-*

nisme, etc.? M. Francisque Bouillier vient de publier un livre sur ce sujet, dont M. Franck a parlé dans le *Journal des Débats*. Il est pour l'animisme et prétend résolument que l'âme préside à la circulation du sang et à toutes les opérations internes du corps. Je trouve sa doctrine, avec ses difficultés, très-préférable : 1° au système qui prétend que la vie physique est un phénomène chimique; 2° aux principes de l'école de Montpellier qui tient pour une petite âme sans intelligence, sorte de sœur converse de l'autre et qui fait la cuisine à la maison. Je n'ai jamais pu comprendre une âme, un esprit, une force qui ne fussent point intelligents, et je m'étonne que les bonnes gens qui admettent de pareilles âmes soient surpris que M. Vacherot nous parle d'un univers qui marche de siècle en siècle à la perfection, par sa seule force et sans se douter de ce qu'il fait. Je sais bien qu'il est des esprits bornés, et, par exemple, ceux qui sont pour ces sœurs converses sourdes, muettes, aveugles, insensibles, mais pourtant, il y a encore une énorme distance entre eux et ces forces absurdes, sans conscience, sans intelligence, sans nulle impression ou sensation. Un *rien* spirituel enfin, qu'est-ce que cela?

Voilà, mon capitaine, ce que je soumets à votre profondeur.

XXXIII

AU MÊME.

Paris, 7 mai 1863.

Enfin je recommence, et si cette lettre ne te parvient pas à sa date, conclues-en seulement que je suis obligé de m'y reprendre à plusieurs fois pour laisser passer tous les fantômes de maladies qui me hantent comme des spectres. Ta première lettre m'était un remords depuis longtemps ; je me disais que je n'aurais rien de toi jusqu'à ce que je t'eusse répondu, mais j'ai déjà remarqué que tu as une certaine magnanimité qui ne compte pas en fait de lettres avec tes amis et j'en reçois aujourd'hui une nouvelle preuve. Nous n'avons pas encore, à beaucoup près, ces beaux jours d'été de Cannes. Il me semble que tu les fais bien voir malgré cette prétendue incapacité de peindre ce que tu vois. Pour madame *** je me l'étais toujours représentée comme une sorte d'ogresse, ayant la peau d'un rhinocéros et l'activité d'une machine à vapeur. C'était dans les éloges que font d'elle ses amis que j'avais

discerné les traits de cette miniature. Il paraît qu'elle a une instruction et des agréments d'esprit qui peuvent être représentés par une force de 500 chevaux, comme on dit en mécanique.

Je ne veux que t'envoyer ce petit mot aujourd'hui ; je ne suis que trop en retard et j'ai envie d'avoir des lettres de toi.

Ici, la tentative des hommes indépendants pour avoir quelque part dans les élections me paraît échouer complétement. Les démocrates ont contre les classes moyennes une insurmontable défiance, ou une implacable haine. Les sages de ce parti ne peuvent rien contre ce monstre robuste, fanatique, violent qui se dit qu'il a quelques millions de têtes et qu'il est le plus fort. Il ne sera pas même le plus fort et le gouvernement aura la Chambre qu'il veut, à peu de choses près probablement. Adieu, mon cher ami.

XXXIV.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 25 mai 1833.

Êtes-vous à Coppet ou à Carra, chère amie ? Comment vous trouvez-vous de ce nouvel air et

de cet autre genre de vie? Avec toutes ces chiennes de santé que nous avons on a toujours quelque chose à attendre, en bien ou en mal, d'un changement de lieu.

Tout est ici au mouvement des élections. Le vent qui souffle a une certaine violence, mais, est-ce une bourrasque ou le commencement d'une tempête? Nul ne le pourait dire. On en saura quelque chose de plus dans huit jours. Le suffrage universel a des profondeurs dont nulle sonde ne peut donner de nouvelles. L'esprit violent de M. de Persigny lui a dicté une lettre sur M. Thiers qui n'est pas selon la science. Il a donné par là bien des voix à son adversaire. On ne sait si l'Empereur a voulu cette lettre ou s'il l'a tolérée. Les ministres ne doivent pas vivre entre eux en grande concorde, à en juger par la sortie du même M. de Persigny contre le fils de M. Baroche. La secousse a été forte pour M. Baroche puisqu'il en est tombé malade d'un érysipèle. Enfin, lisez attentivement les journaux à dater de mardi prochain. Il vaut la peine de savoir ce qui va sortir de ces urnes.

26 Mai.

Je reçois votre lettre d'hier et ces nouvelles du docteur Mercier sont bien tristes. Je penserai aux lectures qu'on peut lui proposer. En atten-

dant, il s'est publié ici, il y a deux mois, un livre intitulé *Paris en Amérique,* par le docteur Lefebvre, qui a eu le plus grand succès. Ce nom de Lefebvre est un pseudonyme. C'est, au vrai, un écrit de M. Laboulaye. Il a peint, au moyen d'un écrit romanesque, le contraste des mœurs de la France et de l'Amérique. Religion, politique, morale, organisation administrative, tout est passé en revue dans des scènes dramatiques et avec beaucoup de moqueries sur nous autres Français. La plaisanterie y est maniée un peu lourdement, mais le fond est sérieux et intéressant. C'est précisément un médecin français qui est le centre de l'action. Je vous l'enverrais bien d'ici, mais vous l'aurez plus vite à Genève... Je vois sans cesse cette jolie maison du docteur Mercier toute attristée par la maladie.

XXXV.

A M. PISCATORY.

Paris, 12 juin 1863.

Mon cher ami, je ne peux pas vous envoyer immédiatement les renseignements que vous me demandez pour votre jeune lettré qui doit mêler

les lettres et la guerre. Je compte m'adresser à deux personnes entendues qui sont présentement à la noce en Angleterre. En attendant et pour ne raisonner encore que sur des données générales, je hasarderai quelques observations préliminaires. Il est sans doute précieux de mêler à l'exercice de toutes les professions la connaissance et surtout le goût des lettres ; c'est par là qu'on est plus propre à tout et qu'on apprend aussi à se passer de tout dans une certaine mesure. L'esprit, trempé dans ces eaux salutaires, échappe aisément au monde, quand le monde lui déplaît. Il se réfugie dans *ces belles régions*, dont M. Cousin parlait beaucoup autrefois devant un clergé irrité (il l'a calmé depuis lors). Avec le secours des lettres, l'imagination prend quelquefois des ailes et alors elle peut dire à la foule, comme les canards sauvages de la Fontaine,

> Vous ne pouvez pas comme nous,
> Passer les déserts et les ondes,
> Pour aller chercher d'autres mondes,

mais, pour recueillir cet avantage de l'étude, il faut y apporter un goût vif et sincère et des dispositions un peu exceptionnelles. Il faut que la couleur de pourpre qui est dans les lettres pénètre jusqu'aux os, comme fait la garance quand

on en fait manger aux oiseaux. Or, cet effet ne se produit pas sur tout le monde, en fait d'études. De beaucoup d'éducations soignées, au sens où nous l'entendons vous et moi, il ne reste qu'une culture superficielle qui a encore son prix, mais qu'on achète quelquefois aux dépens d'autres avantages qu'il faut négliger un peu. Ainsi, à l'heure qu'il est, les examens de l'École militaire sont devenus très-difficiles comme dans toutes les carrières qui dépendent du gouvernement. On a cru trouver le moyen le plus simple de diminuer la foule des concurrents en élevant le mur qu'il s'agit de sauter. Je crois la recette assez mauvaise, mais elle est la recette du moment. Les jeunes gens ne peuvent pas trop s'exercer d'avance à ce saut périlleux ; ils doivent se fortifier les muscles et les nerfs par un long exercice professionnel. Si les lettres, dans leur culture délicate, ne doivent pas, vu leur tour d'esprit, leur rapporter des avantages particuliers, ne vaut-il pas mieux profiter du temps pour les dresser savamment à l'épreuve qui les attend ? Il importe beaucoup dans nos écoles d'entrer dans les premiers rangs ; cela a toutes sortes de conséquences d'une utilité presque matérielle ; on choisit le régiment qu'on désire ; on va presque où l'on veut ; on emporte avec soi une cer-

taine considération qui vous suit partout ; mais de plus, et, par-dessus tous ces avantages, le jeune homme qui a pris de bonne heure le premier rang dans sa profession, se sent obligé par sa supériorité relative ; il se sent au-dessus de ses affaires et n'en a habituellement que plus d'ardeur.

On fait volontiers ce qu'on fait aisément, tandis que rien n'est plus pénible et plus fatigant pour un élève des rangs moyens, surtout dans les sciences, que de n'entendre qu'à moitié les démonstrations ; de les apprendre, pour ainsi dire, par cœur, afin de suppléer par la mémoire aux défaillances de la réflexion. Je crois que c'est la condition des trois quarts de ces jeunes géomètres que l'habitude n'a pas conquis, avant l'entrée dans les grandes écoles, à l'attention scientifique qui est d'une toute autre sorte que l'attention que réclame l'étude de Xénophon ou de Virgile.

D'où je conclus, mon cher ami, que si un jeune homme donne des signes certains de la passion des lettres ; si on a lieu de croire qu'elles lui passeront dans le sang, il vaut la peine de sacrifier quelque chance de supériorité dans les sciences et on peut donner plus de temps que de raison aux humanités ; mais, s'il ne devait tirer d'une

longue application qu'un goût tiède des grandes choses de l'imagination, peut-être est-il plus sage, après l'avoir rendu capable de rendre clairement ses idées dans un bon langage, de profiter du temps qu'on a devant soi pour l'aguerrir au tracas des sciences, et le rendre de bonne heure capable de suivre à l'aise le grimoire du tableau, sans ces sueurs froides qui saisissent les pauvres jeunes gens quand le fil de la démonstration se rompt dans leur cerveau fatigué ; et cela leur arrive souvent, quand ils ont été obligés de mettre les morceaux doubles dans des études précipitées. Peu d'hommes sont naturellement mathématiciens, c'est-à-dire nageant d'instinct dans ces eaux glacées. Il n'y a pourtant pas à dire, il faut, dans ces temps, être mathématicien pour être soldat ; le remède à la difficulté c'est l'habitude pour suppléer à l'instinct, et l'habitude demande du temps. Ce n'est pas un paradoxe que je dis là.

Vous avez entendu le canon des Invalides pour la prise de Puebla. Dieu veuille que Mexico ne soit pas un autre Puebla! je ne sais pas qui fait les cartes des pays étrangers au ministère de la guerre, mais nous sommes toujours étonnés de ce que nous rencontrons devant les places que nous assiégeons. Nous trouvâmes à Rome une muraille

dont nous n'avions pas d'idée et qui était pourtant là depuis cinquante ans. La vue de Mantoue et de Peschiera, dans la campagne d'Italie, a paru nous surprendre beaucoup. En Crimée, nous comptions trouver une place qui ne tiendrait que huit jours, et nous avions des cartes de la côte qui n'indiquaient rien des ports excellents que M. Boüet a trouvés à la sueur de son front.

J'ignore si nous savons où sont les villes de Pologne qui peuvent nous servir de point d'appui. L'imagination publique se figure que nous allons faire encore la guerre sur cet autre point du monde. Je ne peux pas croire qu'on prenne légèrement une telle résolution. Il vaut la peine de tenir bien des conseils avant que d'entreprendre cette expédition de Russie. Toutes les femmes sont pour cette guerre de Pologne.

Vous avez bien raison, *la démocratie coule à pleins bords*, mais ce n'est pas de cette démocratie que se réjouissait M. Royer-Collard. M. Guéroult nous représentera très-vraisemblablement ; celui-là unit des contraires qui ne sont pas séduisants.

Adieu, mon cher ami, comment êtes-vous ? Il me faut plus de place qu'il ne m'en reste pour répondre à ce que veut bien me demander ma-

dame Piscatory; ce sera pour ma prochaine lettre.

XXXVI.

AU MÊME.

Paris, 17 juin 1863.

. . . . . .

Toutes les personnes qui reviennent de la noce disent que madame la duchesse de Chartres est charmante. Moins la reine elle-même qui garde le deuil, toute la famille royale d'Angleterre était là. La princesse de Galles, belle comme le jour, ou comme une aurore boréale de son pays. Presque tous les ambassadeurs des puissances qui ont des liens de parenté avec la maison d'Orléans étaient là aussi. Je ne vois rien sur ce mariage dans les journaux. Si le gouvernement interdit d'en parler, c'est une grande misère, une grande puérilité, et un grand abus de la force.

Vous voyez que nous aurons à peu près trente membres de l'opposition. Tous ne sont pas le dessus du panier du pays et la plupart des choix faits contre le gouvernement ne sont pas non plus des signes bien rassurants de l'esprit public; mais si M. Thiers oriente bien ses voiles, il

peut tirer parti de ce vent violent dans une autre direction. Les hommes ont fait quelquefois des choses excellentes avec des forces aveugles. Tout d'ailleurs se réveille un peu dans le palais de la Belle au bois dormant; les bons comme les mauvais; ceux qui aiment le bon ordre et ceux qui ont envie de faire sauter la planète. Les tribunaux commencent çà et là à regarder l'administration d'un air de sévère équité. Je suis curieux de voir le tour que prendra le procès de M. Casimir Périer à Grenoble. Il aura la garantie d'un degré supérieur de juridiction et son affaire ira tout droit devant la Cour impériale, en sa qualité de grand officier de la Légion d'honneur. S'il était grand cordon il serait aussi heureux que M. Haussmann qui ne relève que de la haute Cour.

Pour parler d'autre chose que de M. Haussmann, je viens aux traductions pour la bibliothèque de madame Piscatory. La petite édition (in-18), de la traduction de Cicéron, publiée par M. Leclerc, est certainement ce qu'il y a de mieux. On a fait choix pour chaque ouvrage des meilleurs travaux de ce temps et du siècle dernier. Pour Tacite, quoi qu'on dise de la traduction de M. Burnouf, elle est si près du latin qu'elle n'est guère française. Celle de Dureau

de la Malle, malgré ses défauts, a une certaine noblesse de tour qui rend quelque chose de l'imagination grande et triste de l'original. Vous me croirez si vous voulez pour Lucrèce, mais je trouve Lagrange bien supérieur même à M. de Pongerville. Delille est encore pour Virgile ce qui en donne le plus d'idée, même dans l'*Énéide* qu'il a négligée. Je ne sais personne, à la vérité, qui ait traduit les *Bucoliques* d'une façon présentable. Quoique M. Tissot l'ait essayé pour Horace, tout le monde dit que la version de Jules Janin a une vraie supériorité sur toutes les autres. Je le croirais volontiers, mais je ne l'ai pas lue. Pline le Jeune est très-agréable à lire dans la traduction de M. de Sacy, (qui n'est aucun des Sacy que nous avons connus, ni le traducteur de la Bible non plus). Tite Live a été traduit par Nisard, Lebas, etc., et est en deux volumes publiés par Didot ; c'est la plus récente version, et comme il n'y a point de traducteur célèbre de Tite Live (car M. Dureau de la Malle n'a point réussi dans cette entreprise), autant prendre la dernière venue qui a des chances d'exactitude. Salluste, César, etc., se trouvent également réunis en un volume chez le même Didot. Je ne vous parle guère d'Ovide, car qui peut lire Ovide, dans une traduction, tout son agrément étant dans

une incomparable industrie de mots et de tours? Lucain a été traduit par M. Hauréau. Le dix-huitième siècle ne nous en a donné qu'une exécrable traduction, mais il est probablement mieux rendu çà et là dans les tragédies de Corneille que dans M. Hauréau qui est pourtant un homme d'esprit; et voilà à peu près tous les Burgraves de la littérature latine.

L'*Histoire d'Angleterre* de Hume, continuée par Smollet, est encore ce qu'il y a de mieux dans son genre, surtout si l'on tempère le torysme modéré de Hume par la présence des huit volumes wighs de lord Macaulay. Lingard a eu une sorte de renommée, mais il est d'un catholicisme décidé ; cela a l'air contre nature dans l'histoire d'Angleterre.

En ce qui concerne les *Mémoires,* je n'entends pas bien si vous gardez la collection commençant à M. Guizot et finissant à Petitot, en passant par Buchon, ou si vous voulez vous en défaire pour ne prendre que la fleur de toute cette littérature historique, ou encore si vous voulez échanger des Mémoires séparés que vous possedez en double contre des Mémoires allant de Duclos jusqu'à nos jours. Dites-le moi. Je vous répondrai le peu que je sais dans un genre ou dans l'autre.

Adieu, mon cher ami, bien des tendres respects à madame Piscatory et aux deux voyageurs en Afrique. L'Afrique est encore éblouie, à ce qu'on dit.

XXXVII.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 7 juillet 1863.

Cher ami, je ne tarderai pas, j'espère, à t'aller voir à Coppet, mais je ne veux pas attendre jusque-là pour te dire combien je suis touché de tout ce que je trouve d'amitié sincère et nouvelle dans la lettre que j'ai reçue de toi avant-hier.

Quelles que soient les résolutions que tu prennes sur le point dont tu veux bien me parler, il va sans dire, quoique tu sembles en douter, qu'elles ne sauraient changer rien à rien entre nous. Je cherche même pourquoi et comment il en pourrait être autrement.

Je n'ai pas le droit, malgré la confiance que tu as la bonté de me témoigner, de traiter le fond de la question qui t'occupe, et tu sais pourquoi, mais je puis te demander très-instamment de songer à ce qu'emportent avec soi des engagements aussi définitifs. Qui sait, à vingt-sept

ans, à quoi il renonce quand il renonce à tout? Un beau jour, tout ce dont on a fait peu de cas se représente à l'imagination sous d'autres traits et d'autres couleurs, mais alors la destinée a mis des barreaux de fer entre vous et le monde qu'aucune main ne peut rompre et que le monde même ne veut pas qu'on rompe. C'est même la malice de l'imagination d'attendre que le sacrifice soit fait pour en montrer l'irrémédiable étendue. C'est une maxime très-obligatoire dans le gouvernement de la vie que de rester le plus libre qu'on peut. Je sais qu'on pourrait me répondre que, sur ce principe, on ne s'engagerait jamais à rien, qu'on ne se marierait pas, etc., à quoi je réplique que c'est du moins une raison pour se regarder longtemps avant de jeter les dés, et qu'il y faut regarder d'autant plus longtemps que *le tout* de la vie y est plus ou moins engagé.

Il me semble qu'il y a des routes moyennes qui vont au même but et répondent aux mêmes sentiments, sans passer par l'irrévocable.

Cher ami, nous reprendrons tout cela, si tu le permets, quand nous nous verrons bientôt; mais, sur un tel sujet, je veux t'avoir dit un mot dès que je le pense.

XXXVIII.

A M. E. DE SAHUNE.

Versailles, 24 juillet 1863.

Cher ami, je voudrais, bien avoir de vos nouvelles. Ce n'est pas tout de quitter Paris ; il faut savoir comment vont ceux qu'on y a laissés. Comment va M. votre père ? Avez-vous été tous les soirs rue de l'Université ? On ne s'y querelle probablement plus depuis que je n'y suis plus. Avez-vous entendu le discours de Saint-Marc Girardin sur les prix de vertu ? Il m'a paru d'un tour agréable. L'Institut ayant décidé la veille une grande chose, à savoir que nous lisions maintenant couramment les caractères cunéiformes et que nous expliquions à livre ouvert la correspondance de Nabuchodonosor et de Sennachérib, je ne désespère pas de lire quelque bonne traduction d'un roman fait pour les dames de Babylone. A en juger par ce qu'on lit dans *Judith* de la conversation des militaires de cette époque, ces ouvrages doivent être dans le genre de Crébillon le fils. Reste à savoir si cette clef qu'on paye vingt mille francs va à la serrure. Si on ne déchiffre pas nettement toutes les inscriptions qui sont au

Louvre, j'entends, pour mon compte, me faire rendre ma quote part de ces vingt mille francs que nous donnons. Il me semble que ce n'est pas à un juif d'Alsace qu'il fallait s'adresser mais à des gens bien plus habiles que lui et que le gouvernement de l'Empereur doit bien connaître, je veux dire les employés du cabinet noir. Ces diables d'hommes ont, par la force de l'algèbre et la théorie des probabilités, mis au clair une correspondance de madame la duchesse de Berry, qui n'était pas moins que du bas-breton chiffré. Qui fait ce tour peut lire les hiéroglyphes et les petits cloux avec lesquels Holopherne écrivait des billets doux à Judith.

Ici il n'y a point de nouvelles; on n'entend que des trompettes et des tambours; on ne voit que des zouaves et tous les uniformes de la garde impériale. Je suis en cela comme M. Renan qui ne veut pas que Rome se civilise de peur de gâter ses ruines; je voudrais que Versailles fût un désert, au lieu d'avoir à peu près les airs de Paris. On n'aurait pas M. de Saint-Marceau mais on aurait les palais de Louis XIV perdus dans un fourré de bois avec des eaux malsaines qui déborderaient de partout. Les voyageurs y prendraient les fièvres comme à Pæstum, à Baies, à Pompeï. Qui ne sent pas cela n'est pas né pour *la*

finesse et *l'à peu près*, comme dit ce même M. Renan. Combien d'éditions a eu son livre depuis deux jours?

Mademoiselle de Pomaret vous permet-elle de plaisanter sur les paroles qui peuvent se rencontrer dans saint François de Sales? Elle a fait là un mauvais coup sans le savoir. Nicole a fait, je crois, un traité sur la mauvaise humeur ; il n'en a pas dit assez et n'est pas allé au fond du sujet. Le vrai crime de la mauvaise humeur c'est qu'elle déchaîne les instincts violents qui dorment dans les autres. Il se fait ainsi des choses irréparables dont on est cause sans le vouloir. J'ai été sujet à l'humeur dans ma jeunesse, mais j'en suis corrigé par cette considération que c'est un petit démon des plus noirs qui ôte leurs liens à de plus grands diables que lui. Si on voyait au clair toutes les batailles que la mauvaise humeur d'un moment a engagées malgré elles, on verrait ce qu'elle a fait mourir de personnes!

Mais voilà bien de la morale pour une correspondance à si petite distance.

Les facteurs d'ici n'ont pas l'intelligence si éveillée que ceux de Paris. Quand ils n'ont pas trouvé leur homme à la première recherche, ils remettent leur lettre au fond de leur sac et en voilà pour toute l'éternité. Je voudrais savoir si

on m'a renvoyé plus d'une lettre jusqu'à aujourd'hui 21 juillet à 3 heures. J'aurais espéré en recevoir une de vous si je ne connaissais que vous êtes le contraire de Dieu qui fait toujours les premiers pas dans ses relations avec les hommes.

Dites-moi, cher ami, comment est M. Pondevaux? Si je suis jamais empereur (non pas en France ; ce serait un crime de lèse-majesté que de le supposer), mais si je suis empereur d'un bon et grand pays quelconque, je l'attacherai, bon gré, mal gré, à ma personne et il ne verra plus ni père ni mère, ni cousins ni cousines à moins que ceux-ci ne le viennent voir dans mon palais.

Adieu, mon cher ami. Je pourrais bien vous aller faire dimanche une petite visite au milieu du jour.

XXXIX.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 28 juillet 1863.

J'espère que ton jeune fourrier t'a déjà remis la philosophie de M. Vacherot. Le poids des solutions n'est pas grand, malgré le sérieux et la sincérité de l'auteur; le jeune matelot n'a pas dû être surchargé. Le reste de la théologie et de

la philosophie s'achemine probablement aujourd'hui par la grande vitesse, et s'est trouvé, en effet, dans tes armoires qui ont l'air du plus docte des chaos.

Je n'ai point mis parmi les livres de philosophie le dernier ouvrage de M. Renan. J'imagine que tu l'as déjà lu bien que tu ne m'en dises rien. A parler poliment, c'est une hypothèse qui répond bien peu aux difficultés du sujet ; à parler sérieusement, c'est un roman assez frivole. Il a excité une grande curiosité, car il en a déjà été vendu vingt-cinq mille exemplaires, mais il me semble que tous ceux qui l'ont lu se trouvent desappointés. La philosophie de l'idéal comme il l'entend, et qu'il propose à ses lecteurs comme le plus solide appui dans la vie, est sujette à des objections cent fois plus difficiles à surmonter que le scandale de tous les miracles et de tous les mystères. La résurrection de Lazare choque, assurément, moins la raison qu'un univers inconscient qui marche à lui tout seul vers un perfectionnement incessant. Cela est absurde à ce point que je suis porté à croire qu'il entend par ces sottises apparentes autre chose que ce qu'il dit ; en tous cas, c'est sa faute et il n'a qu'à mieux s'expliquer. Je crois pourtant que c'est une maxime à la fois utile et charitable que de cher-

cher sous les erreurs monstrueuses un malentendu quelconque dans celui qui les professe. L'homme ne croit pas naturellement qu'il n'y a pas une intelligence, c'est-à-dire une personne, derrière des actions intelligentes. Le matérialisme le plus radical est un chef-d'œuvre de bon sens et de clarté à côté de ces déclamations sentimentales du panthéisme de M. Renan. L'excellent M. Vacherot est exposé aux mêmes objections, mais il a pour excuse qu'il voyage sur ce terrible animal qui est l'hippogriffe de la logique. Il déraisonne quand il a perdu la terre de vue et n'a plus rien pour vérifier ses erreurs.

Je ne sais qui répondra à ce livre de M. Renan. Le petit train-train de la démonstration évangélique à l'usage des ecclésiastiques n'est pas de mise ici. L'évêque d'Orléans lui-même serait tout désorienté. Il ne faudrait rien moins que M. Cousin, dans sa jeunesse, pour répondre à un jeune novateur qui a la mode pour lui ; à un magicien, d'un ordre inférieur, il est vrai, mais à un magicien qui habille un abominable squelette d'un réseau de couleurs fausses, au goût de son temps ; mais il n'y aura probablement que des articles de journaux en réponse, et puis l'oubli viendra, car ce livre n'a pas l'air d'une forte santé. Il est gentil, mais lymphatique.

As-tu vu dans la *Revue des Deux Mondes* un article de M. de Rémusat sur les élections ? On y trouve bien des vues justes et bien des hardiesses utiles. Je me suis souvent plaint de l'extrême mesure qu'il met dans ses écrits, mais il est, par moments, d'une audace singulière et il y a à parier pour lui qu'il dira une chose quand cette chose fait peur à dire au plus téméraire. C'est un tempérament bizarre.

On ne parle ici que de Pologne. Je ne sais rien que ce qui est dans les journaux. Je serais bien embarrassé de dire ce qui en sera ; il est bien des sentiments généreux qui peuvent y pousser ; les règles de la prudence la plus élémentaire peuvent en détourner aussi. Si l'Autriche se met de la partie, il sera démontré que le gouvernement parlementaire change le tempérament des peuples ; enfin je ne suis pas sûr de ne pas te voir revenir un jour ayant brûlé Cronstadt et occupant un petit appartement fort élégant au palais d'été des empereurs de toutes les Russies.

Sais-tu que tu vas lire bientôt les correspondances de Nabuchodonosor et les billets doux d'Holopherne ? M. Oppert, à qui l'Institut vient de donner un prix de 20,000 francs croit avoir trouvé la clef des caractères cunéiformes. Malheureusement, on raconte qu'au commencement

du présent siècle un savant entendait déjà les hiéroglyphes à livre ouvert. Il lisait sur un cartouche de l'ancienne Égypte : *Celui qui meurt pour la patrie vivra à jamais.* On a su depuis qu'il fallait lire : *La science trompe les fous ;* ce qui n'est pas la même chose. Quoi qu'il en soit, je ne serais pas étonné de lire prochainement : *Les Mémoires de Sémiramis écrits par elle-même,* et elle s'y plaindra de la manière dont Rollin a parlé d'elle dans son histoire ancienne. Adieu, mon cher ami; bien des tendresses. Écris-moi un peu en détail.

XL.

A M. X. MARMIER.

Broglie, 27 septembre 1863.

Mon cher ami, il faut que j'aie été bien souffrant pour ne pas répondre plus tôt à votre très-aimable lettre, mais, depuis votre départ d'ici, j'ai résidé dans cet enfer des nerfs malades que ne connaissent pas ceux qui ont *mens sana in corpore sano,* ceux qui n'ont pas eu froid au pôle nord et qui n'avaient pas chaud vers la ligne équinoxiale. Je crois qu'on avait raison de tuer à Sparte les enfants malingres. Les commissaires

de police chargés de ce soin leur rendaient un grand service. C'est une idée à suggérer à M. Dutruy. Je ne veux point par là dire du mal de ce ministre qui me paraît gouverner son petit Étamieux que ne faisait M. Fortoul. Il a l'air de regarder en face M. Le Verrier et de dire à ses mathématiques: *Vous n'irez pas plus loin.* On va commencer à ne plus pétrir en triangle la tête des enfants. Homère va l'emporter un peu sur Barème. Encore si MM.*** avaient poussé la jeunesse vers les hauteurs où habitent Newton, et Laplace, et Lagrange, et d'Alembert! mais ils entendaient faire de la jeunesse des régiments d'arpenteurs; ils entendaient, dans l'enseignement, couper les ailes aux mathématiques elles-mêmes, et faire des volailles et non des oiseaux de l'air dans toutes les régions de l'éducation. Les poules mouillées sont, en effet, plus faciles à gouverner que les goëlands.

On me dit que vous n'avez pas l'attitude d'un homme pressé de quitter Paris, et j'espère que ma lettre vous y retrouvera encore. Dites-moi vos courses à Pont et dans la Brie. On dit que Pont est une petite oasis de bien-être, d'élégance, de bienveillance et d'amabilité. A Paris, vous avez, pour le moment, le salon de M. Thiers, tout plein de foudres et d'éclairs d'esprit. Quand

prenez-vous le chemin de la Franche-Comté ? Quand allez-vous revoir ces grands sapins noirs, enveloppés d'une vapeur bleue, qui semblent rêver sur la pente des montagnes? Êtes-vous dans ces montagnes chez mesdames vos sœurs ? Dites-moi votre itinéraire. Dites-moi ce que vous vous proposez d'écrire durant ces vacances. J'y penserai avec vous et je vous donnerai mes petites idées et mes pauvres vues, si j'en ai sur ce sujet... Pour le quart d'heure, mon esprit est comme étaient les petites sources durant le grand été que nous venons de passer.

Vous avez envoyé au duc de Broglie un charmant livre, voilà pour le fond, et un joli livre, voilà pour la reliure et le papier. A vous dire le vrai, je l'ai regardé d'un œil jaloux et j'avais fait mine de m'en emparer, mais j'ai été reçu comme un chien dans un jeu de quilles. Le Rhin et le Nil vont animer cette grande bibliothèque qui vieillissait un peu.

Adieu, mon cher ami. J'ai peur de vous avoir laissé, durant votre court séjour ici, l'idée que j'étais stupide. Vous ne seriez pas loin de la vérité en gardant cette manière de me considérer, mais je compte encore que cet état est passager.

XLI.

A M. PISCATORY.

Paris, 17 octobre 1863.

. . . . . Madame Piscatory a-t-elle trouvé en rentrant dans ses champs quelque chose de mieux que le chien de temps que nous avons ici? mais le plaisir d'être chez soi vaut à peu près les grands airs du Rhin, quand il sort des montagnes, même par les beaux jours de l'été passé. J'aurais bien voulu être avec vous dans ce Creutznach. Quand nous n'aurions pas causé, j'aurais relu les romans d'Auguste Lafontaine, si méprisés du vulgaire. C'était une image vraie, je crois, de la bonne Allemagne, au bon vieux temps, dans les premiers jours de Goëthe, alors que lui écrivait Werther, et que Hegel et ses pareils n'étaient pas encore venus pour mettre les têtes à l'envers et accoutumer les hommes à comprendre l'incompréhensible.

Le canon a tonné ici pour la mort de M. Billault; toute l'armée était sur pied et tous les drapeaux et guidons de l'Empire voilés de crêpes. Le gouvernement n'a pas tort de regretter M. Billault.

C'était une des gloires de l'Empire. Moi-même, par d'autres motifs apparemment, j'ai appris cette mort avec chagrin. J'ai peur que, cet orateur de moins, le gouvernement ne recule devant cet essai des luttes de la parole où il paraissait s'enhardir. Je voudrais bien que, d'ici au 5 novembre, il trouvât trois ou quatre avocats de bonne volonté qui lui donnassent un peu de confiance et d'entrain. Si je connaissais davantage M. Chaix d'Est-Ange, par exemple, je lui dirais que c'est un devoir pour lui d'aller à cette guerre. On dit l'Empereur bien incertain sur la manière dont il remplacera M. Billault. Dans une combinaison, M. Fould deviendrait ministre d'État et serait remplacé aux finances par M. Vuitry. Dans une autre, M. Rouland deviendrait un personnage principal du ministère avec M. Rouher. On parlait de M. E. de Girardin pour préfet de police. On dit que tous les télégraphes sur terre et sur mer sont en train de supplier l'Impératrice de revenir à Paris, mais, de tout ce mouvement, je crois qu'il ne sortira pas beaucoup d'imprévu.

L'Empire a une bonne corde à son arc, mais il n'en a guère de rechange.

Avez-vous approuvé l'article de Renan, dans la *Revue des Deux Mondes*, sur Dieu, le soleil, les

étoiles et les progrès inévitables d'un univers qui, de son aveu, n'est pas du tout intelligent, du moins de la manière dont les gens sensés conçoivent l'intelligence? Je voudrais qu'il me fît la grâce de me dire quelle garantie il peut me donner que ce grand monde qui va devant soi sans savoir où, ne fera pas un matin quelque soubresaut étrange qui dérangera toutes les idées arbitraires de progrès. Il avoue que nous n'avons sur la marche de ce grand animal qu'une série d'observations très-courtes. Pour un homme aussi nébuleux que M. Renan, ces observations ne nous autorisent guère à en conclure des lois immuables. Pour ceux qui voient la main d'un être raisonnable, puissant, et qui se connaît dans le gouvernement du monde, il y a des motifs plausibles d'avoir confiance dans des lois fixes ; mais qui me dira ce que fera tout à l'heure un taureau furieux et aveugle qui se joue dans l'espace? Il plaît à M. Renan de dire que ce taureau est le meilleur et le plus sage des êtres, comme il est le plus gros; mais je ne serais pas étonné de voir M. Renan lui-même sur le bout de ses cornes un beau matin. En somme, cette lettre est folle.

J'aime mieux Cicéron.

XLII.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 5 novembre 1863.

Je comprends que vous soyez impatiente de ce qui se peut lire, car il ne paraît rien, si ce n'est des protestations qui viennent de tous côtés contre les élections au Corps législatif. Sans la *Revue des Deux Mondes,* nous serions un corps barbare et sans lettres, mais M. Buloz conserve encore les étincelles de l'intelligence sous ce petit feu couvert; il n'a pourtant, en aucune façon, l'air de ces vestales qui gardaient le feu sacré. Nous venons d'avoir ce matin un discours de l'Empereur qui vaut plusieurs volumes. Il n'est point à la guerre et parle de rassembler un congrès européen et non de faire un voyage armé en Pologne. Les gens qui font des affaires étaient travaillés depuis quelque temps par les bruits de guerre. Ils vont probablement se tranquilliser un peu, à présent que nous n'avons de querelles qu'aux deux extrémités du globe, en Cochinchine et au Mexique; mais on dit que ce Mexique est extrêmement rebelle partout où ne sont pas nos soldats. Toute-

fois, la grande affaire va être le tour que prendront les discussions du Corps législatif. La vérification des pouvoirs ouvrira naturellement la danse et les préfets ont conduit les élections avec tant de mépris des lois, qu'il est difficile qu'on ne se dise pas, dès le commencement, beaucoup de choses désobligeantes. On croit que M. Thiers ne parlera pas sur le détail de ces élections et quelques-uns pensent seulement qu'il fera, à la fin de la discussion, quelque résumé sur la marche de l'administration en matière d'élections. Il faut s'orienter, étudier la Chambre et son tempérament, qui doit être assez lymphatique, mais enfin il la faut connaître avant d'essayer d'agir sur elle et avant de lui parler *selon sa sagesse*.

M. d'Haussonville a passé hier ici, revenant d'Angleterre. Il dit qu'il a très-bien arrangé le séjour d'Othenin à Oxford, dans un joli ménage où la femme est charmante et a les plus beaux yeux du monde. Il paraît qu'il apprendra là à très-bien prononcer l'anglais. Le mari et la femme sont d'excellentes gens, très-cultivés et très-honnêtes et très-bons. Othenin succède là comme pensionnaire à un prince de Danemark. Je m'imagine que ce n'était point Hamlet, qui ne fréquente plus depuis longtemps les universités, et Othenin n'a pas la mélancolie d'Hamlet,

ni les mêmes raisons d'être mélancolique. Avez-vous lu le nouvel ouvrage de madame de Gasparin, sur les misères de la vie, à ce que je crois? On dit que, sauf quelques pages, cela est un peu tortillé; j'en serais fâché, car elle est une fille d'esprit; mais, probablement, elle croit trop en elle et cela empêche souvent de bien écrire; d'abord, parce qu'on n'est pas porté à suivre les avis de ses amis; puis, parce qu'on est peu porté à donner des conseils à ceux qui ont en eux-mêmes une foi profonde; puis enfin, parce que cette obstination morale est un défaut et que les défauts passent souvent dans le style.

J'aurais voulu savoir quelque chose de la vie que Paul poursuit depuis le retour de son amiral, et puis, s'il a donné le bras à l'Impératrice dans cette rade de Toulon, mais de pauvres petits diables d'aides de camp ne sont pas admis à ces honneurs.

XLIII.

A M. PISCATORY.

Paris, 11 novembre 1863

J'espère que cette proposition d'un congrès vous a surpris. Si l'abbé de Saint-Pierre avait eu

cette idée dans ses mauvais moments, passe encore, mais c'est beaucoup plus singulier de la part d'un homme mêlé depuis quinze ans à toutes les affaires de l'Europe. Je crois pourtant que ce n'est pas tant une rêverie qu'un expédient et l'expédient risque d'emporter avec soi des intérêts usuraires. Dans un an ou dans moins d'un an, lorsqu'il sera démontré qu'il n'y a rien à faire non plus dans un congrès, quel autre parti prendra-t-on? l'Europe est, dit-on, présentement dans l'état d'une fourmilière que le pied d'un passant a bouleversée. Il serait curieux de voir la réponse que chaque souverain va faire à cette aimable proposition de venir jouir des agréments de Paris, et, dans ses moments de loisir, de changer la face du monde avec quelques protocoles. Je crois que les habiles prêtent à l'Empereur plus de desseins qu'il n'en a eu. Il a voulu se tirer d'affaire dans un moment d'embarras, et jeté une idée en l'air pour voir comment elle retomberait. L'illusion de toutes les puissances inspire probablement une grande sécurité sur ce genre d'expériences; on se dit « je m'en tirerai toujours bien », mais quand on a tiré une poulie étourdiment dans une grande machine comme l'Europe, tout cela se met en branle et, si l'on n'est un grand mécanicien, on ne sait comment arrêter

le jeu de tous ces ressorts qu'on a fait jouer. D'un autre côté, bien qu'on ne puisse savoir encore quelle sera l'attitude et l'allure de la Chambre nouvelle, une chose demeure certaine, c'est qu'il ne sera plus possible de faire des élections avec des gendarmes et au mépris des lois. Si ce Corps législatif veut se mêler tout de bon des affaires et les diriger dans une certaine mesure qui déplaise, il ne faut point songer à le renvoyer, car il en sortirait un autre plus exigeant des nouvelles élections. Si donc le congrès ne rend rien, comme il est certain, et si le Corps législatif tracasse, comme il est possible, il ne reste qu'un moyen de faire taire *les factions* pour quelques années. C'est de chercher une querelle d'Allemand au roi de Prusse, par exemple, et de couvrir la rive gauche du Rhin de soldats. Pour lors, le bruit de la musique militaire et des canons rayés fera taire les bavards, et dans la fumée de la poudre on pourra couler encore des jours d'or et de soie. Je ne dis pas du tout que ce soit une préméditation criminelle que cette solution, mais il me semble que ce sont les lois de la gravitation politique quand les choses vont à peu près toutes seules. L'affaire de Pologne, et les embarras du régime quasi parlementaire se dénoueraient ainsi sur le pont de Kehl. Cela est encore plus facile que de

refaire le monde à nouveau, entre gens qui ne sont pas du tout philosophes et à qui leur métier de rois prescrit le contraire du désintéressement.

On dit toujours que M. Thiers n'a point l'intention de parler sur le détail des élections, mais qu'il pourrait bien faire un discours sur le suffrage universel et ses conditions, parmi lesquelles la parfaite sincérité des élections est la plus indispensable, sans quoi il deviendrait un détestable instrument de tyrannie, mais j'ignore si ce ne sont pas ses amis qui se figurent ces thèmes de discours. Ce sera sans doute le vent et l'occasion qui en décideront. Il a, je crois, raconté qu'à son entrée dans cette Chambre, qu'il n'avait pas revue depuis 1851, il s'est senti singulièrement ému de tous ces souvenirs du passé et qu'il n'aurait pas pu parler sur l'heure sans que quelques larmes ne vinssent troubler sa voix. Je crois bien, en effet, que si Bonaparte avait revu à Sainte-Hélène son cheval de guerre, il eût eu le cœur serré; mais du moins M. Thiers va peut-être revoir des batailles, seulement le bruit du canon a probablement pour un âge plus mûr des tons plus graves que pour la jeunesse. Enfin, les gens de sang-froid eux-mêmes tiennent que cette Chambre ne ressemblera pas à celles qui ont

précédé depuis quinze ans et que nous rentrons dans la région des orages,

Loca fœta furentibus Austris.

Je ne crois pourtant pas que ce Corps législatif devienne de longtemps la caverne d'Éole ; il n'y a guère que des zéphirs dans cette enceinte-là.

Que dites-vous de ce roi des Héllènes qui a passé par Paris et par Toulon? Paul de Broglie, qui l'a vu à Toulon, me dit qu'il a l'air d'un aimable jeune homme et que son principal conseiller a, lui, l'air d'un sage. Cette pauvre Grèce a besoin de sages. Il ne lui faudrait pas moins que Périclès à cette fois et il est rare qu'un jeune Danois de dix-huit ans soit Périclès. Ce qui est sûr, c'est qu'on lui a proposé ici d'aller dans les coulisses de l'Opéra et qu'il a décliné la proposition du surintendant. Je ne sais si Périclès aurait eu si peu de curiosité. Il avait certainement beaucoup de décorum. Je suis bien de votre avis sur l'écrit de M. Boissier, seulement, il a tourné un peu court et aurait dû mener l'affaire jusqu'à la mort de Cicéron et la bataille de Philippes aussi. Je ne lis plus Cousin. Il ne change que de sentiments et pas d'idées. C'est le contraire qu'il faut faire. C'est bien lui qui a voulu nous mener dans toutes sortes de cavernes obscures et qui nous y

aurait laissés, sans chandelles, pour aller se promener autour de madame de Longueville, et d'une plus vieille dame encore qui est l'Église romaine. Moi qui garde

Ces secrets sentiments
De la nature en nous indomptables enfants,

je n'entends plus rien à M. Cousin ou à bien d'autres; quoique Cousin soit le plus singulier.

Vous avez bien raison sur les erreurs venues de la langue philosophique, et si j'avais encore du papier, j'abonderais joliment dans votre sens.

XLIV.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 13 novembre 1863.

Mon cher ami, tu n'es pas exigeant, assurément, et c'est une agréable vertu que cette absence d'exigence. Quand je suis en retard avec toi, tu m'écris en t'excusant de ne pas écrire plus souvent. Je tiens qu'on est canonisé pour de moindres vertus que celle-là.

J'ignore si aucun des membres du Corps lé-

gislatif sera canonisé, mais la Chambre me semble avoir la manche bien large sur le chapitre des élections. En lisant chaque protestation, je me disais qu'il était difficile qu'on passât sur de telles infractions aux lois électorales, mais la chose était plus facile que je ne le croyais. Je crois maintenant que les annulations seront très-peu nombreuses. La règle adoptée paraît être de ne tenir compte des violations de la loi que quand elles ont pu altérer évidemment la balance des votants... mais, en somme, je pense qu'il est bien malaisé d'observer les règles subtiles de l'élection quand on a une dizaine de millions d'électeurs : *Turba ruit* ou *ruunt,* comme dit le rudiment, et on ne peut obtenir d'un aussi grand nombre le pas grave et cadencé des demoiselles qui menaient la procession des Panathénées.

As-tu lu *les Tristesses humaines* de madame de Gasparin? Je n'en ai vu encore que les cent premières pages. C'est un fouillis riche de sentiments, d'idées, d'observations fines, mais un vrai fouillis. Après avoir tant écrit, elle ne connaît pas encore cet art de bien étaler si connu des filles de boutique du moindre magasin de Paris et si indispensable à ceux qui écrivent. Tout est pêle-mêle dans des tiroirs à moitié fer-

més et il n'y a qu'elle qui sache bien ce qu'il y a dedans. Elle me dira peut-être que le monde extérieur, dans sa richesse, n'est pas mieux rangé que cela, mais je lui répondrai que le monde extérieur a bien des choses à faire et que s'il n'avait pour but, comme un écrivain, que d'instruire et de toucher les hommes et de faire pénétrer en eux telle ou telle idée, tel ou tel sentiment, il serait probablement disposé un peu autrement. Il est bien dommage qu'une personne qui a tant de dons aimables, tant de chaleur et de sentiments nobles et d'affections délicates, s'arrange pour avoir la renommée d'une étourdie de quelque esprit. Si elle avait donné ses notes à Fénelon, à Bernardin de Saint-Pierre, elle aurait vu ce qu'ils en auraient fait et comment on met les choses dans leur vrai jour. Son père aurait dû la faire travailler un an ou deux chez un orfévre pour qu'elle apprît à monter ses pierres sur l'or, sur l'argent, sur l'ébène, et comment il faut les séparer, les unir, les opposer :

Mollia luteola pingit vaccinia caltha;

et aussi :

Et vos, ô lauri, carpam et te proxima myrte,
Sic positæ quoniam suaves miscetis odores,

enfin la différence d'un bouquet à une botte de

foin ; mais, toute botte de foin qu'est ce livre, il mérite d'être lu par les sages ; elle a mis là dedans une certaine *furia* qui a son agrément.

On dit que mademoiselle de Pomaret va dans ton voisinage, à Cannes, avec ses amis de Gingins, jusqu'au mois de janvier. Elle y trouvera, pour la théologie, M. Mérimée, et, pour une philosophie simple et naïve, M. Cousin.

T'ai-je parlé de la lettre de M. Renan dans la *Revue des Deux Mondes ?* L'Apocalypse est bien plus aisée à entendre, bien moins hardie que cette échelle par où il monte au soleil et généralement au plus haut des cieux. J'aime mieux voyager avec Nadar qui s'est pourtant cassé une jambe et a failli y perdre plus qu'un bras, c'est-à-dire sa femme... Chaque génération a bien l'air préparée pour un genre de folies comme pour un ordre de vérités. On fait l'histoire de chaque science et on montre les pas qu'elle a faits successivement dans le monde ; on pourrait composer un livre curieux sur les erreurs dominantes à chaque époque et, sous ce rapport, il serait assez intéressant de rapprocher les annales de l'erreur des annales des découvertes dans un ordre chronologique. Est-ce le trajet de la même courbe à ses divers moments qui donne ces vérités et ces divagations? Tu me répondras quand ton

système de philosophie à toi-même sera ou terminé ou seulement esquissé. Adieu. Mille tendresses.

XLV.

A M. PISCATORY.

Paris, 26 novembre 1863.

Mon cher ami, vous me disiez en finissant votre lettre « je n'en puis plus », et je voudrais bien savoir de vous comment vous êtes à présent, mais ce n'est pas pour vous demander d'en écrire bien long si vous vous sentez fatigué. Vous voilà revenu au complet de votre petit ménage, madame Piscatory et mademoiselle Isabelle, et l'on peut passer très-bien son hiver dans cette société. Seulement, quand on est souffrant, il faut être à la ville, et peut-être que vous avez pour nous la bonne intention de nous donner le plus gros de l'hiver.

Ainsi donc l'Angleterre ne veut pas concourir à

> faire régner sur terre
> L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre.

Cobden lui-même refuse de s'entendre avec le

philosophe couronné qui nous gouverne. Il est terriblement difficile de faire le bien. Vous voulez rétablir l'équilibre européen ; vous faites le grand écart sur la corde roide pour donner le bon exemple, et l'Europe a l'air de se moquer de vous et se moquerait de vous, n'étaient vos zouaves, vos turcos, vos frégates blindées et votre air de brise-raison, qui fait qu'on vous croit capable de tout. Devinez-vous comment la Chambre et le Sénat vont se tirer d'affaire sur la question du congrès? On ne peut plus guère ni en parler, ni n'en pas parler. Si lord Palmerston avait eu un peu d'obligeance, il eût donné le temps aux paroles de l'Adresse de s'écouler par la gargouille de la flatterie habituelle. Il faut espérer que les conseillers d'État qui font les insolents dans le Corps législatif donneront des conseils à la majorité pour franchir ce mauvais pas. Le pauvre M. Billault aurait trouvé quelque tour de phrase et de passe-passe pour tourner la difficulté. Il avait pris l'habitude d'un certain jargon, modérément emphatique, qui donnait un air de raison élevée à la platitude ; il faisait dériver, comme eût dit M. Royer-Collard, la platitude de sa source la plus élevée ; mais ces nouveaux conseillers d'État se sont mis au diapason des querelles d'estaminet. *Vous êtes un coquin ! Et moi je*

vous dis que vous êtes un animal! M. Pitt parlait tout autrement.

XLVI.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 24 décembre 1863.

Mon cher ami, tu ne me parles plus depuis longtemps, ni de l'Océan, ni de la métaphysique, ni de la théologie ; il est vrai que, de théologie, tu ne m'en parles guère dans aucun temps. Pour moi, je lis un petit volume d'un jeune M. Bonifas, parent de M. Guizot, qui expose, explique, admire et réfute Leibnitz. Sauf erreur, il me semble qu'il comprend très-bien Leibnitz et cette inintelligible morale de l'homme qui, créé de Dieu, recèle tous les éléments futurs de la liberté. Leibnitz a bien raison de dire que cette liberté ne saurait déranger en rien la prescience divine.

Voilà M. Ollivier brouillé avec M. Guéroult et M. Havin, et l'élection qui reste à faire à Paris sera faite sous d'autres astres et sous des influences partagées du côté de l'opposition. Je ne crains les suites de l'affaire du Danemark que parce que cette cause possible de guerre n'était pas beaucoup comptée quand on pensait au dé-

nouement possible de la crise où est l'Europe et qu'il parût dans les plans de la Providence de dénouer les embarras du monde par voies et coups imprévus. Le salut et la perte viennent généralement du côté où on ne regarde pas. Je conviens qu'il n'y a pas de théorie à fonder de mon singulier principe.

Nous n'avons ici d'autre mouvement que le petit accès d'intérêt politique qui vient de naître. Le beau monde est à la campagne. Assurément, dans les loisirs de la campagne, ce beau monde n'écrit pas, car je n'ai jamais vu une telle stérilité dans les publications nouvelles. On dit qu'on n'a jamais tant imprimé. Je ne sais pour quel genre de consommateurs on travaille, mais je n'ai pas entendu parler de trois ou quatre volumes que j'eusse envie de lire cette année. Même la *Revue des Deux Mondes* me paraît maigrir à vue d'œil. Nous en arrivons aux drames de M. d'Alton-Shée, qui ne tiennent ni de Racine, ni de Shakespeare, ni même d'Alfred de Musset.

M. Guizot se propose de faire un entr'acte à ses Mémoires et de publier des Méditations sur le christianisme. Il examinera, et les problèmes de la destinée humaine, et les dogmes chrétiens et leur influence, et le passé de la Religion, et ce qu'elle est aujourd'hui, et son influence pro-

bable sur l'avenir et dans l'avenir. Le livre aura, assurément, plus de solidité et de profondeur que cette corbeille de fleurs, sur un chapiteau moitié gothique et moitié corinthien, qu'on nomme *le Génie du christianisme*. Je dis *chapiteau*, surtout parce que les idées de M. de Chateaubriand sont certainement des idées en l'air.

Bonjour, mon cher ami. Bien des tendresses.

XLVII.

A M. PISCATORY.

Paris, 27 avril 1864.

.....Victor Hugo vient de publier sur Shakespeare un livre qui n'est pas pour plaire aux gens qui ont du goût et qui aiment la mesure. Il est vrai qu'il parle des gens de goût qui sont propres et qui ont l'oreille fine, comme on parlerait des petits cochons. Quand on a lu ce livre durant dix minutes, on se fait l'effet d'avoir eu la tête en bas durant ces dix minutes-là. C'est un bruit dans les oreilles et un petit mal de cœur indéfinissable qu'on n'aime pas à sentir. Polyphème dans sa caverne quand il avait mangé un Grec et bu une outre de vin, devait causer sur ce ton

avec Ulysse. Hamilton, Saint-Évremond, madame de Sévigné et madame de La Fayette n'auraient probablement pas trouvé cette lecture délicieuse et auraient eu des saignements d'oreilles. Le singulier est que la génération nouvelle trouve cela admirable. Y a-t-il une langue pour chaque époque qui ne parle clairement qu'aux hommes jeunes ? cela serait possible à toute force, mais y a-t-il un sens commun de chaque époque ? cela est bien difficile à croire. Victor Hugo, d'ailleurs, est de notre génération et nous devrions, à ce titre, avoir l'esprit fait comme le sien ; pour moi, je le dis à ma honte, il n'en est rien ; mais il est probable que Victor Hugo serait simplement flatté de cette différence. Il paraît que la pruderie anglaise n'est pas contagieuse pour ce Français robuste.

Avez-vous suivi les fêtes, les foules et la retraite de Garibaldi? Ces Anglais en prennent bien à leur aise en fait d'extravagances. Derrière leur rempart de vagues, ils sont comme un homme qui aurait des ailes et qui pourrait se passer partout ses fantaisies, sauf à s'envoler quand il se serait par trop compromis. Ils mettraient d'un grand sang-froid une mine sous le continent, à peu près sûrs qu'ils sont de ne pas sauter ; mais il paraît que les ministres et la

reine, qui ont un peu plus charge d'âmes au dehors, ont trouvé ce nouveau Tancrède de Hauteville un peu bruyant, et Garibaldi, en homme à moitié sensé, n'a pas voulu casser la corde, et il s'est laissé dorloter dans le yacht du duc de Sutherland qui l'emporte doucement à Caprera. Un Français de son espèce n'eût pas été si prudent dans ses violences. Il y a toujours un peu de leur compatriote Machiavel dans les Italiens les plus emportés.

On n'est pas, dans cette maison, très-vaillant pour le quart d'heure. Paul, en arrivant ici de Toulon, a pris un assez méchant rhume qui ne l'a pas quitté depuis quinze jours. J'espère qu'on lui laissera encore ici une quinzaine de jours de congé pour assurer sa convalescence. La moitié de la flotte est allée voir à Tunis pourquoi on a tordu ou voulu tordre le cou au Bey. L'Afrique ne paraît pas trop tranquille. C'est beaucoup d'avoir à la fois des affaires au Mexique et en Mauritanie. Les Romains, tout Romains qu'ils étaient, n'étaient pas obligés de faire tête à l'Afrique, à l'Amérique et à la Chine, sans compter la Cochinchine. Le Français, né malin, se laisse conduire partout où on le mène.

Vous ne me parlez point de cette mort de M. Ampère, c'est pourtant une vraie perte. Peu

d'hommes ont eu, de notre temps, plus d'esprit de toutes sortes. Capable de tout comprendre et aussi de tout savoir, voyant tour à tour le côté piquant et le grand côté des choses, il a passé sa vie à penser, à rêver, sans songer à lui jamais ; c'était l'homme de lettres comme on se le représente volontiers et comme il est très-rare à rencontrer. L'Académie aura bien de la peine à trouver son pareil. J'affirme même qu'il n'est pas aujourd'hui en France, ni au Sénat, ni dans les cinq classes de l'Institut, ni au Corps législatif.

Adieu, mon cher ami, je suis sûr que vous êtes triste et content, en attendant ce bref de Rome.

XLVIII.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 27 juin 1864.

Mon cher ami, il est peut-être encore temps de venir à Paris et de là à Cherbourg pour voir se battre les Américains du Nord contre les Américains du Sud. On dit que deux bâtiments des confédérés attendent à la sortie de Cherbourg le vainqueur de l'Alabama. La liberté des mers

apparait là dans un éclat un peu scandaleux. Il est juste, mais il est bizarre qu'on vienne ainsi se tuer sous nos fenêtres sans nous en demander la permission, mais il est vrai que l'Europe n'a pas l'air de tenir à ce qu'on ne se tue pas. Je n'aurais jamais cru que la conférence de Londres laisserait se rallumer la guerre du Danemark, Cela est bien une marque qu'il n'y a plus d'Europe au sens politique du mot. C'était pourtant quelque chose que cette grande machine *ponderibus librata suis;* elle était, sans doute, sujette à se déranger, mais le tourne-broche du suffrage universel, bien que plus simple, n'en est pas d'un jeu plus régulier. L'homme est plus compliqué que les instruments tout à fait primitifs avec quoi on prétend le régler aujourd'hui. Tous les raisonnements sont d'ailleurs bien vains; le monde, n'étant conduit présentement par personne, fera son chemin ; *fata viam invenient ;* mais il reste bien singulier que la Providence n'ait pas jugé à propos de mettre sur quelque trône quelqu'un qui ait un peu de génie pour faire marcher les choses en ordre et à un but.

Comment vont tes études métaphysiques? A propos des ennemis du Dieu personnel, il m'est venu une idée qui est encore dans les limbes de mon esprit. En voici à peu près le brouillard :

Le monde matériel a des lois générales parfaitement fixes, et elles datent, apparemment, du commencement du monde; par exemple, les règles de la pesanteur; d'une autre part, le monde créé a des vicissitudes réglées comme le cours des astres; cela donne pour nous la vicissitude des saisons; mais, ces changements, dérivant de lois régulières, devraient toujours être réguliers et à peu de chose près, c'est-à-dire en tenant compte des grandes révolutions, comme la précision des équinoxes qui n'a pas beaucoup d'influence *annuelle;* or, cette régularité ne se retrouve pas, par exemple, dans les phénomènes météorologiques. On dirait qu'il y a une volonté qui s'exerce à travers ces lois immuables selon d'autres lois particulières; enfin, on croirait que Dieu fait la pluie et le beau temps, en un mot, qu'il s'est réservé quelque chose d'arbitraire au milieu du jeu inexorable des forces qu'il a suscitées au commencement des choses. C'est ce qui faisait dire à Job : « Sais-tu me dire d'où viennent les vents ?» Je sais bien qu'à cette question M. Le Verrier répond : « Mais les vents viennent des modifications de la température. » Malgré cette réponse il me semble toujours que, si un être vivant ne se mêlait pas du monde chaque jour, il serait toujours le même dans ses changements et le

thermomètre toujours au même degré au même jour de l'année. Je crois donc surprendre, même dans l'univers matériel et en dehors du jeu de la liberté humaine et de tous les êtres animés, je crois surprendre des marques de la présence du Maître de l'Univers dans ses domaines, comme quand Robinson, voyant de la fumée à une extrémité de son île en tirait la conséquence qu'il n'était pas tout seul. Vois si on ne pourrait pas montrer en physique que la cheminée du palais fume par intervalles et qu'il y a quelqu'un d'invisible au logis. M. Renan serait bien attrapé si, frappant à ces portes qu'il croit inexorables, une voix lui répondait : *Entrez*. Fais-moi le plaisir de me dire si tu entends ce que je veux dire.

XLIX.

A M. PRÉVOST PARADOL.

Paris, 21 août 1864.

Dearest sir, il y a bien des choses profondes dans ce morceau sur La Boëtie, que vous donnez, sur le titre, comme ayant été fait pour l'amour de Dieu ; par exemple, tout est d'une vérité neuve dans ce passage : « Ceux qui aiment à réfléchir

peuvent comprendre ici, sans qu'il soit besoin, etc., » et personne n'avait encore expliqué si bien ni si fortement l'origine de la bassesse des gouvernements absolus.

Il n'y a personne de ma connaissance à Paris, mais M. d'Haussonville qui a passé ici vingt-quatre heures m'a dit sur votre dernière lettre au *Courrier du Dimanche* des choses qui m'ont donné la rage de le lire. Malheureusement, je l'ai cherché en vain. Il me semble que le gouvernement ne met aucun soin à en propager la lecture par les étalagistes.

A Étretat, vous n'entendez que la voix des grandes eaux. C'était plus beau à Paris ces jours-ci. On entendait partout *Eh Lambert !* que tout le monde criait sans savoir ce que cela veut dire. Cette contagion n'est-elle pas une image de la propagation de beaucoup d'idées religieuses et politiques ? Dans *les Soirées de Neuilly,* quelqu'un demande ce que crie la foule qui est autour d'une auberge : « Ils ne savent pas, répond l'interlocuteur, mais ils ont tant de zèle ! »

Adieu, cher monsieur Paradol, bien des sentiments affectueux.

L.

A M. PISCATORY.

Versailles, 27 août 1864.

Mon cher ami, je ne suis pas comme la plupart des correspondants; je réponds aux questions. Je n'ai jamais pu faire prendre cette bonne habitude à ceux et celles avec qui j'étais en commerce de lettres. L'observation ne s'applique pas à vous qui êtes d'un naturel exact, et ce que j'en dis est simplement pour me vanter.

Pour la politique que poursuit celui-ci ou celui-là en Europe, je vous ai déjà avoué qu'à mon avis personne parmi ceux qui gouvernent présentement n'a un plan pour dans quinze jours. Voltaire, dans *Micromégas*, raconte qu'on apporte à une académie un livre qui est annoncé comme contenant le secret du monde. Il se trouve en l'ouvrant que c'est un livre blanc, et le secrétaire perpétuel de ladite académie dit paisiblement: « Je m'en étais toujours douté. » Je ne suis pas si sceptique que Fontenelle, mais je crois que si l'on réunissait les plans de toutes les chancelleries d'Europe, y compris ceux de la rue de l'Université au coin de la place des Inva-

lides, on trouverait de quoi faire ce livre blanc. Je réponds que les dés ne sont pas pipés. On y va de franc jeu et au hasard et au jour le jour ; mais le monde a une pente et c'est la route que suivra la boule de neige. C'est dommage, car un grand homme qui arriverait tout à coup au nord ou au midi ferait de bonnes affaires. Dieu ne l'a probablement pas voulu, parce que les engins pour tuer le monde sont tellement multipliés qu'avec la vapeur, la télégraphie électrique, les canons rayés Armstrong, les canons d'acier des Prussiens, etc., le genre humain tout entier pourrait y passer si le grand homme était un peu actif, et ils le sont presque tous. Voilà ma manière de voir en fait de philosophie de l'histoire pour le moment.

Ces médecins de Paris sont d'aimables gens de ne plus voir de raison pour envoyer madame Piscatory aux bords du Rhin. Il vaut mieux être dans cette charmante maison de Chérigny que parmi ces Teutons, qui mangent des Scandinaves.

Avez-vous lu, dans le *Courrier du Dimanche,* une lettre de M. Paradol sur M. Duruy et le gouvernement de l'Instruction publique ? Il ne ménage pas ses coups, et le pauvre M. Duruy doit se sentir tout triste après de telles lectures. Le

même M. Paradol a publié, pour une société de charité de Périgueux, un morceau sur la *servitude volontaire* de la Boëtie, qui est plein de choses élevées et fortes. Tacite n'aurait vraiment pas mieux expliqué comment il n'y a rien à espérer des gens qui aiment, par goût du repos, les gouvernements absolus. Il montre que c'est un ver qui mange tous les bons sentiments, sans bruit, sans secousse ; on n'a jamais si bien dit cela. Le chimiste M. Pasteur n'a pas fait d'expériences plus ingénieuses et plus concluantes sur le principe de la corruption dans les corps organisés ; mais il a failli mourir des suites de ces expériences.

LI.

A M. MASSON.

Paris, 7 septembre 1864.

Oui, c'est à Paris que me trouve votre lettre, mon cher ami. J'y suis toujours retenu par mes chiens de nerfs ; ces petits fils sont plus forts que toutes les chaînes des vaisseaux de guerre et quand ils tiennent un pauvre diable, ils le tiennent bien ; mais vous avez bien tort d'opposer le bruit de Paris au calme du Vertbois. Il se fait ici

par le mois de septembre un silence terrible. Je ne sais ce que font les deux millions d'hommes qui restent à Paris dans la belle saison. Depuis que notre beau ou vilain monde, comme vous voudrez, est parti, on entendrait une mouche dans les lieux les plus fréquentés. Si M. de Sahune n'était pas ici, je ne prononcerais pas une parole en quatre jours. Je crois tous les jours que je pourrai partir demain, mais demain ressemble toujours à la veille. Ils sont à Broglie une vingtaine de personnes qui me reprocheraient volontiers de les laisser seuls.

Vous voilà donc dans la période des souvenirs après votre voyage d'Espagne? Vous revenez avec M. Théophile Gautier et M. Viardot sur les paysages et les musées des Castilles et de l'Andalousie, comme je relisais Virgile après un voyage en Italie. C'est alors qu'on voit combien on ne comprend pas ce qu'on lit quand on n a pas vu les lieux décrits même par un grand écrivain. Il n'y a de bons commentaires que les voyages.

Je crois fermement que la musique, à quoi j'entends peu de chose, est le premier des arts en ce sens qu'elle a la puissance de nous dire ce que nulle poésie parlée, ce que ni le ciseau, ni la palette la plus éclatante ne sauraient exprimer,

Par delà tous les cieux le Dieu des cieux réside,

et aussi, probablement, la musique; mais, à raison même de ce qu'elle exprime, je crois que peu de gens l'entendent, et je tiens pour des charlatans et aussi des dupes le grand nombre d'Orphées de rencontre qui dissertent à nos oreilles tout l'hiver à ce sujet :

Chantaient déjà, faute d'idées.

Ainsi, mon cher ami, ne soyez pas si triste de ne pas pouvoir donner un avis sur les subtilités de la musique allemande. Laissez-vous plutôt éblouir par les Rubens, les Raphaëls, les Velasquez des palais de Madrid. Il y a toujours un côté par lequel un homme d'esprit peut juger la peinture. Il n'y faut pas, comme dans la musique, la double condition d'une organisation physique et d'une disposition intellectuelle qui rendent apte à la comprendre.

Quant au discours de M. de Persigny, vous feriez mieux de ne pas porter jusque-là la témérité de vos jugements. Vous voyez comme les moqueurs ont été interdits du *Courrier du Dimanche* justement pour qu'ils n'eussent point de lieu où se moquer de ce Montesquieu de l'empire. On n'a jamais poussé plus loin la sérénité dans

l'absurdité. Si j'étais un peu en prison et que l'aumônier de cette prison vint me prêcher tous les matins que je suis le plus libre des hommes, il me semble que si j'étais le plus fort, j'essaierais de le mettre à la porte de chez moi; mais l'aumônier d'une prison a de grands avantages sur son prisonnier.

Aussi, je ne peux pas vous suivre dans les raisons que vous donnez pour expliquer les singularités de cet orateur. Pour un retour aux premiers jours de 1851 et au renversement du peu d'images de l'ancienne liberté qu'on nous laisse pour nous distraire un peu, je n'y crois pas. Vous dites bien: l'Empereur a une certaine sagesse qui vient de raison ou de tempérament, je ne sais, mais une certaine sagesse qui l'avertit quand les ressorts de sa machine de gouvernement sont trop tendus. Il voit bien que ce qu'on nous a rendu en fait de simulacre de liberté ne l'empêche pas de mener son char. Il nous laissera nos jouets.

Avez-vous vu comme le prince et la princesse de Galles vont visiter leur pauvre famille de Danemark? J'aurais cru qu'ils remettraient leur voyage à l'an prochain. J'ai une lettre de M. Marmier, de Copenhague, et datée, je crois, de la résidence de la reine douairière. La ville est

tout aussi animée qu'à l'ordinaire, mais c'est le train de la nature. Les malheurs publics n'ont jamais empêché d'aller et de venir. Si le grand duc héritier de l'empereur de Russie épouse aussi une fille du roi de Danemark, Saint-Pétersbourg fera-t-il plus que Londres pour ces liens de famille? Le prince de Galles aurait bien dû recruter des volontaires et faire à ses frais pour son beau-père une campagne contre ces insolents qui le dépouillent sur le grand chemin. Sa femme est si jolie qu'elle méritait bien ce coup de tête.

Adieu, mon cher ami. Avez-vous grand monde au Vertbois? Que je voudrais habiter une de ces belles chambres où la lumière entre à flots! Mais je suis destiné à mourir dans l'ombre de Paris...

LII.

A M. VERDET.

Paris, 3 octobre 1861.

Vous voilà donc revenu de vos longues pérégrinations, car je ne veux pas dire *pèlerinages,* dearest sir? Je vous cherchais des yeux par tout le monde, et personne ne pouvait me dire si vous

étiez au nord ou au midi. Je vois que vous n'en saviez pas beaucoup davantage de la veille au lendemain, puisque vous vous êtes donné le plaisir d'errer au hasard. Il faut être né voyageur pour s'abandonner ainsi au vent qui souffle. L'Italie vous a-t-elle paru aussi belle que de coutume depuis qu'elle est travaillée par tant de soucis nouveaux? Mais je ne suis pas comme M. Renan qui a dit quelque part qu'il voyait avec un certain regret interrompre par la civilisation le beau sommeil de ces pays d'antiquité. Je ne suis pas même comme les catholiques qui tiennent qu'il est juste que les humains souffrent un mauvais gouvernement, si un mauvais gouvernement est utile à la conservation du Pape dans Rome; ma poésie et ma religion ne sont pas si exigeantes. Toujours est-il que le président de Brosses aurait été étonné s'il eût voyagé avec vous par cette année 1864; mais il se serait mis promptement au courant en causant avec vous. Je vois pourtant par votre lettre que les fils ne sont pas beaucoup plus disposés à faire de grands sacrifices à la liberté que n'étaient les pères qu'a connus M. de Brosses. Je trouve la conversation de vos deux Garibaldiens et de M. Broffério extrêmement triste. M. Darwin pourrait tirer aussi des arguments de ces modifi-

cations profondes que le peuple a subies depuis Scipion et César.

Vous n'aurez pas eu beaucoup de mal pour vous remettre au courant de nos faits et gestes intellectuels depuis que vous aviez quitté la France. La *Revue des deux Mondes,* qui est le monde intellectuel du temps présent, a été assez déguenillée dans ses derniers numéros. M. Buloz devrait bien tâcher de donner la critique à M. Sainte-Beuve, dans sa revue. Cela illuminerait toute sa demeure. Avez-vous lu M. de Rémusat sur l'Église, l'État et M. de Pressensé? Je n'y retrouve pas la marque de sa supériorité, cette marque qu'il laisse volontiers même sur les choses qu'il fait le moins bien. Le dessin de l'article est contourné. On n'y marche que comme dans un escalier raide et mal éclairé. Pour madame Sand, ses personnages de la *Confession d'une jeune fille* ne gagnent point en avançant dans la vie. Ils sont devenus non des hommes et des femmes réels, mais des *hypostases* d'idées systématiques. C'est, du reste, la manière de tous les romans français depuis bien des années. Les idées, les sentiments qui animent les personnages ne sortent pas des observations faites sur la vraie nature. Les personnages sont fabriqués arbitrairement et seulement pour desservir ces idées et ces sentiments tels

quels. Si vous les disséquiez, vous n'y trouveriez pas l'anatomie ordinaire de l'humanité. Il est singulier que des êtres si peu réels donnent à beaucoup de sots la fantaisie de les imiter et que des marionnettes soient contagieuses. La Providence a donc fait l'homme excessivement imitateur et il est peut-être dans ses voies que ces idées, bien ou mal incarnées, passent pour des hommes afin de se frayer un chemin dans le monde. Il faut même avouer que l'antiquité dans sa prétendue simplicité avait ce penchant romanesque qui déforme un peu l'homme naturel pour lui faire jouer un rôle systématique. Les romanciers, chez les Grecs, étaient des philosophes. Leurs écoles étaient pleines d'écoliers de Faust, qui faisaient des pieds et des mains pour se transformer suivant une foule de modèles engendrés par esprit de système : *Molem sine matre creatam*. On voit cela dans la moitié des grands hommes de Plutarque. Plutarque, à son tour, est devenu un magasin de types où chacun allait chercher un masque qui contournait son visage naturel. Le dix-septième siècle était peut-être le meilleur temps pour faire de bons romans, parce qu'on y était peu préoccupé d'idées réformatrices ou révolutionnaires, et les vivants de ce temps-là étaient plus près de la nature qu'à

bien d'autres époques, mais j'avoue que ce siècle n'a pas tiré parti de lui-même, puisqu'il nous a donné en ce genre à peu près exclusivement des romanciers comme mademoiselle de Scudéry; et puis, je reviens au point d'où j'étais parti : peut-être que la vraie destination des romans n'est pas de peindre l'homme dans sa vérité primitive comme ont fait Molière et Lesage. Ils sont peut-être chargés de créer des êtres qui n'ont pas tout à fait la grâce de la nature, mais des fantômes à demi hommes, à demi systèmes, qui se faufilent dans l'imagination et modifient les hommes véritables par infection littéraire. C'est probablement une loi du monde social.

Les commentaires sur la convention entre la France et l'Italie ne sont pas d'une grande délicatesse. Ils ont l'air de dire qu'elle a pour but de faire pendre dans deux ans le Pape par ses sujets. C'est bien le cas de leur représenter avec le maréchal Soult : *Qu'il y a des choses que quand on les fait qu'il ne faut pas les dire;* mais on aime à se montrer un peu *Machiavels*.

Que le temps est triste! envoyez-nous un peu de votre soleil, puisqu'on peut le mettre en bouteilles. J'ai pris mes pensées d'hiver. Ne trouvez-vous pas qu'on a des pensées d'hiver et des pensées d'été?

LIII.

AU MÉME.

Paris, 7 octobre 1864.

J'espère que ce que vous me dites de vos tristes prévisions pour un avenir plus éloigné ne se réalisera pas, puisque le mal est rare. Le pronostic qui n'est pas appuyé de beaucoup de preuves pour le médecin est bien incertain dans tout sens. Cette vie est un train de guerre; je ne vois depuis quelques années que des maladies.

Dans le fond de mes misères, je me suis mis bêtement l'autre jour à relire *Madame Bovary,* à propos d'un ancien article de M. Sainte-Beuve sur ce livre. Je continue à être choqué de beaucoup de choses et à trouver détestable dans un roman moderne la minutie homérique des détails, mais je dois rendre plus de justice que je n'ai fait jusqu'à présent à la peinture des misères d'un esprit romanesque. L'auteur a bien connu ce mal des âmes faibles, vaniteuses, remuables surtout par les mauvaises passions ; ce faux idéal qui naît, dans les classes inférieures, de la vue éloignée du monde, de la lecture des romans qui en sont une

fausse image et des dégoûts d'une vie réelle étroite et prosaïque, mais M. Sainte-Beuve lui a montré qu'il aurait dû, pour être un peu honnête, laisser du moins entrevoir comment d'autres âmes, plus énergiques et plus élevées, peuvent, par l'affection, l'activité et le sentiment du devoir, retrouver le vrai idéal ou du moins le poursuivre dans ces humbles conditions si dépourvues de poésie au premier aspect; et il faut avouer que, pour le commun des martyrs, la religion est encore, de tous les écrivains, celui qui fait les meilleurs romans pour la conduite de la vie, dans ces régions sociales où la pleine lumière arrive rarement et difficilement; mais le curé de madame Bovary n'est pas fait pour entrer dans ces idées-là. Du reste, il est possible que l'imagination française, qu'elle se fasse prêtre ou reste laïque, ne soit pas capable d'embellir sérieusement les conditions modestes de la vie. Dans ce genre, elle ne sait faire que des bergeries et tourne vite au Berquin et au Florian; elle ne sait rien faire qu'avec des rois, des palais et des chevaux de guerre. Un peu de ces penchants militaires de la France tient à ce tour d'imagination aisément déclamatoire; mais, rattacher les fils légers de l'existence privée au grand ordre du monde et mettre ce qui est humble en commu-

nication sensible avec la splendeur du beau et du bien, les Anglais seuls savent faire cela. On en voit des marques dans leurs livres les plus élémentaires. Il y a, en anglais, un petit manuel de civilité, pour ainsi dire, intitulé *Little things ;* il y a plus d'entente là dedans de l'union des grandes choses et des petites au sein de l'ordre que dans tous nos chiens de livres à l'usage des classes pauvres. Il y a des rêveries d'un curé de campagne *Country parson* (je ne sais plus bien le titre) qui ont des pages admirables dans ce genre et qui font venir encore plus d'idées qu'il n'en est développé dans cet aimable livre, mais je crois qu'un bon Français littéraire n'en pourrait supporter la lecture. Le Français vise au grand et l'atteint quelquefois.

Que va faire le parlement italien le 24 ? Les Alpes du Piémont paraissent chargées de nuages. L'opposition semble se préparer à n'avoir pas le sens commun. Le génie des peuples ne change pas aisément, et d'ailleurs il n'y a pas beaucoup de peuples raisonnables après les Anglais et les Hollandais.

18 Octobre.

Je viens de lire, dans la *Revue des Deux Mondes, La politique de la France*. C'est un exposé, sinon exact, du moins très-clair de l'affaire du Dane-

mark, et l'auteur y prend le bon parti, et a bien raison de nommer cela un nouveau partage de la Pologne. Il n'a pas assez dit, en faveur du Danemark, qu'il ne donnait pas, comme faisait la Pologne, le spectacle dangereux de la plus complète anarchie. Je ne vois pas par quelle transition il arrive à la politique intérieure de chez nous, mais enfin c'est le programme *du minimum de liberté* de M. Thiers.

LIV.

A M. PAUL DE BROGLIE.

Paris, 17 janvier 1865.

J'ai laissé passer le temps de répondre à divers points de métaphysique dont tu me parlais. Je veux pourtant te dire que je suis de ton sentiment sur ce point particulier que tout le bien n'est pas strictement obligatoire, soit pour Dieu, soit pour l'homme. On ne trouverait pas l'homme suffisamment reconnaissant si, par exemple, on chantait dans l'église sur le ton des hymnes de Santeuil : *Grand Dieu, laissez-nous vous dire que vous n'avez fait que votre devoir!* La Justice et la Miséricorde, par exemple, ont probablement

entre elles, sur ce sujet, des entretiens qui dépassent la rigueur de notre logique appliquée à l'idée de devoir. Quoique la Miséricorde soit bonne personne, on ne lui ferait pas accroire qu'elle est obligée de faire ce qu'elle fait. Sa cousine éloignée, la Clémence, se fâcherait aussi si on lui disait pareille chose ici-bas. Je gage que, dans la Jérusalem céleste, on trouve aux montagnes des sources plus élevées que celles du devoir rigoureux. L'admiration, parmi nous, n'est pas simplement une vive approbation, c'est autre chose. Pour Dieu, la Miséricorde n'est pas une justice plus délicate, c'est autre chose. Les libertés qui ont été assouplies sous le joug du devoir passent peut-être dans des régions supérieures où l'on respire un air plus subtil encore que celui des mondes régis par des obligations, *largior Æther*. Les libertés les plus dociles et les plus pures semblent aspirer à monter plus haut que le devoir. Nous ne comprenons pas, sans doute, très-clairement, cet état d'indépendance, mais j'y insiste; les âmes les plus saines y aspirent peut-être. Je ne suis pas si platonicien que de croire absolument que toutes les idées de bien soient là debout, dans leur existence abstraite, s'imposant à moi à tous les degrés de mon perfectionnement. Peut-être y a-t-il des *inventions*

en fait de bien ? Peut-être que les idées mêmes ne sont que sous la condition d'être pensées par des âmes vivantes (c'est la manière de voir de ceux qui font de Dieu la région des idées et la source du bien), et alors, celui qui pense le premier un bien qui ne lui a pas été révélé, celui-là, assurément, peut créer une règle pour l'avenir; mais, pour lui-même, il a fait autre chose que le devoir, et mieux, pour la première fois. Ne prends pas dans la rigueur ces choses jetées au courant d'une mauvaise plume. J'entrevois des réponses à ce que je te dis, mais je vois aussi des répliques à ces réponses. En un mot, *devoir* dérive du *bien,* mais l'envers n'est plus vrai, même pour les libertés. Me voilà dans les œuvres surérogatoires jusqu'au cou.

Adieu, mon cher ami. Je vois que heureusement le Midi adoucit la goutte du duc de Broglie et qu'elle n'a pas la même férocité qu'à Paris. Veux-tu lui dire bien des tendres respects. Je ne lui écris pas pour lui épargner l'horreur d'une lettre à écrire. S'il ne répondait pas, j'écrirais certainement, mais cela n'est pas dans ses habitudes de politesse.

LV.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 2 juin 1865.

Il est bien rare de supporter avec une patience si courageuse et si animée la solitude et l'hydrothérapie. Ceux qui ont passé sans se plaindre les rudes hivers de la campagne de Sébastopol n'ont pas mieux fait. Il est vrai que quand les femmes se mettent à avoir du courage, c'est avec une suite et une bonne grâce que ne connaissent pas les hommes... Il me paraît que vous êtes aussi bien sévère à beaucoup de livres. J'avais espéré que M. de Chateaubriand, entre autres, aurait trouvé grâce devant vous. Comment se fait-il que vous n'en eussiez encore rien lu ? Avez-vous la haine de tous les écrivains de ce siècle-ci ? Il est bien vrai que les démonstrations de la vérité du christianisme dans le *Génie du christianisme* ne sont pas d'une grande force et que Fénelon, apparemment, écrivait avec plus de naturel, mais souvent, en tournant les pages de ce même *Génie du christianisme* ou de l'*Itinéraire* ou des *Martyrs*, on en trouve d'admirables et on a l'impression qu'on éprouvait lorsque, à Saint-

Cergues, dans le Jura, on voit tout à coup, en sortant d'un petit bois, le lac de Genève et toutes les Alpes de Savoie. Je crois que si vous lisiez les deux charmants volumes de M. Sainte-Beuve sur M. de Chateaubriand il vous montrerait, par ses analyses et ses citations, que vous êtes d'une injustice assez criminelle. Si ces deux volumes ne vous sont pas encore tombés sous la main, lisez-les. Je serais surpris que vous n'y prissiez pas de plaisir. Comme critique profonde et vive et sagace et brillante, je ne crois pas qu'on ait été plus loin ni si loin. Je vois d'ici une vingtaine de pages sur *le beau en littérature* qui sont vraiment de premier ordre. M. Sainte-Beuve n'est pas du tout comme M. ***. C'est dommage que celui-ci se perde dans des systèmes si étroits et si faux, car il a naturellement de l'esprit et du talent, mais les systèmes étroits qui semblent d'abord donner des idées nouvelles, parce qu'ils font regarder un moment les choses de biais, ne tardent pas à amener la monotonie et tout ce qui suit quand on applique une logique rigoureuse à une grosse erreur. Cela fait l'effet de mauvaises lunettes qui rendent trouble tout ce qu'on regarde. A la longue, le bon sens le plus commun fait plus de plaisir que ces écrivains qui se torturent et nous torturent pour voir de travers. Si vous avez lu

M. *** quand vous mettiez votre esprit au régime en l'amusant, vous avez dû avoir de terribles maux de tête, et, pour revenir à ce régime de l'esprit dans les maladies, je crois qu'il serait bon de l'appliquer même à l'état de santé. Dans les études littéraires on ne profite que de ce qui amuse. C'est là surtout qu'il faut suivre sa pente, c'est-à-dire son goût. Je vois des personnes qui s'obstinent, par conscience, à lire ce qui les ennuie. Je doute qu'il leur reste une idée ou un sentiment de ce travail ingrat. Il faut planter là un livre dès que, après l'épreuve d'une vingtaine de pages, on sent qu'il ne vous va pas; tout au plus le faut-il parcourir; en parcourant on trouve quelquefois telle page qui vous fait revenir avec plaisir sur les commencements; mais, ne parcourt pas qui veut; les personnes méthodiques ont de la peine à s'y faire. Il est vrai qu'on peut apprendre à parcourir méthodiquement. Je crois que si Bossuet n'avait pas forcé le Dauphin à lire d'un bout à l'autre des livres qui l'assommaient, le pauvre prince n'aurait pas dit, à la fin de son éducation : *C'est bon, je ne lirai plus que la Gazette.* J'ai peur que vous trouviez un air malhonnête à ma doctrine de l'amusement dans les études littéraires; je la crois bien innocente et très-propre à développer l'originalité de chacun.

Si j'en avais la force, je ferais volontiers un petit traité sur ce sujet, car il y faudrait quelques explications assez détaillées. Suivez donc, je vous prie, mon humble avis, et ne vous ennuyez pas et ne vous fatiguez jamais, du moins, d'un livre qui ne vous plaît pas.

Pour les romans anglais de ce temps, je ne trouve pas qu'ils sentent la tourbe ou le charbon de terre. Ils ne méprisent pas l'idéal à beaucoup près; ils cherchent au contraire à montrer qu'on peut ordonner les vies les plus humbles à un certain idéal; rattacher, pour ainsi dire, les fils de l'existence la plus modeste et la plus obscure à l'ordre universel, et, par là, donner à chacun, quand il suit les lois délicates de la morale, le sentiment qu'il concourt à l'harmonie du monde, qu'il est une pièce utile de l'univers. Les moqueurs peuvent dire que c'est une triste et maigre consolation, mais ils ne savent ce qu'ils disent.

Adieu, chère madame. Il me tarde de vous savoir à Montpellier et loin de ces marais de la Divonne où vous ne voyez personne.

LVI.

A LA MÊME.

Paris, 14 juillet 1865.

Chère madame, on me dit que vous avez fait une nouvelle petite excursion à Coppet et que vous avez fait connaissance avec les appartements. Ils ne sont pas aussi magnifiques que ceux qu'habitait M. de Morny soit en Auvergne, soit à Trouville, mais M. Necker n'était pas M. de Morny. Je suis sûr que vous aurez aimé cette simplicité, mais madame de Staël a bien de la peine à défendre tout ce passé contre l'effet du temps. Le temps, par exemple, précisément parce qu'on ne voulait point toucher au parc, par respect pour les souvenirs, avait fini par rendre le parc méconnaissable. Les arbres, poussant en liberté, avaient fini par cacher toutes les vues qu'on avait autour de 1810. Peut-être aussi que ces demeures si modestes en comparaison de ce qui est aujourd'hui, donnent une pauvre idée des anciens habitants. Voltaire vante beaucoup le luxe de son Ferney, et quand le moindre bourgeois de Paris va visiter ces magnificences, il doit se dire que c'étaient de bien petites gens qui trouvaient cela

beau. Le passé est difficile à garder. Pendant que le temps travaille à l'effacer, le goût des nouvelles générations change aussi et il faut bien de la force d'imagination pour ressusciter en esprit ce qui a été. Pour Coppet, il est vrai, je le trouve encore charmant aujourd'hui, et je le trouverais tel, quand même il n'aurait pas d'histoire. Avec son air pauvre, il a l'air singulièrement noble. Il y a tout en haut de vilaines chambres très-propres d'où l'on voit le soleil se lever sur les Alpes et se coucher sur le Jura. Werner, l'auteur du 24 *février* (non pas de février 1848) et M. Chamisso le botaniste, se sont amusés à graver leurs noms sur le bord de ces fenêtres. Je trouve cela très-supérieur au palais de M. Pereire, mais il ne faut dire cela à personne, de crainte qu'on ne se moque de nous. Ce que je sais de votre seconde visite à Coppet, me fait espérer que vous avez eu raison de cet état de souffrance et de fatigue dont vous parliez dans votre dernière lettre. Est-ce toujours le 18 que vous quittez Divonne ? M. Donné vous viendra-t-il chercher ? C'est un long voyage à faire toute seule jusqu'à Montpellier. M. Ampère dit quelque part que quand il avait un grand mal de dents et quelques soucis par les routes d'Amérique, la lecture attentive de quelque grammaire chinoise lui ôtait le mal de dents et

la préoccupation des brigands. Je ne crois pas qu'une grammaire chinoise puisse vous distraire du malaise, malgré votre force d'âme, sans quoi je demanderais à M. Julien ce qu'il sait de mieux dans ce genre pour vous l'envoyer.

Nous n'avons rien de nouveau à Paris. L'Empereur est moins actif que M. Duruy et je n'ai pas dessein de lui en faire un reproche. Nous sortons d'une session du Corps législatif où l'on a vu percer l'intention de se mêler des affaires publiques, mais ces grands corps ne s'échauffent que très-lentement. L'Afrique s'attend à plus de changements que la France. Abd-el-Kader est ici attirant tous les yeux par l'éclat de son burnous blanc, un grand cordon de la Légion d'honneur et les vagues espérances de retourner dans l'Atlas avec une grande autorité déléguée, mais nous autres de la foule nous ne savons rien.

LVII.

A M. MASSON.

Paris, 19 juillet 1865.

Mon cher ami, mon premier mouvement serait de vous dire : « Pourquoi ne coupez-vous pas

cette longue solitude en petits morceaux, en venant faire de courts séjours à Paris? » Mais chacun sait tous les obstacles qui le tiennent au collet. C'est ce qui impatiente tant, même dans les conseils de ses amis ; ils ne savent ce qu'ils font ; ils cassent la porcelaine dans leurs empressements et leurs airs officieux. Enfin, j'espère que madame Masson va revenir éclairer un peu ce Vertbois. La solitude absolue fait l'effet du microscope. Elle amplifie et dénature même un peu tous les chagrins et toutes les inquiétudes. Dire et redire ses ennuis à quelqu'un qui les comprend, donne le même bien-être que d'ouvrir la fenêtre dans une chambre où l'air est étouffé, même quand ce quelqu'un n'y peut rien. C'est l'instinct de l'homme et qui n'est pas une petite preuve que nous sommes nés pour vivre en compagnie :

> Le sévère dieu du Silence
> Est un des frères de la mort.
> En se plaignant, on se console,
> Et quelquefois une parole
> Nous a délivrés d'un remords.

C'est, je crois, ce pauvre Musset, qui n'était pas un grand moraliste, qui a dit cela.

Vous voyez que les maires et les préfets ont ordre d'être honnêtes et polis avec les électeurs.

Un préfet vient même de destituer un maire qui avait imaginé de corrompre l'innocence du suffrage universel, la nuit et avec des gendarmes. Ces crimes-là ne se voient que dans les Pyrénées-Orientales. Il faudrait que les autres maires fussent bien hardis pour oublier leurs devoirs de citoyens à la vue de leur semblable attaché comme une chouette à la porte du palais des élections, du temple des élections, je voulais dire.

J'ai été interrompu par un accès de fièvre, mais je reprends pour vous demander ce que vous pensez de la dissertation de M. Janet sur le cerveau. Il me semble que le sien est bien fait et qu'il voit les choses dans leur juste mesure. Il rabat, avec une sévère justice, les insolences des physiologistes. Il n'est ni avocat, ni procureur général, il est juge. M. Cousin, il faut lui rendre cette justice, a fait un certain nombre de ces élèves qui ont peut-être plus de justesse de sens qu'aucune autre classe savante de la société. Je ne mets pas M. le Ministre de l'instruction publique au nombre de ces élèves. Il a donné au concours général des sujets de composition qui sont trop contemporains : *Discours d'Auguste au Sénat pour faire donner aux Africains le titre de citoyens romains.* Voilà qui s'appelle mettre de l'intérêt dans l'histoire.

Adieu, mon cher ami. Donnez des nouvelles de votre ennui.

LVIII.

AU MÊME.

Versailles, 7 septembre 1865.

Dearest sir, il faut se hâter de vous écrire sous peine de ne pas vous retrouver dans ce Marienbad qui exterminerait ses malades s'il les gardait longtemps, à en juger par l'exercice violent que ces eaux donnent à l'organisme. Il me semble qu'il faut aller en Bohême pour être secoué de cette façon. Il faudra que M. le docteur Walther ait terriblement l'air des romans d'Auguste La Fontaine pour me déterminer à ce martyre, mais s'il a ce tour de caractère et d'esprit que je n'ai jamais vu que dans les *Tableaux de famille* et que je n'ai retrouvé dans aucun Allemand, je ferai ses quatre volontés, comme on dit à Genève. Je ne vois de consolation pour vous, dans ce département des forêts où vous vivez présentement, que de relire la *Comtesse de Rudolstadt,* de madame Sand, afin de voir comme cela ne ressemble pas à la Bohême ; mais, pour le dire en passant, je tiens que, si l'exactitude des

peintures est une grande vertu, il ne faut pas être trop sévère pour les écrivains qui rêvent de beaux tableaux à propos des pays lointains dont ils ne connaissent guère que les traits généraux. Le monde est non-seulement un modèle bon à peindre dans une parfaite ressemblance, comme l'a fait Volney de l'Égypte, mais il est une occasion de penser des choses belles et graves qui ne ressemblent pas du tout, ainsi que l'a fait Bossuet dans son tableau de l'état moral de la même Égypte qu'il ne connaissait guère. Je suis de plus en plus frappé dans tous les sens de la parole magnifiquement téméraire du premier Ampère : « Le monde a peut-être été créé pour nous être une occasion de penser ». Je conviens seulement que tout ce que je dis là n'est guère applicable à la *Comtesse de Rudolstadt* qui tient plus de la chimère que de l'idéal ; je dis seulement qu'il faut accoutumer son oreille à tous ces bruits vagues qui sortent, par exemple, des forêts profondes et qui vous suggèrent des pensées qui ne sont ni la flore, ni la faune, ni la géologie, ni la climatologie des lieux dont il s'agit. J'ai toujours volontairement comparé tous les phénomènes du monde extérieur, y compris les événements de l'histoire, à des caractères d'imprimerie qui nous disent des choses à quoi ils

ne ressemblent pas ; mais les ports de lettres sont trop chers pour se livrer à cette métaphysique ultra-platonicienne de la littérature.

C'est dommage qu'il n'y ait jamais eu d'Allemands, car ce serait une aimable race. Je commence à croire que cette race douce, énergique, méditative et passionnée, tâchant de mettre dans la vie la poésie qu'elle rêve, je commence à croire qu'elle n'a jamais existé que dans les livres. Les sujets de M. de Bismark ne sont certainement pas de cette race. Ils excellent à faire de mauvais coups politiques, cachés dans un brouillard de paroles auxquelles je ne comprends rien, mais je vois bien ce qu'ils font et les bras me tombent quand cette vieille édentée d'Europe les laisse faire en branlant bêtement sa sotte tête. S'il y avait encore une politique générale, ces gens-là seraient condamnés pour vol nocturne avec escalade et effraction. Un gros corps opaque semble avoir pénétré dans le système ; il y cause des perturbations qui inquiètent tout le monde, sauf M. Le Verrier, ce qui fait que chacun n'ose guère sortir dans la rue de crainte d'une tuile sur la tête. Toujours est-il que je comprends bien maintenant comment s'est fait le partage de la Pologne.

Avez-vous contemplé les escadres de Brest et

de Plymouth? Les journaux suisses qui n'entrent pas en France prétendent que la cordialité n'a pas été aussi grande qu'on l'assure à Paris et à Londres. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il ne faut pas faire trop longtemps vivre ensemble des amours-propres ombrageux par profession. De plus, la grande inégalité de fortune doit faire naître des froissements. Ce grand luxe, cette vaisselle d'or, tous ces trésors de Golconde sont bien en contraste avec la pauvreté lacédémonienne de nos officiers. J'ai connu une vieille dame qui avait beaucoup d'esprit et l'esprit chagrin ; elle disait naïvement : *Il faut terriblement aimer ses amis pour les voir.* M. Cousin, de son côté, disait à de nouvelles connaissances : *Voyons-nous, mon cher ami ; voyons-nous ; pas trop souvent !* Vous entendez d'ici sa gamme descendante. Cela est singulièrement applicable à une amitié séparée par la Manche et par l'histoire.

Adieu, cher monsieur. Bien des amitiés. Dites par les chemins ce que vous devenez.

LX.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 5 décembre 1865.

Vous êtes mille fois bonne, en effet, chère madame, de vouloir bien tolérer ma mauvaise écriture, mon inexactitude bien involontaire et l'abattement de mes esprits, comme on disait autrefois. J'ai quelque idée que les glaces de Divonne me ranimeraient, mais Divonne est bien loin. Je lui porte une vive reconnaissance de ce qu'il fait pour vous. M. Donné a la même résolution que Louis XIV :

Et camper devant Dôle au milieu des hivers.

C'est dommage que vos voisins n'aient pas la bonne grâce des courtisans de Louis XIV. C'est une chose bien étrange, même en pleine démocratie, que le sans-façon avec lequel ils prennent connaissance de vos lettres. Si c'est *la Bande* de madame de Gasparin que vous lisiez, elle n'était pas pour leur inspirer le goût des grandes manières. J'en ai lu la première partie, les excursions de 1856, et c'est le plus singulier mélange de mauvais goût et de talent qu'on puisse ima-

giner. Il y a du poëte, du théologien et de l'écolier de sixième, assez mal élevé, en vacances. Le poëte a des impressions vraies et vives, des couleurs vraies aussi, mais il en est encore à apprendre qu'il ne faut pas accumuler les détails et montrer le fond d'un fourré pour toute perspective. M. de Chateaubriand ne décrit pas ainsi les environs d'Athènes ou d'Argos. Ce n'est pas tout de voir et de sentir, il faut faire voir et sentir les autres. Quant au théologien, il est bon homme, large et étroit d'esprit tout à la fois, sans qu'on puisse dire comment cela se fait. Il est monotone et n'a qu'un tour dans son sac. Dans un article du *Temps,* M. Scherer a dit à l'auteur bien des vérités dures avec l'impartialité qui est une partie de son talent. Pour la personne de madame de Gasparin, c'est une aimable femme, bienveillante, active comme la poudre en fait de bonnes œuvres, et de bonnes œuvres délicates, non pas faites à l'emporte-pièce, suivant la pratique de beaucoup de personnes charitables. Elle passe sa vie à chercher comment on fait à la fois du bien et du plaisir à son prochain. Elle n'a rien de la dureté de la charité vulgaire. Ces voyages, qu'elle raconte trop lestement, ont souvent eu pour but de promener l'été de pauvres personnes tristes ou malheureuses

qui avaient besoin de s'épanouir le cœur de temps en temps. Son mari a les mêmes instincts, et je crois bien que l'un et l'autre disposent d'une grande fortune selon les préceptes de l'Évangile. Ils ont la rage de pratiquer ce qu'ils croient, chose assez rare à l'espèce et dans l'espèce; chose assez rare aux gens riches.

Je crois que vous n'aimez pas M. Hugo, tel que l'ont fait les révolutions. Ses *Chansons des bois* sont autrement familières que les sarabandes de madame de Gasparin. Si vos aimables voisins avaient trouvé ce livre sur votre canapé au jardin, ils auraient pu se scandaliser, tout incultes qu'ils sont. Les jeunes gens de Paris comprennent passablement ces vers-là et les admirent peut-être. Pour moi, je n'y comprends rien du tout. C'est un radotage prématuré dans un genre extrêmement malhonnête. Le fond des idées, souvent fausses, est d'une monotonie désespérante, et les images sont ordinairement en désacord avec les idées. C'est un tintamarre inconvenant. A force de chercher des effets de mots, les mots sont devenus ses maîtres et il va où ils le mènent d'un air vainqueur qui ne sied pas à tant de sottises.

Pour Montaigne, c'est dommage que vous ne soyez pas ici. M. Guillaume Guizot, le fils de

l'ancien ministre, commence aujourd'hui même un cours sur Montaigne qui n'aura pas moins de trente leçons. Je ne sais comment il parlera de l'écrivain dans Montaigne, lequel est, par beaucoup de moments, au comble de la perfection pour la vivacité, la jeunesse et la force. Il a la grâce des jeunes animaux puissants. Je comprends que le décousu, les contradictions, les penchants épicuriens vous blessent.

Adieu, chère madame; mille tendres et respectueux hommages. Laissez sur votre chaise, dans le jardin, quelque traité de civilité puérile afin que *ces messieurs,* comme on dit à Genève, puissent s'y mirer. Il y en a un d'Érasme et un autre, je crois, de Pétrarque. Les mœurs n'étaient pas encore bien raffinées pour lors, mais *ces messieurs* paraissent en être aux éléments. C'est singulier; on est poli à Genève.

LX.

A M. PISCATORY.

Paris, 3 mars 1866.

Vous êtes bien fier, mon cher ami, vous ne parlez plus que sur signification d'huissier. Je

suis cependant porté à croire que vous n'en pensez pas moins, et si vous me dites que vous n'avez rien à raconter, vous aurez tort. Vous en voyez bien autant que Bernardin de Saint Pierre dans son voyage à l'île de France : *le 7 à midi, une hirondelle est venue se reposer sur notre beaupré,* et je trouve cela pour le moins aussi intéressant que toutes les histoires de M. Capefigue. Si un homme d'esprit tenait un journal de tous les petits événements de la campagne autour de lui, j'en lirais dix volumes sans ennui.

Ici, nous n'avons pas encore d'hirondelles, assurément, mais nous avons eu un excellent discours de M. Thiers; il n'a pas eu le succès des précédents, mais le monde est comme le vent qui souffle d'où il veut, suivant l'Évangile. Il a d'abord bien montré que ces principes de 1789, dont le gouvernement fait une déclamation, obligeaient ceux qui s'en vantent à plus qu'ils ne croyaient. Il en a fait une épine dans le pied pour ceux qui en faisaient un simple ornement à leur couronne. L'excès de clarté de sa démonstration a agi, dit-on, à la lecture. C'est un catéchisme très-utile qui enseigne avec efficacité l'insoumission au pouvoir arbitraire.

4 mars. Comme je disais ces mots, à la dernière page, mon cher ami, je reçois votre lettre

et vous voyez si je suis de votre avis. J'allais vous dire aussi que la seconde partie du discours est certainement ce qu'on a dit de plus tranquillement hardi depuis les quinze ans, bientôt, où nous jouissons de la liberté de tout dire, pourvu que nous n'offensions jamais ni grand-père, ni grand'mère. C'est la première fois qu'on a dit à ces grands parents-là que non-seulement ils ne faisaient que des entreprises assez sottes et fort dangereuses, mais qu'ils les faisaient dans le dessein pervers de nous jeter de la poudre aux yeux et de nous escamoter ce qui nous appartient en fait de liberté.

Les beaux esprits disent que nous savions tout cela, mais M. Thiers l'enseigne avec force à ceux qui ne le savaient pas encore et qui peuvent, dans leur simplicité, mettre cette nouvelle connaissance à profit et voter en conséquence dans toutes les occasions. M. Rouher est bien hardi et aussi bien prudent de n'avoir pas répondu à ce discours-là. L'obligation où l'on a mis la commission de l'Adresse de parler du Danemark, est une marque du progrès de l'esprit public. A la prédication de M. de La Valette, on s'était laissé dire qu'il n'y avait que les vieilles bêtes qui s'occupassent encore de la balance des pouvoirs en Europe. On commence à sentir que l'Europe de-

viendrait un bois si chacun, même avec le suffrage universel, pouvait changer la borne de tous les états ; mais je conviens qu'il est désagréable pour l'Empereur d'être obligé d'avoir maintenant un avis sur les procédés de ce singulier gentilhomme qu'on appelle M. de Bismark. Quand on n'est pas obligé de se décider, on jouit de toutes les hypothèses ; on croit qu'on reprendra la rive gauche du Rhin, ou qu'on se fera céder la Belgique, ou qu'on se jouera de la Prusse avec l'Autriche, ou de l'Autriche avec la Prusse. On se donne même dans le vide tous ces triomphes contradictoires. C'est sur ce champ de bataille que les gens incertains font leurs orges. Les hommes décidés ne jouissent pourtant que d'une chose à la fois. Il est vrai qu'ils finissent par l'avoir en chair et en os, tandis que les fous, qui courent dix lièvres à la fois, les voient passer sans avoir jamais occasion d'en manger. Enfin, la marée monte d'un millimètre par jour, mais cette petite crue fait un mètre en deux ou trois ans, et trois mètres d'eau mettent les plus grands potentats à la raison, parce qu'ils dépassent de beaucoup la hauteur moyenne d'un homme et d'une couronne.

Avez-vous reçu, le 20 du mois dernier, une lettre de moi ? Il faut accuser réception par ces

temps de curiosité administrative. J'ai idée qu'on aime à savoir qui vous écrit et à qui vous écrivez.

LXI.

AU MÊME.

Paris, 9 mars 1866.

Ces deux discours académiques ont fait comme un événement dans Paris. On s'arrachait les billets deux ou trois jours avant la séance. Une grande dame, et très-jolie et très-brillante, avait promis d'embrasser sur les deux joues quiconque lui apporterait un billet d'entrée. Il faut que quelqu'un ait été embrassé, car la belle dame était à la séance. Vous avez à présent les deux discours sous les yeux et vous en savez autant que nous. Celui de M. Paradol avait été bien accueilli, mais sans trop d'applaudissements, jusqu'au passage sur César, mais cette revendication des lois de la morale, supérieures à la prétendue mission des grands hommes, a causé des trépignements, des bravos, des approbations qui tenaient de l'ivresse. J'imagine que vous trouverez comme moi que ces transports sont bien indiscrets et par trop compromettants. Où est en

effet l'apparence que M. Paradol ait songé à fronder dans ce morceau ? Il n'y a que des malavisés et malintentionnés qui puissent se figurer et dire qu'on a voulu attaquer la préface de la *Vie de César,* par l'Empereur.

Quoi qu'il en soit, les avis sont partagés sur la question de savoir si l'on trouvera cela mauvais à la Cour. On dit que, à la séance, madame de C. s'exprimait avec la plus extrême sévérité sur ce qu'elle nommait la témérité criminelle du jeune académicien. Le *Moniteur* me paraît de sens plus rassis. Il a inséré les deux discours sans commentaires d'aucune sorte, et cette insertion est plutôt hors des habitudes de ce journal dans les circonstances ordinaires. L'Empereur, qui ne s'émeut pas volontiers, non plus que le *Moniteur,* pourra bien ne pas prendre garde à ce passage controversé par les beaux esprits et il se pourrait bien qu'il reçût M. Paradol, dans sa visite obligée, avec toute bonne grâce. On attend avec curiosité les articles des journaux officieux, comme *le Constitutionnel* et *la France.*

Personne, dans la lecture préliminaire du discours, deux jours avant la séance, n'avait semblé trouver ce passage scandaleux. M. Sainte-Beuve avait loué les deux discours avec effusion et il disait en sortant de cette com-

mission, que la séance serait mémorable.

M. Guizot, a eu encore plus d'applaudissements que le récipiendaire, mais ils portaient sur tout. On était touché de la manière dont il accueillait son jeune confrère; ce vieux soldat des grandes guerres avait singulièrement bon air en louant le jeune soldat, après ses premières campagnes; il parlait aussi d'Ampère, avec une vive intelligence de ses qualités élevées ou aimables, de son ardeur à tout savoir, de son désintéressement, de la profondeur de ses attachements. On était ému par tous les sentiments naturels aux honnêtes gens, exprimés dans un langage qu'on entend plus rarement qu'autrefois. Les souvenirs du passé bien endormis, mais qui se réveillent quelquefois; le sentiment de la petite crise où l'on voit l'esprit public et qui peut ramener un peu de dignité dans la vie publique; ce jeune homme plein de talent, honnête et hardi à l'entrée de ses voies; ce vieillard dont rien n'a dompté ni l'énergie morale, ni l'énergie intellectuelle, qui vit de son travail à soixante dix-huit ans, après avoir gouverné l'État durant des années, tout cela mêlé, avait enlevé les imaginations aux misères de la vie courante, pour les transporter un moment aux montagnes; mais je ne compte pas que ces imaginations élèvent pour

cela leur domicile permanent sur ces montagnes.

Probablement, de son côté, la race officielle méditera de faire le siége de la petite citadelle où vivent armés les sentiments honorables; mais cette humeur guerrière n'aura aussi qu'un moment. L'Empereur écoutera leurs doléances en frisant sa moustache et tout s'en ira de cette petite colère avec la fumée du cigare du maître, qui est encore plus sensé que les siens.

Adieu, mon cher ami, qu'aviez-vous donc l'autre jour? Vous parlez bien vaguement de votre santé. Je finis pour vous donner ce bulletin de l'Institut en même temps que les discours.

LXII.

AU MÊME.

Paris, 24 mars 1866.

Mon cher ami, il est des sages un peu froids qui trouvent que la session du Corps législatif n'a rien ou presque rien donné dans le débat sur l'Adresse. Je prends la liberté de n'être pas de leur sentiment. M. Lanjuinais d'abord a attaché le grelot de la responsabilité où personne n'avait encore osé se hasarder. Ce diable d'homme

a une hardiesse polie qui est originale. Après lui, on s'est accoutumé à manier cette responsabilité, à la regarder de près. Il ne reste plus qu'une chose à faire, selon moi, c'est d'attirer l'orateur Rouher par un artifice quelconque à se couvrir pour un cas pressant de cette responsabilité et lui demander alors, en termes fort simples, comment on peut appliquer, le cas échéant, cette responsabilité. S'il peut répondre, il sera plus malin que je ne le crois; s'il ne répond pas, il faudra commenter son discours en langage clair et intelligible à tous. L'autre conquête de la session est cette voie d'eau qui s'est faite à la hauteur de la flottaison dans la majorité, et cette voie d'eau est de nature à s'étendre par sa propre force, ce que ne font pas toutes les voies d'eau. Quant au grand discours de M. Rouher, c'est une machine de guerre de carton dans laquelle on aurait bien dû donner quelques bons coups. Elle n'aurait pas résisté longtemps. Il est insolent de prendre des airs d'un grand mécanicien en décrivant ce tournebroche auquel il ne manque que des contre-poids et qui n'est bon qu'à brûler le rôti, car il est évident, de sa description, que le suffrage universel épuise toutes les forces même du despotisme pour le contenir, et que l'État ne peut accorder aucune liberté

particulière parce que sa forte main ne peut être au four et au moulin et a déjà assez à faire pour contenir cette liberté stérile du suffrage universel qui, selon le même M. Rouher, ne produit rien par elle-même et rend tout impossible. Il me semble entendre Éole dire : *Je tiens les vents captifs, et voilà pourquoi je ne vous laisse pas d'air à respirer.* On n'a jamais parlé si bien que M. Rouher du suffrage universel. C'est le génie de ce gouvernement-ci de donner les embarras qu'il nous a créés pour des principes, et de déraisonner là-dessus avec autorité pour continuer ses sottises et ses dénis de justice. Il a rendu à plaisir toutes les forces de la démocratie plus dangereuses ; il a mis dans Paris trois ou quatre cent mille ouvriers comme une garnison menaçante, et puis il nous dit : *Mes amis, convenez que si je ne vous protégeais par mes turcos, par mes zouaves, par mes lois contre la liberté de la presse, contre la liberté d'association, contre la liberté individuelle, par la soumission de la justice à mes fantaisies, par l'arbitraire de ma police, de mon article 75, etc., etc., convenez que ces populations redoutables à cause de leur concentration vous mangeraient en un quart d'heure.*

La réponse de l'Empereur à l'Adresse ne nous laisse pas beaucoup d'espérance, du moins de notre vivant. Je dirais même qu'à le lire atten-

tivement, ce petit morceau est gros de menaces ; mais il est juste de faire la part de la rhétorique et cette invocation à l'armée, ces souvenirs du coup d'État du 2 Décembre, peuvent bien n'être que des ornements du discours. Toutefois, peut-être l'allusion à un coup d'État n'est-elle pas d'un goût irréprochable. Les fondateurs d'empires ont toujours cherché à faire oublier aux peuples cette origine tout à fait terrestre de leur pouvoir. On remarque même que le premier Empereur n'a jamais réveillé, dans ses harangues d'apparat, les souvenirs du 18 Brumaire. Il n'est pas bon qu'un arbre montre ses racines ; ce n'est pas sain pour lui et pas agréable à la vue des autres. Enfin, ne comptez désormais que sur des libertés bien élevées qui ne font pas de bruit et pas de mal à une mouche. Cela ressemble à la chemise d'un homme heureux qui devait guérir de tous les maux ; à la fin on découvre que le seul pauvre diable qui soit heureux n'a pas de chemise. Nous chercherons longtemps ces tambours qui ne fassent pas de bruit et qui soient bons à quelque chose.

Comme je vous le disais d'avance, l'Empereur a été très-poli pour M. Paradol : « Monsieur, je regrette qu'un homme d'autant d'esprit que vous ne soit pas de mes amis » ; et puis une petite

méchanceté de bonne guerre sur ce que M. Paradol a été plus favorable à César, dans son *Histoire universelle,* qu'il ne l'a été dans son discours. L'oncle n'a pas été si bien élevé avec M. de Chateaubriand.

Si les *Travailleurs de la Mer,* de M. Victor Hugo, vous tombent sous la main, gardez-vous bien de les lire. L'ennui que cause cette lecture est vraiment prodigieux. Mon témoignage peut compter, car je trouvais du talent et une certaine vigueur assez rare même dans beaucoup de pages des *Misérables*. Ceci dame le pion à tous les ennuyeux de quelque nature qu'ils soient.

26 Mars. Voilà qu'on annonce la mort de la pauvre reine Marie-Amélie. Elle a fini tout à coup, sans lutte et sans souffrances, au moment qu'on s'y attendait le moins. C'était le dernier grand témoin d'un passé qui ne méritait pas d'être oublié si vite par les aimables bourgeois de Paris et des provinces. Il n'y a déjà plus de place dans cette crypte que de braves Anglais ont prêtée à cette race qui n'a plus de droits en France, pas même le droit des étrangers.

LXIII.

A M. DE LA ROZIÈRE.

Paris, 11 avril 1866.

Je dis bien souvent, mais avec raison, comme un certain perroquet déplumé. Les passants disaient : *Qu'il est laid!* à quoi il répondait : *C'est que j'ai été malade.* Vous vous êtes dit : *Je lui donne de mes nouvelles et il ne me répond pas!* à quoi je dis : *C'est que j'ai été malade.*

Enfin, point de *coqueluche*. J'en suis bien content, car c'est une chienne de maladie. Il vous vaut mieux être la *coqueluche* des belles dames que de l'avoir. N'est-ce pas comme cela qu'écrivait un certain président du Conseil?

Avez-vous lu l'article de M. de Rémusat? Je le trouve plus hardi que M. de Turenne ou le général Changarnier. Il est le premier qui ait osé regarder en face la prétendue responsabilité de l'Empereur. Si j'étais M. de Persigny, j'enverrais ce téméraire à Cayenne. Mais les libéraux devraient faire imprimer cet article à 100,000 exemplaires. Les gens d'esprit sont courageux ; ils méprisent la pompe de ce monde, mieux que les Franciscains et les Bénédictins, quand ils s'y mettent.

C'est eux que Lucrèce regarde quand il dit :

> Nec metuunt sonitus armorum, nec fera tela
> Audacterque inter reges rerumque potentes
> Versantur, neque fulgorem reverentur ab auro
> Nec clarum vestis splendorem purpureai.

Ils ne craignent ni tétrarques, ni zouaves, ni gendarmes ; les trente mille francs du Sénat ne leur font rien et ils trouvent que la pourpre est une couleur comme une autre. Ils ont des retraites inaccessibles, et ils disent à MM. Baroche et Billault :

> Mais vous n'êtes pas en état
> De passer comme nous les déserts et les ondes
> Et d'aller chercher d'autres mondes.

Je crois que si M. Baroche lit ces vers, il croira que je parle de Cayenne, et non des champs infinis où se promènent les esprits qui ne sont pas de sa trempe. *Spernit humum fugiente pennâ.*

Bonjour, mon cher ami. Bien des excuses de mon retard. Faites lire l'article de M. de Rémusat à la plus aimable des personnes que vous connaissiez et qui est la plus aimable des personnes que je ne connais pas.

Je suis, avec entortillage,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LXIV.

A M. PISCATORY.

Paris, 10 mai 1866.

M. Necker racontait qu'il avait un ami qui, entre 1789 et 1800, avait invariablenment répondu à sa question : « Qu'y a-t-il de nouveau ? » *Mais rien, mon cher ami!* Je ne ferai pas comme ce monsieur, et je reconnais qu'il s'est passé ces jours-ci plus d'une chose curieuse. Pour le discours de M. Thiers, vous l'aurez admiré comme toute la majorité et toute l'opposition. Je ne sais pas si on a jamais produit un si grand résultat oratoire. Je dis un si grand résultat, car il n'est pas sûr que cet exposé si net d'une sottise et d'un complot n'ait pas contrarié le jeu de la mécanique et rendu difficile de la faire travailler aux yeux des peuples. C'est pourtant un joli don de pouvoir entraver une guerre, quand ce ne serait que pour un temps, et les belles dames de Vienne qui se moquaient, il y a une vingtaine d'années, du gouvernement constitutionnel, doivent convenir aujourd'hui que les derniers morceaux en sont bons. Le jeune Hamlet, qui est ici, c'est-à-dire le prince de Danemark, a

couru chez M. Thiers pour le remercier de la manière honorable dont il a caractérisé son pays, et il a bien fait, car ce croquis d'un petit État honnête, courageux et malheureux est d'une main savante. Il donne envie de prendre les armes pour les opprimés ; mais chacun son tour, en fait de gloire. L'Empereur n'a pas produit moins d'effet par son discours d'Auxerre que M. Thiers à Paris. Ce ne sont pas des impressions du même genre, à la vérité.

Je ne sais pas si ces impressions guerrières contre les traités de 1815 ont réjoui le cœur de ceux parmi lesquels l'Empereur respire à l'aise, mais la canaille qu'on nomme les classes moyennes et les classes supérieures, à l'ouïe de ces paroles n'avait pas, à beaucoup près, la respiration aussi libre que son souverain. Tous ces gredins qui sont hors du cercle des classes laborieuses se regardent avec stupeur. Ce sentiment n'est pas encore dissipé. Ils sont si bêtes qu'ils ont cru voir dans cette harangue passionnée un appel à la guerre d'une part, et de l'autre une excitation à la haine entre les diverses classes, crime prévu par un article bien connu du Code pénal. Au fond, les journaux qui ont un plus long usage de la cour expliquent très-bien que les vives paroles de l'Empereur sont l'expres-

sion de la joie bien naturelle à un monarque en vacances qui vole et bondit sur l'herbe. Il faut remarquer que M. Rouher n'y est directement contredit sur rien, et il serait bien susceptible s'il allait voir là un démenti de ses déclarations pacifiques. Quand on est hégélien, on sait qu'il y a la thèse, l'antithèse et la synthèse, qui est la conciliation des contraires. Un empereur ne peut être qu'une synthèse.

La diète de Francfort en viendra-t-elle à cet extrême acte de justice envers ce gentilhomme qui veut la guerre de Trente ans, quand personne n'y songe? je n'en saurais rien dire. En attendant, voici que cette diète a donné raison à la Saxe et demandé à M. de Bismark de faire des excuses. Les gens qui ont en politique le même génie que M. Le Verrier en astronomie prétendent qu'il faut supposer, pour expliquer toutes ces perturbations, qu'une planète cachée fait graviter le ministre de Prusse comme nous voyons, et que s'il n'avait pas promesse d'être aidé sur cette grande route où il attend la diligence, il n'oserait s'attaquer à l'Autriche et aux 200,000 hommes de la Confédération qui la suivront probablement. Mais ces géomètres sont des insolents. Le passé n'est-il pas là pour leur montrer, par des exemples fameux, que la planète dont ils parlent

n'a jamais manqué à sa parole, que son oui est oui, selon les règles de l'Évangile, et que son satellite ne nous aurait pas parlé comme il a fait, s'il y avait une ombre d'incertitude dans la neutralité si nettement promise.

Tout va bien ici ; madame de Staël est partie ; elle avait reçu votre lettre avant son départ. Nous sommes en souci pourtant d'un de nos amis, que vous connaissez sans doute, M. Verdet. On le dit bien malade à Avignon. Ce serait une grande tristesse si l'on ne pouvait conjurer ce terrible mal. Il a un esprit rare qui s'est porté sur tout avec une grande supériorité. Il préparait en ce moment la publication des œuvres de Fresnel qui, lui aussi, a succombé au travail avant cinquante ans. Quand M. Verdet se portait bien, il avait la rage de toutes les connaissances et de tous les plaisirs de l'esprit, depuis Newton et Leibnitz, jusqu'à la musique du Conservatoire. Voltaire a vécu de cette fureur de savoir ; d'autres risquent d'y périr. L'homme et la Providence sont bien singuliers ; on meurt de sottises, on meurt d'ardeur d'esprit, et quelquefois l'inertie conserve ou l'activité entretient les ressorts de la vie.

Dites donc quelque chose de votre vie. Je sais que madame Trubert va passer quelques jours

à Gênes ; mais je suis un peu refroidi pour cette Gênes de Garibaldi. Les Romains ne criaient pas tant que ces Liguriens.

Mille amitiés ; je suis malade des pieds à la tête.

LXV.

AU MÊME.

Paris, 12 juin 1866.

Mon cher ami, les gens qui ont l'habitude de parier aux courses peuvent bien se donner un plaisir analogue sur les questions de savoir : 1° Par où commencera la guerre ; 2° qui tirera le premier ; 3° qui se mêlera et qui ne se mêlera pas de l'affaire dans les six mois. Ici, nous sommes comme dans le palais de la Belle au bois dormant. Il paraît qu'on ne remue pas un canon, qu'on n'appelle pas un soldat, qu'on ne fait pas une cartouche de plus que de coutume. Vous voyez que nous laissons vendre nos chevaux à tous les partis. Ils surchargent les wagons des chemins de fer ; de plus, on raconte qu'un officier général, prenant l'autre jour congé de l'Empereur, lui dit avec l'ardeur militaire qui est d'uniforme : « J'espère que Votre Majesté voudra bien me donner

une petite place au feu dans la guerre prochaine ? — Quelle guerre, monsieur? lui répondit sèchement l'Empereur, » et l'officier général se retira tout triste. Je dois dire que, pour l'affaire des chevaux, les militaires avaient fait quelques remarques sur l'inopportunité de ces ventes devant des chances de guerre, mais que l'enthousiasme de la liberté du commerce a prévalu. Pourquoi la liberté, proprement dite, n'a-t-elle pas autant de fanatiques que la liberté du commerce ?

Le pauvre M. Verdet dont je vous avais parlé est mort, il y a huit jours, à Avignon ; il n'a heureusement pas connu la gravité de son état, et il a été emporté en luttant avec persévérance et espérance contre le progrès du mal. Newton aurait pu dire de lui comme d'un jeune géomètre de ses amis, qu'il avait perdu : *Si Lutts avait vécu nous saurions quelque chose.* Ce n'était pas seulement un esprit puissant et étendu, il était un homme excellent, et d'une indépendance douce et invincible. Le monde a un spectateur intelligent de moins, et il n'y en a pas beaucoup.

Savez-vous que l'intrépide Haussmann nous chasse de notre logis? Nous n'étions pourtant pas des *nomades*, comme cet insolent appelle les Parisiens. Il y a plus de quarante ans que la même famille vivait sous ce toit. Il n'y a pas

beaucoup d'indemnités qui vaillent pour des honnêtes gens les souvenirs de quarante années. Figurez-vous que quelqu'un soit assez hardi pour vous proposer de faire passer une rue par la bibliothèque et le salon de Chérigny ! Vous pouvez regarder en pensée tout à travers l'histoire, vous verrez que ce sont toujours de singuliers personnages qui renouvellent ainsi les villes de fond en comble et par des coups de baguette ; Voltaire disait de Rome :

> Un poltron, tyran de l'État,
> L'embellit de sa main sanglante ;

celui-là est Octave qui, du moins, l'a laissée de marbre après l'avoir trouvée de boue. Néron a renouvelé Rome, après Auguste ; et quand on se promène dans la Rome ecclésiastique on trouve Sixte-Quint à la tête des démolisseurs. Au fait, quand vous voyez un jeune homme renverser le château de ses pères pour en faire un plus beau, vous pouvez presque compter à coup sûr que ce monsieur finira mal et qu'il a mal commencé. Les braves gens réparent, embellissent peu à peu ; ils respectent dans leurs petites rénovations la chambre de leur père ; ils font çà et là un petit parterre et une petite tourelle qui a vue sur tout le passé ; mais il y a des gens

qui n'aiment pas le passé. Pourquoi? je n'en sais rien.

Adieu mon ami. Si les Italiens ont enlevé le quadrilatère avant le départ du courrier, je vous le dirai.

LXVI.

AU MÊME.

Paris, 30 juin 1866.

Ces premiers coups des Autrichiens à *Custozza* ne sont pas de bon augure pour l'Italie, seulement, s'il faut en croire encore des rapports bien confus, les Italiens se sont défendus avec acharnement. S'ils en prennent l'habitude, cela vaut bien une victoire ; mais, sauf la défaite qui est certaine, il est difficile de faire concorder les bulletins des trois nations. Il y en a au moins un qui n'a pas la clarté et la candeur des bulletins du duc de Wellington, en Portugal. Je ne comprends absolument rien à ce qui s'est passé le 27 en Bohême, du côté de Josephstadt. Les deux adversaires se donnent absolument la victoire. Quoi qu'il en ait été, ce ne sont que des préliminaires, l'artère est ouverte et je ne vois pas, dans l'état de l'Europe, un Nélaton pour la lier. Le

Corps législatif aura beau ne rien dire et éviter de donner, par ses commentaires, une précision dangereuse au texte de la lettre impériale, son silence n'empêchera pas l'avalanche qui tombe de suivre son chemin. Une sentinelle suffit pour empêcher de mettre le feu à un magasin à poudre, mais quand la petite étincelle a fait son office meurtrier tous les congrès du monde ne peuvent rien aux suites. Ce n'est pas le cas de dire, comme La Fontaine à la duchesse de Bouillon qui se tirait toujours des suites de ses étourderies,

> Vous avez cent secrets pour combattre l'orage.
> Que n'en aviez-vous un qui le sût prévenir.

Vous avez vu qu'on a essayé à la Chambre de reprendre ce sujet qui seul a de l'intérêt aujourd'hui. La Chambre a une poire d'angoisses dans la bouche et il me paraît qu'il faut une patience d'ange pour supporter ce petit instrument de torture. On se fait visiblement à tout. L'autre jour M. Picard répondait à un de ses collègues qui lui disait : « La session va marcher vite maintenant. » *Je crois bien, vous êtes déjà ventre à terre!* Il ne tarit pas en bons mots hardis, et il ferait mieux encore si on lui laissait la parole. Quand il a mordu son homme, il le regarde d'un air de moquerie intrépide qui met bien des gens

mal à l'aise, mais tout cela n'empêche pas que les nations ne soient aux prises pour longtemps.

Qu'auraient dit de tout ce que nous voyons M. Rossi, M. Gonfalonieri, et toute cette élite de l'Italie qui n'est plus de ce monde ? S'ils ont souhaité cette unité, qu'en penseraient-ils en la voyant sous sa forme réelle? Ils ne pourraient pas dire sans doute :

Ce que j'ai tant rêvé apparaît à mes yeux.

Mais personne n'a vu ses rêves. La révolution française n'a pas non plus répondu aux vœux de la génération qui l'avait préparée dans de si pures espérances. On ne s'étonne pas assez, en théologie, de ce que les aspirations des honnêtes gens soient habituellement bafouées par les destinées. Il semblerait que, quand la Providence se mêle des choses, elle devrait encore y ajouter un petit grain de sel de plus qu'il n'y en a dans les imaginations les plus élevées. Assurément il n'est pas difficile à l'évêque d'Orléans de montrer dans ses catéchismes que le diable a une grande part au gouvernement du monde.

De tout temps, je ne sais quelle injuste puissance
Laisse le crime en paix et poursuit l'innocence !

Quand Oreste parle ainsi, il a de l'humeur, j'en

conviens, mais il serait de sang-froid qu'il le pourrait dire encore ; ce sont ces scandales du gouvernement du monde qui ont fait penser aux derniers hégéliens qu'ils étaient bel et bien des dieux et qu'ils étaient les seuls dieux, car, disaient-ils, nous seuls rêvons le bien pendant que le mal est partout ailleurs. Cette conclusion des hégéliens est sans doute précipitée, mais on comprend ce qu'ils veulent dire. Ce n'est pas tout de commenter les gazettes, il faut cultiver son jardin. Il est bien heureux qu'il y ait beaucoup de livres dans ce trou où nous sommes. J'ai mis la main, l'autre jour, sur un petit volume publié par madame de Lagrange, ayant pour titre *Laurette de Malboissière*. Ce sont des lettres trouvées dans les papiers de la grand'mère de M. de Lagrange, écrites à cette dame, alors mademoiselle de Meilhan, en 1762-1766. Ce sont proprement les lettres d'une inconnue d'il y a cent ans, qui était jeune, jolie probablement, riche certainement, ayant la rage du savoir, rage assez répandue alors, écrivant, lisant, un peu amoureuse successivement de deux jeunes gens qu'elle doit épouser ; le premier fait des sottises et reçoit son congé ; l'autre meurt tout à coup de la rougeole pourprée, et la jeune demoiselle meurt un an après. Sans tragédie, par le cours des

choses, vous voyez, c'est la vie commune d'il y a cent ans. Nous ne connaissons que les grands personnages. Des gens *d'à tous les jours,* comme disent les paysans, on n'en voit que de son temps. Je ne sais pas si vous avez remarqué dans beaucoup d'écrits de Cicéron le nom de quelque cousine de Caton, de quelque belle-sœur de Brutus, de quelque tante d'Hortensius, dont l'histoire n'a jamais rien dit et ne dira jamais rien. J'aimerais singulièrement à lire leur journal ou leur correspondance pour voir la vie courante de ce temps. Je ne suis pas aristocrate; les petits et les inconnus m'intéressent autant et plus que M. Rouher ou M. Jubinal ou même M. Belmontet, aussi ces lettres insignifiantes, après tout, m'attachent. Je dois dire qu'Albert de Broglie n'est pas de mon avis et les a trouvées fort médiocres. On n'est pas obligé de regarder avec intérêt un nid abandonné que les faucheurs trouvent dans les hautes herbes. En tous cas, ne vous attendez pas à retrouver là mademoiselle de Guérin. C'est plutôt le contraire; c'est une personne de son temps, sans originalité, une créature humaine, un bon cœur, un esprit sage, une jolie personne du milieu du dix-huitième siècle.

Quelque chose de plus curieux pour les curieux, c'est la correspondance secrète du comte

de Broglie avec le roi Louis XV. C'est un monsieur des archives de l'Empire qui publie cela. Il faut qu'il y en ait plus d'une copie, car elles sont aussi, à ma conaissance, aux archives des affaires étrangères et les archives des affaires étrangères ont pour règle de ne rien communiquer à personne. Les dépêches y sont voilées et il est plus aisé de voir le visage d'une carmélite que de lire la première page d'une correspondance datant de trois cents ans. Le directeur devrait bien être un eunuque noir qui montrerait ses dents blanches à qui voudrait approcher de celles appartenant au sultan.

Le duc de Broglie est entré à la section de philosophie de l'Académie des sciences morales, dont il n'était que membre libre, comme vous savez. Il s'est prêté à cet arrangement pour préparer, je crois, la nomination prochaine de Casimir Périer, qui aurait été renvoyée aux calendes grecques. En attendant, M. de Broglie a eu six jolis billets blancs qui viennent sans contestation de l'escouade de Troplong. J'avoue que je n'étais pas d'avis de ce passage de la section des académiciens libres à la section de philosophie pour M. de Broglie, mais le génie de Cousin l'a emporté, ce qui est naturel.

Je vous supplie très-instamment de commencer

vos notes sur les *Économiques*. Vous me les enverrez et je vous dirai naïvement mon avis. Vous verrez que je ne suis pas un si méchant critique que le croit madame Piscatory.

Pour concilier les dépêches contradictoires des Prussiens et des Autrichiens, il est probable d'abord que M. de Bismark ment comme un arracheur de dents, au moment de ses élections. Un rapport très-simple de M. de Mensdorff établit que le but de séparer les armées prussiennes a été atteint; c'est là la victoire des Autrichiens, et que le corps autrichien qui s'est posé en muraille pour empêcher cette jonction a beaucoup souffert; c'est là l'avantage dont se parent les Prussiens. Adieu brièvement, faute de place, mon cher ami.

LXVII.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 7 juillet 1866.

Je suis sûr qu'à présent Saint-Cyr vous rend plus attentive à tout ce vacarme de la guerre et que les bulletins de Custozza et de Sadowa vous intéressent plus qu'ils n'eussent fait autrefois. Voilà cette terrible guerre arrêtée du moins pour

un moment, quoiqu'on attende avec une certaine inquiétude la réponse du futur empereur de la Germanie, c'est-à-dire de M. de Bismark. Quel singuliers dénouements à toutes choses dans les temps où nous sommes! Qui aurait attendu ce découragement si prompt dans cette maison d'Autriche qui avait donné tant d'exemples d'une invincible obstination ? Je tiens que le télégraphe électrique a ôté aux hommes la patience et la réflexion. Quand on est inquiet, on n'y tient plus, et, se sentant un moyen d'en finir à l'instant, on fait soudainement ou une imprudence ou une platitude. Si Frédéric II avait eu le télégraphe sous sa main, peut être qu'il aurait écrit à Marie-Thérèse ou à Louis XV pour arranger ses affaires au lieu de se roidir contre la destinée et de s'obstiner *à penser, vaincre ou mourir en roi.* Seriez-vous assez bonne pour demander à M. Donné si les physiciens expliquent cet effet de l'électricité comme affaiblissement des volontés?

J'ai vu un élève de Saint-Cyr ces derniers jours et je n'ai pu m'empêcher de lui demander s'il était en relation avec M. votre fils, mais c'est un *ancien* qui, dans sa dignité, ne connaît qu'un petit nombre de *conscrits.* Il me dit que les nouveaux ne sont plus tourmentés à l'ecole militaire que très-modérément par leurs anciens. C'est un

progrès que j'ai toujours souhaité, n'ayant jamais bien compris qu'il fût utile à un jeune militaire de s'accoutumer aux mauvais procédés, même de la part de ses supérieurs. Cette jeunesse va sans doute faire connaissance avec le maniement du fusil à aiguille. Bien que nos commissions d'armement n'aient pas voulu, l'année dernière, entendre parler de cette arme un peu bizarre, nous voilà en train d'en faire la fabrique et, jusqu'à ce que nos soldats en soient pourvus, il ne sera pas prudent de chercher querelle aux Prussiens. Les affaires n'ont pourtant pas l'air d'aller sur des roulettes comme nous l'avons cru avant-hier. Ni les Italiens, ni les Prussiens ne sont si dociles que nous l'avions espéré à la voix de *l'arbitre* de l'Europe.

Je ne sais si je vous ai recommandé un petit livre intitulé *Laurette de Malboissière?* On voit au net dans cette correspondance la vie de la seconde moitié du dix-huitième siècle. J'ai souvent souhaité de voir faire une histoire avec des correspondances privées enfilées les unes aux autres. On y trouverait la vie de chaque époque. Les grands personnages, les seuls que nous connaissions, ont une certaine originalité qui ne donne pas une idée exacte de la moyenne du temps. Nous ne voyons, dans l'histoire comme elle est faite, que les grands

hommes, les rois, les ministres tout au plus. Ce que nous ignorons et ce qu'il y a plaisir à connaître, c'est la condition médiocre, l'existence moyenne des bonnes gens de chaque temps. Mademoiselle de Malboissière en est un agréable échantillon.

Adieu, chère madame; je suis très-souffrant d'un odieux mal de gorge, et je crois que je suis d'un style assez maussade. Je vous prie de me le pardonner.

LXVIII.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 12 juillet 1866.

Comment vivez-vous dans cette Europe suspendue en l'air? M. de Bismark ne veut pas cesser de tirer de ses jolis fusils que personne n'a que lui, pour le moment; les Italiens veulent exterminer les Autrichiens qui ne sont plus là pour être massacrés; ils ne veulent pas d'une Vénétie qu'on donne à la France et que la France leur offre. On sera obligé de la mettre en cachette dans la poche du roi Victor-Emmanuel pour l'obliger à l'accepter. Ils passent avec insolence le Mincio et le Pô, entrant ainsi chez nous sans

frapper. M. *** avait trop bonne idée de la nature humaine, quand il disait que nous avions dans cette Italie une fille reconnaissante et dévouée. Elle a déjà pour M. de Bismark un sentiment filial, pour M. de Bismark qui dansait, il y a quinze jours, sur ses idées libérales, et qui ne lui a pas payé ses mois de nourrice par la bataille de Solférino. Je ne sais pas de quel air M. de Cadore va prendre possession de Mantoue, de Vérone et Venise. Les Italiens sont capables de l'attaquer tout seul à la tête de 120,000 hommes. Je suis fâché que ces bons Italiens qui avaient fait très-bonne contenance à Custozza, prennent maintenant des airs de matamore qui ne répondent pas à la circonstance. On disait que le prince Jérôme allait les haranguer et tâcher de refroidir un peu cette ardeur exagérée; mais, je ne sais pas s'il cherche ses gants, toujours est-il qu'il n'est pas parti.

Vous avez vu qu'on va mettre la constitution dans l'Arche et que ceux qui en parleront ou qui y regarderont mourront de mort. Il est bien clair que si nous la jugeons nous serons jugés. Il ne manque que d'établir un tribunal d'inquisition pour l'extermination de ceux qui viendraient à en mal penser dans le silence de leurs cabinets. Le rapport dit qu'il n'y a rien et personne dans

l'Empire qui pût se soutenir si on le pouvait examiner avec liberté. Toutefois, il paraît que le Sénat espérait bien n'avoir pas à faire cette exécution.

Non, je n'ai rien à lire les soirs, si n'est les divers rapports du Sénat; mais comment n'avez-vous pas songé à quelque ouvrage de M. Troplong? Lui, qui les a lus, dit qu'ils devraient le mener tout droit à l'Académie française. Mais, pour parler de quelque chose de plus sérieux, prenez le roman de M. Trollope intitulé *Orley farm*. C'est Albert qui en a fait la découverte. J'y ai trouvé aussi de belles scènes et toutes sortes de jolies aquarelles de la vie anglaise, qui sont très-vraies sans être très-originales.

Albert vous aura dit ce matin qu'il s'acheminait vers Nancy pour aller dîner philosophiquement parmi des académiciens de province, sans qu'un ordre du préfet arrivât qui interdisait des réunions si contraires à la sûreté et à la décence publiques. Ce préfet, après tout, leur a rendu service sans le vouloir. Albert et M. Saint-Marc Girardin, obligés par les convenances les plus étroites à ne faire aucune mauvaise plaisanterie, auraient peu brillé aux yeux des provinciaux qui attendaient le lendemain l'Empereur, l'Impératrice, dans le tourbillon des magnificences d'une

grande cour, avec ces idées de guerre, de paix, de partage de l'Europe, de frontières du Rhin, de fusils enchantés. Un cent-garde, du haut de son cheval, trouve que c'est bien peu de chose qu'un petit lézard vert d'académicien, et la demoiselle qui les regarde, l'un et l'autre, est de l'avis du cent-garde.

Adieu, mille tendres respects. Je suis plus malade que de coutume.

LXIX.

A M. PISCATORY.

Paris, 18 juillet 1866.

Je ne sais pas, mon cher ami, pourquoi nous trouvons que les affaires marchent lentement, quoique ce soit bien réellement l'impression de tout le monde. Autrefois, il fallait des années de guerre ou de négociations, pour décider la plus petite question; on va probablement bâcler en cinq ou six semaines le changement total de l'Europe. M. Raynard a bien raison de dire, dans *la Revue des Deux Mondes,* que le pas gymnastique est à présent l'allure naturelle du monde et que la gloire est pour ceux qui vont vite. Notre civi-

lisation ne ressemble pas mal, par conséquent, à cette fille de Louis XV, qui, sur son lit de mort et dans son délire, disait : *En Paradis, en Paradis, au galop, au galop!* Nous avons bien l'air parfois, du pas où nous marchons, d'aller à tous les diables.

Toujours est-il que l'Autriche est encore dans les balances de l'Empereur, avec la Prusse et l'Italie dans l'autre plateau, comme Jupiter faisait dans Homère avec les Troyens et les Grecs; mais, ni les Prussiens, ni les Italiens ne se tiennent avec l'air de déférence que doivent avoir des gens dont on pèse la destinée. On parle de prochaines batailles sur le Danube, par delà Vienne. Il est probable qu'on se sent bien malade quand on va chercher un champ clos si loin de l'ennemi. L'aigle autrichienne a à peine l'air de battre d'une aile. Le roi de Prusse se promène dans les provinces de François-Joseph aussi tranquillement que l'Impératrice en Lorraine. Tout m'étonne depuis quelque temps, bien que les gens ne soient pas bien étonnants, j'en conviens. Je voudrais seulement savoir des nouvelles du pauvre maréchal Benedeck. On ne prononce plus ce nom qui remplissait toutes les bouches. Les hommes sont des maîtres bien rudes. Il faut réussir sous peine de mort. Quand j'entends les bourgeois de Paris mépriser Benedeck, je vou-

drais avoir quatre hommes et un caporal à leur confier pour une demi-heure, pour voir ce qu'ils en feraient avec leurs beaux raisonnements sur les défilés de la Bohême. On croirait que le maréchal autrichien leur a grossièrement manqué en étant battu.

Je vous avoue que je n'ai pas trouvé dans le *Courrier du Dimanche* que le fusil de M. Paradol portât aussi loin et aussi juste que de coutume. Je sais bien que les grands événements ont cela de désagréable pour un journal que les paroles languissent auprès d'eux, et il est certain que tout ce qu'on a vu et tout ce qu'on verra prochainement dépasse toute imagination. Tout cela dit, je regrette le couteau pointu et tranchant des sarcasmes de Prévost-Paradol. Son artillerie a plus de gravité sans doute, mais peut-être moins d'efficacité.

On m'a dit tout à l'heure que M. Villemain était fort souffrant. On est inquiet chez lui de son état. Jeudi dernier, il fit une chute dans son cabinet et se blessa un peu à la tête. Il n'assista point à la séance de l'Académie. On avait regardé cet accident comme assez peu grave. J'irai chez lui pour en savoir davantage.

Pour M. Cousin, il admire, dit-on, le génie de notre Empereur dans tout ceci. Selon ses fortes

impressions, il s'incline devant le plus grand politique de nos jours ; c'est ainsi qu'il parlait l'autre jour à M. Vuitry. A la fin de sa vie, son esprit sera bien fatigué de toutes les gambades qu'il aura faites dans le fini et dans l'infini. Socrate aura quelque chose à lui dire, dans l'autre monde, sur les devoirs de la profession de philosophe.

Je sais de Suisse qu'on y va très-bien, seulement le duc de Broglie ne veut plus lire les journaux. Il n'a pas plaisir à contempler en ce moment les voies de la Providence.

19 juillet. On disait hier au soir que l'armistice allait bientôt se conclure. Cela me paraît bien douteux. Est-ce que les Prussiens ne doivent pas devenir de plus en plus exigeants à mesure qu'ils approchent de Vienne ? M. de Bismark doit être bien tenté de coucher dans le lit des empereurs de la maison de Lorraine. Marie-Thérèse avait bien raison d'être enragée contre Frédéric II.

LXX.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 24 juillet 1866.

Ces fleurs de Coppet étaient charmantes et elles le sont encore, car je les ai mises dans une petite humidité qui leur convient. Le bouquet avait une grâce et un naturel qu'on ne trouverait pas chez les fleuristes de Paris. Malgré tout cela, j'aurais mieux aimé encore, de beaucoup, voir ces œillets sur pied dans les plates-bandes du jardin et voir le Jura par-dessus la muraille, et même entendre le sifflet du chemin de fer. Si je m'étais porté un peu moins mal, je serais pourtant là à cette heure, et je n'y songe pas sans enrager beaucoup. Le ministère de la guerre, en face de la maison, n'a pas la teinte rose de votre cour à l'heure où le soleil tombe. On ne voit pas du tout votre cabinet, ni la chambre des demoiselles, ni l'entresol de Morel. Si j'avais les ailes de la colombe, je serais demain dans la chambre du fond du petit corridor, regardant le Jura par la fenêtre du petit cabinet de toilette. Je ne prétendrais pas au vaste établissement que s'est fait, à ce qu'on me dit,

madame d'Haussonville dans la galerie attenant à sa chambre à coucher. Cela est bon pour les grands biographes qui préparent une vie de lord Byron.

26 Juillet. Je vous écrivais avant de recevoir votre aimable petit billet, comme vous voyez. Comme vous dites vous-même, il y a bien des difficultés à ce voyage. Mes nerfs ne sont pas présentement en état de faire ce coup de force. Quelle horreur que des nerfs malades! Enfin, je vais prendre un ou deux jours de délibération. Aujourd'hui, je vais dîner chez M. Sainte-Beuve avec M. Schérer, M. Prévost-Paradol et M. de Sahune. J'ai la fièvre des dîners en ce moment, c'est-à-dire la crainte absurde qu'il m'arrivera quelque catastrophe en chemin. Voilà vingt ans que je traîne avec moi cette agréable inquiétude.

Albert partira lundi pour Broglie, où il voudrait m'emmener.

LXXI.

A M. E. DE SAHUNE.

Broglie, 4 août 1866.

Mon cher ami, vous avez lieu de vous plaindre de moi, du moins en apparence. Je suis parti

sans vous dire gare et c'était bien le moins que je vous disse *gare,* mais je ne savais pas moi-même, cinq minutes avant que de partir, ni si je partirais, ni où j'irais. Il est à la lettre que je ne me suis décidé qu'à dix heures et demie et que je suis parti à onze ; encore m'étais-je laissé l'option, jusqu'à l'entrée du chemin de fer, par toutes sortes de petites combinaisons qui allaient à deux fins et même à trois : rester, partir pour Versailles, partir pour Broglie. Mes sensations maladives sont telles, qu'elles eussent rendu Caton l'Ancien, si têtu qu'il était, incertain dans ses voies. J'ai fait route, parmi les angoisses, en face d'une jolie dame blonde d'une vingtaine d'années et d'un jeune officier, son mari, qui n'avaient l'air, ni l'un ni l'autre, d'être livrés au démon des nerfs et à l'agitation des incertitudes. La jeune dame avait dans son estomac un joli petit chien qu'elle dérobait dans cette retraite à l'inquisition des surveillants du chemin de fer, et le petit chien avait la mine aussi résolue et aussi contente de la vie qu'eux deux. Enfin, me voilà sous ce climat un peu froid de Normandie. Il faut qu'il y ait bien longtemps que je n'y suis venu, car j'ai trouvé le parc et la maison plus petits que je ne les avais présents en imagination ; c'est probablement parce que M. Hausse-

mann ayant prodigué le gigantesque à mes yeux, tout languit auprès de ces formidables vilenies. Je suis, d'ailleurs, si détraqué dans ma santé que l'instinct stupide de conservation me rend un peu indifférent au souvenir de ces lieux où j'ai vécu si longtemps. Rien n'avilit l'homme comme l'état de valétudinaire. Je trouvais dures autrefois les doctrines de Rousseau contre ceux qui en sont réduits à se préoccuper de leur santé. Je commence à croire, comme lui, qu'il vaut mieux être mort que de ne s'appliquer qu'à ne pas mourir. Peut-être faudrait-il faire une Saint-Barthélemy des médecins qui nous donnent la tentation de nous soigner et de guérir; mais j'excepterais certainement M. Pondevaux.

Dites-moi de vos nouvelles, des nouvelles de M. votre père. Est-il irrité de la future géographie qui se prépare pour la France? Est-ce qu'à la prochaine session la Chambre et la Commission de la Chambre surtout seront assez hardies pour louer le gouvernement de ces négociations et de ces résultats : « Grâce aux soins de Votre Majesté, une puissance militaire, qui renouvelle l'empire germanique avec plus de force et d'unité, va couvrir la France de son ombre et de son glorieux voisinage ». Bien des gens trouveront que cette phrase doit être applaudie, et les

peuples s'en iront de la séance royale en racontant des merveilles, comme disait M. de Chateaubriand.

Voulez-vous m'excuser auprès de l'amiral, de M. de Viel-Castel, de M. Galos et de M. Marmier, sur la façon malhonnête pour eux dont j'ai quitté Paris ? Dites-leur bien que je ne savais pas un mot de mon départ un quart d'heure avant de m'en aller. Je leur écrirai, d'ailleurs, pour leur demander pardon, mais ceux qui n'ont point les nerfs exaspérés par dix ans de tortures, que savent-ils d'un pauvre animal comme moi ? Si vous trouvez M. Sainte-Beuve chez lui, vous lui direz de tout cela ce qui ne nuit pas trop à ma considération.

M. de Broglie est très-content d'être ici, nageant dans le loisir, c'est-à-dire dans le travail libre, au milieu d'une armée de livres en bon ordre. Il me semble qu'il va s'enrhumer un peu par le nouveau froid, mais je suis sujet à me faire des chimères sur la santé.

Adieu, mon cher ami. J'ai mal à la tête si vous voulez le savoir.

M. Pondevaux va-t-il les soirs vers le petit château de madame de Sévigné ? Je lui écrirai bientôt, mais un homme d'esprit qui habite Livry doit avoir toujours envie d'écrire le pre-

mier. Il est vrai que cet homme d'esprit a une dizaine de lits de malades sur les épaules, ce qui ne lui laisse pas toute la liberté de ses mouvements.

LXXII.

A M. DE LA ROZIÈRE.

Broglie, 21 août 1866.

M. de Bismark a une façon de parler qui vaut sa façon d'agir. C'est vraiment un homme en parfait équilibre. Il coupe paisiblement dans l'Allemagne avec un grand couteau de cuisine. Il prend les morceaux pour le dîner d'aujourd'hui, il en réserve d'autres pour les besoins futurs de la maison de Prusse, et il donne à tous l'espoir d'être mangés prochainement. Saint Louis, sous son chêne, avait une autre figure, mais n'avait pas plus d'autorité. Puisque les Anglais ne font plus, en politique, que des caricatures, ils ont de beaux sujets dans le présent moment. Lord Chatham et M. Pitt se seraient peut-être réjouis de ce qui se passe, mais s'en seraient mêlés davantage, à ce qu'il me semble.

Je me figure que Royat est un charmant pays. Je ne sais pourquoi il me reste dans les yeux une

gravure que je regardais avec admiration dans ma jeunesse. C'était « les sources de *Royat* ». Il y avait là une splendeur et une richesse de vie extraordinaires. Il est vrai qu'il faut se défier des admirations de la jeunesse ; elle met partout le feu qu'elle a en elle-même, et nos souvenirs d'alors, ou plutôt ce qui en fait l'objet, étaient colorés par une lampe ardente qui s'est éteinte ou qui du moins a furieusement baissé. Quoi que j'en dise, je suis pourtant de l'avis du marquis de Posa, dans le *Don Carlos* de Schiller : *Il ne faut pas oublier les rêves de sa jeunesse.* Seulement, il faut s'entendre. La jeunesse a la couleur, l'âge mûr a le dessin. C'est dommage qu'on ne puisse pas faire un peintre avec les deux.

L'Empereur a l'air triste, et il y a de quoi. Il a soulevé le monde et l'a laissé tomber. Tous les morceaux sont un spectacle pénible pour qui aime l'ordre.

. . . . . .

Vous avez suivi les pas de *Vercingétorix*. L'Empereur aussi avait beaucoup pensé à ce défenseur des frontières et de l'indépendance de son pays. Cela l'a peut-être distrait plus que de raison des affaires présentes.

Vous ne me dites rien de la société que vous trouvez à Royat. Y vit-on à la table d'hôte,

comme à Dieppe? Ce genre de vie est une loterie de chaque jour. On y gagne quelquefois; mais on reperd vite. Lisez-vous ou du moins avez-vous des livres? Par ce temps de chemins de fer, on peut toujours emporter une bibliothèque avec soi. J'ai connu un chirurgien anglais, c'était, je crois, le chirurgien du duc de Wellington, qui avait fait toutes ses campagnes avec deux cents volumes de littérature grave, ancienne et moderne. Voilà un homme par qui on aimerait être soigné dans ses maladies, et par qui on se ferait volontiers couper la jambe. En voyage, les livres tiennent compagnie, même quand on ne les lit pas. Ils sont là. Ce sont alors des amis à qui on ne dit rien pour l'instant, mais avec qui l'on s'entend. Les livres sont des gens de mérite, moins les défauts des gens de mérite.

J'ai médité tristement sur ce que vous dites de l'inconstance des amitiés, — et de ce qui fait souffrir instinctivement quand on ne les retrouve plus.

Adieu. Quels sont vos projets futurs. Dites quand vous revenez à Paris. J'ai peur que votre congé ne soit pas bien long.

LXXIII.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Broglie, 21 septembre 1866.

Je passe des journées si pénibles que je ne veux pas m'ébranler trop souvent les nerfs par la fatigue d'écrire. Il plaît au médecin de nommer tous ces maux, dont la nomenclature vous fatiguerait, une *névrose;* à la bonne heure. Je ne voulais que m'excuser de mon silence.

Vous voyez, de reste, ce qui résulte pour nous des exploits et des conquêtes de M. de Bismark... C'est un trait de la politique moderne de dire naïvement : J'ai besoin de ce Hanovre, donc, je le prends. Quand Louis XIV faisait de ces choses-là, il rendait cet hommage au bon droit qu'il prenait des prétextes ; il disait du moins : Vous n'avez pas payé la dot de ma femme, ou autre chose semblable, et, malgré cela, Guillaume III et toute l'Europe se sont levés contre lui et ne l'ont quitté qu'après lui avoir rogné les ongles et limé les dents. Aujourd'hui l'Angleterre regarde tranquillement prendre le Hanovre qui est le berceau de ses rois, et serre cordialement la main du roi de Prusse. Il est vrai qu'elle est

bien dédommagée par l'affaiblissement qui résulte pour nous de ce bouleversement de la géographie politique. Les gens tant soit peu éclairés sont indignés de la hardiesse de M. de La Valette à nous donner des phrases dépourvues de sens pour excuser ce qu'on a aidé à faire aux bords du Rhin ; mais il n'y a encore qu'un petit nombre de gens tant soit peu éclairés. Le gouvernement se sent pourtant mal à l'aise. L'un de ses amis, M. Granier de Cassagnac, lui conseille ouvertement dans son journal de prendre la Belgique pour s'indemniser, toujours par cette maxime nouvelle, qu'on professe hardiment, qu'il est libre à chacun d'arrêter la diligence quand la diligence transporte des valeurs dont on a besoin. Le même M. de la Valette n'est pas tendre pour les petits États, comme vous ne l'avez que trop lu, sans doute. Il vous dit avec candeur que le mouvement nouveau va supprimer l'existence de ces petites gens...

Paul est-il encore fatigué ? Que Dieu le préserve de tomber entre les mains de ses nerfs ! Ce sont d'abominables tyrans et dont on ne se défait pas par la volonté, tandis qu'on peut secouer les autres par la volonté. Mille tendres respects.

LXXIV.

A M. MASSON

Broglie, 6 octobre 1866.

Etes-vous seul encore au Vertbois? madame Masson est-elle revenue d'Orléans ? Il me semble que la vie est aujourd'hui plus agitée en tous sens que je ne l'ai connue autrefois. Personne ne peut rester quinze jours tranquille à la même place. La terre a perdu son équilibre ; les royaumes sont en danse; les saisons sont devenues comme folles ; le génie de l'Empereur qui semblait, il y a quelques années, nous promettre des digues aux inondations, n'a pas pu dire aux eaux : *Vous n'irez pas plus loin.* Les Prussiens sortent aussi de leur lit et sont aussi sourds que les flots. Si tout cela était arrivé en l'an 1000, on aurait vu là de nouvelles raisons de croire à la fin du monde ; mais le monde a la vie beaucoup plus dure que les particuliers. J'espère que vos bois sont moins tristes que ceux qui m'entourent. On nage dans un brouillard qui obscurcit tout et vous casse bras et jambes par son humidité tiède. Par ces températures malsaines, l'esprit aussi fait le gros dos comme ces oiseaux qui

n'ont cœur à rien. C'est dans un temps pareil que madame Sand s'écriait dans les *Lettres d'un voyageur* : Voici l'hiver, la nuit, la mort!

Enfin, vous avez la consolation de lire tout ce que la littérature a de plus brillant dans toutes les langues à mademoiselle votre fille. Jouit-elle beaucoup de cet autre Delille de l'antiquité qu'on nomme Ovide? Il a encore plus d'éclat, plus de fécondité de développements, et, par moments, plus de force de style que l'auteur de l'*Imagination*. Je ne méprise ni l'un ni l'autre de ces brillants faiseurs d'aquarelles, mais je cherche pourquoi vous ne vous êtes pas plutôt arrêté à Virgile. Il est, dans l'*Énéide*, d'une lecture aussi facile qu'Ovide, et il est un bien plus grand maître pour instruire l'imagination, l'orner et la diriger. A votre place, je ne serais pas sorti de l'*Énéide* que je n'en eusse terminé la lecture. La jeunesse, d'ailleurs, ne sait pas, en France, ce que c'est qu'un livre de l'antiquité lu d'un bout à l'autre. La mémoire des jeunes gens ressemble aux deux volumes des extraits de littérature de Noël. On leur montre un œil de Virgile, un nez d'Ovide, une main d'Homère, un bras de Sapho, une jambe de Cicéron, un sourcil d'Horace, et on nomme tout cela la littérature grecque et latine. Ne voilà-t-il pas une belle con-

naissance des figures de l'antiquité? Ils n'ont pas la moindre idée de l'économie et des proportions d'un livre chez les anciens. Il est vrai qu'on en agit de même avec eux pour la plupart des livres français, sauf les grands ouvrages ennuyeux comme Rollin, qu'on les oblige à lire intégralement. Ce n'est pas à vous, au moins, que j'adresse tous ces reproches ensemble, mais je me laisse, à ce qu'il paraît, emporter par mon sujet. Ce que je veux vous adresser directement, c'est une prière de parler dorénavant d'*Alzire* avec plus d'égards. Quel plaisir avez-vous à chasser un pauvre homme que poursuivent toutes les vieilles dames du faubourg Saint-Germain à qui leur confesseur a commandé cet exercice salutaire? Que vous a fait

> L'appareil inconnu pour ces mortels nouveaux
> De nos châteaux ailés qui volent sur les eaux ?

Après tout, les trois quarts des vers de cette pièce sont restés dans la mémoire des hommes, et c'est quelque chose. Il n'en est point tout à fait de même du *Siége de Calais,* que vous lui comparez, mais j'abuse de ce que la solitude vous fait goûter de tout *dente superbo.*

Je crois bien, comme vous, que l'Adresse du commencement de la session n'est point prati-

cable. On trouve plus simple de la supprimer que de subir les *moxas* de M. Thiers sur des points déjà si douloureux. L'opposition elle-même sera embarrassée. Il est grave de paraître commencer la guerre quand on n'est pas prêt pour la guerre. C'est le génie de ce gouvernement-ci d'amener les choses à des crises où les adversaires n'ont plus envie de s'en mêler.

Adieu, mon cher ami. Si vous voulez le savoir, je me porte toujours très-mal.

LXXV.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 26 octobre 1866.

Je voudrais bien que mes lettres ne fussent pas si monotones, chère madame ; elle commencent toujours par des lamentations sur l'état de ma santé. Il faut certainement qu'elle soit en bien méchant état pour que j'aie tant tardé à vous écrire et à vous demander de vos nouvelles. Je ne sais plus où vous trouver à cette heure...

Pour la guerre, vous la cherchez, madame, car je n'ai pas dit du tout et jamais que la guerre

était mauvaise en soi. J'en suis si loin, que je tiens qu'il nous faudra quelque jour aller demander aux Prussiens d'être moins familiers et de ne pas tant s'approcher de nous sans permission. C'est à ce point que nous ont amenés les savantes combinaisons de notre politique extérieure ; mais je n'aurais pas le goût que j'ai vu naître en France de la guerre pour la guerre. Depuis que nous avons découvert que la guerre était un sacerdoce et que rien ne ressemblait plus à un bon prêtre qu'un sous-lieutenant de dragons, nous avons facilement admis qu'on pouvait faire la guerre sans beaucoup de motifs, comme un exercice utile à la santé de l'âme et du corps. A entendre M. de Molènes après M. de Maistre, il semble qu'il manque quelque chose à un homme, si vertueux qu'il soit, s'il n'en a pas tué cinq ou six autres de sa main sur le champ de bataille. Il est possible que les âmes s'amollissent dans les douceurs de la paix, mais elles paraissent bien s'endurcir dans les rigueurs de la guerre. L'emploi habile de la force donne le goût de la force. Les Français, qui ont particulièrement le génie militaire, sont obligés de se tenir à quatre pour ne pas admirer la force qui les écrase. Les Anglais sont bien le contraire. Ils n'aiment pas le militaire ; ils ont bataillé deux

cents ans pour n'avoir pas de troupes réglées, et ils ont gardé le souvenir du droit que nous avons à peu près perdu. Tout cela se tient plus étroitement qu'il ne paraît. Il n'est pas bon de faire trop sentir aux peuples la poésie de la force régulière. Le premier Empereur était surtout admiré chez nous parce qu'à toute objection il disait : *Mon cheval est à la porte tout sellé et vous aurez de mes nouvelles avant peu.* Beaucoup regardaient comme un demi-dieu un homme qui pouvait ainsi fouler le bon droit sous le sabot de son cheval. Vous surprendrez encore ce sentiment et cette sensibilité même désintéressée pour le plus fort, le plus hardi, le plus au-dessus de tous les scrupules dans l'emploi des armes, parmi beaucoup de nos compatriotes. C'est une des raisons pour lesquelles les demoiselles n'hésitent guère entre un officier et un avocat ; mais tout cela dit, une bonne guerre pour une bonne cause est bonne. A ce point que je compte avec quelque anxiété le nombre de fusils à coulisses que nous faisons fabriquer.

Sans nom n'a que l'intérêt, c'est-à-dire le dernier des plaisirs littéraires, mais, comme vous le dites mieux que moi, il y a bien du talent à faire croire l'impossible possible... Lisez-vous M. de Lagardie? Il avait ou elle avait l'autre jour

un article plein d'esprit sur la différence entre les romans anglais et les romans français, la différence entre ceux qui disent ce qu'ils sentent et les autres qui disent ce qu'ils croient devoir sentir pour faire effet. M. Topffer, de Genève, dont vous avez peut-être lu les romans, a fait une suite de caricatures qui rendent bien cette préoccupation misérable d'agir et même de penser comme le monde. C'est ce *croit devoir* qui est la plus grande maladie de la race humaine, mais elle est providentielle et elle a pour but de maintenir l'ordre dans la société et la subordination du tout sur les parties.

LXXVI.

A M. PISCATORY.

Paris, 6 novembre 1866.

Mon cher ami, c'est un peu trop que d'avoir un grand chagrin et d'être souffrant comme vous l'avez été. Le distributeur des biens et des maux n'est pas toujours, à ce qu'il semble, d'humeur clémente. Je dis à ce qu'il semble, car je crois qu'il faut être extrêmement sobre dans l'explication des desseins de Dieu. On s'expose à

dire beaucoup de sottises quand on en parle avec assurance. Voici les temps prédits par la Sibylle qui s'accomplissent, et, le mois prochain, il n'y aura vraisemblablement plus un Français sur les sept collines vaticannes. Comme le Pape paraît le moins décidé des hommes, en même temps qu'il est assez libre, il est probable qu'il n'en sait rien lui-même et que les événements s'arrangeront tout seuls, comme ils font, du reste, depuis quelque temps presque par toute l'Europe. Quand les chats sont sortis, les rats dansent. Il n'y a que M. de Bismark qui ait l'air d'un chat, mais il n'y a que six mois qu'il a cette mine-là et il n'a eu affaire qu'à des imbéciles, si la constitution me permet de le dire tout bas. Pour M. Prévost-Paradol, il le dit tout haut sans hésiter dans sa préface à ses lettres extraites du pauvre défunt *Courrier du Dimanche*. C'est un joli trait d'audace et aussi de talent; mais je m'impose, et on doit s'imposer, de n'en pas dire grand'chose jusqu'à ce que les délais raisonnables soient passés pour M. le procureur général. Il fallait pourtant bien que quelqu'un dît les choses et les dît ouvertement, car une nation ne doit pourtant pas souffrir un pareil affront et se laisser exposer à de si grands périls sans rien dire; mais les Français sont pour la plupart attaqués

de la maladie de la race porcine, comme on dit dans les concours régionaux; ils ne sentent rien. Cela se nomme, n'est-il pas vrai? la ladrerie, et c'est, je crois, un cas rédhibitoire. J'espère que vous avez ce dernier petit volume de Paradol avec l'article sur Sardou, qu'il a mis dans le dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes;* cela fait un bouquet à Chloris, qui la fera éternuer si elle n'est pas *ladre* aussi, ce qui pourrait bien être. Pour l'auteur de l'article sur le *parti libéral,* j'avoue que je m'attendais à mieux. Je n'ai jamais reçu de douches d'eau froide sur la tête ; je me figure que c'est une sensation pareille que j'ai éprouvée en lisant ces pages ; je comptais que l'iniquité et la sottise allaient recevoir quelques bons coups de fouet, comme l'occasion le demandait, et, à ma grande consternation, j'ai lu que quand tout le monde avait tort, tout le monde avait raison et l'on m'a fait remonter jusqu'au déluge pour me montrer qu'il était bien simple que les Prussiens occupassent toutes les forteresses qui nous menacent du côté du Levant :

Ah ! le petit babouin !
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise !

Je vous jure que j'ai été consterné de ce froid et

indifférent discours dans des circonstances si pressantes et si pénibles.

Je ne me savais pas si disposé que je me trouve à une sorte de chauvinisme. Je pense à chaque heure du jour que les Allemands sont en face à la porte de Metz, de Strasbourg, de Belfort. Il faut maintenant que la commission des maréchaux frappe du pied la terre et en fasse sortir un million d'hommes armés. Cela se peut, mais cela ne se fera pas sans douleur. Après tout, il est nécessaire que la nation sache de quoi il s'agit ; les idées les plus simples ne lui montent pas très-vite à la tête, si on ne lui demande des hommes ou de l'argent. Il paraît que les termes de la convocation de la commission : *pour aviser à la défense du territoire*, ont été pris par beaucoup en Algérie pour une menace prochaine d'invasion des Prussiens. Il est certain que le tour de phrase n'est pas heureux, mais il était certainement inspiré par des égards pour la Prusse, et à l'effet de dire nettement qu'il ne s'agissait pas de lui faire la guerre. Ne pas lui faire la guerre aujourd'hui, je le veux bien, mais je tiens que nous n'avons qu'une chose à faire en prenant notre temps, c'est de prendre sans cérémonie la rive gauche du Rhin.

Le Rhin lui seul peut retremper nos armes,

et quand nous aurons cette barrière dans toute sa longueur, nous serons moins en sûreté qu'aux jours où l'Empire germanique était bigarré de pièces et de morceaux qui ne lui permettaient pas, à beaucoup près, de se mouvoir comme un seul homme. Et de penser qu'il y a des sots en France, des sots de tous les rangs, qui ont conseillé bénévolement à l'Allemagne de se ramasser en un corps plus souple et plus agile afin de pouvoir plus aisément nous donner une volée dans l'occasion ! L'Empereur avait bien raison de dire, en d'autres termes, dans un de ses beaux discours aux Chambres : *Il n'y a qu'en France qu'on ait de ces belles lubies désintéressées !*

Comme vous dites, on tient que la commission n'aura guère à délibérer et que le plan pour la nouvelle organisation de l'armée est tout arrêté. C'est probablement M. le général Fleury dont le génie a présidé à cette rénovation. On se rassure quand on pense qu'il est vraisemblablement l'ange gardien de la France. De quoi aurions-nous donc peur ?

On dit bien que la Prusse et la Russie sont disposées à entrer en affaires. Cela doit redoubler le sentiment de notre sécurité.

Oui, les savants disent que le *Cosmos* est une revue exacte des sciences modernes, mais assu-

rément elle n'est bonne qu'à ceux qui en savent autant que l'auteur. Le livre ressemble à sa conversation ; quand il parlait de quelque histoire scandaleuse de Paris, il enveloppait son récit dans des parenthèses qui embrassaient les femmes du pôle sud et du pôle nord, et du Spitzberg, et de la Guinée, et de la mer d'Azoff. Il faudrait tout savoir pour bien entendre seulement les cent premières pages du livre. J'ai lu attentivement une revue des peintres de la nature depuis Homère ; cela, où j'entends quelque chose, m'a paru léger et commun. J'ai admiré ce que je n'entends pas.

M. de Broglie vous dit bien des amitiés. J'ai fait votre commission auprès de lui. Il sait bien que vous n'êtes pas indifférent à ce qui lui arrive.

Adieu, mon cher ami. Pardon de ce manque de papier.

LXXVII.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 6 novembre 1866.

Si vous aviez le temps de lire, dans ces jours de paquets et de visites, je vous dirais de faire

prendre à Genève une dernière publication de M. Prévost-Paradol, intitulée *Lettres politiques*. C'est le recueil de ses derniers articles dans *le Courrier du Dimanche*. Ceux-là, vous les avez peut-être lus, mais il a fait précéder ces articles d'une préface composée de vitriol et de vin de Champagne qui ne sera pas une boisson rafraîchissante pour les pouvoirs constitués. Les événements de cette année, dans la politique extérieure, y sont jugés avec une sincérité qui peut se nommer de l'intrépidité. Il y a les deux signes que Bossuet donne à Luther comme la marque de la bête : *la violence et la moquerie ;* mais c'est une violence selon la sagesse, qui permet les saintes colères, et une moquerie qui ne brûle que l'orgueil, la vanité et la sottise de ceux qui ont laissé venir à nos frontières un million d'hommes qui obéissent à une seule puissance et qui ont un million de fusils que d'autres n'ont pas.

On a nommé, ainsi que vous l'avez vu, une commission de maréchaux, de ministres, etc., pour aviser à la sûreté de notre territoire. Il faut dorénavant un million d'hommes armés à la France. C'est beaucoup plus du double de ce qui nous était nécessaire autrefois. Je suis porté à croire que, de quelque temps, on ne nous dira plus que les gouvernements précédents n'ont

eu nul souci de la sécurité de la France. Je suis d'avis que si un homme est assez hardi pour nous complimenter aux dépens de nos devanciers, on lui donne une couronne murale ou obsidionale ou civique pour ce trait d'audace. Il ne faut pourtant jurer de rien, et il y a des hommes bien intrépides dans la platitude.

La maison d'ici est toute triste de l'idée qu'elle sera renversée le 15 avril prochain. Jouissez un peu de ce que Coppet n'en est pas là et n'a pas cet Haussmann à sa porte pour dire : *dans quarante jours Ninive sera renversée.*

LXXVIII.

A M. PISCATORY.

Paris, 18 novembre 1866.

Mon cher ami, ces chiens de froids qui commencent ne sont pas pour vous remettre ; ils vous crispent les gens des pieds à la tête, comme les événements du monde politique. Bossuet dit quelque part : *l'homme laisse passer l'hiver du siècle,* nous engageant ainsi à prendre patience ; mais probablement les hivers de Bossuet étaient des printemps en regard de ce que nous voyons.

D'une part, les gens du XVII^e^ siècle avaient la peau dure (sauf madame de Longueville, suivant le hardi témoignage de M. Cousin) ; 2°, les gens du XVII^e^ siècle n'avaient pas douze cent mille hommes armés de fusils d'un nouveau goût établis à notre porte. Marlborough et le prince Eugène n'étaient que des giboulées passagères en comparaison de ce corps bien bâti qui a deux millions quatre cent mille bras obéissant sans contrôle à une seule volonté. Il faut être vraiment bien malin pour avoir amené un pareil état des affaires ! c'est là quelque chose de bien distingué dans le genre bête.

C'est dire assez que nous ne pouvons pas grand'chose pour les pauvres Grecs. Ils ne sont pas heureux, mais enfin ils ont eu l'esprit de n'être pas encore en servitude et on ne peut pas en dire autant de tout le monde.

A ce propos, je crois voir d'ici ce que l'on nous dira le mois prochain sur cette révolution de territoires qui s'est faite à notre vue et à notre nez dans l'Europe. Ce n'est pas une œuvre facile que de rendre ses comptes sur ce sujet-là, mais la rhétorique, même la plus vulgaire, a des ressources vulgaires dans son sac. Qu'avez-vous à répondre et à redire si l'on vous dit : « La Prusse a sans doute beaucoup engraissé cette année et sa force

musculaire s'est fort améliorée; la France n'a pas voulu la faire maigrir, parce que les idées nouvelles ne permettent pas de procurer le mal des autres pour son bien; la France peut voir sans les craindre les progrès de toutes les nations voisines; ses héroïques soldats sont des digues que nulle inondation ne pourrait surmonter?» Après quoi, le discours peut passer aux inondations du département de l'Isère ou du Cantal et tout le monde applaudira. La France peut bien se battre pour des idées, même pour des lubies, mais elle n'a plus la bassesse nécessaire pour se battre pour ses intérêts. Ce sont les pures doctrines de Télémaque ; Machiavel prescrit aux princes de parler beaucoup de la vertu et du désintéressement quand ils ont manqué leur coup.

On délibère à Compiègne sur l'organisation de l'armée. Je ne sais si la combinaison nouvelle pèsera assez sur la nation pour lui faire comprendre où en sont arrivées ses affaires étrangères. Elle n'entend pas à demi-mot, ne se souciant pas, d'ailleurs, d'entendre ni de prendre des partis. Ce qui est certain, c'est que l'idée du génie qui présidait à nos destinées ne tient plus tant de place dans les imaginations. Les poissons qui se trouvent dans ces longs filets qu'on tend sur la

mer de Naples perdent quelque chose de leur enthousiasme pour les chefs qui les ont guidés jusque-là en partant du golfe du Mexique, comme font les thons et autres bêtes. Un ver luisant regardé au grand jour n'impose pas beaucoup. Il renaît donc une certaine liberté de jugement autour des vers luisants. Ces drapeaux qui reviennent de Rome et du Mexique, cette attitude altière de l'Italie devant nous, ce pas régulier de douze cent mille hommes qui font l'exercice sur les deux rives du Rhin, tout cela ébranle les faibles qui ne peuvent pas croire qu'un homme a encore des tours dans son sac quand son sac est retourné : *Ah! ah!* dit Voltaire à M. de Pompignan, *vous ne m'aviez pas dit que vous n'étiez qu'un sot!* Un homme qui a l'air robuste prend un enfant dans ses bras ; il le fait sauter, le lance en l'air, le rattrape une première fois et l'enfant est fou de joie et rit de tout son cœur ; mais si le monsieur finit par le laisser tomber, l'enfant devient pour le moins extrêmement sérieux.

Je parle par similitude parce que les temps sont durs. M. Thiers ne parlera probablement pas par similitude. Les avis sont partagés sur la question de savoir si l'on supprimera l'adresse ; suivant moi, les gens battus de l'oiseau remettent les décisions au lendemain, et, de jour en jour, on

arrivera à faire comme l'an dernier, comptant sur la voix puissante de Démosthène Rouher qui a dit l'année passée d'une voix puissante que nous ne souffririons jamais que Bade, par exemple, fût militairement aux ordres de la Prusse ; à bien plus forte raison probablement le Hanovre, la Saxe, la Hesse, le Nassau, la Bavière tout ensemble.

LXXIX.

AU MÊME.

Paris, 2 décembre 1866.

Je vous trouve un peu froid pour M. Beugnot. Il n'est certes pas de la race des héros, mais il a le don de remarquer le côté comique des choses et de les rendre avec fidélité, et, si on peut dire ainsi, avec une certaine lourdeur fine. Je dis *lourdeur,* car son style est pesant; ce n'est certainement rien qui ressemble au tour des mémoires du chevalier de Grammont, mais nous n'avons pas le droit d'être difficiles par la prose qui court. Ne trouvez-vous donc pas toute l'histoire du collier bien racontée ; et le conseil tenu à Gand lorsque M. de Talleyrand répond à M. le comte d'Artois : *Je le crains, mais la vérité l'emporte ;* et l'a-

necdote de la pauvre femme dont la maison brûle à peu près sous les yeux du roi Louis XVIII, qui ne pense qu'à un coulis de lapins, et toutes les scènes du ministère Fouché ; et les postes assurées personnellement par le même Louis XVIII à M. Beugnot et promises dans le même quart d'heure à M. de Vitrolles ; et Jean Bon Saint-André sur le Rhin ; et la mort de Clavières à la Conciergerie, je crois ? J'avoue que la délibération sur la Charte est ennuyeuse, mais je voudrais bien ravoir cette Charte. A ce propos, les sages conseilleraient à notre Empereur de prendre ce moment pour donner l'acte additionnel aux constitutions de l'Empire qui en ont bien besoin. C'est en effet le cas ou jamais de détourner les idées de ses peuples des énormes bévues qu'il a poursuivies et menées à fin dans ces dernières années. Des ministres responsables, une certaine liberté de presse, une certaine liberté de discussion, adouciraient les esprits chagrins et les détourneraient des lamentables contemplations que leur offrent les bords du Rhin, le golfe du Mexique, la toute-puissance de M. de Bismark, un Empereur qu'on cherche, comme une épingle dans sa fuite, et une pauvre Impératrice folle à Miramar des suites de nos savantes manœuvres politiques. Le conseil des sages me paraît bon !

seulement, les malades ne se décident pas aisément à avaler la drogue qu'ils détestent le plus au monde. Il y faut être contraint par la nécessité, cette garde-malade impérieuse. On croit et on nie également le prochain voyage de l'Impératrice à Rome. La démarche serait un peu singulière sans avoir beaucoup d'inconvénients. Ce ne serait guères qu'un pèlerinage et une visite à un malade à qui on n'a pas de secours à apporter, mais le clergé serait sensible peut-être à cette attention. M. votre oncle [1] est, dit-on, d'une humeur de dogue en voyant que rien n'avance ni dans la commission ni dans les sous-commissions pour l'armée. Il n'est pas probable que Minerve sorte tout armée de ces délibérations qui se tiennent à la cour du roi Petaud. J'imagine que le premier soin sera de ne pas prendre de mesures assez énergiques pour laisser voir à la foule que nous sommes dans de grandes difficultés de politique extérieure. L'augmentation du chiffre de recrutement ne réjouira pas le cœur des agriculteurs. Un trait commun à toutes les enquêtes sur l'agriculture dans les départements: C'est, 1° une plainte uniforme contre l'élévation du chiffre de l'armée, 2° la désertion des ouvriers des campagnes pour le travail d'embel-

1. M. le maréchal Baraguey d'Hilliers.

lissement ou d'enlaidissement des villes, 3° l'énormité des droits d'enregistrement.

Voilà M. de Barante mort. Il ne reste pas beaucoup de gens d'autant d'esprit, et de ce tour d'esprit, et de cette grande éducation faite par les événements où il avait figuré. Le sous-préfet de l'arrondissement de Thiers a interdit sans cérémonie la publication du discours d'Albert de Broglie. Voilà un homme bien vigilant.

Ne m'avez-vous pas dit que vous lisiez Gröte? J'ai mis la main sur trois gros volumes in-8° en petits caractères qui sont l'analyse des dialogues de Platon. On voit que les Grecs étaient occupés à bien des choses qui n'intéressent ni M. Pereire, ni M. Rouher, ni le prince Napoléon, ni l'Empereur. Adieu, bien des tendres respects à toutes celles qui ont un peu vécu sous le ciel de la Grèce.

LXXX.

AU MÊME.

Paris, 17 décembre 1866.

Mon cher ami, quoique vous soyez en bonne et aimable société, ces jours noirs de l'hiver sont bien longs à passer dans les solitudes assez

désolées de la campagne, et je suis sûr que vous vous abrutissez dans les lectures, comme disait un brave homme du faubourg Saint-Germain à des hobereaux de province : *mon fils cadet s'abrutit à lire, mais l'aîne est un joli buveur.* Les lectures bonnes ou mauvaises ne vous auront pas manqué ces temps-ci ; le beau traité sur l'athéisme, par Mgr Dupanloup ; les *Odeurs de Paris*, par l'élégant défenseur de l'Église qu'on nomme M. Veuillot et le roman de madame de Boigne. Quant à M. Veuillot, je ne suis pas surpris que son livre ait un grand succès ; les mères en interdiront peut-être, et avec raison, la lecture à leurs filles, mais les jeunes gens y puiseront toutes sortes de renseignements sur Paris, qui peuvent leur être agréables, s'ils ne leur sont utiles. Comme le goût a abandonné tous les partis et qu'on ne sent quelque chose que sous la forme d'un coup de poing ou d'assommoir ou de casse-tête, bien des gens de tous les partis tiennent à rendre cette justice à M. Veuillot qu'il est un écrivain puissant. Pour moi, n'ayant pas visité les égouts de Paris, que vont pourtant admirer les belles dames, je tiens que je les ai vus, ayant lu ces *Odeurs de Paris*, mais avec un petit pot de chlorure de chaux à côté de moi, durant cette lecture.

Je voudrais laisser une page de blanc avant d'arriver à madame de Boigne, de peur que sa robe ne soit ternie par ce singulier voisinage. Pour commencer par tout le bien que je pense (et je voudrais en penser beaucoup l'ayant toujours trouvée aimable), ce roman a bien la marque d'un esprit juste, élégant, sensé; les peintures de ce pinceau mesuré, nuancé, sont éclaircies par une lampe d'albâtre d'un jour très-doux; mais cette machine qu'on nomme un roman dans le vrai sens du mot demande plus que le goût délicat et timide d'une maîtresse de maison qui reçoit bien tout le monde en faisant acception des personnes. Les plafonds ne vont pas sans une certaine *furia francesa* que ne réclament pas les miniatures, c'est-à-dire les portraits qu'on regarde exclusivement en famille. Il manque à *Une passion dans le grand monde,* l'invention, la nouveauté des caractères, ou des nouvelles observations dans les caractères. Il n'y a là ni feu ni lieu, c'est-à-dire ni passion ni personnes qui restent dans l'imagination; si on ôtait tout ce qui est traditionnel, ou très-imité, ou très-connu, il ne resterait que ce que je vous dis en commençant, quelque chose de juste, de fin et de mesuré. Ce n'est peut-être pas assez. Le jugement public est assez partagé. Quelques-uns

sont frappés de la hardiesse des opinions, de l'indépendance contre les idées du beau monde, de ces figures de bonapartistes prises par le beau côté et de beaucoup de témérités contre l'esprit ancien. Pour moi, j'avoue que j'attendais un peu plus de pénétration sur la société et dans le style, qui, d'ailleurs, n'est pas mauvais, quelque reflet de la manière d'écrire d'il y a cinquante ans. On loue volontiers dans mes environs cette mort de madame de Romivrière que vous aimez et la présentation de Romuald au roi, au comte d'Artois, à madame la duchesse d'Angoulême; enfin, de toutes ces opinions, il résulte que l'ouvrage n'est pas mal pris et, ce qui est plus décisif, on me dit qu'il s'en est vendu beaucoup d'exemplaires.

Vous voyez que nous allons accoucher de douze cent mille hommes. C'est un accouchement laborieux. Bien qu'on dise que la loi sera sans efficacité, je l'aime mieux que pas de loi du tout, par cette raison que la population ne saura pas que sa situation en Europe est changée et sa sécurité elle-même en cause si elle ne sent sur elle le joug de l'armée active, de la réserve et de la garde nationale mobile. Aussi tout le monde, pour se dérober à la nécessité, commence-t-il à dire que c'est avoir peur de son ombre

que de craindre les entreprises des Prussiens. L'opposition elle-même sera portée à profiter de ce que la loi est mal tournée pour la repousser et éloigner de soi l'obligation de réclamer une armée qui puisse fixement regarder ce téméraire de Bismark. C'est par ces faux-fuyants, ces gaucheries et ces temporisations qu'un jour on sera étonné d'avoir une querelle dangereuse sur sa frontière de l'Est ; en attendant, il est probable que Jonhson n'a pas ménagé notre amour-propre sur le Mexique. Je le conclus de plusieurs choses et en particulier du soin de remettre à demain pour nous la communication des passages du discours du président des États-Unis qui nous concernent. Le discours est pourtant arrivé par bateau.

Adieu, mon cher ami, on va bien dans nos quartiers. Dites-moi quelque chose de cette chienne de fièvre qui vous tracasse sourdement.

LXXXI.

AU MÊME.

Paris, 15 février 1867.

Que vous dirai-je, mon cher ami, sinon que

je vous remercie de votre très-bonne et aimable lettre, qu'en vérité j'ai maintenant quelque embarras de mes plaintes et que je vous prie de les oublier.

Qui n'est pas embarrassé, c'est l'Empereur. Il a débité hier d'un front serein les plus incroyables folies. On a écouté ce délire froid avec un morne silence et les bras tombaient à ses plus zélés partisans de cette politique étrangère, étrangère surtout aux premiers éléments du bon sens. Je ne crois pas qu'il y ait dans les archives d'aucun royaume un document émané du souverain qui ait ces marques d'aberration. Quand Georges III, s'adressant à la Chambre des communes, disait : *Messieurs et Paons*, il avait une maladie aiguë et, après tout, le reste de son discours était plus sensé que ces considérations d'hier au matin sur l'état de l'Europe. Il est vrai qu'il est très-difficile d'en déterminer le sens précis, et on n'y voit clairement qu'une chose, que ce sont les rêves de l'écolier de Faust. Pour la partie qui touche à l'intérieur, les concessions (puisqu'il faut accepter des concessions en fait de liberté), les concessions sont assez nettes, et on les croit sincères dans un certain sens. Je ne suis pas de ceux qui commencent déjà à en avoir peur, mais je comprends ce que disent les gens ultra-pru-

dents : mettez deux chevaux de renfort sur une pente, quand il n'y a pas de cocher, que dis-je, quand il y a un cocher qui tire à droite au lieu de tirer à gauche, et réciproquement, cela n'est pas encourageant pour s'endormir dans la voiture. Quand Casimir Périer était dans l'agonie en 1832, il disait d'un air sombre et d'une voix triste : quel malheur ! le président du conseil est fou !!!

Les flambeaux sont allumés et la messe du Corps législatif va commencer. J'attends beaucoup le discours et j'attends beaucoup du discours de M. Thiers, au prône de cette cérémonie. Il n'a que trop beau jeu, et il n'aura que trop raison, c'est là la difficulté.

Vous vous faites aisément l'idée du découragement de tous ceux qui n'ont pas renoncé à la qualité de citoyen français quand ils ont entendu ces vues idiotes, romanesques, sur les rapports de la France avec l'Europe, et sur ces plans d'une fédération universelle, et sur cette réunion des petits États aux grands. Quel malheur ! Le président du conseil est fou !!!

Quelles nouvelles avez-vous de Grèce ? Voilà que les pauvres sept îles sont secouées par un tremblement de terre. Saint-Marc-Girardin ne me répond toujours pas. Si les reines déchues me

faisaient des compliments, je ne serais pas si lent à leur répondre. On dit que les deux volumes de ce journaliste négligent sur les fables de la Fontaine sont charmants. Il ne me les a pas envoyés, comme de raison, mais Albert, qui les a achetés, dit qu'il y a beaucoup d'agrément, d'esprit, d'observations fines et beaucoup de la simplicité de style qui manque à M***, le héros littéraire du jour. Il paraît que depuis dix-huit ans, presque personne n'a plus l'oreille juste et que le sentiment des sept notes primitives de la musique et des sept rayons du prisme sont perdus, avec le bon sens. Figurez-vous le roi Louis-Philippe faisant, il y a vingt ans, le discours de l'Empereur. L'auditoire serait tombé à plat de surprise. On s'accoutume lentement à l'absurde ; pourtant cet absurde d'hier a été trop fort.

> Si je tenais en main le monde et la nature,
> Et si je les laissais tomber, quelle aventure ! !!

Et nous y voilà cependant !

LXXXII.

AU MÊME.

Paris, 1er avril 1867.

Avez-vous entendu comment le désordre se met jusque dans le conseil des princes? Voilà M. Walewski qui succombe sous les coups de M. Rouher qui prend, à ce qu'on assure, des airs de maire du palais. Avez-vous vu comme le *Moniteur* fait de secs et froids adieux au président de la Chambre? En vérité, je lui porte quelque intérêt. Je dirai qu'il ne présidait pas bien, mais il avait le désir d'être impartial. Les relations avec lui étaient agréables et faciles. Il n'a jamais beaucoup abusé de sa position; il tombe pour avoir été du bon côté du gouvernement, si le gouvernement a un bon côté. On dit qu'il ne veut pas rentrer au Sénat, ni être envoyé comme ambassadeur à Rome, à moins qu'on ne lui donne une compagnie pour défendre le Pape au besoin. Le malheur est qu'il n'est pas accoutumé à vivre sur les pauvres douze mille francs du Corps législatif. La vie est bien difficile à présent pour ceux qui ne savent pas vivre de l'air du temps. Quoi qu'il en soit, le petit discours de M. Walewski est un signe

particulier des temps. Il accuse une manière de penser de quelqu'un, ce qui n'est pas de coutume sous les gouvernements absolus ; il fait allusion au secret des coulisses de ce théâtre de marionnettes, et cela n'était encore jamais arrivé. Il est visible pourtant que la discorde se glisse dans cette machine dont on avait graissé les rouages à si grands frais. On se sent affranchi par l'incapacité du moteur. La honte de tout ce qui vient d'arriver au dehors a pénétré dans le sein du gouvernement et paraît sur son front. Tous les étages de fonctionnaires en ont une conscience vague, et le public est aussi travaillé d'une certaine inquiétude. Seraient-ce des giboulées de mars ou des signes de tempêtes? Il est probable que ce ne sont encore que des giboulées. Les grandes masses ne se réchauffent et ne se refroidissent que très-lentement. Il faut quinze jours à certains boulets pour réfroidir tout à fait. On prend ce renvoi de M. Walewski comme un commencement de réaction contre le pauvre petit mouvement libéral du 19 janvier, mais, bien que Dieu ne nous ait pas donné la loi de la presse qui n'est pas encore votée, et que le diable ne nous l'ôtera pas, la honte fait perdre l'audace et quand nous montrons M. de Bismark à nos maîtres, ils baissent les yeux et

nous passent quelques fantaisies pour nous faire taire sur leurs méfaits.

Aurons-nous ou n'aurons-nous pas Luxembourg? devrons-nous ou ne devrons-nous pas démanteler la citadelle après y être entrés ? Tout ce qui ne serait pas possible en d'autres temps se peut très-bien à cette heure, mais le public prend la chose en moquerie et quelqu'un disait l'autre jour à propos de cette acquisition : *quand un chasseur novice n'a rien tué dans la journée, en rentrant au logis il achète un lièvre d'un braconnier pour qu'on ne se moque pas de lui à la maison.* C'est un jeune fonctionnaire qui parlait ainsi et on lui doit de ne pas le nommer.

L'écrit du général Trochu est tombé comme une bombe devant le projet de loi et l'Empereur a pourtant déclaré, l'autre jour, à des députés, qu'il fallait ce projet ou rien, et qu'il fallait qu'il fût bien convaincu de sa nécessité puisqu'il bravait l'impopularité qu'il ferait tomber sur lui. Il y a du Catinat et du maréchal de Saxe dans ce général Trochu. Il ne ménage rien ni personne et tout cela avec une vraie modération dans le fond comme dans la forme. Cette sortie en faveur de la vérité est un beau fait d'armes ; elle ne l'aidera pas néanmoins à devenir maréchal de France. Il a fait cela comme on monte à l'as-

saut, non pour son plaisir mais parce qu'il y a dans ce livre bien des vues originales et profondes. Les effets d'un service trop prolongé sur le soldat, la nécessité de renouveler souvent, sinon les cadres, du moins le gros d'une armée permanente, tout cela est d'une analyse et d'une observation singulièrement sagaces.

On dit M. Villemain malade. J'espère qu'il ne va pas faire une nouvelle vacance à l'Académie. Faites donc vos *Économiques*. Faites des notes tous les jours, les plus développées qu'il se pourrra et, un beau jour, avec un bout de fil, vous coudrez ces feuillets et ce sera un livre et un livre intéressant et original. Le général Trochu n'a pas procédé autrement; ce sont des notes faites en Crimée, où le papier était rare ; en Italie où on était pressé d'affaires ; en Afrique, du côté d'Isly. Je crois que les hommes qui écrivent sont ceux qui profitent des petits moments. On n'a jamais son temps devant soi comme une ménagère a une longue pièce de toile. La vie ne donne que des petits carrés d'étoffe, mais les gens industrieux font avec cela de belles courtes-pointes qui sont pourtant tout d'un tenant.

LXXXIII.

AU MÊME.

Paris, 13 avril 1867

Mon cher ami, vous avez lu le petit discours de M. de Moustier. Il l'a débité d'un air moitié Louis XIV en habit de chasse. Il était vêtu d'une petite veste à la dernière mode, mais n'avait pas un front d'airain. La majesté de ces grands corps de l'État trouble les esprits les plus fermes. Enfin, je prends ce discours pour bon et je tiens que, après cet engagement, le gouvernement ne peut pas se mettre en campagne sans fusils et sans argent, avant de nous prévenir quelques mois d'avance. Le malheur, c'est que personne n'a la même confiance que moi. Je vis très-retiré de manière qne j'ignore si, par le passé, le gouvernement ou l'Empereur auraient manqué une fois ou l'autre à leurs engagements et auraient manqué de candeur en quelques occasions. Quoi qu'il en soit, chacun s'imagine que cette déclaration du ministre des affaires étrangères est une feinte et que la guerre n'en est pas moins résolue. Mais, quand même je ne me confierais pas dans mon gouvernement, comme un

fils s'assure en son père, j'ai encore pour garantie la force des choses, l'état de l'armée et des armements, et je suis décidé à ne pas blinder ma chambre à coucher contre les bombes avant deux ou trois mois.

Les affaires publiques, l'anxiété qui agite plus ou moins tous ceux qui sont dans les affaires privées, l'état passablement anémique du gouvernement, comme on dit aujourd'hui en médecine des gens affaiblis, tout cela n'empêche pas de s'occuper de la succession de M. de Barante et de M. Cousin. Voici sur les rangs probablement M. Jules Favre, M. de Lavergne, le père Gratry, M. Théophile Gautier, M. de Champagny. Cela fera une grande mêlée. Je suis de l'avis de ceux qui pensent qu'il faut que cette Académie se fasse un peu de nouveau sang, sans quoi elle ressemblera à un certain moment à sa sœur l'Académie des Inscriptions, alors que M. de Sacy, l'orientaliste, et M. Quatremère de Quinçy n'y laissaient entrer que leurs plus proches. C'est à cette Académie que Courier a adressé sa fameuse brochure. J'accorde qu'aujourd'hui il n'y a pas beaucoup de gens capables de faire la brochure de Courier.

Vous savez que le 15 du présent mois, nous allons voir reparaître l'*Univers* et M. Veuillot.

Voilà un beau spectacle et consolant. On dit que le dessein de ce théologien est d'évangéliser par l'injure, l'invective, le sarcasme, l'outrage. Il se propose d'avoir l'esprit de Voltaire, de Lucien, de Swift, au service de la bonne cause.

LXXXIV.

A M. DE LA ROZIÈRE.

Paris, 15 avril 1867.

Mon cher ami, je voudrais bien aller vous remercier, mais je ne puis pas aspirer à monter assez haut pour arriver jusqu'à votre palais, *templa serena*. J'ai maintenant pour devise : *quò ascendam*, et non *quò non ascendam*. Je serais présentement bien incapable de suivre Garibaldi qui peut monter bientôt soit sur un trône, soit à une potence, mais il ne gardera pas le trône, tandis que si on le pend, ce sera fait pour toujours. Remarquez-vous qu'il n'y a que le mal qui soit définitif en ce bas monde ? C'est le bon seul qui est passager. C'est pourquoi la chanson dit : « Mais la laideur ne passe pas. » Le pauvre Pape sera bien exposé si Garibaldi entre dans le fort de l'Œuf et dans Saint-Janvier. Vous

savez que je suis bien dévoué au Pape pour l'instant, mais cela est si récent que je suis comme Cymodocée, (sans comparaison), laquelle jurait encore de temps en temps comme une païenne dans ses conversations avec saint Cyrille, Eudore, etc.

Adieu, mon cher ami, ne m'en voulez pas si je ne puis ni marcher, ni monter, ni danser sur la corde comme pourraient le faire la plupart des fonctionnaires de l'empire qui ont tous bon pied, bon œil.

Bien des amitiés et des remercîments.

P. S. Je suis contre *my letters* en lettres d'or. C'est le seul défaut de ce portefeuille si élégamment coupé. La nature ne met jamais le nom des objets sur rien. Est-ce qu'elle écrit *femme* sur le front d'une jeune dame? Et pourtant bien peu de gens s'y méprennent, sauf ce monsieur qui, se trompant de porte et entrant dans la salle de bain de madame *** au moment où elle sortait de l'eau, lui dit avec un salut profond : « Est-ce à M. le comte que j'ai l'honneur de parler? »

LXXXV.

A M. PISCATORY.

Paris, 29 avril 1867.

J'ai dévié de quelques jours de ma belle exactitude, ayant été pris d'un rhumatisme qui ne me donnait d'agrément ni assis, ni debout, ni couché. Je n'en suis pas encore très-bien remis, mais on s'accoutume à tout. Il paraît que nous n'avons pas encore à nous accoutumer à la guerre. Nous sommes plus heureux que sages à cette fois. Toutes les dépêches de Pétersbourg, de Vienne, de Londres, sont d'accord pour garantir à peu près la paix. Voilà comme on peut fumer une cigarette sur un tonneau de poudre tout ouvert, sans sauter ni faire sauter ses voisins, je veux dire ses sujets. La philosophie de l'histoire est donc une science passablement impossible, car les poiriers n'y portent pas toujours des poires, ni les énormes folies des désastres; mais il ne faut peut-être pas encore crier victoire, car le temps bien employé permet de faire bien des fautes. Il y a dans la sottise active un fond d'originalité qui surprend aisément les sages. En tous cas, ce repos et ces délais, qui

nous sont bien nécessaires, auront leur fin, et je doute qu'il ne faille pas finir un jour par essayer de couper les ailes à cette aigle prussienne dont on a si imprudemment laissé pousser les serres et le bec. Tous ces derniers jours avaient été des jours d'alarmes. Il y avait longtemps qu'on n'avait eu à songer si Metz et Nancy étaient fortifiées. Nos petits canons qui renversent quarante fois à la minute le front d'un bataillon n'étaient qu'une bien faible consolation, pour les gens d'affaires en particulier, mais aussi pour tous. Dieu veuille que nous ayons au moins six mois devant nous pour nous bien armer et nous bien ranger. J'espère, après tout, que les Prussiens ne renverseront pas ce que vous faites bâtir aujourd'hui. C'est pourtant dommage, quand on a de grandes affaires sur les bras, d'être sous un gouvernement plutôt *idiocratique,* si l'on peut s'exprimer ainsi. Tous les efforts d'un certain bon sens général peuvent être refoulés en un moment par une lubie d'un seul homme qui excelle à se taire, qui rêve sans cesse, ne consulte et ne voit personne et n'en est pas moins obéi comme le destin. Il est bien entendu que c'est de M. de Moustier que je parle.

L'autre jour, quelqu'un disait drôlement de la sagesse silencieuse qui nous régit, qu'elle avait

fait présent à la Prusse d'une belle frégate blindée qui pouvait servir efficacement contre nous, et que, pour balancer les forces, cette même sagesse avait inventé un petit canon pour essayer de détruire la frégate. Il faut être bien hardi pour parler ainsi des princes de son peuple.

Mille et mille amitiés d'un homme tout perclus.

LXXXVI.

AU MÊME.

Paris, 29 mai 1867.

Mon cher ami, vous qui aimez l'ordre comme moi, ne déménagez jamais. Cette confusion, la poussière, les ouvriers qui frappent et refrappent, l'amas d'objets qui paraissent inutiles dans l'encombrement des culbutes, tout cela a fait que, dans un mouvement d'impatience, j'ai donné aux gens les trois quarts de mes pauvres choses pour n'avoir pas l'ennui de les voir dans la confusion. Ajoutez que ce qui reste a l'air tout triste. J'ai une idée vague que les objets matériels ont quelque sentiment et qu'ils sont capables d'habitude et d'une sorte d'attachement aux lieux qu'ils ont longtemps habités. Joignez-y

que mon mobilier n'est pas brillant et qu'il apparaît dans sa misère dans ce dépaysement, si l'on peut dire ainsi. Songez que le soleil ne m'a pas suivi, ni ce grand pan de ciel où voguaient les hirondelles. Un trou à fumier a remplacé cette perspective. Enfin, je soignerai le baron Haussmann jusqu'à la fin de mes jours, pour m'avoir chassé de quarante années de souvenirs. Donnez-moi quelques avis pour lui nuire avec efficace.

Les princes foisonnent ici, comme vous voyez. La plupart n'ont pas donné de grands exemples de gravité. Si j'étais de l'Empereur (quelle supposition !) je me choquerais qu'on vînt chez moi pour faire des orgies publiques. Le premier Empereur, qui n'était pas délicat, aurait certainement fait une algarade à ces jeunes libertins, et Louis XIV aurait poliment froncé le sourcil du haut de son Olympe.

Il est naturel qu'on en prenne à son aise chez nous. Après cela, je conviens que les fêtes royales sont tout aussi brillantes qu'au temps de Louis XIV. On peut dire, avec quelque petite altération de sens :

> Ces belles Montbazon, ces Châtillon brillantes
> Dansant avec Louis sous des berceaux de fleurs,
> Et du Rhin subjugué couronnant les vainqueurs;

seulement, les vainqueurs sont les Prussiens qui dansent avec nous. Madame de Metternich cependant a un courage de lion. Elle donna hier à danser aussi et cela pendant qu'une archiduchesse s'est brûlée l'autre jour à Vienne ; qu'une archiduchesse encore est folle de l'excès de ses terreurs au Mexique; que l'archiduc, à son tour, peut être fusillé un de ces matins, à côté des mines de la Sonora, et cela à moins d'une année de Sadowa. Le courage de l'Empereur du Mexique est d'un autre genre. Je pense qu'il faut ménager pour ce brave soldat un trône en Europe. Si on met les sceptres au concours, dans ces jours de *cancans*, il y a certainement droit. Je lui recommande seulement de ne plus prendre le maréchal Bazaine à son service. Savez-vous que les Anglais ont autrefois fusillé l'amiral Byng pour une bagatelle ?

Oui, oui, le sultan vient. J'espère qu'il fera remarquer ici, comme un homme qui compte une longue suite de despotes expérimentés parmi ses aïeux, que le nœud de l'autorité est un peu trop serré autour de notre cou. M. de Laval, qui habitait Beaumesnil, auprès de Bernay, tracassait tous les pauvres diables de son entourage pour les pratiques de la religion ; ces pauvres diables disaient : *Quand ces messieurs sont ici*,

M. le duc est plus raisonnable, et *ces messieurs* n'étaient autres que deux jésuites assez fanatiques, mais qui savaient pourtant qu'il y a une mesure en toutes choses.

Je compte sur l'influence du Sultan pour faire que le baron Haussmann ne renverse pas nos toits sur nos têtes quand il en a la fantaisie et qu'il vient faire de vilaines rues et de belles spéculations pour la ville.

Adieu, mon cher ami ; je n'ai ni bras ni jambes ; le déménagement m'a rompu le peu qui m'en restait ; mais vous, qui ne déménagez pas, tâchez de n'être plus malade. M. Haussmann a écrit sur la porte d'entrée de Paris le verset de saint Paul : *On n'a pas ici de cité permanente !*

LXXXVII.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 5 juin 1867.

Je ne puis pas vous dire, chère amie, qu'il n'y a rien de nouveau ici. Nous vivons, au contraire, dans les plus beaux changements de décorations. C'est tous les jours un nouveau potentat qui nous arrive et Paris n'a jamais été à pareille

fête. Il faut faire ici le contraire de ce qui est dans l'Écriture, et si l'on vous dit : *Voici qu'un prince arrive du côté du désert,* il faut y aller voir, car c'est, ou l'empereur de toutes les Russies, ou le roi de toutes les Prusses, ou la reine de toutes les Espagnes, etc. L'empereur de Russie n'a pas été plus tôt arrivé, qu'il est allé à la messe grecque après avoir été aux Variétés voir la *Grande Duchesse de Gérolstein* qui n'est pas du même style que la messe. Dès le matin de son arrivée aux frontières de France, un télégramme expédié au directeur des Variétés avait retenu, par l'ordre du maître de soixante-dix millions de sujets, une loge pour le soir même à ce petit théâtre. Le pauvre Maximilien n'a pas pu expédier de ces télégrammes. Si la Providence ne le tire pas de ces filets où il s'est jeté par honneur, il sera bien difficile d'expliquer pourquoi ; mais il me paraît, vu ce qu'il vient de faire, un des souverains de ce jour les plus dignes de régner. Les nouvelles qu'on reçoit du Mexique sont sinistres. Il reste certainement possible et même un peu probable qu'il a été fusillé ; malgré ces probabilités, je m'obstine à croire qu'il s'en tirera, car notre temps n'est pas à ces actions violentes de sang-froid. Il est vrai que ces Mexicains ne sont pas de notre temps. Je plains beau-

coup l'Empereur et l'Impératrice avec le nombre d'hôtes d'un rang distingué dont il faut soigner les plaisirs honnêtes et les vanités contradictoires ou contraires. C'est l'entreprise de mener dans les rues de Paris une voiture à vingt chevaux de file. L'Empereur mène bien deux chevaux aux Champs-Élysées, mais c'est tout. On commence déjà à crier *Vive la Pologne* dans les oreilles de l'empereur de Russie. Trois ou quatre avocats ont été assez mal élevés pour lui faire cette petite avanie sur l'escalier du palais de justice. Quelques-uns disent que le Czar a levé la canne sur eux et que son aide de camp a été obligé de lui arrêter le bras, mais il n'en faut rien dire, car tout cela serait très-choquant de part et d'autre. Ce pauvre autocrate est probablement venu ici sur la confiance du despotisme, mais les mœurs sont encore plus insolentes que le despotisme n'est fort. Il est certain que cela n'arriverait pas à Saint-Pétersbourg. Quelle singulière idée d'inviter tant de monde le même jour! Il y a ici jusqu'à deux princes chinois. Voici le roi de Prusse et M. de Bismark qui arrivent à quatre heures. Nous sommes voisins de ce M. de Bismark, mais je ne compte pas aller lui faire de visite ni, non plus, lui crier des injures. Il faut être poli, presque avant tout,

mais il est plus commode de ne pas se voir.

Je ne vous fais qu'une petite gazette aujourd'hui, pour commencer à causer... Victor est allé, dans un beau manteau vénitien, au bal de M. de Doudeauville hier, et n'est rentré qu'à trois heures et demie. M. de Broglie est à Issy en ce moment, et rentrera avant trois heures et demie du matin.

LXXXVIII.

A M. PISCATORY

Paris, 17 août 1867.

L'Empereur aurait bien dû, mon cher ami, me nommer un petit quelque chose pour l'accompagner à Saltzbourg. J'aurais une curiosité infinie d'entendre ces conversations sur des épines. Un spectateur bienveillant de plus ou de moins ne gênerait pas ces princes. Représentera-t-on cette rencontre au musée de Versailles, dans les salles du nouvel Empire ? L'empereur des Français se bornera-t-il à dire en entrant : *Il n'y a plus de Maximilien !* comme Louis XIV disait : *Il n'y a plus de Pyrénées !* mais ce serait une imitation maladroite d'une assez belle parole. Saint-Simon devrait bien revenir de l'autre

monde pour aller à Saltzbourg dresser un de ces procès-verbaux comme il en savait faire ; mais c'est M. Paulin Limayrac qui nous racontera cela et ce n'est plus le genre de Saint-Simon.

Vous faites bien de *cultiver votre jardin* et de rentrer vos gerbes, et de tâcher de vendre votre blé assez cher. Pour moi, n'ayant point de jardin, je ne pourrais que m'appliquer à arracher les mauvaises herbes dans le jardin des autres. Je travaillerais avec plaisir à la journée dans le jardin de M. Janvier, préfet de l'Eure. Il n'y resterait plus un brin de végétation, bien entendu. A-t-on l'idée d'un gouvernement qui permet à des préfets des manières si indécentes ! Ce monsieur a été de village en village, dans le canton de Broglie, se moquer de la vie politique du duc de Broglie. Ce ne sont pas là les mœurs d'un pays civilisé. M. de Broglie revient demain à Paris ; il fera bien de se cacher en rentrant en Normandie. Les habitants, à la voix de leur préfet, pourront bien le siffler pour avoir autrefois mal présidé son conseil général, avoir négligé les intérêts de son endroit, n'avoir pas fait faire de grandes routes, avoir fomenté l'esprit de révolution dans son pays, etc., etc. Voilà comme la justice des hommes vient tôt ou tard. Vous ne vous doutiez pas que le fils de notre ami

Janvier serait chargé de cette exécution. Je cherche quel intérêt a ce jeune préfet à détruire la bonne renommée des honnêtes gens et des bons citoyens. Il me semble que j'entrevois les motifs qui le conduisent. C'est probablement une affaire de conscience entre Dieu et lui, et bien des gens qui le connaissent ne s'étonnent de rien de ce qu'il fait. Si jamais il est candidat pour le conseil général et qu'il ait affaire à un préfet actif, il en entendra de belles.

Madame de Staël m'écrit que M. de Broglie veut partir aujourd'hui même de Coppet. Albert lui avait demandé jusqu'au 25, pour, en passant à Paris, présider je ne sais pas bien quelle séance de la société protectrice des noirs ; mais comme les noirs sont présentement plus libres que nous, on devrait plutôt fonder une société protectrice des blancs et les soustraire au joug du planteur Janvier, de ses pareils et de ses supérieurs. C'est nous maintenant qui sommes *l'Oncle Tom*, et Haussmann, Janvier et Février nous enverront prochainement travailler sur la *Rivière rouge*.

C'est égal, je ne pense qu'à l'entrevue de Saltzbourg.

LXXXIX.

AU MÊME.

Paris, 1er septembre 1867.

C'est le jour anniversaire de la mort de Louis XIV qui nous avait donné une bonne frontière et qui, à cinquante-huit ans, menait fort bien nos affaires ; à cet âge-là il ne disait pas au maire d'Amiens « qu'il avait été battu au Mexique, battu à Sadowa; que les affaires allaient mal, etc.» Mais je conviens que, au temps de Louis XIV, ce même maire aurait dit, comme aujourd'hui, que le Prince ressemblait à Dieu comme deux gouttes d'eau et qu'il unissait *la puissance et l'amour avecque l'intelligence,* ce qui est la perfection, ainsi qu'il le fait remarquer. Je compte qu'il y avait trois fauteuils pour cette trinité à l'hôtel de la préfecture, sans quoi ces trois personnes en une n'auraient pas pu s'asseoir commodément. Voyez-vous pourquoi, au retour de Saltzbourg, il a pris à notre souverain maître ce besoin de dire qu'il a été un peu frotté par la fortune ; que M. de Bismark nous a joué un mauvais tour, etc ? Ces promesses de paix administrées dans un langage qui porte un peu bien à désirer la

guerre sont assez dans le genre de la diplomatie impériale ; mais, vu que l'esprit de mon maître n'est pas de droit fil, il n'est pas sûr encore que ce soit une manière de nous chatouiller sournoisement pour nous faire battre l'an prochain. Ce n'est pas un logogriphe aisé à déchiffrer qu'un esprit mal fait.

Victor de Broglie vient de partir pour l'Amérique. Ce n'est pas le pays des esprits alambiqués ; son père eût préféré qu'il fît ce voyage en société de quelques camarades, mais les pères de famille en France n'ont pas grande ambition pour leurs enfants ; j'entends l'ambition pour l'intelligence et le développement, et peu de jeunes gens dans ces derniers temps se sont rencontrés qui voulussent équiper à leurs frais une frégate pour porter secours aux Américains du Nord. Victor trouvera pourtant là-bas des amis qui l'attendent et qui le guideront dans ses six mois de courses. Je ne sais pas s'il n'est pas un peu tard pour faire le voyage des lacs vers le Canada, mais c'est le moment où, dans chaque État, les députés rendent un compte public de leurs votes à Washington dans la dernière session. Il verra là des choses qu'on ne verra pas encore la semaine prochaine en France, bien que l'Empereur ait dit au maire d'Amiens qu'il

n'est pas de toute impossibilité qu'on n'allonge un peu notre chaîne.

Je viens de lire dans les œuvres posthumes de lord Macaulay un commencement de roman sur la conspiration de Catilina. C'est une œuvre de jeunesse, il n'avait que vingt-trois ans, aussi cela ne vaut rien du tout. César, par exemple, est César dès la première page, le César des Gaules, du Rubicon et de Pharsale, où il n'est assurément pas allé à l'époque de Catilina. Il faut aux vrais romanciers quelque chose de la patience de la nature qui fait sensément les hommes et ne fait pas éclore les qualités comme un coup de pistolet. Le Bonaparte de Brienne n'est pas le Bonaparte d'Austerlitz, ni même d'Arcole ; le temps n'a pas encore fini son grand homme. Par exemple, je crois bien que le Napoléon d'aujourd'hui avait toutes ses mêmes lumières à l'âge de six ans ; mais c'est par miracle, comme l'expliquent le maire et l'évêque d'Amiens.

Je m'en vais prendre la route de Normandie et me placer sous le gouvernement tutélaire de M. Janvier. On va bien dans cette Normandie, malgré la malveillance du préfet. Autrefois on mourait de maigreur et de dépérissement quand on était excommunié ou disgracié des puissants

de ce monde; à présent le roi d'Italie se porte comme un charme, et M. de Broglie va bien, quoiqu'il déplaise à M. Janvier. M. Veuillot dirait que cela montre à quel point l'harmonie du monde est rompue, et le triomphe de l'individualisme et de cette indépendance criminelle qui n'est pas selon Dieu.

Vous ne me dites rien d'un excellent article de M. de Rémusat sur la Religion naturelle que j'avais recommandé à votre sagesse et à votre goût délicat pour le bon sens élevé, mais Xénophon a bien des affaires dans son exil. Il cultive ses champs; il écrit peut-être ses vues sur la vie rurale pour les hommes qui ne sont pas seulement ruraux; il étudie la loi sur les chemins vicinaux, cette loi que M. de la Valette croit descendue du ciel.

XC.

AU MÊME.

Broglie, 21 septembre 1867.

Mon cher ami, me voici enfin dans les terres de l'obéissance de M. Janvier de la Motte. J'aurais pu faire en arrivant des questions comme en faisait le beau-père du prince Soutzo arrivant aux por-

tes de Genève, quand il y demandait si le premier syndic de la République était sanguinaire. On passe à Évreux sans être insulté quand on n'est pas dans les jours d'élections. Malgré les mauvais traitements du préfet de l'Eure, j'ai trouvé M. de Broglie en bonne santé, bien que ce chien d'eczéma aux jambes ne lui laisse jusqu'à présent aucune liberté de se promener. Les médecins ne sont pas inquiets de cette incommodité et c'est à peine s'ils n'en sont pas contents. C'est pourtant un *Diaple de bonheur,* comme disait cet Allemand. Paul est ici et M. de Viel-Castel, et madame d'Haussonville. Cela fait à M. de Broglie une petite société comme il l'aime. On parle, on discute, il écoute, ou il est distrait à volonté, ou il y prend part quand il lui plaît, mais voici que la fin des vacances approche et Paul va entrer à Saint-Sulpice. Quand je regardais dans ma jeunesse ce grand bâtiment qui a l'air d'une citadelle, je ne me figurais pas qu'un de mes amis y serait un jour en garnison.

Albert est à Paris pour le quart d'heure, mais pas pour longtemps. Je compte qu'il nous rapportera aujourd'hui les nouvelles qui courent, mais par là nous ne saurons pas grand'chose. Il n'y a de nouvelles pour les rats que quand les chats sont au logis et l'Empereur est à Biar-

ritz. C'est là qu'on a médité la solution de toutes nos grandes affaires. C'est Tusculum que Biarritz, mais César avait une petite maison à Tusculum avant de détruire la puissance des Gaules.

Bonjour, mon cher ami ; donnez-moi des nouvelles de tout votre Tusculum à vous.

XCI.

A MADAME DONNÉ.

Broglie, 22 septembre 1867.

Comment! M. Donné préfère la chasse en Picardie à un voyage avec vous, chère madame, dans le Midi? Je ne retrouve pas là le goût supérieur et délicat de l'université. Vous devriez l'exiler à quarante lieues de votre résidence.

..... Nous menons aujourd'hui une vie pressée ; les hommes se poussent avec impatience et bien qu'on ait fixé pour les juges et les généraux la mort à soixante-deux et à soixante-cinq ans, je compte qu'un de ces jours on prendra des mesures contre les pères de famille dont la succession se fait attendre : *Marche, marche, lui dit la mort!* Les Anglais sont plus patients et ne s'en trouvent peut-être pas plus mal ; mais je vois qu'il n'est

pas nécessaire de vous exciter contre le train du monde, puisque vous protestez volontiers par *le bleu contre la mode du violet*. La mode est, en effet, un animal étrange, mais on peut discerner dans ses mouvements l'effet de quelques lois providentielles. Si l'instinct d'imitation n'était pas si général parmi les hommes, les liens de la société seraient fort relâchés. Cette contagion qu'on nomme la mode, l'usage etc., tient la foule dans une certaine discipline qui contribue à maintenir le tout en ordre. On se mangerait probablement si on ne s'imitait pas les uns les autres et la douceur des relations tient sans doute plus qu'on ne croit à ce penchant des gens médiocres à faire comme tout le monde, à penser, à parler, à marcher, à s'habiller comme son voisin et sa voisine; à aimer, sans savoir pourquoi, la pièce qu'un autre trouve intéressante; à s'irriter, se scandaliser, s'édifier auprès du prochain; mais il est bon que quelques personnes d'élite protestent contre la tyrannie de l'usage; elles préparent, par là, d'autres modes et d'autres usages, et c'est ainsi que le monde ne se pétrifie pas trop et que se modifient les crinolines, les mœurs, les lois et les gouvernements.

Avez-vous été bien touchée du tableau de la Vendée par madame Sand? Cela n'est pas bien

neuf, sauf ce qui est d'un très-faux romanesque dans ce tableau de fantaisie. Les Mémoires de madame de La Rochejaquelein, écrits par M. de Barante, ont un peu plus de vérité et de vivacité que ce drame. Le malheur de madame Sand, à présent, est de poursuivre des idées. Cette rage d'avoir des idées en a perdu plusieurs qui avaient du talent et une imagination heureuse. Elle déforme les traits de ses personnages pour les faire, bon gré, mal gré, entrer dans les lignes de ses systèmes. Il n'y aurait pas tant de vivants dans Shakespeare s'il avait suivi ces procédés de philosophie. La nature, ayant des vues plus larges que l'esprit de l'homme, fait des êtres qui ne sont pas uniquement un républicain, un royaliste, un officier ou un prêtre. L'homme a, dans tous les sens, un superflu qui répond probablement à des plans plus larges que nos conceptions. C'est même pour cela que les gens qui ont trop l'empreinte de leur profession ont aussi l'air assez sot.

XCII.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Broglie, 27 septembre 1867.

J'ai certainement reçu les jolies fleurs de Coppet. Kiener ne me trouvant pas à Paris a pris le soin de me les envoyer ici. Elles étaient fraîches comme une demoiselle qui sort le dimanche pour aller à la promenade. C'est un tour de mon esprit que le moindre petit objet me fait revoir tout ce qui l'a environné. J'ai donc revu la cour de Coppet avec ses tons roses à une certaine heure du jour, et le mur du potager et, derrière, le Jura, et surtout un certain quelque chose qui est comme l'esprit de chaque lieu, qui n'est nul part précisément et qui est partout. C'était probablement cet esprit qui faisait quelquefois déserter les Suisses quand ils songeaient à leurs petites demeures aux montagnes ; mais cette bise n'est pas le plus beau de Coppet. De quoi s'avise-t-elle de renverser les beaux chênes du ravin et la cheminée de la salle à manger ! Je n'ai jamais vu de si beaux chênes nulle part, ni, non plus, une si belle salle à manger, bien que celle de madame Duchâtel soit plus *splendide*, comme

on dit mal aujourd'hui. Cette bise n'est pas pour remettre l'estomac; je suis pour l'avis de M. de Broglie qui voudrait vous voir à Paris. Enfin, et ceci est un peu trop dans mon intérêt, Broglie est plus près de Paris que de Coppet. De plus, quand on est souffrant, il faut partir; on risque toujours de se laisser faire prisonnier pour des semaines par une petite aggravation de son mal. Voilà bien des conseils et j'ai peut-être tort car, quand je suis dans un accès de demi-fièvre, par exemple, il y a tels avis, même raisonnables qui, ne cadrant pas avec ce que je sais pouvoir et ne pouvoir pas, me mettent dans un état d'exaspération.

Paul est parti hier et il n'a pas dessein de revenir jusqu'à la fin des vacances qui, en effet, n'est pas bien loin. J'ai rencontré l'autre jour un jeune ecclésiastique dans un chemin de fer que j'ai interrogé sans façon sur Saint-Sulpice et qui aura cru que j'étais un abbé égaré dans les voies du monde. Il m'a dit qu'on n'était pas mal logé dans cette maison et qu'on n'y était pas aisément malade. J'ai juré si peu dans ma conversation avec lui qu'il doit me croire pour le moment sur la route de Rome, portant des consolations au Pape à qui vous avez envoyé Garibaldi pour l'égorger. On dit que c'est à Coppet que ce Gari-

baldi a pris la résolution d'attaquer le Vatican ; mais, le voilà dans Alexandrie, et, puisque le Pape n'a plus besoin de moi, me voilà revenu.

J'avais pourtant envie de me faire exorciser, tant mes nerfs sont malades.

On fait ici ses délices du *Manuscrit d'un ex-officier*, et il est vrai que les campagnes de la fin de l'Empire y sont racontées avec une simplicité savante. L'auteur doit être un très-brave homme et d'un bon esprit. Qu'est-ce qui a fait que je ne l'ai jamais entendu prêcher ? On me dit qu'il se nomme M. Martin, mais je voudrais plus de détails sur lui... On devrait aller à la chasse des plaisirs innocents des autres. Adieu madame, mille tendresses et mille respects.

XCIII.

A M. DE LA ROZIÈRE.

Broglie, 9 octobre 1867.

Mon cher ami, vous êtes bien aimable d'avoir répondu si promptement à ma question *Comment vous portez-vous ?* C'est à la vérité la plus grave de toutes les questions qu'on peut faire à ses amis. On devrait toujours, au péril de ses

jours et de sa santé, faire tout pour se bien porter. Probablement si l'Empereur s'était soigné convenablement depuis seize ans, il aurait trouvé dans sa sagesse d'autres conseils que ceux qu'il a donnés aux Prussiens quand il leur a dit : « Voyons donc, fortifiez-vous un peu contre nous. » C'est la vraie politique, chrétienne à la vérité, mais je préfère la païenne. Il faut que M. *** soit bien souffrant, car il ne dit que des sottises suffisantes et insuffisantes aussi. C'est de plus un patois qu'on ne parle plus que dans les villages les plus reculés. Il traite la langue elle-même comme les Prussiens traiteront un jour nos forteresses, si l'État reste longtemps entre les mains de ce même M. **** et de ses maîtres. Cet homme est un des exemplaires les moins agréables des plus plates figures du Bas-Empire. Quand on fera une nouvelle édition de l'histoire de ce Bas-Empire par Lebeau, on devrait y mettre pour illustrations les portraits de la plupart de nos hommes d'État. Les tribunaux auraient bien de la peine à y mordre. Car enfin les punaises qui pouvaient se rencontrer dans les chambres du palais de Constantin Porphyrogénète ressemblaient, suivant les règles de l'histoire naturelle, aux punaises de notre temps, pourquoi pas aussi les hommes? Il faudrait don-

ner cette idée à quelque libraire un peu résolu et un peu séditieux.

Il vaut mieux parler de l'idéal quoique ce soit une transition bien brusque. *Les Voisins* vous ont donc fait plaisir. Mais vous avez bien raison, la partie romanesque est détestable. C'est singulier dans un écrivain qui sait si bien trouver les traits aimables du réel et du simple. Quoi qu'il en soit, cet agrément est au comble de la perfection dans les bons romans anglais de ce temps. Si vous pouviez lire à votre aise, je vous reprocherais de n'en pas lire assez.

Comme mon approbation et mon admiration ne signifient pas grand'chose, je vous dirai que M. Guizot est tout à fait de ce sentiment. Car il aime les romans et en lit beaucoup. On ne s'y attendrait pas dans une vie si sérieuse et si laborieuse. Mais c'est pourtant un grand signe de facultés supérieures que ce goût vif pour les plaisirs désintéressés. Garder la jeunesse d'imagination est une grande marque de la force de l'esprit. Je suis sûr que M. Rouher n'avait plus à trente ans que des occupations utiles ; les esprits ordinaires deviennent extrêmement sérieux avec l'âge, et aussi tous les animaux.

Prévoyez-vous quelque chose de ce qui va nous arriver? La nation est bien inquiète et

pourtant ne se permet pas une indiscrétion ni une question déplacée. Elle a l'air de dire comme le philosophe chrétien que « qui s'endort dans les bras d'un père n'est pas après tout en souci du réveil ». J'admire cette piété filiale, mais du diable si un homme de sang anglais se fierait à son père à ce degré-là. Je n'ai jamais beaucoup approuvé Isaac qui allait si docilement chercher les fagots dont il avait lieu de croire que son Abraham de père voulait faire un bûcher à son usage. Louis XVI ou Louis XV demandait à un évêque : *Monsieur, combien avez-vous de revenu? — Je n'en sais rien, répond l'évêque, mais si le Roi désire le savoir je le demanderai à mon intendant.* Il n'y a ni intendant, ni père qui tienne, il faut savoir soi-même ses affaires. Il n'y a pas trop de soi-même à un homme sensé pour y veiller. La conclusion de tout ce qui précède est assez simple, mais elle pourrait m'amener à entrer en relations au moins avec la police correctionnelle.

Est-ce que vous ne craignez pas que Garibaldi ne fasse encore promener les armées par l'Italie? Qu'il est bizarre que les destinées du monde dépendent en ce moment de deux ou trois cerveaux aussi bien et aussi fortement agencés que celui-là! Le monde connaissait depuis longtemps

les abus du plus fort, mais il n'y avait pas encore eu de professeurs armés soutenant que le besoin qu'on peut avoir d'une chose vaut un titre de propriété et appliquant au droit la théorie du capitaine Rolando comme Descartes a appliqué l'algèbre à la géométrie. M. de Bismark a dû être reçu docteur dans cette science par toutes les universités de l'Allemagne. Je ne sais pas dans quelle université a été reçu celui qui ressemble à un volume mal relié renfermant une moitié de Don Quichotte et une bonne partie de Machiavel. Celui-là n'est pas un grand clerc.

Nous vivons ici parmi les pluies et les brouillards, le duc de Broglie, M. d'Haussonville, M. de Viel-Castel et moi. Albert de Broglie fait un petit voyage dans la Prusse Rhénane sans nulle intention de casser les vitres, car il va inspecter les établissements de Saint-Gobain qui sont dans les terres et l'obéissance du roi de Prusse. J'ai idée qu'un pauvre diable de Français doit être regardé du haut en bas dans cette vaste caserne. L'homme naturel se sent bien porté à la guerre dans ces temps-ci, mais il ne faut pas toujours écouter l'homme naturel, parce que le monde a ses petites difficultés et qu'on doit prendre son temps.

XCIV.

A M. PISCATORY.

Broglie, 20 octobre 1867.

Eh bien ! voilà les vaisseaux qui s'arment ; les régiments que les chemins de fer emportent vers Toulon ; les compagnies d'ingénieurs qui viennent de Douay pour faire sauter au besoin le mur d'Aurélien, si Menotti était déjà dans Rome. Quand on a mené longtemps ses affaires à la diable, il vient un moment où on n'a que le choix entre les périls. Si on laissait le Pape livré à l'insolence des garibaldiens, en dépit de la convention du 15 septembre, on devenait la risée de toute l'Europe ; on allait ressembler à ce chasseur que son chien abandonnait voyant qu'il ne tirait jamais sans manquer son coup, et, au contraire, si nous nous brouillons avec les Italiens, il est bien probable qu'ils ne tarderont pas à faire un pacte avec ce Bismark pour abattre l'ours et partager sa peau, et reprendre la Savoie et le comté de Nice. Un petit caniche qu'avait Newton mit le feu à ses papiers en renversant les bougies et lui brûla un manuscrit précieux.

Newton dit à ce caniche : *Fido ! tu ne sais pas ce que tu as fait !* Croyez-vous que le Fido qui a fait un tel dégât dans nos affaires extérieures, pour ne parler que de celles-là, sache ce qu'il a fait? J'en doute, quoiqu'on dise qu'il ait la tête assez basse et la queue entre les jambes. Quand on ne voit que ses domestiques, il est bien rare qu'on sache que le monde nous tient pour un idiot, et il est bien rare aussi qu'on se dise ces choses à soi-même. Il paraît que nous allons, d'entrée de jeu, faire une perte énorme. M. de La Valette veut sortir, dit-on, puisqu'on décide la guerre. M. Duruy voulait faire la même chose, mais toutes réflexions faites, il veut continuer d'élever les générations.

M. Rouher a été pour la descente à Civita-Vecchia. On ne dit pas encore quel sera le général de cette armée. Il serait bien à désirer qu'il fût aussi modéré que le général qui commandait dans ces quartiers-là en 1796. Enfin, comme vous dites, mon cher ami, les spectacles ne vont pas manquer à la curiosité publique. Malheureusement, il s'agit de savoir si nous serons mangés ou non au cinquième acte dans cette pièce jouée dans le grand cirque. Peut-être devons-nous dire en entrant au théâtre à notre puissant Empereur : *Ave César, morituri te salu-*

tant. Je conviens toutefois qu'aujourd'hui il peut presque dire : *Ce n'est plus ma faute*. Quand un homme a mis le feu à une poudrière, il peut se repentir avant l'explosion, mais du diable si les lois qui président au soufre, au charbon et au salpêtre s'arrêteront pour cela.

J'espère que vous avez beaucoup à faire dans vos champs, car il n'y a pas grand'chose de nouveau à lire. La *Revue des Deux Mondes*, sauf un ou deux articles, est bien languissante.

XCV.

A M. L'ABBÉ DE BROGLIE.

Broglie, 26 octobre 1867.

Mon cher ami, j'aurais voulu t'écrire depuis longtemps, mais un peu de bronchite, un scrupule de paralysie, un poids de cent livres d'inquiétudes sur toutes choses, font que je me promène en long et en large dans ma chambre, comme faisait autrefois l'ours du Jardin du Roi, et que je n'écris pas beaucoup plus que lui. Eh! bien, voilà votre barque singulièrement agitée! Ce ne sera pas la faute de Garibaldi si Saint-Pierre de Rome ne devient pas une écurie

pour la cavalerie italienne. Je ne saurais blâmer le gouvernement français de la résolution qu'il avait prise l'autre jour. Il va probablement être obligé d'y revenir, car rien ne se fait dans le royaume d'Italie de ce qu'on promettait. Cialdini ne peut venir à bout de former un cabinet, et le général Garibaldi harangue son monde sur les places publiques avec une grande liberté et une singulière insolence. Qui arrivera d'abord à Rome des chemises rouges ou de nos petites aigles françaises ? Il ne serait pas impossible qu'il fallût une seconde fois attaquer avec du canon le mur du Janicule. Je reconnais que l'honneur oblige l'Empereur, après tant d'engagements publics, à ne pas laisser insulter le Pape avec ce degré d'audace et d'injustice. Vous lui en voudriez beaucoup, avec raison, s'il laissait ravager le Vatican.

Ubi cœlifer Atlas
Axem humero torquet stellis ardentibus aptum,

mais quelles affaires aurons-nous après, avec cette Italie sans gouvernement, mais non sans passions puissantes ? Avec cette Prusse qui nous guette et qui tient du chat et du lion ? J'entends bien que, des hauteurs où vous êtes, vous dites qu'on ne risque rien quand on travaille pour la

bonne cause, que Dieu ne craint pas les multitudes,

Sed quid Typhoeüs et validus mimas
Quid Rhœtus evulsisque truncis
Enceladus jaculator audax,
Contrà sonantem Palladis ægida
Possent ruentes?

« Qu'est-ce que Ratazzi, et le gros roi d'Italie, et Ri-
» casoli, et l'audacieux Garibaldi destructeur de la maison
» de Naples, peuvent contre la robe blanche du Pape?
» Ils ont beau monter à la brèche du fort Saint-Ange. »

Tout cela est fort bien quand on a devant soi quelque chose comme l'éternité, mais nous autres laïques dont les royaumes sont de ce monde, nous ne nous soucions pas de perdre l'Alsace et la Lorraine un de ces jours. Quoi qu'il en soit, nous tombons d'accord avec vous, mais par d'autres considérations : *L'honneur parle, il suffit.*

Vous êtes donc plongé dans cet océan de la théologie qui s'enfonce autant sous la philosophie que le ciel s'élève au dessus de la terre? j'espère qu'on vous fait lire le Paradis du Dante. C'est la plus belle *somme de théologie* que je connaisse. Il est vrai que je n'en connais pas un grand nombre. Dans ma première jeunesse, je lisais quelque chose de saint Thomas d'Aquin

dans un grand volume in-folio plus grand que moi.

Quand tu en seras à tes sermons durant les repas (et j'approuve fort cet exercice) il faudra prêcher contre les néologismes dans la langue ecclésiastique. Tu prouveras, par des exemples, que cette mode ôte toute gravité au langage. Ces façons de Vert-Vert dans des sujets si sérieux ne sont pas selon la sagesse. Je crois que saint Athanase préférerait les archaïsmes aux néologismes. En tout cas Bossuet était, au début, tout hérissé des tours d'il y avait cinquante ans. Son grand goût lui disait que qui parle au nom de l'antiquité chrétienne doit avoir une langue surannée, je le dis hardiment, surannée comme la sagesse des aïeux.

Adieu, mon cher ami. Bien des amitiés.

XCVI.

A MADAME D'HAUSSONVILLE.

Paris, 6 novembre 1867.

Chère madame, je voudrais bien accompagner M. de Sahune à Gurcy,

Mais à quitter Paris je ne dois plus prétendre.

Les voyages me sont devenus à peu près impossibles. J'ai failli m'évanouir quatre ou cinq fois entre Broglie et Paris. Il est clair que je ne suis pas destiné à faire les voyages du capitaine Cook. Je voudrais pourtant bien revoir l'allée verte, la petite vallée de Bescherelles et la grande avenue qui mène à Nangis et votre potager, et surtout votre salon. Je suis fort triste de redire la chanson des Écossais : *Nous ne reviendrons plus! nous ne reviendrons plus!*

J'espère que vous continuez à avoir de bonnes nouvelles de Sainte-Eusoge et que l'arrière petite nièce de saint Bernard grandit à vue d'œil. Je serais curieux de voir une jeune personne du nom d'Aleth. Je compte qu'elle aura goût à la théologie dogmatique. N'a-t-elle encore rien témoigné en faveur du Pape, et murmuré quelque petit anathème contre Garibaldi? Le pauvre homme est probablement assez malheureux pour le quart d'heure. Il a été battu par les troupes du Pape dont il croyait sans doute qu'elles ne tiendraient pas devant lui. Il vaudrait mieux pour lui qu'il rêvât à Caprera que, si on le laissait faire, il monterait au Capitole. Nous avons été fort surpris ce matin de voir dans le *Moniteur* que l'armée italienne allait repasser la frontière et rentrer dans ses quartiers. Je ne puis m'em-

pêcher de croire que cette résolution n'est pas de déférence pour la France, mais que nous avons promis quelque chose aux Italiens s'ils voulaient faire semblant de tenir compte de notre Empereur et du mécontentement de M. de Moustier. Du reste, nous ne tarderons pas à savoir ce qui en est, car ces chiens de *Parlementi* sont curieux et il faudra que M. Menabrea explique pourquoi ses troupes sont rentrées au pays, tant que celles de France restent à Civita-Vecchia et même à Rome. Nous avons fort admiré la dernière pièce diplomatique de M. de Moustier. A la vue des Italiens qui se moquaient de nous, il pleure comme un enfant sage à qui on fait du chagrin. Je n'avais jamais entendu ces vagissements-là en diplomatie. Il me semble que les aigles n'ont pas habituellement ce chant plaintif. J'en ai vu dans les Alpes qui n'avaient pas cet air doux et contrarié. On dit qu'on a entendu des bruits étranges dans le tombeau de Napoléon aux Invalides le jour où M. de Moustier a poussé sa plainte sur l'affront qu'on nous faisait. Le premier Bonaparte s'est servi dans cette occasion d'expressions que je ne peux pas répéter.

XCVII.

A M. E. DE SAHUNE.

Paris, 13 novembre 1867.

Mon cher ami, je suis sûr que vous ne pensez plus que par occasion à M. de Moustier, à Garibaldi, à Victor-Emmanuel ; je ne dis pas à l'Empereur, parce que la religion, sinon la raison, vous fait un devoir de le nommer dans vos prières du matin et du soir ; j'avoue que, pour moi, je m'endors quelquefois sans remplir ce devoir. Ce serait bien pis si j'étais à la campagne parmi les belles dames et le bruit des cors, des chiens, des chevaux. Ici, où on n'a pas toutes ces distractions à la fois, on pense à la session qui vient dans cinq jours ; on se met à la place de l'Empereur ; on trouve son discours bien difficile à faire ; les délicats ont été extrêmement choqués de cette parole de M. le général de Failly : *les fusils chassepot ont fait merveille.* C'était peut-être au gouvernement à effacer cette phrase dans le *Moniteur* et à y substituer quelque chose de moins soldat.

Je lis la nouvelle correspondance de Jacquemont. Je ne sais si ses lettres sur l'Amérique

ont la même fleur d'esprit et cette gaîté de chèvre qu'on trouvait dans les lettres sur l'Inde, mais j'aime à retrouver ce jeune homme spirituel et intrépide, vivant parmi les dangers, les tristesses et les privations de toutes sortes avec une sérénité moqueuse et une indomptable persévérance dans ses desseins. C'est le plus brillant échantillon de la nature française avec toutes ses qualités et pas beaucoup de ses défauts. C'est un jeune officier de l'armée du Rhin montant les 18,000 pieds de l'Hymalaya comme on monte à l'assaut, et, n'ayant que les quatre mille francs du Jardin des plantes, il pouvait bien dire de soi : *pieds nus, sans pain, sourd aux lâches alarmes.* Il était aussi sans Dieu, il faut l'avouer, mais il suit dans ces immenses solitudes le chœur des idées, pour ainsi dire; il cherche les lois de la formation du globe, et retourne les pierres où nul n'avait osé mettre le pied pour y trouver des vérités. Tel va régulièrement à la messe de sa paroisse, même tous les jours, que Dieu regarde sans doute avec moins de bienveillance qu'il ne suit le jeune voyageur qui ne le connaît pas. Il aurait bien dû se montrer à lui sur ces sommets de l'Imaüs.

Voilà M. de Menabrea qui nous jette encore des bâtons dans les jambes avec sa circulaire der-

nière. Je ne peux pas m'accoutumer au droit des gens qui est dans ce petit morceau, ni au peu de cas qu'on fait de nous. La cigogne a eu bien tort de retirer l'os de la gorge à ce loup-là à Magenta, à Solférino et à Marignan. Il est vrai que le grec dit, je crois, que c'est une grue qui a fait cela, et je crois qu'Ésope a raison.

Voici qu'on nous annonce la mort de madame de Flahault. On ne peut pas faire moins de bruit par sa mort, ayant tenu une si grande situation dans le monde ; à peu d'exceptions près, ceux qui ont pris parti pour ce gouvernement-ci semblent être entrés dans l'ombre.

Mille amitiés, mon cher ami. Êtes-vous un peu remis par ces quarante-huit heures de repos après m'avoir écrit ?

XCVIII.

A M. DE LA ROZIÈRE.

Paris, 14 janvier 1868

Mon cher ami, j'espère que vous avez chassé ce refroidissement. Peut-être n'auriez-vous pas eu ce malaise désagréable si M. Haussmann, au lieu de nous dire combien il y a de pieds cubes

de neige sur Paris, s'était occupé, lui ou le préfet de police, de nous débarrasser de tant de glaces; mais un homme qui poursuit les morts n'a pas beaucoup de temps à donner aux vivants.

Avez-vous vu la mort de M. Zamoyski? C'était un soldat d'un tout autre genre que la plupart de nos maréchaux. On dit que la tristesse et la modestie de ses funérailles semblaient dire : *finis Poloniæ*. On n'y voyait ni la foule, ni la pompe, ni les canons, ni la forêt de baïonnettes, ni l'immense clergé qui menaient le deuil de M. de Morny. Bossuet remarque quelque part que les biens de ce monde sont singulièrement distribués. Pauvre grande âme que celle de M. Zamoyski! Que d'héroïsme inutile! Où sont les jardins de Pulasoï? on dit que les Russes y ont fait passer la charrue.

Je me porte fort mal, si vous voulez le savoir. J'ai quelque idée que la nature a commencé d'attacher le mineur aux murailles de ma pauvre cabane.

Prenez une demi-heure sur votre vie pressée pour lire l'article de M. de Rémusat sur *les Idées de Platon*. M. Rouher n'a pas de ces idées-là, ni celles de Platon, ni celles de M. de Rémusat. Il appartient, comme beaucoup de ses collègues, à une autre secte philosophique. J'espère que

ces grands seigneurs-là seront employés dans l'autre monde à panser les chevaux de M. Zamoyski, et encore ce serait peut-être bien de l'honneur.

Adieu, mon cher ami, réchauffez-vous malgré l'hiver de ce siècle. Vous êtes trop bon de m'écrire quand vous êtes souffrant et occupé.

XCIX.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 21 janvier 1868.

Je suis bien attristé, chère madame, en voyant par votre lettre que vous n'êtes pas sortie encore de cette lutte entre le quinquina et la fièvre. Ce terrible hiver n'est pas pour remettre de l'ébranlement des nerfs. Je ne me figure que trop bien la tristesse des pensées qui s'éparpillent comme des moutons qui se dispersent et que le chien ne peut pas réunir. Ce sont des impressions fort à l'usage des personnes que hante le démon des nerfs. Madame Necker me disait, dans son extrême vieillesse, qu'elle avait beaucoup souffert de ce genre de malaise dans sa jeunesse ; un beau matin, tous les Djinns s'en vont comme

dans je ne sais plus quelle pièce de M. Victor Hugo :

Tout passe,
L'espace
Efface
Le bruit.

Mais il ne faut pas forcer ses nerfs. Un de mes amis, savant physiologiste, me disait : « Il ne faut pas faire beaucoup d'actes de volonté quand on a le système nerveux agacé. » Il ne faut faire, dire et lire que ce qui amuse, et, quand on a besoin de la règle, régler sa journée d'une manière inflexible sur ce qui amuse et délasse, car je crois bien que certains esprits éprouvent aussi de la fatigue et de l'irritation à n'avoir point de cadre fixe dans leur journée.

Essayez de lire le petit roman de madame Sand, intitulé, dans la *Revue des Deux Mondes*, *Mademoiselle de Merquem*. Mademoiselle de Merquem, bien qu'un peu trop longue de taille, me paraît une aimable personne, mais j'ai quelque crainte de ce qu'elle deviendra dans les numéros suivants, la sachant entre les mains du génie très-irrégulier de madame Sand qui ne fait pas la vie simple aux enfants de son imagination. Elle est une providence fantasque qui aime dans

le monde moral les aventures des *Mille et une Nuits*.

Si la métaphysique ne passait pas pour une lecture laborieuse (bien à tort, à mon avis), je vous conseillerais de lire dans cette même revue un article de M. de Rémusat, sur les *Idées de Platon*. Cette charmante dissertation est très-claire et on n'a peut-être jamais rien dit de mieux sur ce grand sujet auquel personne n'a jamais entendu grand'chose.

Je ne vous dirai pas si nous aurons la guerre au printemps prochain. Tout le monde le croit, mais par une disposition à croire ce qui fait de la peine. Probablement l'Empereur lui-même n'en sait rien. Probablement il défait un jour les Prussiens en imagination dans une autre bataille d'Iéna, et un autre jour il songe à remettre paisiblement la France dans son assiette ordinaire et à panser ses finances et son agriculture qui ne prospèrent pas du tout pour le moment. Je crois qu'il a le tempérament romanesque, qui n'est pas la même chose que le caractère héroïque, mais on peut se faire illusion à soi-même quand on est romanesque. C'est une disposition moins dangereuse dans les femmes de chambre que dans les chefs d'État.

J'ai passé misérablement ces dernières six se-

maines, avec une petite fièvre et un grand abattement. Je crois bien que je ne m'en tirerai pas avant l'hiver. Je n'ai vu personne et je ne sais rien de M. de Sacy. M. Sainte-Beuve va mieux, après avoir été en grand péril il y a un mois. Il a une incroyable obstination au travail et, dans tous les moments de relâche, il recommence à dicter avec une sérénité intrépide. Il avait défendu, dit-on, en prévision de ses funérailles, qu'on prononçât des discours sur sa tombe, mais il avait écrit quelques pages d'adieux à ses amis qu'il prescrivait de lire après les cérémonies funéraires. Heureusement, ces tristes précautions seront inutiles.

C.

A M. PISCATORY.

Paris, 22 février 1868.

Mon cher ami, est-ce que l'extrême opposition ne vous cause pas beaucoup d'impatience ? A propos de cette loi dont deux ou trois articles sont très-bons à prendre et à garder, en présence d'une société qui déteste au fond du cœur la liberté de la presse, ils sont là, comme en Sorbonne ou dans une école de logique, à pousser

tous les principes libéraux à leurs plus extrêmes conséquences et même aux plus folles exagérations. Ils demandent le droit d'insulter la morale, les religions, de nier l'existence de Dieu, etc. Dans une école de philosophie, je leur accorderais plusieurs de ces libertés, mais à quoi bon crier tout cela aux oreilles d'une vieille tante sourde, cousue de préjugés et de contradictions? Ils donnent beau jeu à ce déclamateur en chef de Rouher, l'occasion de parler morale et prudence et modération comme l'apôtre saint Paul. Ce n'est pas que j'approuve les articles de MM. de Cassagnac, père et fils, et j'ai rendu mon affection à M. Ollivier pour avoir traité ces grands écrivains selon la science et avec une colère très-honorable dont M. le président Jérome David avait tort de se scandaliser.

Pendant ces débats, nous ne savons pas tirer au clair si nous serons *table ou cuvette;* si nous serons de nouveau ou non mis au régime parlementaire. Bien que tous les journaux du gouvernement disent qu'il n'est pas question de responsabilité ministérielle, les gens qui de la Cour ont un plus long usage, tiennent qu'il est toujours question de ce changement de religion et que M. Rouher déclare toujours qu'on ne peut plus gouverner que selon le sens commun, c'est-à-dire selon le

gouvernement parlementaire ; et pendant ce temps aussi, M. de Persigny continue à s'offrir pour le Polignac qui seul peut sauver l'Empire et ses doctrines. Il tient à ses doctrines comme à sa propre invention, et je crois qu'en effet il peut réclamer cette gloire. Quoi qu'il arrive, il faut que la rivière change de lit. Les eaux, bien qu'un peu dormantes et d'un cours insensible, poussent contre l'obstacle et l'écarteront. Il n'y a pas de volonté aujourd'hui capable de faire écluse contre cette poussée sourde et obstinée.

Voyez-vous les premiers signes du printemps dans votre Touraine? Paris est tout sombre et tout triste, quoiqu'on y danse passablement ; on y écrit peu, comme vous avez pu en juger. J'ai repris en conséquence l'*Odyssée,* et je vis avec les petits cochons d'Eumée.

CI.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 26 février 1868.

Chère madame, je n'ai pas besoin de vous dire avec quel plaisir j'ai reçu votre petit mot. Je vois pourtant qu'il ne signifie pas que vous êtes

tout à fait bien, mais seulement que votre volonté est plus forte que cette fièvre perverse. C'est bien la peine d'être à deux cents lieues de Paris, au milieu d'une grande faculté de médecine et au quartier général de cette faculté, si l'on ne peut pas vous y débarrasser d'une fièvre d'accès. Le mieux serait de revenir à Paris... Paris est une grande consolation pour tous les maux, quoi qu'on en dise dans les mouvements d'humeur.

J'ai cherché partout dans le *Journal des Débats* ce petit écrit dont vous voulez bien me parler et qui doit aller à la postérité, mais je n'ai rien vu et probablement il s'agit d'une lettre particulière. Ne pourrait-on pas avoir copie de cette réfutation des ennemis littéraires de M. de Sacy? Bien que je ne sois pas la postérité, je me sens quelque droit à la lire par mes sentiments pour l'auteur. On me dit que M. de Sacy fait en ce moment le rôle de la postérité et qu'il juge la littérature moderne. Il aura eu beaucoup à lire pour se mettre au courant, car il se faisait gloire de ne jamais lire d'ouvrages contemporains. Depuis le rapport de Chénier sur les prix décennaux, on n'avait point fait ce tableau officiel de l'esprit humain à une date précise. Chénier avait donné lecture de son travail devant le conseil d'État présidé par

l'homme d'Arcole et de Marengo. Quand il arriva au chapitre des harangues militaires, il parla des proclamations de l'Empereur avec une vivacité d'admiration qui toucha singulièrement le grand capitaine; celui-ci s'inclina cinq ou six fois avec un air de modestie, d'émotion et de reconnaissance. La grande figure pâle de Chénier qui n'avait pas encore loué son maître et qui était bon juge littéraire troubla le général accoutumé pourtant à tant d'admiration.

Je voudrais bien savoir un remède à l'agitation que donne l'incapacité d'agir, de suivre un fil, une pensée, dans les troubles qui précèdent ou suivent la fièvre. Il est fâcheux que Fénelon n'ait pas fait un petit livre sur la conduite de l'âme dans les maux nerveux. On voit par ses lettres de direction qu'il aurait excellé à endormir les agitations de ce genre par un régime approprié ; seulement, de son temps, on n'avait pas les nerfs malades de la même façon qu'aujourd'hui, mais j'imagine qu'une personne d'esprit peut trouver dans ces mêmes lettres de direction des préceptes utiles à l'imagination en les détournant de leur sens théologique. Fénelon est plein de recettes pour le gouvernement des âmes en trouble; ne pourrait-on pas trouver là des règles générales d'hygiène morale

même pour d'autres maladies que pour celles qu'il traite ? J.-J. Rousseau avait médité un livre de ce genre, mais il eût été trop grossier pour vous. En somme, le temps est l'ennemi des malades. Il s'agit de le tuer sans le faire crier. Peut-être qu'on en vient à bout en le divisant par petits morceaux assignés chacun à une petite occupation ou à une petite attention particulière. C'est madame de Staël qui dit quelque part, et, je crois, dans *Delphine : le temps divisé n'est jamais long*. Il est vrai que c'est une personne triste et non une personne malade qui parle ainsi ; la maladie a des tristesses sans nom qui ont des profondeurs sans fond, parce que la faiblesse s'y joint à l'irritation. Il devrait y avoir dans les facultés de médecine une chaire à moitié philosophique et morale où l'on traiterait des diverses manières de soulager l'esprit dans les maladies du corps ; mais les médecins prennent de grands airs quand on leur parle de ces choses-là, et ils ne savent que vous offrir de la codéine, de la nafféine, du laudanum, soit de Sydenham, soit de Rousseau.

En attendant que ces messieurs nous proposent autre chose que de nous endormir, la littérature et les livres sont encore ce qui reste de mieux pour tuer ce terrible temps Je ne puis

guère, cependant, vous indiquer de romans anglais. Je n'en sais plus que vous n'ayez lu parmi les traductions. Je voudrais vous conseiller ceux d'Anthony Trollope, mais j'ai peur que personne ne les ait donnés en français. Pourquoi ne reliriez-vous pas les tragédies de Shakespeare, car, pour les comédies, il faut être Anglais et plus qu'Anglais pour les comprendre? Vous liriez peut-être avec plaisir une vie de Goethe, par M. Richelot, 4 volumes, et les romans du même Goethe, *Wilhelm Meister* par exemple, ou ses *Mémoires* par lui-même. Du nouveau, il n'y a que peu de chose. Ce n'est plus comme au temps de Louis XIV ; les gens ne pensent guère sous un gouvernement paternel.

CII.

A M. MASSON.

Paris, 27 février 1868.

Mon cher ami, ne vous laissez pas décourager par la crainte du froid à Paris. Le thermomètre est depuis quelques jours à 13 centigrades, dans la journée. C'est une sorte de petit printemps, et un temps de carême, comme on dit dans certai-

nes provinces de France pour signifier une jolie température. Il vous faut changer d'air. Je tiens celui de la Normandie pour trop pesant pour vous. Ici aussi, on a l'air de la tyrannie, mais une tyrannie assez douce et qui commence à se fondre comme du sucre dans l'eau. Si les gens de l'extrême gauche avaient du bon sens et de la mesure, nous pourrions cheminer, mais ils manœuvrent la machine constitutionnelle comme auraient pu le faire les sept chefs devant Thèbes qui n'avaient pas, sans doute, la main légère. Au fond des théories de cette gauche extrême est caché le goût de la force. Les lentes démarches du droit ont toujours pesé à ces animaux sauvages. On ne peut pas les atteler. Il est besoin de chevaux généreux, mais dociles, pour conduire le char de la liberté parmi les abîmes qui bordent les chemins. Ils n'ont fait que ruer pendant la discussion de la presse.

Je ne vous trouve pas encore assez en colère contre cette race indocile et maladroite.

Comme il y a du temps pour tout, bien que je ne décolère pas, je n'en lis pas moins, non pas Aristophane que je trouve difficile, mais Homère. Je vis depuis quelque temps avec Eumée et ses troupeaux. Je trouve que lui et ses troupeaux sont mieux élevés que la plupart de

ceux parmi lesquels nous vivons. Les races primitives de la Grèce ont une politesse un peu pompeuse, mais très-aimable. Ulysse en habits de mendiant est mieux reçu chez Eumée que nous le serions, vous et moi, si nous nous présentions chez M. Baroche. Au premier signe du maître de l'endroit, les chiens se conduisent mieux avec l'étranger dans les étables d'Ithaque que les huissiers dans l'antichambre de M. Pinard. Je lis aussi un petit roman de Trollope, *The last chronicles of Barset*. Vous ne lisez pas encore assez de romans. La Providence a arrangé si agréablement la vie de chacun que, si on ne se refugiait dans les fictions, on serait passablement malheureux. Il y a quelque chose de durement vrai dans cette parole de Montesquieu *qu'une heure de lecture console de bien des choses*. C'est la singularité de l'existence humaine qu'il faut tâcher de vivre hors de soi ; l'universel console du particulier. Il faut que l'homme ait quelque droit de propriété sur l'ensemble des choses, car il éprouve un sentiment de plaisir à savoir ou à croire que l'ordre, la beauté ou le bien règnent là où il n'est pas, alors qu'il n'est pas selon son goût là où il est lui-même ; comme un riche qui, n'étant pas content du lieu qu'il habite, songe qu'il a d'autres domaines qui sont plus selon son goût et cette pen-

sée le réconcilie avec les ennuis du présent; seulement, il n'y a de ces domaines à l'étranger que pour les esprits cultivés. Ceux-là seuls s'avisent, quand ils frissonnent dans le brouillard, qu'il y a pourtant au-dessus de leurs têtes, dans une vive sérénité, un Orion, des Pleïades, et le char de l'Ourse, et les armées des étoiles. Les bourgeois ne veulent pas que leurs filles aient de l'imagination; ils les tiennent pour perdues si elles prennent trop tôt aux lettres; s'ils lisaient les poëtes ils diraient :

Præcipites alta vitam sub nube relinquunt,

tandis qu'il est certain que les misères de la vie ne se traitent bien que par le dictame qui croît aux montagnes. Il faut donner de bonne heure des ailes aux enfants : *Spernit humum fugiente pennâ.*

J'imagine que M. Haussmann a des ailes pour planer au-dessus du grand désordre de Paris, sans quoi la vue de ce grand gâchis et le cri des malédictions des hommes attristeraient trop son âme, s'il les voyait et les entendait de trop près. Il y a une chanson de Béranger, qui a pour titre *les Rohémiens*, qui est une allégorie rendant bien ce que je veux dire, *voir c'est avoir.* Quand Bernardin de Saint-Pierre vous montre

les rivages paisibles et ardents de l'Ile de France, avec l'aimable famille qui vit heureuse selon la nature au fond d'une jolie vallée entre la mer et les montagnes, il se fait un grand apaisement dans l'âme du lecteur, si mélancolique qu'il soit. Pourquoi sommes-nous faits ainsi ? Il vaudrait la peine de le chercher.

Bonjour, mon cher ami. Quel grimoire que mon écriture et ce que je vous dis !

CIII.

A M. PISCATORY.

Paris, 14 mars 1868.

Le gouvernement continue à avoir l'air paralytique. Il boite, il a la main faible, il parle avec hésitation. Je ne vous dirai pas que se sont là les avant-coureurs des grandes maladies, de crainte de vous alarmer, et aussi de peur de me voir traduit devant la 1re chambre pour colportage de nouvelles alarmantes, vraies ou fausses. Vous avez bien raison sur l'article de M. ***, mais il n'avait nulle mauvaise intention sur M. Thiers. Il pèche par excès d'entortillages. Il a toujours accablé l'Empereur de compliments pour se

moquer finement de lui, mais les compliments restent et les moqueries s'évanouissent dans les détours de ses phrases. Il n'a rien de l'ironie sanglante et transparente de Prévost-Paradol. Il faut faire couler un peu de sang quand on caresse ironiquement, afin de bien montrer qu'on n'entend pas raillerie quand on plaisante ; mais le maniement de ces armes n'est donné qu'à un bien petit nombre. Quand Swift commençait ce terrible jeu avec un homme, la foule riait d'abord et puis on entendait tout à coup un cri : *Ah ! mon Dieu ! il l'a tué ! ! !* C'est la vraie ironie que l'auteur des lettres de Junius a bien connue aussi, quoiqu'il préférât l'invective.

Je n'aurais pas la moindre objection à voir entrer Spinosa ou Hegel à l'Académie des sciences morales parce que c'étaient de puissants esprits. Mais un copiste de Spinosa qui l'a dépouillé de sa force, de sa rigueur, de sa vigueur et de sa candeur ne me paraît pas devoir entrer de plein droit à l'Institut parce qu'il défend assez timidement des opinions absurdes. Tous les déistes et spiritualistes qui lui ont donné leur voix s'écrient : *Nous fondons par là la liberté de penser !* La liberté de penser est une chose que j'aime autant et plus qu'eux, car plusieurs dans cette occasion ont voté pour M*** afin de n'être

pas sifflés comme cléricaux par les jeunes philosophes du pays latin, et ce n'est pas ces ménagements-là qu'on nomme liberté de penser. Mais d'ailleurs cette liberté n'est pas la seule loi qui doive diriger dans le choix d'un académicien, sans quoi les opinions les plus extravagantes primeraient toujours les opinions sensées qui n'ont pas beaucoup de contradicteurs.

Il paraît bien avéré que nous allons avoir un écrit impérial ; on en a vu des exemplaires, mais sous quelle forme ? on l'ignore. Est-ce un compte rendu des miracles de l'Empire, depuis ses commencements, ou simplement un recueil de pièces qui donne la marche des affaires depuis le bulletin d'Arcole jusqu'à celui de la Bérésina, de Waterloo et de Sadowa ? On n'en sait rien encore. Ce qui est sûr, c'est que vous devez préparer un mouchoir pour pleurer d'admiration.

CIV.

AU MÊME.

Paris, 2 avril 1868.

Vous savez déjà que le pauvre M. Forcade a un accès de folie qui inquiète très-sérieusement

les médecins sur le sort de ses facultés et peut-être même sur sa vie. Quelques-uns croient à un ramollissement du cerveau.

La Providence en veut aux gens distingués depuis quelques années. M. Verdet, qui promettait tant, a été emporté sans rime ni raison; M. Foucault, qui avait au plus haut degré le génie de l'invention et des applications de la science aux choses usuelles, a été entraîné par une *ravine d'eau*, comme dit l'Écriture. Voilà le polémiste à peu près le plus puissant de ce pays-ci désarmé de ses facultés. Personne n'avait plus que lui la connaissance détaillée des sciences économiques; nul ne connaissait mieux les finances et la politique intérieure et extérieure; d'ailleurs il était propre à tous les sujets, depuis la littérature jusqu'aux plus menus détails de la vie pratique des peuples, et avec cela un souffle robuste qui pouvait animer sans faiblir une longue suite de raisonnements comme une longue invective; un style simple, clair, énergique, coloré. Il n'a pas toujours fait le meilleur usage de ces dons, mais ce ne sont pas moins de grands dons et la nature en est probablement avare, bien qu'elle marche dessus sans y regarder. Pour le moment, la sagesse n'apparaît dans aucun gouvernement, à commencer par celui qui a la plus grande ré-

putation parmi le genre humain ; je le dis parce qu'il ne faut flatter personne. Pour passer et descendre jusqu'au gouvernement anglais, je ne sais pas où ce peuple a la tête. Cette Église anglicane d'Irlande n'a pas *grand sens commun,* mais cet abandon de tout le passé de l'Angleterre devant la peur qu'on a des Fenians est plus absurde encore. Ce Gladstone n'est probablement pas un grand anatomiste ; il ne paraît pas savoir que ces amputations de fantaisie ont souvent les résultats les plus funestes. L'Angleterre a toujours vécu de régime et de palliatifs et non d'amputations, et ce régime ne lui allait pas mal. Pitt a gardé son pays de la contagion des idées générales et systématiques durant la révolution française et ça été son esprit après sa mort qui l'a emporté à Waterloo. Les chirurgiens de village qui soignent l'Angleterre à cette heure proposent pour leur pays des remèdes qui iraient peut-être au tempérament de la France, mais qui pourraient bien tuer le génie très-particulier de la Grande-Bretagne. La voilà au régime de la patrie de Robespierre, de Danton, du premier Bonaparte, du second Bonaparte, animaux dangereux et systématiques en divers genres. Cromwell, dans son bon sens profond et avec son intelligence de la santé de l'Angleterre, n'a jamais

tenté de ces épreuves sur elle. Il est singulier que la Providence abandonne un pays qui représentait, par miracle, la puissance du sens commun, de l'expérience et de l'énergie des citoyens pour la défense des droits héréditaires et traditionnels. On dirait que le bon Dieu veut fermer tous les chemins aux hommes de bonne volonté sur la terre. Le gouvernement de Juillet a essayé de gouverner selon ces principes de la raison et de l'équité toutes nues et il a succombé. L'Angleterre vivait avec honneur sous la loi de préjugés de toute sorte qui cachaient aussi une raison profonde et des instincts très-nobles, elle va rendre les armes à son tour. Il n'y a plus qu'à crier : vive l'Empereur ! sur les ruines de la dignité humaine et du bon sens. Encore cet Empereur a-t-il livré ses peuples au désordre et à la corruption intérieure et, ce qui est plus poignant, aux Allemands qui campent en armes aux portes de France et dont Metz peut voir toutes les nuits les feux de bivouac à la portée de ses murailles. M*** aura bien de la peine à m'expliquer cette histoire universelle. On a fait de son mieux et voilà.

Adieu, mon cher ami, je ne sais pas si mon esprit se dérange aussi, mais je suis d'une humeur de dogue. Ma santé n'est pas d'un dogue, à beaucoup près.

Vous ai-je recommandé les Mémoires du comte de Gisors ? Picard disait de la dernière brochure de l'Empereur : « Ah ! mais, je ne croyais pas que ce petit prince impérial fît si bien ! »

CV.

AU MÊME.

Paris, 26 avril 1868.

Il me semble, mon cher ami, que je vous ai écrit bien peu et fort mal sur ce que nous voyons et ce que nous lisons. C'est qu'en vérité ma santé est détestable par ce temps de bourrasque intérieure. Avec une imagination un peu malade, on a bien de la peine à faire régner la stricte raison chez soi. L'homme est une barque difficile à mener parce que, ordinairement, l'équipage est insurgé et troublé aussi bien que les eaux et les vents à qui il a affaire. Je suis d'une part réellement malade et j'ai les nerfs inquiets et mutinés. Il en résulte que je ne fais pas la moitié de ce que je veux, et que, les trois quarts du temps, je ne dis qu'à moitié ce que je veux dire.

Enfin, je reviens sur ce que je vous disais.

Ceux qui ont de l'humeur et aiment à voir en mal, disent que M. Jules Favre avait l'autre jour l'air d'un prince qui vient prendre, devant les siens et d'une voix impérieuse, possession de l'empire. Ils veulent qu'on eût dû dire en sortant de l'Académie, comme autrefois Sieyès : « Messieurs, nous avons un maître. » Quand je réunis et compare les témoignages, et aussi quand je lis le discours, je trouve cette expression exagérée. A tout prendre, il y a bien des égards et des concessions, et des précautions, dans le langage de ce superbe démocrate. Ce n'est pas de ce pied-là que les démocrates de vieille roche sont entrés aux Tuileries le 5 juin 1792. Ils ne disaient pas leur chapelet devant la Reine et madame Élisabeth. Il est bien vrai que des fous ont déclaré à Jules Favre que s'il parlait de Dieu et de l'âme à l'Académie on le lui revaudrait aux élections, mais il est vrai également que Jules Favre les a envoyés au diable et leur a déclaré qu'il en ferait à sa tête.

27 avril.

Avez-vous l'idée de ces Fenians qui chassent les Anglais jusqu'en Australie et qui tirent sur le fils de leur Reine comme sur un lapin. J'avoue que je n'aurais pas la magnanimité de réformer l'Église établie d'Irlande en ce moment. J'avoue que je commencerais du moins par châtier très-

durement un certain nombre de ces nouveaux serviteurs du Vieux de la montagne. Mazarin, dans son meilleur temps, était un agneau en comparaison de ces messieurs-là. Guillaume III, qui n'était pas méchant et qui valait bien Gladstone, n'aurait pas poussé si loin la tolérance. Quand un homme change tout à coup de manière d'être on dit qu'il ne tardera pas à aller dans l'autre monde. La vieille Angleterre a bien l'air d'en arriver là. Les officiers qui étaient à la bataille de la Boyne, s'ils revenaient au monde, ne reconnaîtraient pas beaucoup le parlement d'Angleterre. Je suis généralement pour la douceur et j'aime mon temps pour la pitié qu'il a de l'homme sous toutes les formes, mais je trouverais qu'il n'eût pas été humain non plus de faire une pension à Fieschi ou à sa famille le jour où il avait renversé roides morts dix-sept personnes sur le boulevard. Je sais bien que *coup pour coup, dent pour dent*, ne mène pas loin les gouvernements, mais il ne faut pas non plus courir à un homme qui vous lâche un coup de pistolet pour l'embrasser tendrement. On doit attendre quelques jours au moins.

Vous avez donc relu d'Aubigné? Ce ne sont pas des lectures frivoles. Je crois qu'il ne devait pas être d'un commerce agréable dans le parti-

culier, à en juger par les traditions qu'il a laissées dans Genève. Un homme de son nom, Merle d'Aubigné écrit une histoire du protestantisme qui est bien autrement rude que le très-rude Agrippa d'Aubigné. En ouvrant ses volumes on croirait déboucher une bouteille de gaz acide. Fanatique du seizième siècle dans ses plus violents accès, l'ouvrage est curieux à lire pourtant. C'est ainsi qu'un mastodonte écrirait l'histoire du monde antédiluvien. Ce brave homme, que nous connaissons, nous parle rarement du catholicisme sans le nommer *la bête,* ou *la femme écarlate,* ou *la grande prostituée.* Ses coreligionnaires d'Amérique lui ont fait une fortune assez considérable en achetant des milliers sur milliers d'exemplaires de son *Histoire de la Réformation*, et, à soixante-six ans, il a trouvé une jeune et jolie Américaine qui l'a épousé pour ses passions calvinistes. Voilà de la piété dans une fille de dix-huit ans ! D'ailleurs il a assez grand air et pourrait nous brûler vous et moi, dans l'occasion, comme Calvin a fait de Servet.

Voilà les hirondelles arrivées ; les avez-vous vues? J'ignore si la guerre reviendra avec ces messagers du beau temps. Les avis sont très-partagés, mais le fusil chassepot tue son homme à 800 mètres, tandis que le fusil prussien ne fait

merveille qu'à 300 mètres. La question présente donne 800 : 300 : : etc. etc.

Mille et mille amitiés.

CVI.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 4 juin 1868.

Je ne sais pas si je vous écrirai bien au long. Je suis pris depuis trois semaines de ce que Molière nomme le *vertigo*. J'ai la tête habituellement *étonnée*. Ce que je connais le mieux me paraît un peu nouveau ; je ne me sens pas très d'aplomb sur mes pieds et, dans certains moments, je ne comprends pas bien ce que je lis... Mais en voilà assez sur moi.

Je ne sais si vous recevez *le Correspondant*. Vous y verriez des vers de M. de Laprade qui sont une histoire de conscrit plus pathétique encore que celle de M. Erckmann-Chatrian. Il s'agit de deux fiancés dont le recrutement de 1813 vient empêcher le mariage. Le jeune homme, qui n'est pourtant pas poltron, mais qui est en colère, s'en va avec son fusil rejoindre les réfractaires dans les bois. La fiancée est charmante. La peinture

des deux familles, les soucis de chaque jour, les détails du ménage, les conversations entre ces pauvres gens dans la peine, et le vieux médecin, et le vieux curé, qui sont leurs amis, tout cela est aimable et élevé et d'une poésie sobre, mais gracieuse et vive et forte. C'est Hermann et Dorothée plus naturels. Ce serait une jolie lecture du soir si vous aviez tous les numéros. Après cela, je sais que les vers gâtent les idées et les sentiments pour bien des personnes spirituelles et cultivées. Cette langue un peu étrange ne leur paraît pas pour tout de bon. Pour Motley, je n'ai pas encore découvert la traduction à dater de la mort du *Taciturne*. Les deux volumes de M. Beulé, l'un sur Auguste et sa famille et ses amis, l'autre sur Tibère, sont curieux, bien que sur un ton un peu emporté et avec un désir d'amener des rapprochements un peu forcés avec notre temps, et puis, je ne réponds pas qu'il n'y ait dans le récit, par-ci, par-là, des énormités racontées un peu crûment. Les temps d'Auguste et de Tibère ne ressemblent pas beaucoup à la vie des premiers chrétiens de l'abbé Fleury, mais le remède est que les dames bien élevées n'y comprennent presque rien.

Carra vous a-t-il fait le bien que vous en attendiez? Y avez-vous trouvé ce grand silence et ce

grand repos qu'on trouve décrits dans *Paul et Virginie : Mais vers midi, on n'entend plus aucun bruit ; un grand silence règne dans leur enceinte où tout est paisible, l'air, les eaux et la lumière.* La littérature est bonne à quelque chose, quoi qu'en disent les esprits superbes ou les esprits chagrins, car elle redouble le plaisir des choses agréables, quand on en rencontre qui ont déjà été exprimées par les grands écrivains, comme l'écho des lieux où l'on a déjà vécu. Pour les rossignols de Coppet, je ne tiens pas leur chant pour un bruit désagréable et je voudrais bien les entendre. Je ne suis pas comme ce jardinier d'une grande maison qui répondait à un visiteur qui demandait s'il y avait des rossignols aux environs : « Oh ! monsieur, sans doute, il y en a ; ils ne font que beugler toutes les nuits. » M. Bunsen a donc fini par vous fatiguer ? Je n'en suis pas fâché, n'ayant jamais eu grande admiration ni pour ses écrits, ni pour sa personne. Il avait cette grande abondance d'idées qui est plus facile aux esprits confus qu'à d'autres, parce que toute idée fausse trouve toujours une petite place dans les nuages. Je ne tiens pour de vraies idées que celles qui trouvent naturellement leur place. Dans les vides de ces cartes de géographie qu'on donne à construire par petits morceaux aux en-

fants, les pièces qui ne trouvent pas leur lieu sont bonnes à jeter et n'appartiennent pas à la carte.

Oui, oui! ce sont les volumes suivants de M. Sainte-Beuve qu'il faut prendre. Vous y trouverez tout ce que vous cherchez; des sujets au choix, un cadre limité, et dans ce cadre un détail infini d'idées vraies et fines et de beaux souvenirs de la grande littérature.

Vous aurez vu la mort de M. d'Haubersaërt que nous connaissions tous. Il est mort soudainement. Il avait bien des défauts dans le commerce de la vie, hautain, arrogant, altier, et pourtant plein de déférence pour le grand monde et le faubourg Saint-Germain; mais, avec cela, honnête, sincère, d'un esprit net, d'une instruction étendue, fidèle à ses amis jusqu'à la rage contre leurs adversaires, ayant mis toute sa volonté originale à se faire une vie d'accord avec ses goûts innocents, ce qui est assez rare, car l'homme manque de force pour faire ce qui a droit de lui plaire, pour peu que les autres froncent le sourcil. Il laisse une charmante maison, une belle bibliothèque, une fortune qui satisfaisait tous ses désirs, et quelques jours avant de mourir il disait: « Je suis parfaitement heureux! »

CVII.

A LA MÊME.

Paris, 17 juin 1868.

J'ai vu ce matin Paul ici. Il a l'air, pour la force, d'un petit taureau de Bazan. Il paraît que la mélancolie n'habite pas les cloîtres de Saint-Sulpice. Nous discutons doucement de morale et de théologie et ce n'est plus le temps où je prenais une foule de gants pour parler de ces sujets. Il n'y a point de péril de le rendre sceptique, et, pour lui faire de la peine, comme cela est très-loin de ma pensée, je ne lui fais pas de peine, quoi que je dise. Je ne sais rien de plus sot que de se faire les uns aux autres une guerre sourde, ironique et monotone sur les opinions et les croyances. C'était l'écueil possible de notre relation et j'avais bien résolu de l'éviter depuis qu'il a pris son grand parti.

Vous verrez les *Méditations* nouvelles de M. Guizot. La grande préface qui les précède est tout ce que j'en connaisse encore. Elle est terriblement vague et générale, mais presque toutes les idées sont très-vraies. Je me figure que l'apologie des dogmes chrétiens devra faire plaisir, et un plai-

sir de nouveauté à ceux qui ne sont pas familiers avec tout ce que la philosophie a dit pour et contre. Après tout, c'est un homme d'infiniment d'esprit et de connaissances qui cherche à mettre à la portée des intelligences ouvertes, mais étrangères aux démarches singulières de la métaphysique, les solutions les plus plausibles, du moins à ce qu'il lui paraît, des difficultés morales de la pauvre espèce humaine.

On ne cause donc pas beaucoup à Carra et la vie active et pratique étouffe un peu cette rêverie animée qu'entretient le goût des lettres, et qui est le complément de la vie réelle? Vous avez bien raison et vous dites supérieurement qu'il faut savoir chanter en dedans ou en dehors la beauté des vertus pratiques et des sentiments naturels. C'est dans le cours de ces chants qu'on rattache les incidents particuliers de sa propre vie à l'ordre universel. Dans *les grands livres* de tous les genres de littérature, on entend, pour ainsi dire, le chœur du genre humain qui s'unit aux sentiments qui nous animent quand ils sont selon les règles, et, dans l'accent de ce chœur, je ne sais quoi qui adoucit les peines et colore les espérances. On se sent dans l'ordre universel et alors, tous les beaux spectacles de la création nous sont comme une garantie secrète que le

bien est tôt ou tard victorieux dans ce monde et dans les mondes. Je sais bien que la Religion fait quelque chose d'analogue, mais, dans l'humidité et l'ombre des églises, la rouille se met sur les grandes images de l'idéal, c'est-à-dire du vrai réel. Il est bon que le soleil de l'imagination naturelle entre même dans les temples, sans quoi les âmes contractent une tristesse qui n'est pas saine. Milton ranime le livre des Psaumes quand on a trop souvent répété les mêmes mots que David croit toujours une nouvelle chanson.

Ah! mais, l'excellent et spirituel M. Erskine a pourtant tort de ne pas croire qu'il y ait une poésie française. Il est terriblement de son pays s'il dit de ces choses ; mais il est vrai qu'on n'aurait jamais persuadé tout de bon à *Saint-Preux* qu'il y avait une autre aimable personne que *Julie d'Étanges*. Il n'y a pour chacun qu'une langue qui aille au fond de l'imagination et qui sache parler selon le cœur. On dit des belles choses : Cela doit être beau! Mais il reste toujours un voile autour des lignes.

CVIII.

A M. PRÉVOST-PARADOL.

Paris, 11 juillet 1868.

Dearest sir, j'ai voulu lire votre livre avant de vous dire combien j'étais reconnaissant de votre bonté. Maintenant que je l'ai lu, j'ai à vous remercier aussi de tout ce qui m'a frappé, instruit et charmé dans ce volume. On fait depuis bien longtemps, on fait tous les jours encore des systèmes de gouvernement qui ont l'air de châteaux en Espagne où nul ne saurait habiter. Vous bâtissez une belle cité où des hommes de chair et d'os peuvent vivre en toute dignité et en toute sécurité derrière des remparts solides qui semblent élevés par la raison même...

Comme votre sagesse est vive, elle s'échappe souvent en pages que vous seul pouvez faire. L'éclat va bien à la sagesse, même dans la sévérité d'un sujet tel que celui que vous traitez. Il est bon que la sagesse montre qu'elle a des ailes, afin de mettre les imaginations saines de son côté. Il me semble que le passage sur la guerre pourrait être tiré des dialogues de Platon. Le portrait de l'Empereur (l'Empereur de Waterloo

et non le Napoléon de Sadowa) aurait donné de la jalousie à Saint-Simon. C'est sa vigueur de trait et d'analyse ; mais il n'a pas la pureté du dessin et la société qu'il connaissait ne lui laissait pas si bien voir les traits primitifs de l'âme humaine. Je n'ai qu'une humble remontrance à vous faire ; c'est sur la fin de votre livre ; j'aurais voulu que l'examen de la France et de l'Europe s'arrêtât au moment où notre grand mécanicien a rompu le grand ressort. Si la race anglo-saxonne doit tout couvrir de ses eaux débordées, son crime disparaît presque dans ce déluge. Il peut dire alors : « Il est vrai que j'ai mis le feu à la maison, mais les Anglo-Saxons l'auraient aussi bien renversée. »

Mille pardons. Mille remerciements.

CIX.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 23 juillet 1868.

Il me semble qu'il en est comme des jours où je vous écrivais que vous alliez voir tous les gens de la suite de madame d'Haussonville couvrir les hauteurs des Alpes et du Jura. Il vous vient du monde de tous les points cardinaux. Pardon de

ce mot *cardinal* en pays protestant. Mais la nature des personnes diminue cet inconvénient d'avoir à faire tête à des régiments ; toute cette société se connaît, se fait naturellement compagnie les uns aux autres et vous permet de vous reposer. Il n'y a de vraiment redoutable que les grands étrangers qu'il faut traiter avec une considération exceptionnelle, et ceux-là, on dit que vous les avez invités seulement à déjeuner ; les nerfs souffrent surtout de l'obligation à heure fixe ; mais, sans eux, il reste ce que les beaux esprits, les grands esprits, nomment les minces détails de l'administration, c'est-à-dire un certain travail pour que chacun soit le mieux possible. Quand on est tracassé par cet idéal on se fait encore du mauvais sang pour les gens les plus faciles à vivre entre eux. M. Royer-Collard disait : « On a toujours des affaires quand on aime l'ordre et que les choses soient bien faites. » J'ai quelque idée que la bonne littérature et aussi la belle littérature est celle qui apprend à rattacher les petites choses aux grandes et, pour mieux dire, qui montre comment les petits anneaux se lient aux grands dans l'enchaînement des choses. La fin de l'Héloïse respire ce que je dis là. C'est dommage que vous n'ayez pas pu supporter une certaine grossièreté qu'a Rousseau par moment,

et je conviens qu'il est singulier de le voir assez souvent au-dessous même du vulgaire avec tant d'élévation par moments et par moments fréquents. La beauté de son esprit finit comme la beauté des Néréides, en queue de poisson. Ne mettez pas ce sujet sur le tapis à dîner. Sauf M. de Broglie, personne de ceux qui sont chez vous ne sait juger Rousseau, et Paul, je crois, ne l'a guère lu. Je vous conseillerais, comme un ministre à madame Fesch, de lire en cachette le dernier volume de la *Nouvelle Héloïse ;* mais les femmes délicates ne savent pas braver la vulgarité.

Je ne sais pourquoi je vous fais depuis quelque temps plus de petites prédications littéraires que de coutume. C'est que chacun prêche son saint et que, sans ce saint-là, il y a longtemps, pour mon compte, que je serais mort d'ennui, de tristesse et un peu de rage sur ma très-misérable destinée. Il est de toute vérité que j'ai dans cette triste demeure des amis muets qui me parlent selon mon esprit; aussi, si vous saviez avec quel soin je les époussette moi-même avec un beau plumeau, n'aimant pas qu'André ou Louis leur racle le dos!

Victor est donc arrivé? C'était une grande préoccupation et ça été un grand plaisir pour Al-

bert. Cet Américain est un peu noir; il parle, il répond sans humeur aux questions; il fume comme le général Grant et a un air de sang-froid et de résolution qu'on prend dans cette vie de tapage, de presse et de témérité. C'est presque avoir fait la guerre.

Lisez-vous quelque chose de *la Lanterne* de M. de Rochefort? Voilà un livre qui doit plaire à votre imagination et à celle de mademoiselle Anna! C'est dans votre genre à l'une et à l'autre. Ne vous laissez pas dire trop de mal du livre de M. Paradol. Je sais que ceux qui siégent ou siégeaient aux portes de leurs villes, hochent la tête sur cet écrit; mais on n'est pas tenu d'inventer des nouveautés quand il s'agit de rechercher ce que conseille l'expérience.

Si vous croyez toujours que je ne sèche pas de n'être pas à Coppet, vous avez tort. Dites, si vous voulez, que *j'ai un démon;* cela peut être; il me retient même à Paris, en vue de Versailles, et je suis ici dans toutes les misères imaginables. Il souffle un vent féroce aujourd'hui après cette température si violente.

M. Marmier m'a chargé de vous dire qu'il aspirait cette fois à l'Académie et de le dire aussi au duc de Broglie, mais il n'y met pas d'arrogance et a l'air de chercher une petite place

comme un homme qui arrive tard à un concert.

Mille tendres respects.

CX.

A M. PISCATORY.

Paris, 25 juillet 1868.

Mon cher ami, je ne vous ai pas envoyé le volume de M. Lenormand que vous vouliez bien demander, parce que le duc de Broglie l'a emporté à Coppet. On dit l'ouvrage intéressant, mais pas tout à fait original, en ce sens que la plus grande partie serait plus que mêlée d'un autre écrivain qui a de la renommée en Allemagne ; mais je ne suis pas juge de cette question de propriété et cela ne fait rien ou presque rien au sujet. Quand le volume reviendra au bercail, il vous sera certainement envoyé.

La *Lanterne* de M. de Rochefort éclaire-t-elle les sentiers de vos paysans ? C'est un succès qui dépasse de beaucoup la vogue de Paul-Louis Courier. Ce n'est pas tout à fait le même genre. C'est là qu'il faut reconnaître que le goût du public qui lit est, du moins pour le moment, fort abaissé.

Les dieux ne sont pas ou ne paraissent pas justes. Cette *Lanterne* jette plus d'éclat que le livre de Prévost-Paradol. Vos observations sur l'écrit sont certainement fondées, quoiqu'il ne faille pas demander beaucoup de nouveauté aux principes et aux idées qu'on cherche dans l'expérience, mais enfin, pour moi, la grâce de ce jeune homme hardi et sensé est la plus forte. Il n'écrit pas pour écrire ; tout ce qu'il dit lui appartient à bon droit puisqu'il le sent et est tout prêt à le faire. C'est le commencement et peut-être la fin de tout talent et de toute éloquence, que cette sincérité vive. Je crois que Cicéron l'eût pris en grande affection s'il l'avait rencontré dans Rome aux temps d'Antoine, de César et d'Octave, et il en aurait espéré quelque chose de considérable. En attendant, il demeure dans un pauvre petit appartement rue Saint-Georges, aimant, je crois, le luxe, les chevaux, mais aimant mieux encore sa dignité et la raison.

J'ai pris le deuil pour six mois, jusqu'au retour du Corps législatif, parce que M. Haussmann est encore vivant. Pourquoi êtes-vous en deuil ? Parce que le préfet de Paris n'est pas mort. M. Paradol lui a donné un beau coup de dent avec le froid mépris qu'il excelle à exprimer, mais six mois suffisent pour renverser le

reste de Paris et couvrir ses ruines de guinguettes.

Oui, je suis encore ici, fort peu capable de voyager, mais je suis sur la rue et non dans ce cachot qui vous déplaisait.

CXI.

A M. L'ABBÉ DE BROGLIE.

Versailles, 9 août 1868.

Ce n'est plus de mon petit trou donnant sur cette vilaine rue que je t'écris, mais bien ayant en face de mes fenêtres la pièce d'eau des Suisses, qu'il faudrait aujourd'hui nommer probablement la pièce d'eau des *Turcos*, puisque les Français, n'ayant pas pu supporter dans leur armée des hommes tels que M. de Gingins et M. de Châteauvieux, trouvent très-bon d'être sous la garde des sectateurs d'Anubis et autres divinités qui n'y regardent pas de très-près en fait d'humanité et de civilisation. On dit que vous causez et disputez comme des perdus, à Coppet. Je me demande souvent ce que dirait l'auteur de l'*Allemagne*, si elle entendait ces conversations. Elle serait souvent surprise et triste, et irritée ; sur-

prise de ce cours singulier qu'ont pris les idées ; triste de voir que la Providence a si peu aidé le bien à faire son chemin dans ce pauvre monde; irritée contre un certain scepticisme qui regarde tout avec une curiosité froide et avale tout sans laisser le plus petit morceau de pain à grignoter aux misérables. L'imagination, qui est à la mode aujourd'hui, lui prendrait terriblement sur les nerfs. Elle n'aurait pas la même indulgence que nos belles dames pour les passions sauvages qui courent toutes nues à travers notre littérature. Elle était d'un temps où l'on ne racontait pas dans un roman les penchants des hommes, comme Buffon peut raconter les instincts de l'âne ou du taureau, ou, du moins, l'homme étant un animal qui a cette singularité, parmi les autres, de s'occuper, de se préoccuper du bien et du mal, cette disposition se montrait dans tout le jeu des passions humaines, et l'écrivain n'avait jamais l'idée, quand il peignait les sentiments, de tenir, pour ainsi dire, la tête au-dessus du bien et de dire, comme M. de Barante, *non ad probandum, sed ad narrandum.* As-tu jamais lu *Notre-Dame de Paris,* de Victor Hugo? Il y a là une certaine mère qui perd son enfant. Sa fureur, après cette perte, n'a rien qui l'égale dans les rugissements d'une lionne ou

d'une tigresse à qui l'on a enlevé ses petits. Elle devient vulgaire à force de désespoir. Ce sont les saturnales de la douleur maternelle. On voit que cette femme est d'un monde où ni les instincts, ni les passions, n'ont cet aromate divin qui les règle dans une certaine mesure, et qui est *la dignité,* le *decus,* lequel contient un principe moral. Je dois convenir que la Vierge au pied de la croix a une douleur beaucoup plus noble et cette noblesse vient de la soumission finale des attachements humains à l'ordre général, et, si l'on veut encore, à la volonté de Dieu. Quand les passions ne connaissent plus ce frein, il les faut mettre au Jardin des Plantes, dans la ménagerie, à côté des léopards et des rhinocéros, et, chose singulière, quand les passions reconnaissent le frein, elles produisent plus d'effet sur le spectateur que les emportements déréglés ; elles annoncent plus de profondeur, et c'est par là que se montre, jusque dans les égarements des affections, l'essence supérieure de l'âme de l'homme.

J'ai bien tardé à t'écrire, mon cher ami ; c'est qu'en vérité j'ai été plus souffrant que je ne puis dire, souffrant réellement, et, de plus, en proie à des fantômes de toutes les couleurs, la tentation de Saint-Antoine, non pas en fait de belles

dames comme lui, mais en fait de maladie. C'est probablement à l'hypocondrie qu'il faudrait rapporter cette parole : *Il vaudrait mieux que cet homme ne fût pas né.* On dit que vous nous revenez le 21. Pourquoi pas le 15, pour assister au *Te Deum* de la Saint-Napoléon? Là, on célèbrera la Prusse placée au premier rang et maîtresse des nations, Paris détruit et rebâti tout de travers en trois jours, et la France désormais au second rang parmi les peuples d'Europe ; mais cela fait, comme dirait probablement M. Rouher, qu'elle ne tombera pas de si haut.

J'espère que vous avez loué le livre de M. Paradol. Si tous les jeunes Français avaient ces instincts-là, on aurait à remercier Dieu de tout autre chose que de M. de Bismark et de M. Rouher.

Adieu, mon cher ami. Ta lettre m'a fait grand plaisir, et, quoi que tu dises, aucun Nabuchodonosor ne l'eût écrite, même après ou avant les sept mois dont il s'agit.

CXII.

A MADAME LA MARQUISE D'HARCOURT.

Versailles, 13 août 1868.

J'ai été dans l'impossibilité d'écrire tous ces derniers jours, chère madame. Ces chaleurs folles ont achevé mes nerfs, et si j'ai tardé à vous répondre, ce n'est pas que je n'aie lu avec le plus vif plaisir les pages que vous avez eu la bonté de me confier. Je trouve dans l'introduction les idées les plus élevées et tout ce que donne une imagination brillante en parfait accord avec les pensées, ce qui est bien rare aujourd'hui où souvent, chez le même écrivain, l'imagination tire dans un sens et l'esprit dans un autre. C'est bien le fond du livre que vous méditez qui est là, mais il y manque l'enchaînement et toutes les vues accessoires qu'une recherche plus exacte et plus prolongée vous fera aisément retrouver en vous-même ; peut-être, d'ailleurs, avez-vous commencé par la fin, car une introduction étant un peu le résumé d'un livre, il ne la faut sans doute faire qu'en terminant, malgré la place qu'elle occupe ; à présent, le plan ne représente pas tout le détail de l'édifice, ni même tout l'en-

semble. Je crois qu'en lisant des livres qui sont de votre sujet, il vous viendra bien des points à traiter qui ne seront pas pourtant dans ces livres et qui étendront votre premier dessein. Pour les esprits féconds, les livres des autres ne donnent pas seulement ce qu'ils contiennent ; leur principale utilité est de suggérer d'autres manières de considérer un sujet par une sorte de méditation que provoque la lecture. C'est ce qui fait dire de certains livres qu'ils font penser. Je le crois vrai de tous ; et la lecture n'est peut-être qu'une manière facile de fixer ses pensées sur un objet déterminé. Pendant que l'attention s'attache à la suite des raisonnements ou des récits de l'auteur, il se fait un autre travail dans le fond de l'atelier de l'intelligence, et ce travail, c'est l'invention personnelle et originale.

Les points mentionnés dans votre plan se rapportent en abrégé aux idées qui suivent : Que c'est à tort que le luxe emporte avec soi une sorte de blâme ; qu'il y a un luxe qu'il faut repousser et qui a surtout pour but le bien-être, mais qu'il est un autre luxe qu'il est dans l'instinct de l'homme de réaliser dès qu'il est hors des nécessités les plus rudes de la vie ; que celui-là a pour but secret de traduire les soupçons que nous entretenons des choses invisibles, ou, du

moins, d'exciter, par les arts, des impressions analogues à celles que nous ressentons dans nos rêveries sur l'invisible; que Dieu nous donne, pour ainsi dire, l'exemple de ce luxe, puisque, presque partout, il a recouvert l'utile d'un voile de magnificence, et prodigué la beauté dans tous les champs, dans tous les recoins de la nature; que si le luxe de bien-être amollit et abaisse les âmes, le luxe du beau les ennoblit et les attire par des images confuses vers le monde supérieur; qu'il n'est, enfin, que peu d'âmes d'élite qui, pour avoir vu, dans un monde supérieur quelque ombre de Dieu dans une sorte d'extase, sortent de cette vue avec une indifférence naturelle pour tous ces rayons déviés que nous nommons le Beau, parce qu'ils ont vu un moment la source du Beau dans toute sa splendeur et sa pureté! Je passe les rapports du luxe à la richesse et les points d'économie pratique, parce qu'il n'est peut-être pas certain que les tentatives du luxe se rapportant au Beau suivent dans un rapport exact le développement de la richesse et que ce rapport n'est fixe que pour le luxe du bien-être.

Mais, comme je vous le disais en commençant, cette chaîne n'embrasse peut-être ni tout le sujet, ni toutes les questions qui s'y rattachent.

Je ne fais qu'entrevoir les difficultés qu'il faut traiter et les développements que vous pourriez ajouter. Je ne peux que vous indiquer quelque chose de ce que j'entrevois, sous peine, si j'allais plus loin, d'être trop long et d'être confus.

Une première difficulté qui vous frappera particulièrement et plus vivement qu'une autre, c'est de décider que, dans un monde où il y aura toujours des misères qui se peuvent soulager par l'emploi judicieux de la richesse, de décider qu'une partie du superflu peut être employée tranquillement à ces images coûteuses du Beau. Il est certain que le Parthénon n'a pas été aussi utile au soulagement des Athéniens pauvres que l'eût été un hospice durant la peste du Péloponèse, et le Munster de Strasbourg est sujet à la même objection. Je crois que la Mère Angélique Arnault n'eût pas hésité sur ce point, ni M. de Sacy, ni M. Nicole, ni Pascal; aussi ne voyons-nous nul goût même de ce luxe innocent en apparence chez les premiers chrétiens. Les parfums dont il est question dans l'Évangile ne sont qu'une image des droits supérieurs de Dieu sur l'homme, mais de tels sacrifices à l'idée du Beau ne sont assurément nulle part dans l'Évangile.

Je vois une réponse à cela et vous la verrez

comme moi, mais il vaut la peine de traiter la difficulté.

Autre chose, par exemple, à examiner dès l'abord. N'est-il pas vrai que le luxe du Beau peut tromper, que dis-je, a trompé bien des âmes ? Quand l'homme a des impressions élevées, il s'en attribue volontiers un certain mérite. Les arts qui l'enlèvent un moment aux préoccupations vulgaires de l'existence, ne peuvent-ils pas lui faire croire qu'il est déjà, par l'état de son âme ainsi exaltée, à l'entrée du sixième ciel ? et, pour parler des effets de la littérature, qui sont aussi de notre sujet, n'est-il pas constant qu'un homme ému de la lecture d'un roman ou de la représentation d'une belle tragédie se dit secrètement qu'il y a une certaine élévation d'âme à être touché de ces scènes, de ces tableaux, et que souvent il se contente, au fond de lui-même et en fausse sûreté de conscience, de ce tribut payé en fausse monnaie au Bien et au Beau ? On se croit quelque chose de la grandeur des personnages fictifs qu'on admire, pour cela qu'on les admire, et l'âme de l'homme est si peu exigeante qu'elle prend aisément et volontiers ses émotions pour des vertus.

Je sais et vous savez des réponses à cela en-

core, mais c'est une partie et même une partie curieuse du sujet à traiter.

Vous verrez bien d'autres objections et d'autres solutions se dresser et s'offrir devant vous en entrant dans le détail de votre étude.

Je serais donc d'avis qu'avant d'exécuter le livre vous prissiez des notes, non pas *sur*, mais *à propos* d'un certain nombre de lectures plus ou moins rapprochées de votre objet. Vous verrez ce que la facilité et la richesse de votre esprit vous donneront dans ce petit travail. En attendant plus mûre réflexion, je vous indiquerais :

L'*Essai sur le Beau*, de Burke (il n'est pas digne de Burke, mais je vous disais que je prends les livres comme une manière de penser autrement qu'eux) ;

Le livre *Sur le Beau*, de M. Levêque (à parcourir) ;

Le livre de M. Cousin : *Du Bien, du Vrai, etc.* ;

Quelques *Sermons sur le Luxe*, des grands sermonnaires ou de Nicole ;

Parcourir la *Richesse des Nations*, de Smith ;

La *Lettre de Rousseau à d'Alembert, sur les spectacles* ;

Et, pour voir le luxe d'agrément et de bien-être, *le Mondain* et *la Défense du Mondain*, de Voltaire.

Adieu, chère madame, mille tendres respects. J'aurais bien dû vous écrire plus lisiblement, mais vous verrez, par la première page, que j'ai voulu sans y parvenir. Puisque vous souffrez des yeux en ce moment, mademoiselle Aline aura peut-être la bonté de vous déchiffrer ma lettre. Elle y verra que je la trouve bien aimable, mais il n'y a pas grand mal à cela.

CXIII.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Versailles, 19 août 1868.

Sans vous, chère amie, je n'entendrais aucun bruit de la famille. Vous êtes probablement la plus fatiguée, la plus occupée et la plus attentive aux ennuis des autres. Je n'ai pas entendu parler de d'Haussonville depuis que j'ai reçu les épreuves de son excellent et brillant travail. Il a un succès considérable et bien mérité. Il a beaucoup de vues et d'esprit et pourtant a su prendre l'attention de ce *tout le monde* qui est dur à la détente en fait d'attention et qui n'aime pas qu'on ait plus d'esprit que lui. C'est presque la perfection en fait de talent que d'unir le suffrage

des demi-sots à celui des gens distingués par l'intelligence. M. de Rochefort ne va qu'aux sots et M. de Rémusat qu'aux gens d'esprit.

M. Piscatory m'écrit que ses moissons sont rangées selon sa fantaisie ; qu'il a le plaisir de voir la pluie qui tombe sur ses champs où il n'y a plus rien à geler. Il jouit de son bonheur comme agriculteur et se dit avec joie en se couchant qu'il ne rentrera pas dans la carrière ingrate de candidat. Il est comme cette demoiselle de madame de Sévigné qui se sentait si heureuse, en disant ses prières du soir, de n'avoir pas épousé le duc de Ventadour.

Vous aurez lu avec intérêt la petite scène de la Sorbonne quand madame Cavaignac a fait signe à son fils de ne pas aller recevoir un prix des mains du prince impérial. Quoique je trouve la personne charmante, avec son air de reine d'une République, je suis fâché qu'elle ait fait cet éclat inutile. Les coups de force n'ont de dignité que quand ils sont nécessaires, sans quoi, ce genre de démonstration a trop l'air de vouloir provoquer l'attention. Je crois que Cornélie, dans Rome, n'aurait pas fait ce petit tapage, ou n'aurait pas envoyé ses enfants au lycée Charlemagne.

Adieu et mille tendres respects. Je voudrais

bien vous voir dans ce Coppet, qui me semble mon lieu naturel. Je renoncerais pour cela à toutes les trompettes de la cavalerie qu'on entend autour du château de Versailles.

Qui a une mauvaise santé n'est bon à rien. Comment faites-vous donc pour être bonne à tout?

CXIV.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 2 septembre 1868.

Chère madame, votre lettre est venue à Paris où je n'étais pas, de là, après un peu d'hésitation elle est allée à Versailles où je n'étais plus. C'est ce qui fait que je ne vous en ai pas remerciée aussitôt que je l'aurais voulu. Je ne pensais pas que vous vinssiez sitôt dans nos quartiers. Il me semble que vous ne les prenez pas en très-bonne part. Vous parlez des environs de Paris, en regard du climat de Montpellier comme Eudore quand il comparait la Germanie à l'Arcadie. *Il me prenait,* dit-il, *je ne sais quel désir d'abandonner les aigles;* mais, comme Montpellier est de l'obéissance des aigles aussi bien que les environs de Paris,

je pense bien que vous n'avez pas de ces désirs séditieux.

Quelle belle soirée d'été vous avez donnée à Montpellier ! Je suis sûr que cette fête universitaire avait plus grand air que la solennité du concours général. Le fantôme de la République n'est point apparu chez vous comme il a fait à la Sorbonne. J'ai eu l'honneur de voir une fois ou deux madame Cavaignac; elle n'a pas du tout l'air d'un fantôme et si la République avait connu la figure de Cornélie, peut-être que les bourgeois de Paris en auraient moins peur. J'avoue qu'au premier moment je n'approuvais pas beaucoup madame Cavaignac. Malgré l'agrément de sa figure et la noblesse de son caractère, je trouvais qu'il y faut regarder à deux fois avant de faire une scène publique qui ne peut avoir de suite; mais on me dit qu'il y avait peut-être une scène préparée pour que le fils de Caton fût amnistié par le jeune César et alors je comprends que Cornélie ne se soit pas prêtée à cette réconciliation; et puis, peut-être que tout cela n'est que l'effet du hasard.

Nous autres, gens de l'opposition, nous sommes portés comme Tacite, quoique avec moins de talent, à raffiner sur tout et à trouver des combinaisons savantes et perverses à de pauvres gens

qui ont juste le nécessaire, et pas toujours, en fait d'intelligence.

Ainsi, chère madame, malgré tous vos tracas de maîtresse de maison, vous avez pu beaucoup lire et beaucoup écrire. Je serais encore plus curieux de ce que vous avez écrit que de ce que vous avez lu. Je suis toutefois porté à croire que vous avez sur ce point une invincible discrétion, quoique vous vous accusiez fort à tort du défaut contraire ; mais, pour traiter ce sujet d'une façon désintéressée, je crois qu'il faut écrire même quand on a la manie perverse de n'en rien montrer. L'obligation de donner un corps à ses pensées fait bien plus que les éclaircir et les ordonner ; elle en fait naître d'autres qui auraient dormi à toujours dans le fond de l'intelligence. C'est sans doute un grand plaisir de regarder longtemps à ses impressions et même à ses sensations les plus fugitives, assez longtemps pour en voir se dégager les idées claires qu'elles couvrent et qu'elles enveloppent. J'ai toujours tenu que qui saurait regarder en soi quand l'eau est un peu tranquille y verrait toujours des choses surprenantes et dont il n'a pas conscience, et que c'est dans ce fond toujours sourdement agité qu'est la source de l'originalité de chacun. La difficulté est de mettre le grain de sel sur la

queue de cet oiseau toujours inquiet, mais on le peut par la patience et l'attention. C'est un voyage en soi-même comme celui d'Aristée quand il descend sous la mer dans la demeure de Cyrène :

> Ibat, et, ingenti motu stupefactus aquarum,
> Omnia sub magna labentia flumina terra
> Spectabat diversa locis, Phasimque Lycumque
> Et caput unde altus primùm se erumpit Enipeus.

Toutes les sources des fleuves sont là, et, quant à ce latin tout étonné de sa hardiesse, il est là, chère madame, pour vous montrer l'excès de votre réserve... Mille tendres respects.

CXV.

A M. CHARLES GAVARD

Broglie, 22 septembre 1868.

Savez-vous, cher monsieur, si le roi de Prusse est de bonne humeur? Je vous avoue que, après les bruits qui couraient, je n'osais pas trop sortir de chez moi de crainte de rencontrer quelque légion de ce redoutable monarque. Enfin si les ministres signataires n'ont pas signé, ils doivent le dire publiquement, sans quoi il les faut fouetter sur cette même place de la Bourse. Quand on

prêtait à M. de Fontanes, qui n'était pas Caton d'Utique, des paroles qu'il trouvait indignes d'un honnête homme, il faisait mettre un *erratum* au *Moniteur*, bravant un homme qui ne revenait pas du Mexique mais bien d'Arcole et des Pyramides et de Marengo. J'ai cherché l'*erratum* de la lettre à la Bourse au *Moniteur* et j'aurais été bien surpris de l'y trouver. Je compte que M***, à la prochaine réunion de la Chambre, interpellera les ministres sur le peu de soin qu'ils ont de notre dignité nationale. Cela ne m'empêche pas de regretter M. Dufaure. J'aurais voulu le voir serrant comme dans un étau l'enflure de M. Rouher. Il excelle à serrer les gens à la gorge. C'est un soin que négligent souvent de très-puissants orateurs; quand ils ont secoué vigoureusement leur adversaire, ils le lâchent, et s'il va se cacher pour quelques jours, son insolence ne tarde pas à repousser. Il ne faut jamais réduire les gens à l'absurde en conversation et il faut toujours les réduire à l'absurde dans un Parlement. M. Dufaure a tous les outils nécessaires pour ce genre d'opération inhumaine. Je me flatte qu'il arrivera inévitablement aux élections générales, mais qui sait si nous serons demain, et s'il y aura des élections générales? Le temps est noir comme de l'encre; or, quand le temps est gros, l'équipage mal re-

cruté, le commandant peu éclairé, les officiers du bord mal choisis, on peut craindre qu'il arrive quelque chose au bâtiment. Je pense toujours, depuis quelque temps, au naufrage célèbre de *la Méduse,* que commandait un M. de Chamarens, homme de bonne famille, mais qui ne savait pas très-bien ce que c'était qu'un gouvernail, une vergue, une voile. Il n'est pas aisé de voir ce qui s'est passé en Espagne. On a de la peine à s'intéresser à quelqu'un dans cette région sauvage où l'on ne comprend rien à personne. Toujours est-il que la pauvre Reine qui venait échanger des politesses avec un voisin aura été obligée de retourner chez elle pour faire fusiller un certain nombre de ses sujets. Tout cinquième acte finit ainsi dans cette Espagne et je n'aime pas les mélodrames. M. de Viel-Castel s'annonce ici pour la fin de la semaine. Il nous expliquera ces révolutions qui sont des énigmes... Quand nous en aurons une, si nous en avons une, elle ne sera pas si difficile à expliquer.

Et vous, cher monsieur, dites-moi quand on peut espérer vous voir dans ces bois? Je crois que vous êtes repris par quelque mal puisque vous consultez votre médecin à grande distance. Les médecins devraient être tenus à la résidence, comme les évêques.

CXVI.

A M. MASSON.

Broglie, 1er octobre 1868.

Ainsi donc, voilà le trône d'Espagne renversé, cela ne laisse pas que de faire un trou sur la carte d'Europe. De grands politiques comme M*** ne prennent pas garde à ces petits faits, mais les tatillons comme M. le cardinal de Richelieu et M. Pitt y auraient regardé. Les personnes qui aiment à prévoir l'avenir ont là un beau champ pour leurs spéculations. Quoi qu'il en soit, il se passera longtemps avant que l'Europe puisse chanter un concert et ce n'est pas le temps pour elle de prendre des leçons de M. Viault. Il est certain que le jour n'est pas venu de faire l'éloge de M. Rouher non plus. Nous pourrons dire à son enterrement qu'il était supérieur à ses camarades dans la maison où il servait, et voilà tout. Quant à le nommer le même jour que le cheval de Job, c'est vous qui avez tort, mon cher ami, de faire ce rapprochement. Il ne faut pas parler le même jour de deux êtres si différents.

Si vous ne vous guérissez pas de vos maux, il m'en vient à moi tous les jours de nouveaux; j'ai

des rages de dents effroyables après avoir ignoré toute ma vie le mal de dents. J'ai à tous moments l'idée que je vais tomber comme un homme ivre. Enfin, je serais moins étonné que M. Walewski si je tombais d'apoplexie dans les bois de Broglie. Mille amitiés.

CXVII.

A M. DE LA ROZIÈRE.

Broglie, 5 octobre 1868.

Mon cher ami, je ne sais si je vous en écrirai bien long. Je suis dans une crise de santé terrible, attaqué de partout comme un arbre qui aurait deux ou trois bûcherons à son pied avec des haches bien affilées. La liste de mes maux serait trop longue pour un homme qui est dans le mouvement de Paris. Je pourrais la donner à Job quand il était sur son fumier. Voici dix jours que je n'ai pris une plume, parce que la tête me tourne. Il est vrai qu'elle me tourne quand je marche, aussi bien que quand j'écris. Vous n'avez pas idée de la profondeur de mon découragement.

Je ne comprends pas bien, selon la philosophie

de l'histoire, la mort de M. Walewski. C'était un homme doux et bienveillant, qui ne donnait, dit-on, que de bons conseils, qui n'avait guère, je crois, abusé de sa faveur, qui n'était ni avide ni insolent, qui ne scandalisait point par une fortune déréglée. C'était aussi le dernier héritier direct d'un grand homme et c'est quelque chose de voir finir une grande race. Chose singulière, on pense moins à sa grande origine depuis qu'il a été mêlé à ce second empire. On en serait bien plus frappé s'il était mort sous la royauté de la maison d'Orléans, colonel d'un régiment de chasseurs. La vraie pourpre brille moins parmi les oripeaux d'une fausse grandeur. Si son convoi plus modeste avait passé il y a vingt ans sous la statue de la place Vendôme, on l'aurait suivi du regard avec un intérêt triste, et de grandes images auraient passé par l'esprit qui auront été dissipées par cette affectation de luxe royal, tous ces conseils, tout ce sénat, tout ce peuple, toute cette armée qui ne pensaient assurément ni à Lodi ni à Waterloo, ni aux plaines de la Pologne, ni à Sainte-Hélène.

La brochure que vous approuvez fait son effet. Elle se vend quelque chose comme 25 centimes, je crois. Il est vrai que c'est encore cher pour les habitudes des Parisiens riches. Je crois

qu'on cessera aussi bientôt de lire en Angleterre, quand l'imagination se nourrira des doctrines de Cobden, et que le suffrage universel sera sur son large trône à ras de terre. Mazaniello régnera bientôt partout.

Adieu, mon cher ami, je ne vois pas ce que je vous écris, mais je voulais vous remercier de votre aimable lettre, et de toute votre bonté durant mes derniers jours à Paris. Si vous m'écrivez, ce sera une œuvre de charité.

CXVIII

AU MÊME.

Paris, 18 novembre 1868.

Mon cher ami, vous aurez certainement toutes les facilités du monde pour lire le volume dont vous me parlez, mais cela, bien que réglé sur l'expérience, a l'air aussi chimérique que le gouvernement de Salente, quand on regarde ce que nous voyons.

M. A. de Broglie a eu beaucoup de regrets de ne pouvoir assister aux funérailles de M. de Rothschild. Le président du Conseil de Saint-Gobain, M. Hély d'Oissel est mort avant-hier et

le service funèbre était aussi à onze heures aujourd'hui, et il fallait, je crois, parler sur sa tombe.

Cette mort de M. de Rothschild est triste de toutes les façons. Il était parmi les puissances de ce monde et cette puissance avait ce caractère singulier aujourd'hui de repousser les alliances et les combinaisons douteuses. On ne saurait donner cette louange qu'à un bien petit nombre de princes établis en autorité à l'heure qu'il est. Il avait été doué plus qu'aucun autre homme, peut-être, du génie des grandes spéculations, et ce génie s'est laissé arrêter par les scrupules de la conscience ou de l'honneur, malgré la contagion de l'exemple, et quand il lui était si facile d'emporter toutes ces eaux bourbeuses dans le torrent de son crédit. On verra, je n'en doute pas, qu'il était comme un frein salutaire aux entreprises extravagantes et malhonnêtes qui sont une des formes de la fièvre qui travaille le monde. Et puis, il est triste aussi de voir ces richesses des Mille et une nuits acquises par la supériorité de l'esprit et par le travail échapper des mains de celui qui en faisait un si noble usage. Dites-moi comment est madame de Rothschild dans ces premiers jours qui sont si terribles à passer.

Bonjour, mon cher ami. Mille et mille amitiés.

CXIX.

AU MÊME.

Paris, 18 février 1869.

Mon cher ami, j'ai grande hâte que ce charmant tableau vous soit restitué. On craint intimement que de telles figures ne mettent le feu à une maison. Non, non, je n'aimerais pas à voir le modèle de cette altière photographie. Après que les vieillards eurent vu, par hasard, Hélène aux portes de Scée, au dire des commentateurs, ils restèrent, pendant plus de huit jours, assez tristes et très-grognons dans leur famille

Voulez-vous bien mettre, avec tous mes respectueux hommages, mes plus vifs remercîments aux pieds de madame de Rothschild qui vous a permis de me montrer cette brillante image.

Qui aurait cru que la guerre pourrait sortir des rails d'un chemin de fer? Comment l'Empereur permet-il à ces étourdis de journaux de jouer aux cartes la nuit sur des tonneaux de poudre? Il y a des gens qui disent qu'il compte faire des élections triomphantes en amenant à Paris, pour le

mois de mai, M. de Bismark les mains liées derrière le dos. Ce dessein n'est pas vraisemblable, mais il est vrai que le prince à qui on le prête n'est pas vraisemblable non plus.

Vous sentez-vous bien humilié de tout ce qu'on dit depuis quelques jours, des honteuses faiblesses du roi Louis-Philippe dans sa politique extérieure? Il est bien vrai qu'il n'est pas allé hardiment au Mexique contre vent et marée, mais il n'en est pas sorti non plus sur un signe menaçant du ministre des affaires étrangères des États-Unis. Il est vrai qu'il n'a pas fait un empereur de ce même Mexique, mais il ne l'a pas aussi quitté au moment qu'on le fusillait à la vue des deux mondes.

Adieu, mon cher ami. Ne perdez pas une lettre qui n'est pas propre à m'assurer une préfecture.

CXX

A MADAME DONNÉ.

Paris, 31 mai 1869.

J'étais bien loin, chère madame, de vous croire encore si souffrante. Il y avait tant d'entrain et de pensées et d'esprit dans votre dernière lettre

qu'il me semblait que cette fièvre s'en allait, mais ce que vous me dites est bien triste. Cette maladie des yeux sur tous les tracas qui vous assiégent est vraiment trop. La nature est très-dure quand elle s'y met et on ne peut pas dire qu'en ce genre elle fasse acception de personnes. Il y a des maladies qu'on dompte en y résistant, mais les yeux ne sont pas, d'ordinaire, de si bonne composition, et je l'ai éprouvé quelquefois. Ne point lire est une terrible épreuve. Rien ne ressemble moins à lire que se faire lire ; on dirait un air dont l'accompagnement ne va pas ; chacun a sa manière d'accompagner intérieurement ce qu'il lit. Heureusement vous n'avez pas l'habitude de parcourir les livres et c'est un inconvénient de moins pour se faire lire.

Vous n'avez pas perdu beaucoup à ne pas lire les journaux de ces derniers temps, tout hérissés de circulaires et de chiffres. Ce qui est sorti de ce grimoire n'est pas consolant non plus. Le gouvernement a voulu qu'il n'y eût plus d'opposition modérée dans la Chambre. Il a traqué comme des bêtes fauves des gens éclairés qui ne songent qu'à des réformes, et il a, ou protégé sous main, ou même ouvertement appuyé les hommes qui veulent renverser l'édifice, et sans doute tout édifice, quand il a eu le choix de ces deux classes de

candidats. Le voilà, selon ses vœux, à ce qu'il paraît, avec un troupeau docile et, à l'entour, une douzaine de loups qui aiguisent leurs dents. Je sais bien qu'il compte montrer ces loups comme un épouvantail à ses sujets afin de redoubler la docilité par la crainte, mais j'ai toujours remarqué que ceux qui passent leur vie à montrer des lions et des tigres et des chacals finissent tragiquement et sont définitivement domptés par les chacals, les tigres et les lions.

Je ne vous conseille pas beaucoup, chère madame, de lire pour vous distraire les derniers romans de M. Victor Hugo. J'en ai lu (dans le *Courrier des États-Unis,* ce qui est bizarre) la moitié d'un volume. Les détails sont à la fois assommants et agaçants ; ils vous prendraient sur les nerfs. Il n'y a, dans le demi-volume, qu'une scène assez pathétique, quand un certain *Ursus* recueille deux pauvres enfants abandonnés au froid, à la faim et à toutes les misères humaines, mais ce sont quatre pages et le reste est à faire tourner la tête de malaise. C'est une imagination de boucher, de fossoyeur, mêlée au pédantisme de Trissotin.

Avez-vous lu *Pernette* de M. de Laprade et vous en ai-je parlé ? Si vous ne l'avez pas lue, lisez-la. C'est l'antipode de M. V. Hugo. *Largior hic cam-*

pos Æther. Quand je dis *largior*, j'ai tort, car il y a plus d'élévation que de largeur; mais c'est le monde idéal qui coïncide avec le monde réel; la morale parée de toutes les perles de l'Orient, mais avec goût et sans faste et comme habituée à de pareils présents et toujours *simplex munditiis*, comme il lui convient.

Je sais peu de médisances pour le moment; je veux dire de médisances intéressantes, car je ne mets pas de ce nombre les horreurs des préfets dans les élections, sans quoi je ne finirais pas.

Adieu, chère madame, je prétends vous écrire et que vous ne m'écriviez pas du tout.

CXXI.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 18 juin 1869.

Je me dépêche pour arriver à Coppet (je veux dire, hélas! ma lettre et non pas moi), avant que vous partiez pour Nyon. Vous dites : « Des livres! des livres! » comme madame de Sévigné disait : « De l'argent! de l'argent! » quand elle allait trouver ses fermiers; mais, des livres! c'est bientôt dit. Il y en a tant que vous avez lus; tant que vous

ne voulez pas lire! De notre temps surtout, qui n'est pas très-riche en choses vraiment nouvelles, il faudrait s'accoutumer à un plus grand plaisir que de lire et qui est de relire. On a fini alors avec la fatigue de faire connaissance; on revoit des lieux qu'on a vus, qu'on a un peu ou beaucoup oubliés et qu'on a plaisir à revoir. Il est bien entendu qu'il faut que ce soient de beaux livres, qui ont des tours, des détours, des petits appartements. Il y a bien des plaisirs dans ces *relectures*. On compare ses impressions passées aux impressions nouvelles qu'on reçoit; on fait des découvertes ; on en entrevoit de nouvelles dans les pages qui suivent sans être travaillé par cette curiosité ennuyeuse qui dit : « Comment cela finira-t-il ? »

Après ce petit sermon assez pédant, je vous conseille, jusqu'à nouvel ordre, de reprendre *la Conquête des Normands,* de M. Augustin Thierry..

Quelques-unes des belles pièces de Shakespeare, comme *Othello, Macbeth*, *Hamlet.*

Le récit de la mort de Pierre III, dans les *Révolutions* de Rulhières. Vous le trouverez, je crois, à la fin des *Révolutions de Pologne,* si je ne me trompe. Je sais que vous l'avez déjà lu un hiver, à Coppet.

Les Mémoires de Catherine II, publiés il y a

quelques années. Albert dit avec raison que cela a l'air des mémoires d'une jeune panthère. Il y a, sans doute, comme dans presque tous les livres, des choses semées par-ci par-là, qu'on ne lit pas avec édification, mais il faut bien s'endurcir un peu, sous peine de ne lire que son livre de messe, et encore !

L'Histoire des Condés, de M. le duc d'Aumale. Ce sont des batailles souvent, mais ce sont des batailles pour la religion, qui ne déplaisent point à mademoiselle Anna.

Le Saint Paul de M. Renan, par curiosité et pour voir ce qu'on peut dire contre saint Paul. M. Mohl dit qu'il y a du mérite dans ce qu'il a lu.

Prendre dans le *Cours de littérature* de Schlegel les analyses des pièces de Shakespeare que vous lisez.

Les volumes (deux volumes) de Saint-Marc Girardin sur La Fontaine sont une lecture très-intéressante et aussi très-convenable.

Avez-vous lu les biographies de M. Sayous sur les Français qui ont écrit à l'étranger? Ce sont, pour la plupart, des protestants exilés.

Voilà ce que je trouve pour le moment, chère amie. Je vous en dirai d'autres, s'il m'en vient à l'esprit. J'espère qu'on peut trouver des livres en Suisse, par les chemins et ailleurs qu'à Genève,

et ce n'est plus comme au temps où l'on m'offrait, à Vevay, de compléter trois volumes de la *Nouvelle Héloïse* par un quatrième volume de l'*Émile*, qui aurait servi de dénouement.

Je finis, faute de papier.

CXXII.

A MADAME DONNÉ

Paris, 22 juin 1869.

Il est vrai, chère madame, que *les petits billets par-ci par-là* fatiguent moins les yeux que la lecture, mais, si on les reçoit avec beaucoup de reconnaissance, on ne les reçoit pas sans scrupule. J'allais dire qu'il vaudrait mieux dicter; à la réflexion, je crains que ce travail de dictée qui est un peu étrange au premier moment ne fatigue les nerfs du cerveau. Vous voyez que j'ai des instincts de bonne et de garde-malade. Il me semble que quand on est malade il ne faut innover que le moins possible dans les habitudes de l'esprit. On est bien obligé de renoncer à ce qui nuit, mais il faut aussi tâcher de garder, le plus possible, les allures de la santé en ce qui ne nuit pas, afin de se retrouver soi-même et de n'être pas

tout à fait dépaysé. Dicter doit mettre l'intelligence dans un état particulier et l'on est déjà assez désorienté par la maladie sans y ajouter ces brusques changements dans la marche et les coutumes de son intelligence. J'ai remarqué, par exemple, que ce qu'il y a de plus pénible dans un malaise profond, c'est que toutes choses, autour de soi, paraissent nouvelles et étranges. L'esprit est comme livré au tangage et au roulis d'un grand vaisseau. On a perdu son centre. Peut-être que le grand secret pour se calmer est de garder en soi quelques points fixes qui rappellent la santé. C'est sans doute par une exagération de cette idée que M. Royer-Collard, quand il était parfois très-malade, se faisait servir ses repas avec une invariable régularité et sauf à n'y pas toucher, entendant par là, probablement, s'environner du cortége des habitudes de la santé pour se maintenir en ordre et ne pas laisser trop de place au dépenaillement qui accompagne la maladie et qui l'exaspère. J'en conclus qu'il ne faut pas dicter sans nécessité parce qu'il faut faire en soi le moins de révolutions possible; et c'est ainsi que, après avoir donné un avis, je le retire par une longue dissertation. C'est probablement là ce qu'on appelle bavarder dans toute la force du mot. Il reste pourtant un petit bout de

sens commun de tout ce que j'ai dit là ; c'est l'importance de garder le plus possible de son ancien soi dans les maux de tout genre, d'abord parce que c'est là le point d'appui pour lutter et prendre patience, et aussi parce qu'on a l'instinct vague que le jeu régulier d'une portion de l'être rétablit l'ordre dans la portion qui souffre. Je soumettrai cette manière de voir à quelque membre de la faculté de Montpellier qui pense qu'il y a plus de tours et de détours en nous que n'en reconnaît la faculté de Paris.

Je vous croyais un peu trop loin de la mer pour aller la visiter commodément tous les jours. Je vois que vous avez là, comme Platon, des entretiens sur le Sunium. Seulement, les Pères de l'Église qui y figurent n'avaient pas la parole sur le Sunium. Vous discutez donc sur la théologie ? On n'a plus du tout cette liberté d'esprit à Paris et il y a des temps infinis que je n'ai vu passer la religion dans la conversation. Chacun suit la mode de son quartier sans en trop parler, de crainte de perdre ses croyances. Probablement il n'en est pas de même dans le pays latin où il n'y a point de *cant* et où l'on dit toutes les folies qui passent par la tête, mais c'est un feu de paille qui s'éteint dès qu'on est marié, notaire ou sous-préfet, et établi dans sa province. On dit alors et

on pense ce qu'il faut penser et dire. Je ne crois pas que les hommes descendent des singes, bien qu'ils aient la disposition de sentir et de penser et de croire au plus profond d'eux-mêmes comme le voisin qui leur paraît le plus comme il faut de l'endroit. Cette servilité instinctive est, peut-être, le plus solide lien de la société. Si chacun avait la force d'être soi, on verrait bien des tours d'esprit curieux et aimables, mais le monde irait, peut-être, plus mal et serait bien difficile à gouverner. Est-ce que ces grands dîners qui ne s'arrêtent pas ne vous fatiguent pas? Songer qu'on est fait prisonnier par la société pour trois ou quatre heures révolte l'instinct de liberté des malades. En pareille circonstance, j'ai eu quelquefois envie d'en finir tragiquement avec mes voisins.

Que vous êtes méchante de prendre *Pernette* en guignon parce qu'un de vos amis l'a prise en gré!... Je ne doute pas que vous n'aimiez la Grèce. Il vient de paraître deux volumes d'un élève de l'école d'Athènes, M. Gondar, mort récemment et qui s'était déjà fait une sorte de renommée comme professeur. Ses lettres à sa famille racontent presque jour par jour ses voyages par l'Italie, la Sicile et la Grèce. Ses impressions sont sincères sans être originales. Il pense d'a-

près les grands modèles, c'est-à-dire comme le voisin, mais enfin, on revoit pourtant dans ses grandes esquisses l'ombre de ces pays dont on ne se lasse guère d'entendre quelque chose. M. Sainte-Beuve a fait, dans le journal *le Temps,* un article tout plein d'éloges sur ce jeune écrivain. Il y a un passage curieux dans la correspondance. Il avait été élevé à l'École normale en 1846 et 1847. Il appartenait à une bonne famille de bourgeoisie, de cette bourgeoisie à qui le gouvernement de Juillet avait donné l'empire. Il était d'un bon sens solide, d'un esprit ouvert et cultivé ; la société telle qu'elle était faite l'avait choyé de toutes façons quand il partait pour Athènes. M. de Salvandy lui avait dit : « Voyagez à votre aise ; parcourez l'Italie, la Sicile à votre fantaisie avant d'aller à votre poste ; on ne vous demande que de vous instruire suivant vos instincts. » Voyageant donc en Sicile, je crois, sous l'égide de ce gouvernement bienveillant pour les lettres et toutes les idées, il apprend la bête et folle révolution de 1848 et il saute de joie sans savoir pourquoi et en s'écriant qu'il voit tomber avec transport un gouvernement qui abaissait la nature humaine ! C'est là un joli trait de folies contagieuses. La mode la plus absurde a une force irrésistible même sur les esprits les plus

sensés. Il reste toutefois que, malgré les faiblesses pour la mode et le goût des révolutions démocratiques, on peut s'arrêter à causer avec lui au bord des lacs profonds du Magne, à l'orée des bois de l'Arcadie, sur les bords de l'Eurotas, où il cherche dans ces belles eaux s'il verra flotter l'image à demi effacée de Sparte. C'est un homme instruit de ce qu'il faut sentir et penser.

Mille tendres respects; bien ennuyé de vos tristesses.

CXXIII.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 7 juillet 1869.

Comme vous peignez bien cette petite montagne de Glyon et la petite maison propre que vous habitez et les noyers qui la couvrent un peu de leur ombre (pas trop, j'espère), et les eaux du lac vers Lausanne! Qu'est-ce qu'il en coûterait à la Providence de donner un peu d'allégresse de santé aux aimables locataires de cette petite maison? Cette Providence est une mère de famille très-économe qui ne donne pas tous les plaisirs à la fois à ses enfants. Elle dit toujours que c'est à cause du péché originel,

mais je me prends assez souvent à croire que c'est un prétexte. Ne dites rien de ces sottises à mademoiselle Anna. Elle n'a pas assez vécu dans Babylone pour pardonner à ces mouvements de mauvaise humeur théologique.

Nous voilà dans des eaux inconnues et c'est bien le cas de dire que *le vent souffle où il veut.* Nous pensions avoir tout perdu avec cette nouvelle Chambre, et cette nouvelle Chambre prend feu comme une allumette. C'est à qui demandera la responsabilité des ministres, le droit d'adresse, le changement des circonscriptions électorales, et, après ce changement, l'immobilité, sauf une loi, la nomination de son président par la Chambre, etc., etc. Cent-deux membres, à peu près, ont signé tout cela dans le parti modéré et plus que modéré, puisque M. de Mackau et M. de Mouchy ont signé; et, là dedans, ne figure pas la Gauche qui compte plus de trente membres. Elle est sur la hauteur, comme une réserve qui attend et regarde. Ne demandez pas d'où tout cela est venu. Nul ne peut le dire exactement. Il y a un point de folie que les hommes les plus paisibles ne supportent pas. Le feu soudain est sorti probablement du frottement des élections. L'excès des iniquités a engendré un commencement de justice.

On ne sait trop encore ce que veut ni ce que pense l'Empereur, mais un mur s'est élevé autour de lui et le voilà, probablement, limité de partout et pour longtemps...

CXXIV.

LA MÊME

Paris, 15 juillet 1869.

Vous avez vu tout ce que l'Empereur a tiré pour nous du trésor du père de famille. Il nous rend quelques effets qu'il a tirés de notre malle en 1851 ; une botte pour la jambe gauche, un gant pour la main droite, mais tout assez dépareillé. Voilà vingt ans que ces pauvres guenilles sont chez le recéleur. Je suis d'avis qu'il faut les garder, les brosser, les nettoyer et tâcher de les compléter. Avec un peu d'art et de persévérance tout sert en ménage, et nous finirons peut-être par être vêtus convenablement. Seulement, lundi, l'Empereur avait parlé avec tendresse à ses sujets du Corps législatif et leur avait dit comme quoi il se fiait à eux pour tout et sur tout, mais, dans la nuit qui a suivi ces épanchements, il a ôté les clefs de toutes les armoires et

de toutes les portes, et quand le tiers-parti est arrivé le lendemain, tout ému de reconnaissance, il a trouvé porte close. Cinquante membres du Corps législatif, dont les élections ne sont pas vérifiées, ne savent eux-mêmes s'ils sont ou ne sont pas... Il est bien vrai que la plupart d'entre eux ne sont pas dignes de beaucoup d'intérêt, mais on doit même aux criminels de les juger vite.

Vous n'êtes probablement plus dans Glyon. On n'est pas plutôt attaché à un lieu qu'il le faut quitter. Vous voilà peut-être à Berne, auprès de madame de Watteville, qui était bien aimable de bonne grâce et de simplicité, il y a trente ans. Quoique les femmes ne vieillissent pas pour moi quand je les vois *à la continue,* comme dit La Fontaine, je ne sais pas ce que peut produire ce grand inconnu de trente ans, quand on y arrive sans transition insensible ; et puis, les maris gâtent les femmes. Les pauvres créatures se façonnent sur ces bêtes fauves de maris par affection, puis par devoir, puis par résignation et pour la paix du ménage.

Paul va bien. J'écoute les leçons de *diction oratoire* que lui donne un professeur, pour lui apprendre à parler lentement et distinctement. On croit être dans la petite école de Coppet,

dans cette jolie petite maison dont le dessin orne ma chambre.

Qu'il y a longtemps !...

CXXV.

A M. E. DE SAHUNE.

Paris, 18 juillet 1869.

Y a-t-il du nouveau dans notre situation politique? Oui, il y a M. Bourbeau. Je n'aurais pourtant pas cru que ce fût là le dénouement de cette grande crise. Si les chefs de la majorité doivent être ministres, selon les règles de M. Duvergier de Hauranne, il faut convenir que la majorité du moment a des chefs bien modestes. Ah! que si j'étais de l'Empereur, je n'aurais pas lâché M. Rouher. J'aurais mieux aimé céder cinq ou six libertés de plus que de me séparer de cet homme-là. Il n'y a plus personne dans les Tuileries et à qui voulez-vous qu'il crie dans ses embarras? M. Rouher avait quelque chose du génie de madame la Ressource, qui est, avec les gendarmes, l'essence des gouvernements absolus. Il va sans dire que ce n'était ni lord Chatham, ni M. Pitt, mais c'était mieux pour le

tempérament de ce gouvernement. Quand il montait à la tribune avec son front d'airain, son grand fouet, sa bourse à la ceinture, sa voix calmait ou intimidait, ou rassurait la majorité, selon les besoins. Il fallait le voir, se retournant vers le portrait de son prince, et montrant la grande figure du libérateur du Mexique, restaurateur de la Prusse, etc., etc. Aussi, je ne peux pas croire encore que M. Rouher soit parti tout de bon. Il est vrai que le Psalmiste dit que les princes sont ingrats et qu'il ne faut nullement se fier à eux. Charles I^er^ a laissé couper la tête à son Rouher et s'en est mordu les doigts ; mais, après tout, ce sont les affaires de Charles I^er^, et je n'en parle qu'avec le goût naturel qu'on a pour voir chacun jouer raisonnablement sa partie.

Je ne sais trop que penser du sort des élections contestées. Il est possible que la droite s'obstine à tout approuver, pour se rassurer par des airs de force. Ils tiendront à nous faire payer le plus cher possible l'apparence du gouvernement parlementaire... Malgré ces douceurs, je crois que l'État fera encore deux ou trois efforts convulsifs pour nous étouffer entre deux portes, et, après cela, il est probable que si nous n'allons pas nous cacher, ses muscles se déten-

dront et sa figure prendra cet air de douceur et de gravité qui annonce la fin : *finis venit, venit finis.* « Elle est tombée, la grande Babylone ! » La voie d'eau est faite et il n'y a ni commandant, ni pilote sur le pont.

J'ai parcouru le *Saint Paul,* de Renan. Je n'ai jamais vu, dans un théologien, une si grande connaissance de la flore orientale. C'est un paysagiste bien supérieur à saint Augustin et à Bossuet. Il sème du réséda, des anémones, des pâquerettes pour recueillir l'incrédulité.

Ne dites rien de moi dans Gurcy. *Nolite confidere principibus.* Ne vous fiez pas aux gens qui vivent au large et ont des amis à revendre.

CXXVI.

A M. POIRSON.

Paris, 6 août 1869.

Mon cher ami, je ne tarderai pas, j'espère, à aller vous rejoindre, et même, si je le pouvais, dimanche ; je ne regarderais pas beaucoup à la petite différence de sécurité, ces choses ne me faisant pas grand'chose.

Je suis seul ici depuis mardi, mais je n'en suis

pas moins surchargé de petites affaires indispensables à terminer, quoique petites, et ma santé n'est certainement pas bonne.

La duchesse de Mazarin répétait souvent ces vers :

Sur les ailes du temps la tristesse s'envole.

Les maladies et les infirmités ne s'en vont pas sur l'aile des années.

Enfin, pour vous tenir bien au courant de mon itinéraire, je ne partirai jamais avant une heure de Paris, et, si je peux, je vous avertirai de mon départ, qui ne sera pas retardé, j'espère, plus tard que lundi.

Vous sentez-vous *rectus in curiâ* depuis le Sénatus-Consulte? Cela a l'air d'un lot de démolitions; toutefois, il y a là dedans de bonnes pièces de bois avec quoi on peut bâtir quelque chose. Je tiens que l'Empereur a, pour cette fois, pris le parti le plus prudent. Le voilà dans une grande barque, sans beaucoup de connaissances nautiques, à la merci des grandes eaux. Cela vaut mieux néanmoins que de s'enfoncer lentement dans une tourbière comme il est arrivé une fois en Irlande à toute une compagnie de cavalerie à la poursuite d'insurgés. Les pouvoirs absolus cheminent sur des tourbières, qui ont l'air de

belles prairies et qui s'ouvrent comme des gouffres sous le voyageur.

Le Sénat doit se sentir comme un porteur de bois, qui en a plus que sa charge, dans un escalier très-raide. Cette loi est informe, bien qu'excellente ; la langue même de la légalité y est violée partout. Pour le dire en passant, c'est une marque de décadence pour un pays quand on y oublie le beau langage clair, austère et impérieux de la loi. Je vous demande ce que veulent dire ces mots : *les ministres dépendent de l'Empereur*. Il y a là dedans un reste de prétention d'autocrate qui veut bien rendre son épée, mais prétend garder du moins le ceinturon.

Enfin, j'avais un ami italien qui disait de Ferdinand de Naples : « Le roi, dans sa sagesse, il prit peur. » Notre prince n'a pas peur des balles, comme Ferdinand, mais il fait bien d'avoir peur des grandes marées d'équinoxe. Une digue bien faite à temps, sauve bien des choses.

Mille amitiés, mon cher ami, et bien des tendres respects aux autres personnes de l'aimable trinité.

CXXVII.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 8 août 1869.

Oui, chère madame, j'ai été très-heureux d'entendre M. Donné sur votre mal d'yeux et votre présente impossibilité de lire sans fatigue. Reste cependant que vous ne pouvez pas lire pour le moment et depuis longtemps, et toute la sécurité des plus habiles médecins n'empêche pas que cette privation ne soit bien odieuse dans le moment présent. La philosophie morale a trois arguments assez sots pour nous consoler de nos maux passés, ou présents, ou à venir. Elle dit des premiers que le passé n'est que songe ; des seconds, que ce qui ne durera pas n'est rien ; et des derniers qu'il ne faut pas se mettre en souci du futur qui est très-incertain. Il faut que l'homme ait bien envie de n'être pas ou de ne pas se paraître malheureux pour se laisser dire de pareilles sottises plus au moins contradictoires, mais on peut me répondre qu'il ne faut décourager qui que ce soit de se payer de mots, vu que c'est encore la plus claire de nos richesses dans ce chien de monde.

Pardon, chère madame, de cet air de mauvaise humeur. Je devrais pourtant être tout joyeux de ce que l'Empereur fait pour nous en ce moment ; mais je ne veux vous en parler qu'avec une certaine mesure, car vous n'avez pas compté, dans une de vos dernières lettres, la politique parmi les sujets d'entretien qui avaient de l'intérêt pour vous. Je crois même que vous l'avez passée sous silence à dessein, afin que je vous en parlasse le moins possible. Je puis me hasarder, du moins, à vous dire que M. de Sacy doit être fort ennuyé de son séjour forcé à Paris à une époque de l'année où il avait coutume de voyager par la France. Je ne sais pas s'il était allé déjà à ses eaux de Bourbon. Le régime constitutionnel, qui tend à se rétablir, ne peut pas faire le même effet que les eaux minérales, et peut-être que bien des sénateurs disent dans leur cœur : *Quelle idée a eue là l'Empereur de devenir libéral au milieu de l'été !*

Si toutes choses sont faites nouvelles en politique, on ne saurait en dire autant en littérature. Si vous vous êtes fait lire le roman *Pierre qui roule* de Madame Sand, je suppose que vous ne l'avez pas achevé. Je n'aurais pas cru que le temps pût à ce point affaiblir l'invention et l'imagination dans une intelligence autrefois si

féconde. Je tiens même que quand l'imagination est vraie, elle est une des facultés qui résistent le mieux à l'action des années. Les poésies de Voltaire n'ont pris tout leur éclat chez lui qu'entre soixante et quatre-vingts ans. Les *Lettres* de Rousseau à M. de Malesherbes sur sa vie à la campagne sont de sa vieillesse et il n'a rien écrit d'une mélancolie si charmante et si originale. Au déclin de l'âge on dirait que les esprits puissants donnent à leurs ouvrages les plus belles couleurs de l'automne. Il n'y a plus que du gris dans ce dernier roman de madame Sand ; des figures qu'on ne distingue pas ; des aventures impossibles et à grand fracas; des naufrages dans l'Adriatique et des acteurs à qui un prince de Montenegro qui a fait ses études dans un lycée de Paris, coupe ou laisse couper la tête par jalousie, enfin toutes les péripéties des mauvais romans de l'abbé Prévost, moins un certain naturel qui console de l'ennui dans l'abbé Prévost. Peut-être que vous avez lu le *Saint-Paul* de M. Renan? On n'a jamais exposé plus agréablement la doctrine de l'apôtre des Gentils. On trouve là de charmantes descriptions des paysages et des grandes villes de l'Asie et de la Grèce. Je crois que saint Paul ne les connaissait pas si bien que M. Renan. Il devait voyager comme

saint Bernard qui avait fait le tour du lac de Genève sans le regarder. Il n'est pas douteux non plus que M. Renan ne soit un plus grand peintre et un plus savant botaniste que ne l'ont jamais été saint Augustin, ni saint Thomas, ni M. de Saint-Cyran; de plus, il parle de son héros comme s'il avait passé sa vie avec lui et s'il connaissait ses plus petites habitudes. Cette façon d'écrire l'histoire a l'agrément des romans, mais elle en a aussi les inconvénients en ce qui touche la vérité. Un évêque anglican, qui n'avait pas beaucoup de lettres, disait de l'*Odyssée* : « Cela n'est pas vrai; je n'en crois pas un mot. » Nous pouvons, avec assurance, en dire autant du *Saint Paul* de M. Renan, mais ce n'est pas l'*Odyssée*. Néanmoins, on peut le lire avec plaisir. Le cadre est très-large et représente de beaux sites, de belles images d'Antioche, de Thessalonique, de Corinthe, d'Athènes ; l'intérieur des petites sociétés juives ou chrétiennes est d'un fini qui fait souvenir de Meissonnier. Tout cela est bien plus beau et a l'air bien plus vrai que les récits de Fleury ou de Tillemont.

J'espère bien être ici, chère madame, quand vous viendrez autour de Paris.

CXXVIII.

A M. PISCATORY.

Versailles, 18 août 1869.

Mon cher ami, que faites-vous dans ces riantes solitudes? On m'écrit de plus d'un côté que personne, en province, ne pense plus de cinq minutes par semaine à ce grand changement qui se prépare. L'amnistie est aussi complète qu'il se peut demander. Elle a compris hardiment les *crimes* politiques, et M. de Rochefort peut se représenter quand il voudra et M. Ledru-Rollin lui-même avec M. Louis Blanc peuvent venir solliciter les voix des électeurs de Paris. Toutefois, je ne sais pas trop si Ledru-Rollin n'était pas compris dans le complot d'Orsini, ce qui le mettrait en dehors de l'amnistie. Qu'est-ce que va faire la liberté publique entre des gens qui depuis vingt ans ont l'habitude du despotisme et d'autres gens qui ne se soucient pas d'elle?

Le pauvre maréchal Niel ne verra pas tout cela. A voir le choix qu'elle a fait dans le ministère, la mort s'attache au mérite. En partant ce matin pour Versailles, j'ai vu passer ce grand cortége. C'était toutes les pompes militaires

réunies. On ne fait pas toujours les funérailles d'un maréchal de France, ministre de la guerre en exercice. Ces grands convois funèbres de soldats ont quelque chose de singulièrement imposant. Toutes les images de la force, les chevaux, les drapeaux, les canons autour d'un cercueil font une étrange impression. Je ne sais quel air des clairons, vif, triste et monotone, tout à la fois, semblait un rappel des soldats à l'âme de leur chef égarée dans des lieux inconnus. Je me demandais pourquoi tous les clergés du monde et tous les cardinaux autour de ce corbillard ne sauraient produire cette impression. C'est peut-être que l'Église paraît trop sûre de son affaire, et que ces cris confus des clairons redisent mieux les sentiments confus de l'homme à la vue de la mort.

Qui sera ministre de la guerre? On parle beaucoup de M. le maréchal Bazaine. Cette triste expédition du Mexique est pourtant bien difficile à porter. On retrouvera avec peine l'activité éclairée du maréchal Niel.

Je ne sais si je resterai longtemps ici. J'ai des crampes d'estomac qui se sont jointes à toutes mes misères. Je ne saurais pas commander le I^er^ corps d'armée. Il est vrai qu'on ne me le propose pas.

CXXIX.

A. M. MASSON.

Versailles, 21 août 1869.

Eh bien ! mon cher ami, le cœur vous bat-il vivement en songeant que vous allez entrer dans cette auguste assemblée du conseil général de l'Orne ? Vous me direz que vous avez déjà eu cet honneur, mais c'était dans de petits temps, si je puis parler ainsi. La France était au vert, pour lors ; elle n'avait ni frein ni selle. Aujourd'hui, elle porte encore de beaux harnais plaqués d'or et d'argent, aux extrémités du mors de belles N bosselées et où s'est épuisé l'art du graveur sur métaux ; elle est bien rênée, afin qu'elle porte la tête droite, et bien sellée afin que son cavalier y soit à l'aise. Les pouvoirs publics ont en éclat ce qu'ils avaient alors en solidité. Nous allons, à la vérité, mettre tout le clinquant sous la remise, mais la bouche gardera longtemps l'empreinte du mors et les marques de la selle resteront aussi sur le poil usé par le frottement. Nous serons quelque temps comme les nègres après leur affranchissement et qui ne savaient que faire de leur liberté. Je crois même

que les bourgeois de France s'intéressent moins à leur sort politique que ne faisaient les nègres. Le Sénat est curieux à regarder. Il a pris des airs de réflexion et de maturité comiques. On dirait d'un enfant qui fait semblant de s'appliquer. Nous sommes loin des jours où M. le général X*** s'écriait avec applaudissements de l'Assemblée : « Fions-nous à l'Empereur ; c'est l'homme le plus fort du moment ! »

Le Sénat n'en finit pas. Il me tarde pourtant d'entrer en jouissance. Ces affaires-là doivent être menées très-vite. Toute constitution doit être bâclée sous peine de la vie ; on ne sait jamais ce qui peut arriver.

L'Empereur ne me paraît pas se remettre bien vite. Qu'a-t-il donc ? L'Impératrice va bien tard aussi à Ajaccio. Un anniversaire doit se célébrer à sa date précise et le deuxième siècle a déjà commencé depuis six jours pour le protecteur de la Confédération du Rhin.

Il ne faudra pas avoir de vertiges sur la crête étroite de rochers où nous aurons à cheminer, et encore que nous serons poussés à droite et à gauche par les fous et les pervers.

CXXX.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 25 août 1869.

Il ne vient pas beaucoup de bruit de Coppet. J'avais écrit à Paul pour l'agacer et le faire causer, mais je crois qu'il était satisfait d'être en règle, puisqu'il m'avait écrit, et qu'il aime mieux évangéliser ceux de Versoix, que de s'entretenir avec une manière de philosophe, dans la mauvaise acception du mot.

Vous savez tout ce que nous savons du Sénat. Il a bien tardé à finir une chose qu'il fallait bâcler. Il importe bien peu que ce fragment de constitution que nous attendons soit bien ou mal tourné, bien ou mal agencé ; c'est dans la pratique que ces germes de charte libérale s'achèvent et se développent.

On dit que l'Empereur n'est pas si bien portant, à beaucoup près : que ce n'est pas seulement de rhumatisme qu'il souffre ; mais il se peut que ce soit d'inquiétude. C'est bien dur pour les princes que leur santé soit cotée à la Bourse. Cela doit leur donner un singulier agacement de nerfs, les jours où ils se réveillent

mal en train. Se tâter le pouls et se dire « Ah ! mon Dieu ! les fonds vont descendre ! » — ou encore, quand on est malade, voir les fonds tomber et se dire : « Je suis vraiment assez mal ! » Je plains ce pauvre Empereur. Je crois qu'il est assez seul dans sa maison et qu'il n'y est pas tout à fait le maître. Il se croyait du génie et voilà que le Mexique et Sadowa lui répètent sans cesse qu'il n'en est rien. Il avait donné son gouvernement comme une découverte; il croyait sincèrement avoir inventé cette poudre-là, et on lui montre qne nulle pièce de son invention ne peut tenir, et il lui faut retourner au régime parlementaire..... Il avait cherché des distractions dans l'étude et tous les journaux de son empire lui ont dit que tout ce qu'il écrivait était médiocre et son imprimeur lui laisse voir qu'il fait avec lui une mauvaise affaire. L'Impératrice va se promener en Orient pendant qu'il rumine tristement sur tout cela. Je trouve un peu dure cette Impératrice que j'admirais. Je crois que quand la reine de Saba fit son excursion en Palestine, elle était veuve ou célibataire; elle ne laissait pas un mari malade, soucieux et humilié. Le mariage est pourtant pour le pire comme pour le mieux, et pour Sadowa comme pour Solférino. Avez-vous jamais pensé que

cet homme malheureux est votre prochain?

Vous avez donc renoncé à Sainte-Beuve ? Paul dit que vous tourniez à l'ennui de cette lecture. Je n'en suis pas encore là, et j'ai une faculté idiote de relire, mais je conçois qu'on ait besoin de changer d'air. Regnard vous amusera, mais cette gaieté prolongée et à heure fixe vous fatiguera aussi. Il est toujours bien difficile de s'amuser de propos délibéré. Il n'y a de solide dans la vie que l'inattendu ou les habitudes.

De vos connaissances, je n'ai laissé à Paris que M. Galos et M. X. Marmier. Galos va bientôt dans la Gironde, dans une assez grande vigne, avec une jolie maison que son ami, mort l'an dernier, lui a laissées; Marmier se promène dans ses rêveries, ce qui est une vigne aussi.

CXXXI.

A M. PISCATORY.

Versailles, 7 septembre 1869.

Mon cher ami, j'ai vu votre nom dans les journaux à l'occasion de cette triste cérémonie pour la pauvre madame Dosne, mais je suppose que vous êtes rentré à Chérigny. J'ai bien

peur que ce malheur de famille ne trouble beaucoup la vie politique de M. Thiers. A son âge surtout, il faut être heureux chez soi pour avoir l'entrain nécessaire au dehors. Je crois que madame Dosne était le bon génie de ce foyer domestique pour ses filles et pour M. Thiers.

Nous voilà donc équipés comme il faut : nous avons le cheval, le casque, la cuirasse et l'épée, c'est à nous de faire notre chemin. Le plus difficile, malheureusement est de bien monter le cheval et de bien manier l'épée. Nous serons la risée de l'Europe si nous ne défendons pas notre citadelle ; mais Voltaire dit quelque part : *Cet esprit de confiance et de supériorité, l'âme des troupes françaises, diminuait déjà un peu.* Je tiens que l'esprit libéral est comme ces troupes françaises de la fin de Louis XIV. Il faut avoir le diable au corps pour fonder un bon gouvernement, et on ne saurait dire que les Cent-Seize et leurs semblables dans la France, aient précisément le diable au corps. Enfin, si nous n'en venons pas à nos fins, c'est une messe des morts qu'il faudra faire chanter à Notre-Dame. Pour cette fois, je n'ai pas trop le courage de critiquer le prince Napoléon, mais ce sera pour un autre jour. Alors je dirai que ce gros bon sens est vraiment

trop gros pour un prince. Je ne recherche pas ses motifs d'avoir du bon sens dans cette occasion, mais l'idée du prince ne va pas avec cette rudesse et cette langue de la rue et ces sentiments sans noblesse. C'est le bon sens de la halle.

Est-il vrai que vous allez abandonner vos champs et ces meules de paille qui témoignent de votre bonne agriculture, pour aller à Rome, à l'époque du Concile? je serais assez curieux de revoir Rome, même en ce temps-là; je suis curieux aussi de savoir ce qu'on y fera, c'est le premier concile, depuis Nicée jusqu'à Trente, où l'on ne sait pas d'avance de quoi il s'agira, et Pie IX est probablement le premier Pape qui se soit créé des affaires quand il n'en avait pas.

L'Impératrice devrait aller à ce concile pour arranger encore mieux les choses. Je crois que son voyage en Corse, n'avait pour but que de rassurer les esprits sur la santé de l'Empereur. Il lui sera mal aisé de renoncer au voyage d'Orient; le Sultan lui a fait, je crois, élever un palais, et toutes les routes sont dans l'attente. Je crois qu'elle agit en bonne femme et dans l'intérêt du ménage, mais il est probable aussi qu'elle n'est pas fâchée de gagner les cœurs pour les cas imprévus ou prévus. Elle a la tête trop près

de son joli chapeau pour faire une régente à la façon de la reine Blanche de Castille. Probablement l'état de son esprit est bien confus et bien mobile, et elle change de vues, de plans, de résolutions comme elle change de robes, selon la mode et les saisons et le caprice. Peut-être faut-il être née parmi les rois, pour être reine ou régente. Un homme peut apprendre ce rude métier, cela a l'air impossible pour une femme. Si Catherine II n'avait été qu'une petite baronne allemande en commençant, elle n'eût pas été à beaucoup près la Sémiramis du Nord. Il faut être née dans les coulisses pour savoir de quoi il retourne et n'être pas éblouie des feux de la rampe et savoir que ce qui est du carton est du carton. Je ne consentirais pas à abolir la loi salique pour cette aimable personne, bien qu'elle soit charmante à ce qu'on dit.

Saint-Paul de Renan vous intéressera. Les temps et les lieux y sont peints dans un détail agréable. C'est même ce qui fait que le livre est très-mal fait. Il peint surtout ce que saint Paul n'a pas seulement regardé; le cadre n'est nullement assorti au tableau et il y a à peine un tableau, mais on y voit les paysages de Grèce et d'Asie et de Macédoine, Thessalonique, Athènes, Antioche, etc., etc. Mille et mille amitiés.

CXXXII.

A M. E. DE SAHUNE.

Paris, 13 octobre 1869.

Nous avons perdu le pauvre Sainte-Beuve. Il est mort avec un courage tranquille, et, jusqu'à la fin, il a fait du travail ce qu'on fait de l'opium pour endormir les maux et les troubles du corps comme de l'esprit. M. Paradol, qui a été un peu rude, comme il l'est quelquefois, au début de son article d'hier a bien peint cette fermeté que les anciens connaissaient mieux que nous pour des raisons qu'il est facile de déduire. Sainte-Beuve a, dit-on fait un usage très-sage de la petite fortune qu'il laisse, uniquement en actes de bienveillance affectueuse. Je ne crois pas qu'il ait rien destiné à la rue des Postes, ni au petit séminaire d'Orléans. Il reste que personne ne l'a égalé pour une réunion de qualités d'esprit et de caractère qui ne vivent pas volontiers ensemble : le labeur d'un bénédictin avec l'imagination pénétrante d'une femme nerveuse ; la hardiesse à tout dire en gardant toutes les nuances de l'équité ; le goût de l'exactitude et la passion du vrai de Courbet, avec le sentiment

de l'idéal d'Ingres lui-même dans la critique des grands écrivains; un prodigieux savoir dans toutes les branches de la littérature, et parfois le vol léger d'un oiseau sur la surface des choses; bien des vertus d'homme privé que les haines dangereuses où il s'est laissé aller feront méconnaître; indépendant quoique sénateur; comprenant toutes les subtilités comme tous les grands élans de la piété dans Port-Royal et prêt à dire en mourant de son curé :

Cet esclave est venu;
Il a montré son ordre et n'a rien obtenu.
. . . . . .

CXXXIII.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 6 novembre 1869.

Voici le temps qui s'avance sans devenir plus gai, chère madame. J'ai quelque espoir que vous n'en êtes plus à employer toutes les ressources de la science moderne pour chasser le froid qui vous persécutait. J'ai connu ces froids-là par le plus fort de l'été, et sans que le médecin y vît de fièvre, en quoi il se trompait peut-

être, mais toujours est-il que ce n'était pas le signe précurseur d'une maladie. Ce n'en est pas moins une sensation insupportable.

Vous vous moquez assez inhumainement de mes ennuis dans le désert de la rue de Solférino, et vous voulez bien me dire que quelquefois vous prenez plaisir à vous faire une solitude volontaire. Je comprends très-bien, en effet, qu'on aime par moments le désert quand on n'a qu'à dire un mot pour faire arriver une société aimable, mais il y a ici la différence d'être en prison ou de ne pas sortir par choix. Le père Lacordaire se faisait dire par ses admirateurs et amis les paroles les plus blessantes pour se dresser à l'humilité chrétienne, et il s'étonnait de n'être pas plus blessé de ces injures de comédie. Une dame racontait à son confesseur qu'elle aimait et désirait les humiliations, sur quoi, le confesseur la voyant le lendemain bien assise à l'église et étalant les falbalas d'une belle robe dit à une pauvre femme : « Allez marcher sur la robe de cette dame là-bas, » et la pauvre femme, s'y étant hasardée, reçut un soufflet de la dame qui aimait tant les humiliations. L'exercice de la volonté est comme la lance d'Achille, il guérit presque toutes les blessures qu'on se fait à soi-même en le voulant bien. Du reste, me voilà

sorti de cet isolement que vous n'avez pas voulu plaindre. Non-seulement toutes les maisons de mes alentours sont peuplées, mais ma propre demeure est redevenue vivante avec l'hiver. Je cause toute la journée pour me dédommager d'un silence d'à peu près trois mois. *Grande mortalis ævi spatium* en fait de silence.

Nous entrons dans ce mois de novembre qui se réchauffera du mouvement de la politique. Les folles élections à Paris vont bientôt commencer. Je crois qu'il n'y a rien à attendre des électeurs à en juger par leurs assemblées préliminaires. Qu'il est singulier de voir l'une des plus belles villes du monde s'attacher avec passion à M. de Rochefort! Je trouve, par moments, chère madame, que vous avez bien raison de mettre vos pensées ailleurs que dans la politique et son bruit tumultueux et assourdissant :

Hic ædes : Insani feriant sine littora fluctus.

Pour le dire en passant, il est bien rare que les femmes entendent clairement le latin, mais il me semble que ce latin prend plus d'agrément quand on le voit entendu par elles. Vous me direz quand il vous fatiguera les yeux.

Ainsi vous serez assez bonne pour ne pas brûler Paris, même si vous avez grand froid? Ces

jours-ci ont été assez doux, mais on sent de plus en plus dans l'air la pointe des épées.

Lisez-vous *Autour d'une source* dans la *Revue des Deux Mondes?* Cela n'est pas d'un goût irréprochable, mais la femme avec ses travers, et ses soucis et son ton hardi y ressemble fort au beau monde du moment. Peut-être que ce beau monde va changer de manières après les tragédies dont nos avons à peine vu la fin. Ces grands coups de sabre et d'épée ne paraissent pas appartenir au temps de la chevalerie.

CXXXIV.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 9 novembre 1869.

Vous devez entendre de Coppet le bruit de nos élections et les applaudissements qu'a reçus M. de Rochefort. Cela a tout l'air de la fête des Fous, et il est bien probable que les quatre élections à faire à Paris ne donneront que quatre fous à lier. Ce n'est pas bien effrayant pour le moment, mais cela n'est pas fait pour donner au troupeau des bourgeois de Paris un grand goût pour le retour du gouvernement parlementaire.

Les autorités du moment tolèrent tout et laissent tout dire et tout écrire, n'étant pas fâchées d'effrayer les faibles par le spectacle d'une si incroyable licence... Il ne faut pas demander quel cours prendront nos affaires quand la réunion de la Chambre aura lieu. La tranquillité publique, pour cette année, est très-certaine, mais, hormis ce point, tout est problème. Nul ne sait ce que veut l'Empereur, ni s'il entend garder ses ministres, ni s'il les renverra demain. On ne sait guère plus le parti que prendront ces fameux Cent-Seize dont vous avez tant entendu parler, ni s'ils ont perdu ou gagné en courage. Le probable, cependant, est qu'ils ont déjà perdu quelque chose de leur calorique. Quelle place prendra M. Thiers dans cette bagarre d'incertitudes? il est difficile de le prévoir exactement.

Je vous ai envoyé hier la *Revue des Deux Mondes*. Il y a un petit roman, *Autour d'une source,* dans cette Revue. Vous en ai-je dit quelque chose pour votre instruction? Il vous déplaira par beaucoup de points, mais il est instructif sur le ton, et les idées et le tour d'imagination du monde d'aujourd'hui. Je voudrais bien que vous ne fussiez pas, à cette heure, dans un fauteuil et qu'il vous fût loisible de vous promener par Coppet dans ce demi-hiver.

CXXXV.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 1er janvier 1870.

Je ne vous dirai donc rien, chère madame, de l'*Histoire de l'Orient* de M. Lenormand. Cette lecture est intéressante; on y voit ramassées en deux petits volumes toutes les nouvelle découvertes que les érudits, armés de pioches, ont faites sous terre dans les pays de Nemrod, de Sennachérib, de Nabuchodonosor, de Sésostris, etc.; seulement, M. Lenormand a des querelles avec ces érudits qui lui reprochent de les transcrire dans ses ouvrages avec une exactitude minutieuse dont il n'avertirait pas assez le public; mais les érudits tiennent toujours qu'on les vole et ils ont tous, plus ou moins, quelque chose du génie d'Harpagon. Je crois qu'il en est assez de même dans les domaines des sciences. En littérature, la forme étant le fond, et cette forme frappant vivement les esprits quand elle est belle, il est plus difficile de changer la marque de fabrique et de se parer des plumes du paon. On entend rarement Virgile ou M. de

Lamartine se plaindre qu'on leur ait pris :

Domus alta sub Ida
Lyrnessi domus alta, solo Laurente sepulchrum,

ou bien,

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans l'aspect de tes bords, etc.

S'il ne fallait pas être bref un jour de l'an où l'on est sans cesse interrompu, je voudrais causer un peu à l'aise sur cette *forme* qui est le vrai fond et vous demander votre sentiment sur ce sujet qui a tant fait rêver Platon. J'avoue que je prends l'air un peu sinistre quand j'entends quelqu'un qui prend l'air grave et qui prétend distinguer dans la littérature la forme du fond.

Ce n'est pas de cela que s'occupe M. Ollivier. Il n'a, jusqu'à présent trouvé ni le fond ni la forme de son ministère, mais il est bien probable que le *Moniteur* en donnera un ce soir, tiré du centre droit. Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas à nous plaindre et l'an dernier, à pareil jour, un homme sensé n'en pouvait tant espérer pour aujourd'hui. Le bon sens qui dormait d'un sommeil comateux depuis bien des années s'est enfin réveillé. Malheureusement, dans cette convalescence, il n'a pas encore, pour l'animer, le cortége des bonnes passions, de passions désintéressées qui forment les partis dans les pays où

la liberte est acclimatée. On ne se remet pas tout à coup, quand on a eu surtout les pieds et les mains fortement liés durant une vingtaine d'années. Je crois que la vérification des élections est le dernier vilain spectacle que nous devions voir de quelque temps. Les députés de la majorité sortis de ces vilaines élections étaient dans cette triste situation où nul n'ose jeter la première pierre de crainte qu'elle ne revienne sur soi. Nous sommes à la fin des saturnales, en tout genre.

Oui, chère madame, après bien des tours et des retours on en est revenu à prouver que M. Daru pourrait bien être ministre avec M. Ollivier et M. Buffet Il a paru à la Cour, dans son entretien avec l'Empereur, d'une exactitude constitutionnelle qui n'est pas pour plaire aux gens de cour. Ces petits froissements nécessaires sont passagers. Ces premiers jours de liberté font, sur les tempéraments faibles, le même effet que les premiers jours de gelée sur les gens qui vivent dans des poêles. On ne s'en porte que mieux après. On n'a pas de nouvelles bien détaillées du concile. Je crois que la majorité y est animée de sentiments excessifs qui ne sont pas selon la sagesse:.. Après cela, c'est peut-être de ma part un jugement purement

mondain. La minorité sensée n'est pas si opprimée dans ce genre d'Assemblée que dans un parlement. On ne compte pas seulement les voix; on les pèse d'une certaine manière et l'opposition n'est pas sans voix au chapitre.

Mille tendres respects.

CXXXVI

A M. PISCATORY.

Paris, 26 janvier 1870.

Mon cher ami, nous n'étions pas assez inquiets des suites de cet accès de goutte. La faiblesse qu'elle a amenée a déterminé un spasme du cœur et toute la lutte a été finie en un quart d'heure, hier à 9 h. 1/2 du soir [1].

Je n'ai pas le courage de vous en dire davantage.

Adieu, je vous écrirai plus au long. Soignez-vous par ce froid dangereux. Mille amitiés. Albert vous écrirait si je ne vous écrivais pas.

1. Mort de M. le duc de Broglie.

CXXXVII.

AU MÊME.

Paris, 30 janvier 1870.

Mon cher ami, votre médecin a été bien sensé en vous conjurant de ne pas vous exposer à ce terrible voyage par un temps si dur. Nous le remercions d'avoir exigé de vous de vous en abstenir. Albert me charge de vous le dire... Votre affection n'a pas besoin de se prouver en vous exposant inutilement à un véritable danger.

Je vous écrirai mieux quelque autre jour. Je n'en ai aujourd'hui ni le temps, ni la force. Que cette fin a été rapide et inattendue ! Albert et moi nous avions quitté M. de Broglie à neuf heures au moment qu'il allait se coucher. Rien ne donnait lieu à aucune appréhension bien que Behier disait souvent que tout était grave à cet âge. Nous avions causé de toutes les choses du jour, et en nous retirant, nous n'emportions qu'un peu de tristesse inquiète sur un je ne sais quoi d'un peu changé dans le ton de M. de Broglie, non que les idées ne fussent parfaitement liées et raisonnables, mais elles étaient autre-

ment liées qu'à l'ordinaire. Nous n'étions pas au salon depuis dix minutes que la garde effrayée arrive pour nous avertir d'une crise soudaine. Le sang s'était engagé tout à coup dans le cœur et coupait la respiration. En dix minutes, toute espérance avait disparu et les médecins arrivés dans ces dix minutes n'ont plus eu qu'à constater la fin.

La consternation a été générale et bien des gens qu'on ne soupçonnerait pas ont montré qu'ils avaient le sentiment qu'une grande âme et un grand esprit étaient sortis de ce monde et de ce pays.

Adieu, mon cher ami, vous n'avez pas besoin d'être ici pour qu'on sache que vous prenez votre part dans ces malheurs... Ayez quelques soins de vous. La nature est si terriblement dure et inexorable qu'il ne faut pas lui donner de prise inutile.

CXXXVIII.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, 31 janvier 1870.

J'ai prié M. votre frère de m'excuser auprès de vous de n'avoir pas répondu plus tôt à la lettre

que vous avez eu la bonté de m'écrire. J'en ai été très-touché et très-reconnaissant.

J'espère que M. Gavard ne sera pas fatigué de ce voyage vers une bien mélancolique demeure. Il l'avait visitée l'an dernier sous d'autres impressions. Désormais tout un brillant passé que rien ne saurait reproduire et qui n'aura bientôt plus de témoins va tomber dans cette ombre si triste où les souvenirs ne tardent pas à s'obscurcir et à s'éteindre. C'est sans doute le train des choses, mais le train des choses est fort dur.

CXXXIX.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 24 février 1870.

Chère madame, j'étais retombé depuis un mois dans toutes les misères de nerfs qui m'ont rendu quelquefois la vie insupportable et cet état a été même plus grave qu'à l'ordinaire. C'est ce qui fait que j'ai tant tardé à vous répondre et à vous remercier de toute votre bonté. Nous vivons ici bien tristement depuis que le grand arbre est tombé. Que vous dites bien tout le trouble profond que fait la perte d'un chef de famille, surtout

quand il tenait une si grande place par l'élévation de l'âme et la supériorité de l'esprit! On se reprend vingt fois le jour à le croire encore là pour lui parler de tout ce qui arrive, de tout ce qui traverse l'esprit, et l'idée de la mort ne pénètre que bien lentement et l'on se dit, par une invincible habitude : *Que dira-t-il?* quand il n'y a plus de réponse à attendre.

Madame de Staël a été terriblement ébranlée et la soudaineté du coup a ajouté encore quelque chose au malheur. Sa force d'âme lui est pourtant comme une garde dans ce trouble profond. Elle revient peu à peu à cet état de santé qui n'est malheureusement pas la santé, car elle est bien faible. Le plus court entretien l'épuise et des souffrances aiguës viennent encore, par moments, s'ajouter au sentiment pénible de l'épuisement.

Le duc de Broglie s'était vivement intéressé aux changements récents de notre politique intérieure. Il n'en aura pas vu les suites. Le dernier discours de M. Daru a eu un grand succès et semble avoir réuni tous les partis ; mais ces émotions de tribune passent rapidement. La première Révolution a vu de ces rapprochements soudains qui ne duraient que vingt-quatre heures. Dieu veuille qu'il n'en soit pas de même à cette fois! M. Daru est très-digne par son caractère et son

esprit sage et ferme de présider à ces grands changements ; seulement, jusqu'à de nouvelles élections, il n'a pour l'aider à renverser les châteaux-forts qui nous cernaient de toutes parts que ceux qui les ont construits de leurs mains. Il n'est pas impossible que les hommes changent du tout au tout, mais cela n'est pas arrivé souvent dans l'histoire.

Quoique je n'écrive pas bien au long, je voudrais que ma lettre vous parût mériter un mot de réponse sur votre santé. Pouvez-vous lire avec quelque suite? La fièvre ne revient-elle plus?

CXL

A M. MASSON.

Paris, 2 mars 1870.

Mon cher ami, je savais un peu que vous aviez traversé Paris ces jours-ci, mais en grande hâte, ainsi, je ne vous accusais nullement de négliger vos amis. Un petit royaume de plus d'un million d'hommes ne donne pas les loisirs de la principauté de Monaco. Tracassin est toujours à guetter les pauvres gens. Quelle idée perverse de vous rendre malade au début de votre gouvernement

J'espère que l'Empereur ne juge pas les hommes comme faisait son oncle qui disait volontiers pour expliquer ses choix : « Il n'est jamais malade. » D'ailleurs, puisque vous donnez des bals, on ne vous reprochera point de ne pas marcher. Vous prouvez le mouvement en faisant danser les autres.

Il est certain que l'expérience que nous tentons de faire toutes choses sans révolution est périlleuse, mais, comme le jeu en vaut bien la chandelle, il faut se tenir en espérance. Nous ne sommes pas découragés depuis nos dernières conversations avec vous. Il y a de petits froissements dans les ministères, mais il y en avait dans les ministères les plus triomphants. Il y a un mauvais parti, même deux mauvais partis qui grincent les dents, l'un, pour avoir le pouvoir absolu où l'on fait ses orges, l'autre, la démagogie, où l'on a le plaisir de tout casser ; mais le bon sens public s'est réveillé, sans beaucoup de vivacité dans ses allures, sans beaucoup de sentiments généreux; il trouve pourtant qu'il faut mettre un terme à l'ère des folies et à l'ère des sottises, et il regarde de travers et avec une certaine résolution les mauvais conseillers des princes et les mauvais conseillers des peuples. Je suis porté à penser que l'Empereur n'est pas

insensible au plaisir nouveau d'entrer dans cette belle économie du bon sens qui est le gouvernement que nous tentons avec lui ; il a essayé des romans politiques et il en a senti durement la vanité. Il rentre chez lui fatigué, revenu des chimères, repris par les sentiments naturels de famille, de conservation, heureux peut-être de n'avoir plus un monde sur les bras ou sur le dos, comme Atlas, et de pouvoir se reposer de temps en temps en rêvant la gloire sensée d'être du petit nombre de ceux qui, dans l'histoire, ont limité volontairement les pouvoirs dangereux qu'ils avaient entre les mains. Je me figure que c'est là sa disposition présente, mais nous pouvons faire des sottises qui le cabrent. Le parti Duvernois peut, par un jour de malheur et d'humeur, le ramener du côté des précipices ; le parti démocratique et aristocratique peut décourager ce bon sens bourgeois qui tient maintenant sa route entre les extrêmes et par là réveiller la peur et nous ramener un moment au passé. Qu'y faire? que se défendre de son mieux dans ce train de guerre qui est la liberté raisonnable.

Adieu, mon cher ami, madame Masson s'accoutume-t-elle à tous ces menus détails de l'administration du monde qui ne laissent pas le temps de penser à autre chose ? C'est le monde

qui est une hydre ; les têtes lui repoussent sans cesse. Quand on a rendu dix visites, on trouve en rentrant dix autres cartes, c'est-à-dire dix autres têtes de l'hydre.

CXLI.

AU MÊME.

Paris, 28 mai 1870.

Il est certain, mon cher ami, que vous ne sauriez, pour le moment du moins, sauter avec la même agilité que montraient quelques dignitaires de l'Empire quand ils faisaient la roue devant la Cour ; mais je dis, matériellement, la roue. Consolez-vous. Pline l'Ancien avait plus grand air quand il se faisait porter chez l'Empereur en palanquin. Je crois néanmoins que ce même Pline, ni son neveu, n'allaient voir, dans leurs tournées, *le Chandelier* d'Alfred de Musset, joué par les personnes les plus séduisantes de l'Empire. Si vous vous étiez fait faire, comme eux, la lecture devant un dîner solitaire, faisant prendre des notes par votre secrétaire sur le cirque gallo-romain, par exemple, il y a tout à parier que vous seriez entré à Lille dans votre voi-

ture, et que vous auriez pu, même, rentrer chez vous de votre pied léger. L'*Imitation* a bien raison de dire : *Claudicat homo qui deambulat non suspiciens cœlum sed ad Alfredi Musseti candellarium spectat.* Enfin, vous voilà hors de peine. Détournez, à l'avenir, vos yeux des feux errants d'Alfred de Musset : *A sagittâ volante in nocte et a Dœmonio meridiano*, comme on dit à vêpres.

Je ne peux pas vous cacher que je n'approuve pas au même degré que vous le discours de l'Empereur. Il m'a paru du ton d'un prince qui entre dans Paris par la brèche de sept millions de voix. C'est plutôt le langage d'un monarque magnanime qui veut oublier nos torts, que celui d'un roi constitutionnel qui entend compter avec tout le monde ; mais il est bien possible aussi que ce soient là des gaucheries de style. Il se peut que ce soient là les traces de la plume altière et étourdie de M. le garde des sceaux. Je suis tenté de croire que c'est lui qui a fourni ce tour de phrase d'où il résulte qu'il sera pardonné à ceux qui n'ont pas voté *oui*. On ne dit pas à quelqu'un, sur des sujets où le dissentiment est permis : « Je veux oublier que vous n'avez pas été de mon avis. » Mais, encore un coup, tout cela n'est rien, si le gouvernement tend à entrer dans la voie droite. Il a l'air d'hésiter sur ses jambes comme

un homme qui sort du cabaret. Nous verrons bien. Jusqu'à ce jour, il y a tant de poussière en l'air qu'on ne saurait juger de rien.

Vous avez convoqué les électeurs des conseils généraux, sans dire gare. Vous n'avez pas même accordé les délais qui sont dans la coutume, s'ils ne sont pas dans la loi. Ces airs pressés et ahuris ne vont pas à la gravité d'un gouvernement; sans compter que ces à-coups sont très-favorables aux candidats déjà en possession et qui ont, dès longtemps, leurs batteries armées sur leurs petits remparts. Aussi la Chambre, qui est le nid des conseillers généraux, n'a-t-elle fait aucune plainte; seulement, elle va encore se reposer cette quinzaine, après n'avoir rien fait. Je ne sais qui disait, en s'étirant les bras : « Ce n'est pas tout de bien boire, de bien manger et de bien dormir, il faut aussi se reposer. » C'est le génie de cette assemblée.

Bonjour, mon cher ami. Je ne pense presque rien encore du nouveau gouvernement, et j'attends.

CXLII.

A M. LE DUC A. DE BROGLIE.

Paris, 1er août 1870.

On ne dit rien ici de précis sur ce qui se prépare aux frontières. On croit qu'il n'est pas question de troupes de débarquement dans la mer du Nord ou dans la Baltique, mais, d'un autre côté, on n'a pas vu M. le général Trochu, dans Paris, depuis trois jours... Il faut, assurément que M. Benedetti ait la main trop docile pour écrire ainsi sous la dictée de M. de Bismark des choses qui lui font horreur. Je crois, en vérité, que si le même M. de Bismark lui eût dicté : *La Lorraine et l'Alsace seront réunies à la Prusse,* il aurait couché cela en coulée comme autre chose sans y attacher d'importance. M. de Talleyrand, à Vienne, n'aurait jamais voulu prendre ces airs d'expéditionnaire tout à fait désintéressé devant M. de Metternich. L'Europe lira ces malheureuses explications avec quelque mépris, et il n'est pas bon de faire rire l'Europe à cette heure. M. Benedetti n'aurait-il pas fait aussi, simplement pour rire et amuser M. de Bismark, une certaine carte qui a couru en

Prusse, il y a quelques années et où la France commençait à la Loire ? Les hommes d'État font naturellement entre eux de ces plaisanteries qui scandalisent les pauvres diables qui ne connaissent ni les cours ni la diplomatie.

CXLIII.

AU MÊME.

Paris, 28 février 1871.

Mon cher ami, nous allons avoir demain au matin trente mille Prussiens cantonnés entre la Seine et l'Élysée. C'est un tonneau de poudre à côté d'une chandelle. Des esprits déréglés, des gamins de Paris, un seul coup de pistolet peuvent amener des catastrophes. Heureusement, cela ne durera pas longtemps, car je n'imagine pas que la Chambre de Bordeaux fasse beaucoup attendre les conclusions de la paix.

Il y a bien quelque agitation dans les bas-fonds de Paris. Les gens de Belleville ou autres ont fait main-basse sur une vingtaine de pièces de canon qu'ils gardent et le gouvernement, ahuri par la multitude de ses soucis et de ses préoccupations, ne semble pas leur disputer bien nette-

ment cette dangereuse possession. Il est vrai que ces bandits, qui voudraient se faire passer pour des patriotes indignés, n'ont probablement pas de gargousses.

Ces mêmes patriotes ont bien réellement noyé un pauvre diable sous prétexte qu'il appartenait à la police. Vingt mille spectateurs, sans beaucoup d'exceptions, n'ont montré qu'une curiosité indifférente à cette scène qui a duré des heures. Le gouvernement ne me paraît pas encore assis sur son siége, ce qui est assez naturel par ce temps.

Sa main sur ses chevaux laisse flotter les rênes.

La réprobation publique pourrait contenir ces excès et ces crimes et ces folies, mais dans l'irritation que cause cette terrible et inévitable paix, les tièdes sont du côté des séditieux, par paresse, par humeur, par sottise. Or, ces misérables tièdes qui disent : « Je ne me battrai pas aujourd'hui, » sont le chœur qui autorise les violents par un certain chant criminel *sotto voce*. On entend la basse de ce chœur dans toutes les catastrophes publiques depuis quatre-vingts ans.

Paul vient coucher ici ce soir pour dire sa messe demain chez le nonce. Il veut qu'Emma-

nuel lui voie dire sa messe. C'est une fantaisie qui n'est pas bien répréhensible.

On tient que l'Assemblée reviendra s'établir à Paris dès la conclusion et la signature de la paix. Il paraît que le séjour de ce théâtre de Bordeaux est intolérable.

Je ne parle pas bien longtemps. Les lettres sont trop comme des lettres imprimées dans le journal. Elles sont ouvertes à toutes les nations et cette publicité ôte l'envie de causer.

CXLIV.

A M. CHARLES GAVARD.

Paris, 28 février 1871.

Vous êtes vraiment trop aimable, cher monsieur; vous avez la bonté de me donner quelques moments de vos très-courts loisirs, dès votre arrivée à Londres et au milieu de tant de préoccupations et d'affaires pressantes. Vous n'en serez pas récompensé dans le monde, parce que la justice n'y règne certainement pas, même de l'aveu des théologiens.

Les Prussiens seront donc demain dans Paris. On m'assure que votre n° 240 de la rue de Rivoli

n'entre pas dans le périmètre qui leur est laisse pour quelques jours. D'ailleurs, il est impossible que la discipline draconienne dont ils se vantent ne soit pas étalée dans toute sa rigueur en pareille occasion. Ils savent bien que pour l'instant tout l'univers, qui a les yeux sur eux, les verra ici, de plus près.

Il est bien vrai que les hommes de Belleville et lieux voisins ont dérobé, je ne sais où, 27 pièces de canon qu'ils gardent au grand soleil, sans que personne leur fasse d'observations... C'est pourtant un droit régulier que la possession des canons. Il est vrai que les Mottu, les Clémenceau, les Blanqui sont bien au-dessus des rois, et ils ne se croient tenus ni de rendre compte, ni de rendre des comptes à personne. Ce n'en est pas moins dommage de mettre des canons dans les mains de personnes paisibles qui n'aiment pas les armes à feu, du moins en batailles réglées. Le canon n'est pas de mise dans un guet-apens.

Je suis surpris de cette insistance à rester dans Paris... Il est singulier que pas une étincelle de la magnanimité qui traverse tout vainqueur à un moment ou à un autre, n'ait animé personne, même pour un moment, dans ce camp qui regorge de succès et de biens. Il était si aisé

de montrer ou d'affecter des égards aux vaincus. C'est le mouvement naturel du vrai soldat après la bataille... Le prince Noir s'épuisait en égards avec ses prisonniers et cela dans des temps d'une effroyable rudesse. L'Empereur Napoléon, de si rude mémoire, a voulu avoir une scène de générosité à propos de M. de Hatzfeld. Je n'ai jamais vu dans l'histoire ce ric-à-ric d'un juif d'Alsace dans la signature d'une paix. Enfin, nous avons vu Shylock à la tête d'une armée victorieuse. Qui jugera Shylock? Relisez le *Marchand de Venise*...

Adieu, mon cher ami, je ne fermerai ma lettre que demain après l'entrée des Allemands dans notre pauvre ville.

1er mars, 4 heures.

Toutes les boutiques de Paris sont fermées. Cela a l'air de la Toussaint ou du jour des Morts. Il n'y a cependant que trop de gens qui vont voir ce petit camp ennemi. On me dit que les petits garçons crient après eux et se font refouler pas trop rudement jusqu'à cette heure. On ne sait rien des faubourgs vers la Bastille. On croit que rien de grave ne s'y prépare.

CXLV.

A M. LE DUC A. DE BROGLIE.

Paris, 6 mars 1871.

Paris n'est plus sous les Prussiens, et c'est assez pour faire trouver le reste léger, mais notre état est singulier. Des misérables des faubourgs s'emparent paisiblement et insolemment des canons, des gargousses, des boulets, des cartouches, etc. Ils emmagasinent audacieusement toutes les provisions de guerre civile, sans que le gouvernement fasse autre chose que pousser quelques petits gémissements dans le *Journal officiel*, mais il se peut qu'en ce moment il ne puisse que gémir. Ces mêmes gens qui forcent ou tentent de forcer, toutes les nuits, tantôt une prison, tantôt des dépôts publics, ils ont tué, très-certainement, un agent de police parce qu'il était agent de police; ils en ont probablement tué ou estropié plus d'un autre; ils attaquent les chefs de gare dans les chemins de fer quand ils ne trouvent pas leurs mesures conformes à leurs fantaisies, et le gouvernement pousse de petits cris d'une indignation discrète. En vérité, on ne peut pas supporter longtemps

un état si dangereux et si contagieux. Voici pourtant M. d'Aurelle et M. Roger qui vont prendre la conduite de la garde nationale; voici les régiments de M. de Chanzy qui entrent dans Paris. J'espère qu'ils vont panser ces plaies gangrenées avec le fer et le feu s'il est nécessaire. Les émotions nous ont, en vérité, trop affaiblis ; mais il ne faut pas vous représenter cet état que je vous raconte comme un grand désordre intérieur ou une fièvre chaude. Paris a l'air très-paisible, même dans les foyers d'insurrection lymphatique, il n'y a ni cris, ni foule, ni mouvements violents. Ces misérables veillent nonchalemment sur leurs canons; ils pillent les munitions avec lenteur ; ils les accumulent avec gravité ; comme gardes nationaux, ils refusent doucement l'obéissance à leurs chefs réguliers, disant pour leur raison qu'ils ont, pour le moment, d'autres chefs.

Personne, parmi les hommes raisonnables et les bons citoyens, n'a l'air très-surpris ni d'avoir grand peur. Quelques-uns seulement font remarquer que l'on jouissait de cette sorte de calme un peu sinistre avant les journées de Juin de terrible mémoire. Quoi qu'il en soit, et quoi que les autres en pensent, j'ai l'impression qu'on éprouve par un orage qui se prépare, un certain désir d'en-

tendre le tonnerre et de voir la grêle et quelque avalanche d'eau. M. d'Haussonville est paisible, bien qu'il parle gravement de ces signes de tempête; Viel-Castel est irrité et inquiet; et voilà à quel point nous en sommes. Peut-être n'arrivera-t-il rien du tout. Par ce temps singulier, les pommiers ne portent pas nécessairement des pommes. Le gaz a rééclairé Paris; hier, toute la ville se promenait avec femmes et enfants du pas dont on doit se promener au *Prater* de Vienne. On aurait entendu une mouche voler tant tout était paisible partout.

Vous avez vu la mort du pauvre Masson. Il était miné depuis deux mois par une irrémédiable *consomption;* l'apoplexie foudroyante est venue par-dessus. La malignité du sort est singulièrement acharnée sur les pauvres diables que nous sommes. Le pauvre Masson arrivait au moment où il aurait trouvé sa place dans les affaires publiques dont il avait un besoin inquiet. Il aurait travaillé comme un ouvrier intelligent pour réparer quelqu'une de nos ruines, mais la sentinelle n'a jamais qu'un mot : *On ne passe plus!*

Pour vous parler du logis après toutes ces tristes, tristes choses, mademoiselle Marie remet l'ordre dans la maison ; on nettoie les vitres ; on met les

rideaux; on refourbit la grande cuisine; on aère les couloirs; on fait remettre les serrures en état. La maison perd son air de casemate humide et tout cela ressemble à un passé récent, quoique ce passé ne doive plus revenir. Paris tout entier lisse aussi les plumes qui lui restent. On voit les autres plumes au casque des Prussiens qui s'en vont.

CXLVI.

A M. CHARLES GAVARD.

Paris, 7 mars 1871.

Cher monsieur, quoique le silence soit d'or, comme vous le dites, je trouve votre lettre du 3 d'un métal supérieur à cet or du silence. Il me semble que le temps vient, et qu'il est peut-être déjà venu, où les Prussiens ne prendront plus communication de nos lettres, mais prochainement, ce seront sans doute les gens de Belleville qui auront cette insolente curiosité; à la vérité, ceux-là ne savent pas lire aussi couramment que les Allemands. Toujours est-il qu'ils s'établissent paisiblement en armes, obéissant à un gouvernement particulier qui ne dit pas son nom, et qui nous apprend seulement qu'il est

né pour garder et sauver au besoin la République. Sauf un ou deux gardiens de la paix assassinés et quelques dépôts de munitions pillés, ils ne font aucun désordre. Ils laissent passer par les guichets de leurs barricades ; ils ont l'activité silencieuse des Prussiens ; ils ne menacent, ni ne crient, ni n'annoncent qu'ils veuillent en venir prochainement à la violence. M. le général d'Aurelle regarde tous ces apprêts en fronçant simplement le sourcil, tandis qu'il lui arrive chaque jour quelque nouveau régiment. La plupart de nos amis tiennent que ces nuages se dissiperont d'eux-mêmes ; ils font remarquer que les séditieux d'une espèce particulière n'ont pas beaucoup d'ardeur; qu'ils mettent du prix à dire qu'ils ne veulent pas la guerre et encore moins le pillage ; qu'ils veillent simplement au salut de la sainte République ; ils veillent au lit d'une mère en convalescence et voilà tout. Nos mêmes amis optimistes ajoutent que dans ces quartiers qui leur sont des citadelles, beaucoup d'habitants ne sont pas du tout de l'avis de ces républicains à tous crins et qu'il y a déjà des querelles de maison à maison ; qu'en tout cas, c'est une armée qui peut bien se défendre quelques moments chez elle, mais qui ne saurait avancer hors de ses retranchements. Les personnes con-

stituées en autorité, que je puis avoir l'honneur de connaître, paraissent partager cette sécurité. Du reste, les gens qui visitent les grands repaires des arrondissements excentriques disent qu'on n'y voit aucune trace de désordre prochain et qu'un étranger pourrait s'y croire dans un séjour de paix. Pour moi, sans craindre rien d'immédiat, je ne puis réprimer une certaine irritation à la vue de ce ramas d'idiots et de malfaiteurs qui obéissent à des scélérats inconnus et qui regardent les pouvoirs réguliers d'un air de défi. Après avoir traité, et à quelles conditions ! avec les Prussiens, il est pourtant désagréable d'avoir à traiter avec les passions mêlées d'un bagne et d'une maison de fous. La patience est difficile, mais les sages disent qu'elle est nécessaire et qu'on pourra conjurer cette peste bovine sans tuer les bœufs. Je le veux bien.

Sachez que c'est à Versailles que va s'établir l'Assemblée de Bordeaux. M. Picard est allé reconnaître les lieux hier. La salle des séances sera encore un ancien théâtre, le théâtre de la Cour. Les Prussiens quitteront toute la ville à la fin de la semaine.

M. Thiers n'est pas encore à Paris. Personne ne peut me dire s'il reviendra prochainement. Quelques-uns pensent qu'il attend qu'il y ait dans

Paris une force suffisante pour commencer à parler raison avec M. Mottu, M. Flourens et M. Delescluze. Peut-être aussi que l'Assemblée de Bordeaux va agiter des questions où il jugerait bon d'intervenir, mais personne non plus ne m'a dit cela.

M. de Sahune est du jury. On ne le voit plus. Il envoie en droiture aux galères tous les pauvres diables qui ont pris le bien d'autrui sans être protégés par une infanterie et une artillerie suffisantes. Adieu, cher monsieur. Je dis tout ce qui me passe par la tête, comme vous voyez, et je crains d'abuser de votre temps par mon bavardage et de vos yeux par ma mauvaise écriture.

CXLVII.

AU MÊME.

Paris, 10 mars 1871.

Cher monsieur, avez-vous reçu une lettre de moi du 7 mars ? Par ces temps de Prussiens errants et de confusion administrative, il faut entre soi garder l'exactitude d'un négociant. Rien n'a marché depuis lors. Nous en sommes toujours avec les gens du drapeau rouge à des

menaces affectueuses. Pour moi dont la patience est naturellement longue, je suis pourtant d'avis que le moment de fouetter cette jeunesse est arrivé. Mais j'admets qu'on doit attendre les verges. Elles viennent peu à peu. Les pauvres régiments éclopés arrivent en boitant. En résumé, on a beau n'être pas très-fort, il n'est pas bon de se laisser insulter trop longtemps, l'insolence étant une maladie particulièrement contagieuse.

Nous ne savons plus si c'est à Versailles que viendra l'Assemblée. On dit que les provinciaux ont horreur même du voisinage de Paris et que si M. Thiers obtient le déménagement ce ne sera pas sans peine. La Chambre se refroidit pour lui quand il insiste pour faire voyager la dame qui craint toujours d'être un peu violée à Paris ou dans ses environs. La vérité est pourtant que ce va-et-vient entre l'administration centrale et la Chambre est impraticable à de grandes distances ; il faut un domicile conjugal.

Quand j'ai reçu votre *dernière du* 8, j'avais déjà écrit à M. Calmon pour le prier de me dire le meilleur moyen d'obtenir que Victor, des mobiles de l'Eure et Amédée, du 2e hussards, revinssent le plus tôt possible au logis paternel, vu l'état de paix et l'inutilité de traîner dans les garnisons

quand il n'y a plus personne à tuer ; je n'ai point encore sa réponse. Et en vérité on ne peut pas exiger une grande promptitude de pauvres diables de ministres qui ont le monde et quelque chose de plus sur les bras.

Bossuet avait donc raison quand il disait : *l'Angleterre a tant changé qu'elle ne se reconnaît plus.* Si lord Chatham rencontrait M. Gladstone, il lui en dirait de belles. Dites-lui, je vous prie, de lui envoyer un exemplaire de son livre sur Homère, à M. Gladstone. Il y brille une fausseté d'esprit très-rare et qui doit se retrouver dans le personnage politique. L'Angleterre ayant épousé M. Cobden en dernières noces, les enfants ont un petit air commercial qui n'a rien du duc de Wellington, ni de Nelson, ni de Collingwood, ni de Pitt. C'est *la maladie du bien-être vulgaire* qui nous a tous perdus.

Lisez dans le *Journal des Débats*, en citation bien entendu, un article de M. Pyat sur M. Thiers: On a été régulièrement pendu pour des crimes fort au dessous de cette odieuse malpropreté. On comprend comment dans les temps un peu plus rudes que le nôtre on faisait tuer par son bravo un misérable qui vous insultait de cette manière. Cet homme doit sortir des galères et y avoir fait son éducation littéraire et morale.

M. John Lemoinne a peut-être eu tort de donner cette pièce d'anatomie pathologique, quoique ce fût pour en appeler à l'indignation publique. Il faut jeter ces misérables débris dans la fosse où l'on met les suppliciés.

Quelle vie menez-vous à Londres, cher monsieur? allez-vous beaucoup dans le beau monde? Un pauvre Français doit avoir un premier moment d'embarras quand il entre dans un salon parmi ces gens à qui rien n'est arrivé de pareil depuis les invasions des Danois et encore !

Adieu, mille remerciements de votre aimable lettre, de vos aimables lettres. Nous vous envoyons du plomb pour de l'or, mais il n'y a plus d'or à Paris, comme vous le savez bien.

CXLVIII.

A M. L'ABBÉ DE BROGLIE.

Versailles, 13 juin 1871.

Oui, mon cher ami, nous sommes sortis de cette fosse aux lions, ou mieux, de cette fosse aux crapauds et aux chiens enragés, sans compter les harpies les plus laides du monde. Il est sensible que si tu n'avais pris le parit de quitter

les bords de ce gouffre malpropre, tu étais condamné à y tomber avec le pauvre Mgr Darboy et M. Deguerry. Le monde ignorait encore ce mélange d'enfer, de caverne de voleurs et d'estaminet sur une aussi vaste échelle. Jamais une si honteuse canaille n'avait eu à sa disposition tous les appareils d'une puissante armée, toutes les ressources d'une immense capitale et pour repaire les murailles qui venaient de défier un demi-million des troupes les plus redoutables de l'Europe. J'ose espérer, sans en être certain, que la triste et sotte bourgeoisie de Paris ne recommencera pas, dans sa stupidité, à préparer le retour de ces horreurs. Peu s'en est fallu que la France toute entière ne passât par les mêmes flammes. Si *** n'avait pas été arrêté un peu dans ses projets, il allait à Lyon, à Nantes, à Marseille, à Toulouse, à Lille préparer une Commune universelle, et nous en eussions eu pour dix ans jusqu'à ce que cette abominable confédération mourût de désordre, d'ivresse et d'inanition, et que M. de Bismark prît son parti de nous garder comme on maîtrise une maison de fous.

Pour le moment, en fait de gouvernement, je ne regarde qu'aux restes de la Commune et à cette Internationale qui couvre l'Europe de son réseau. L'univers entier n'avait jamais, non plus,

été attaqué ensemble par une telle conjuration. Les chasseurs feront bien de ne plus s'amuser aux loups, aux tigres et aux pauvres renards. Ils ont un plus digne objet de leurs exercices. L'Angleterre, avec sa pédanterie d'apparent libéralisme, va faire la renchérie sur les mesures si nécessaires et si pressantes à prendre, et son opposition sera comme un encouragement à ceux qui ne méditent pas moins, et à la lettre, que la destruction de la race humaine, si la race humaine ne veut pas se ranger à leurs criminelles utopies.

J'ai quelque idée que l'Angleterre aussi verra ses journées en Irlande et nous saurons si elle continuera à dire que nous sommes bien durs quand nous avons la fantaisie de n'être pas écrasés, ou brûlés vifs ou empoisonnés par des vivandières. Je crois que même le dur génie de lord Chatham eût été plus ému de ces horreurs que le philanthrope savant et rêveur et calculateur qui croit que les scènes d'Homère se sont passées vers le pôle nord, et qui n'a qu'un sourire hautain pour le comble de nos misères. Il pourrait bien avoir aussi sur lui la marque de ceux qui perdent les empires par une sécurité insolente et béate et qui mènent perdre leurs peuples d'un air sérieux et profond.

Pardon d'envoyer de pareilles choses à votre ambassade où je sais que l'on admire les grandes facultés de M. Gladstone, mais je ne suis d'aucune ambassade et j'ai une humeur de chien quand on me dit qu'il y a du bon dans Delescluze et Félix Pyat.

Est-il bien vrai que ton excellent ami de Charonne ait été fusillé par ceux que le *Times* trouve seulement un peu vifs ? Je ne l'ai vu sur aucune liste un peu officielle. On échappe parfois dans ces grands désordres et l'on croit les gens morts en vertu des probabilités.

Quelle vie menez-vous à Londres? Elle ne doit pas être bien facile et la dignité doit être froissée par moments. Madame de Staël dit que tu es d'un grand secours pour elle et pour Emmanuel

Ici, nous vivons dans un camp. Les princes ont été accueillis à merveille et ils se sont dirigés avec leur tact et leur dévouement habituels. Ils n'ont laissé partout que d'excellentes impressions. Le pauvre comte de Chambord, qui est surchargé des souvenirs de dix siècles et qui s'en croit responsable, aurait probablement eu moins de désinvolture dans les mouvements.

Je n'ai pas trouvé que M. Jules Favre ait bien profondément étudié la cause et les effets de notre dernière convulsion. Je crois que ces *nova*

monstra se sont formés suivant la théorie de Geoffroy Saint-Hilaire sur les monstruosités physiques. Il s'est produit dans les masses un faux bon sens qui manque de deux ou trois lois qui habitaient autrefois l'intelligence humaine et la régissaient en harmonie avec les autres. La religion les donnait sous une forme étrange à mon sens, mais enfin elle les gardait.

François allait bien jusqu'à hier soir où finissent mes nouvelles. Il y a des lieues entre nous.

CXLIX.

A M. EMMANUEL DE BROGLIE.

Versailles, 16 juin 1871.

Mon cher Emmanuel, je vois que tu vis parmi les princes de ce monde et que tu t'es accoutumé à la pourpre, aux lambris dorés, aux magnifiques galeries de tableaux, et généralement à tout ce que brûlent les communards. Il n'aurait pas fallu montrer ces goûts-là dans Paris quand les démons qui représentent tous les péchés capitaux siégeaient à l'Hôtel de Ville. Il est bien difficile d'aimer son prochain sous la forme d'un communard, mais les dames communardes

surtout étaient peu avenantes, et je te conseille de n'en épouser aucune, si riche qu'elle soit de ses économies sur le pillage. Ceux qui ont pressé ton oncle Paul de ne pas attendre une seconde visite de ces janissaires du diable ont eu la prudence du serpent. Je suis pourtant fâché que tu n'aies pas vu l'infanterie de Versailles se répandre le premier jour, dans le quartier des Champs-Élysées où j'habitais pour le moment. Ils ne marchaient pas musique en tête, mais bien comme des chasseurs en quête d'une bande de loups ; mais, quand ils eurent bien reconnu les lieux, un flot régulier de régiments, de canons, de caissons, a passé comme un fleuve dans la rue François Ier, et on a abrité les caissons du mieux possible dans cette rue. Alors les aimables communards ont commencé à lancer, des Tuileries, une grêle d'obus pour tâcher de faire sauter les caissons qui étaient dans notre voisinage ; mais les obus n'ont rien fait sauter du tout dans le parc d'artillerie et se bornaient à entrer indiscrètement dans les maisons particulières. Les projectiles n'étaient pas bien lourds et ne perçaient guère qu'un étage, ce qui fait que nous dînions tranquillement dans une jolie salle à manger, située à l'ouest, tandis que les obus venaient de l'est. On s'accoutume

aisément à ce bruit de grandes chauves-souris à quoi ressemble ce genre de boulets dans sa course en l'air. J'en ai même pris un qui passait devant la fenêtre de mon cabinet, à l'est, pour une hirondelle. Cela n'était qu'un petit péril pour chacun, car l'espace est grand et les boulets petits. Ce qui était vraiment dangereux dans Paris, c'étaient les arrestations et pour nous, à dater du 22 mai, nous vivions au milieu de nos amis les soldats de Versailles ; mais il n'en était pas de même, par exemple, dans le quartier du faubourg Saint-Germain qu'il a fallu reprendre à la baïonnette. André te racontera les combats de la rue de l'Université et de la rue de Solférino et aussi les incendies d'une partie des maisons voisines. Son fils, du côté de Belleville, a été prendre, au milieu des balles, un drapeau rouge sur une barricade. Madame André garde ces étendards de la révolte. C'est le contraire d'une relique.

On me dit, mon cher ami, que tu seras probablement mardi à Paris ; c'est donc à Paris que je t'écris pour te remercier de ton aimable lettre. On dit aussi qu'on te verra bientôt à Versailles. Tu trouveras un beau parc au n° 61 de l'avenue de Paris, fort négligé depuis longtemps, car le propriétaire est malade, mais ce

parc a les grâces de l'inculte, au lieu des agréments de l'ordre. La nature se tire toujours d'affaire. Bien des amitiés, mon cher petit.

CL.

A M. LE DUC A. DE BROGLIE.

Versailles, 14 juillet 1871.

Qui est-ce qui pense encore au 14 juillet? et si quelqu'un y pense par hasard, il ne voit pas assurément l'événement sous cette couleur de pourpre et de rose qu'il avait aux yeux d'André Chénier. Qui, hors de chez vous, sait que Madame de Staël mourait ce jour-là, en 1817? *tanquàm hospes unius diei.*

Tout va à merveille ici. Les chirurgiens sont contents de la plaie, si on peut parler ainsi. Le pauvre petit soldat a reçu la visite de son colonel qui venait, à sa première sortie, après une blessure reçue devant le Panthéon, lui apporter un ordre du jour de l'armée où le sous-lieutenant François de Broglie est cité très-honorablement.

M. de Falloux est venu hier voir François. Il parle du plus grand sens des nouveaux devoirs du parti légitimiste. Il me semble croire que la

majorité d'entre eux suivra le parti de la raison. Je crois qu'il a eu une prise à dîner chez M. Thiers, sur ses alliances et sur les règles à suivre pour remettre l'ordre dans la cité politique.

Je ne vois pas que le gouvernement songe à traiter le malade. Il le fait vivoter en lui passant ses fantaisies quand elles ne sont pas trop dangereuses selon lui. Il ne paraît pas songer à le cautériser après qu'il a été mordu par les chiens enragés. Il m'a plutôt l'air de lui faire faire des neuvaines et de le conduire à la chapelle de Saint-Hubert.

Quelles élections de province que ces élections ! et quels votes que ceux de l'armée ! Si ces bourgeois et ces paysans étaient hardis quand les crises communistes arrivent, je ne dirais presque rien, mais jouer avec le pétrole dans des maisons de bois quand on se sauve, lorsque l'incendie éclate, c'est beaucoup de sottise.

Connaissez-vous des amis assez intimes de M. le comte de Chambord pour expliquer l'état d'esprit qui lui a dicté sa lettre ? C'est lui qui n'entend pas qu'on puisse discuter des couleurs. Je n'aurais jamais cru que le *blanc* fût un dogme. Si j'étais un casuiste, je lui ferais remarquer que le drapeau rouge était celui de saint Denis et de

marché à toutes les gloires de Nelson, de Collingwood et du duc de Wellington. C'est comme ce qui est arrivé, mais seulement pour un moment, à lord Byron quand il devint avare et peut-être un peu gourmand. Un jour ou l'autre l'Angleterre sentira les griffes de ces chats sauvages, les communards, et elle verra qu'il est aussi difficile d'engraisser en paix et de s'enrichir en tranquillité que de commander à Lahore, et d'aller à Trafalgar, et de règler le grand ménage de l'Europe.

J'ai la manie de prêcher les journaux de voyage et même les journaux où chacun noterait les incidents de la vie. Je vous ai probablement déjà ennuyée sur ce sujet, mais je n'en répète pas moins qu'il serait beau à vous de donner un quart d'heure à noter ce que vous avez vu et pensé, surtout ce que vous avez vu, et je voudrais savoir pourquoi ce n'est pas une coutume française que ce genre de journal privé. Tout autour de Paris, durant la guerre, on ramassait des boisseaux de journaux allemands. Suivant notre coutume, nous ne nous sommes arrêtés qu'aux passages ridicules des notes de quelque soldat illettré, mais je suis sûr qu'en cherchant mieux on aurait trouvé, dans les souvenirs de ces pauvres morts, beaucoup

de traits intéressants, de passages mélancoliques, en suivant le cours de ces petits ruisseaux qui allaient se perdre dans le grand gouffre... Il est vrai que je ne serais pas d'avis qu'on les publiât si on les avait conservés à l'état-major, parce qu'on a des devoirs même envers ses ennemis, même envers les communards, ce qui peut paraître étrange.

On me dit que les débris des communards qui ont échappé au marteau de l'armée ne laissent pas que d'être encore assez insolents et assez menaçants. Il est très-clair que le jour n'est pas loin où il faudra recommencer à poursuivre ces bandes de loups ; mais ce sera la faute du présent gouvernement si on les laisse de nouveau s'armer jusqu'aux dents. C'est une faute possible, car, huit jours avant le 18 mars, de graves personnages qui occupaient un rang dans l'État prenaient la liberté de se moquer un peu de nous quand nous trouvions qu'il était peut-être dangereux de laisser cinq cents pièces de canon à ces enfants terribles... La bourgeoisie française ne craint le danger que de près... Il est bien entendu que la peur qui succède à la témérité folle se nommera prudence parmi les sages citoyens.

Avez-vous lu, chère mademoiselle, une bro-

chure attribuée à M. Alexandre Dumas fils, sous forme de lettres et signée *Junius?*... Il y a là, dit-on, des portraits assez heureusement tracés de M. de Bismark, de Napoléon III, de la reine Augusta de Prusse... L'entreprise est de ne paraître juger les augustes personnes que d'après leur photographie, comme le fait M. Ampère des empereurs romains sur leurs bustes et leurs médailles.

CLII.

A M. EMMANUEL DE BROGLIE.

Paris, 25 juillet 1871.

C'est vrai, mon cher Emmanuel, Saint-Simon a des chapitres sur l'étiquette, soit en France, soit en Espagne, qui ne sont pas pour réveiller les sens par la chaleur qu'il fait présentement. Je crois pourtant que les savants, curieux des détails, y trouveront un jour de quoi refaire le squelette complet de la monarchie française et de l'espagnole, à un temps donné, comme M. Cuvier faisait avec les petites dents de lait des animaux antédiluviens. Quant aux belles parties de ce même Saint-Simon, il est triste qu'elles soient infectées d'erreurs et peut-être

de petits mensonges. Depuis quelque temps, les érudits sont occupés à faire cette chasse dans Saint-Simon, et on ne sait plus que croire. Si nous venions à découvrir que, dans Tacite, beaucoup de traits qui peignent Tibère ou Néron sont de pures inventions, ce vin de la colère prendrait un petit mauvais goût qui nous ferait de la peine.

Pour M. Sainte-Beuve, je trouve les *Causeries du Lundi* bien inférieures aux *Nouveaux Lundis*. Dans les premiers, il n'avait pas encore pris son parti de dire aux gens la vérité et toute la vérité. Il y est encore plein de câlineries pour M. Cousin, qu'il détestait, pour M. Villemain, contre qui il entretenait une sourde colère. C'était encore alors un chat civilisé qui faisait patte de velours. Dans les *Nouveaux Lundis*, à peu d'exceptions près, il a dit tout ce qu'il avait sur le cœur et, sans doute, du fond de sa petite maison du Mont-Parnasse, il prenait plaisir à regarder l'effet des jugements sans égards sur les amours-propres qui sont naturellement sans limites.

Mille et mille amitiés.

chure attribuée à M. Alexandre Dumas fils, sous forme de lettres et signée *Junius?*... Il y a là, dit-on, des portraits assez heureusement tracés de M. de Bismark, de Napoléon III, de la reine Augusta de Prusse... L'entreprise est de ne paraître juger les augustes personnes que d'après leur photographie, comme le fait M. Ampère des empereurs romains sur leurs bustes et leurs médailles.

CLII.

A M. EMMANUEL DE BROGLIE.

Paris, 25 juillet 1871.

C'est vrai, mon cher Emmanuel, Saint-Simon a des chapitres sur l'étiquette, soit en France, soit en Espagne, qui ne sont pas pour réveiller les sens par la chaleur qu'il fait présentement. Je crois pourtant que les savants, curieux des détails, y trouveront un jour de quoi refaire le squelette complet de la monarchie française et de l'espagnole, à un temps donné, comme M. Cuvier faisait avec les petites dents de lait des animaux antédiluviens. Quant aux belles parties de ce même Saint-Simon, il est triste qu'elles soient infectées d'erreurs et peut-être

de petits mensonges. Depuis quelque temps, les érudits sont occupés à faire cette chasse dans Saint-Simon, et on ne sait plus que croire. Si nous venions à découvrir que, dans Tacite, beaucoup de traits qui peignent Tibère ou Néron sont de pures inventions, ce vin de la colère prendrait un petit mauvais goût qui nous ferait de la peine.

Pour M. Sainte-Beuve, je trouve les *Causeries du Lundi* bien inférieures aux *Nouveaux Lundis*. Dans les premiers, il n'avait pas encore pris son parti de dire aux gens la vérité et toute la vérité. Il y est encore plein de câlineries pour M. Cousin, qu'il détestait, pour M. Villemain, contre qui il entretenait une sourde colère. C'était encore alors un chat civilisé qui faisait patte de velours. Dans les *Nouveaux Lundis,* à peu d'exceptions près, il a dit tout ce qu'il avait sur le cœur et, sans doute, du fond de sa petite maison du Mont-Parnasse, il prenait plaisir à regarder l'effet des jugements sans égards sur les amours-propres qui sont naturellement sans limites.

Mille et mille amitiés.

CLIII.

A M. LE DUC A. DE BROGLIE.

Versailles, 4 août 1871.

Mille remercîments de votre lettre du 1er, mon cher ami. J'ai lu votre discours au lord maire. Je l'ai trouvé du ton le plus juste, et vrai et vif, et parfaitement adapté aux circonstances des deux pays. Il a ici le plus grand succès et je crois que M. Gladstone a dû le louer aussi dans sa réponse.

Victor nous a envoyé un petit extrait de journal qui vous accuse de mener perdre la République française, puisque vous donnez à dîner à M. le comte de Paris. Il faut pourtant bien que les princes dînent quelquefois, et, s'ils dînaient chez M. de Bismark, on le trouverait également mauvais.

Les esprits ne sont pas à la sérénité. Les communards ne sont pas, à beaucoup près, dans la crainte et l'humilité où ils devraient être réduits. Paul se plaint que, dans son quartier de Charonne, ils jettent bien encore de temps en temps des pierres à tout ce qui a l'air clérical. Les élections municipales sont un grand sujet de contro-

verse. Les optimistes aiment à croire que la majorité y sera excellente. Au jugé, sans les connaître en détail et aussi parce que je n'en connais pas un, j'en conclus que bois dur et bois flexible, ce sera du bois dont on ferait aisément une Commune dans un moment d'ébranlement.

On dit, pour nous tranquilliser, que nous avons un gouvernement de transition, mais un gouvernement de transition doit être le plus actif des êtres. Je ne peux pas nommer transition un temps d'arrêt indéfini sur la grande route. Je ne vois pas venir les locomotives de renfort. Le sommeil de la Belle au bois dormant n'était pas une transition. Au jour du réveil, nous serons encore au 29 mai, en supposant que nous n'ayons pas dévié jusqu'au 22, jour de l'entrée des troupes à Paris.

Madame d'Haussonville et Mathilde s'annoncent pour le 15 juin à Coppet. Peut-être que les nouvelles de la rue de la Pépinière modifieront cet itinéraire. D'un autre côté, Victor semblait croire qu'il y aura bien encore deux mois d'ici au mariage. J'aime ces mariages américains où un ministre prend à part deux jeunes gens dans un salon, les mène dans un petit coin et les marie gravement, sans plus de cérémonie, d'appareil, de chevaux, de corbeilles, de trousseaux, de

voyages aux extrémités du monde. Mais qui se croirait ici marié, sans le bruit, et le trouble, et le luxe, et le tumulte? Adieu, mon cher ami, bien des tendres amitiés.

CLIV.

A MADAME DONNÉ.

Versailles, 10 août 1871.

Je suis bien en retard, chère madame, pour vous remercier de votre bonté. J'ai été poursuivi par la maladie, le chagrin, l'inquiétude et, sur tout cela, quelque chose qu'on nomme *les fièvres* par excellence, et que vous ne connaissez que trop bien. On ne sait plus rien, d'ailleurs, sur votre santé. On n'entend plus rien à rien dans ce fracas de calamités, de soucis généraux, de colères sur le train des choses. Je vis au désert depuis six semaines; aux portes de Versailles, il est vrai, mais, en réalité, loin de tout et de tout le monde, les voitures hors de portée, les journaux arrivant irrégulièrement, et aussi les lettres.

Nous ne sommes pas plus avancés aujourd'hui qu'il y a six semaines. Nous vivons, au propre, dans le provisoire, c'est-à-dire en tâchant de

tuer le temps au lieu de l'employer. Les castors font leurs digues à temps et ne dissertent pas au lieu de travailler; mais nous ne songeons guère à empêcher le génie de la Commune de tout disposer pour recommencer ses abominations sur quelque point du territoire. Nous sommes à cette heure comme les Hollandais, nous avons la mer suspendue sur nos têtes. Il y a à peine assez d'ingénieurs, assez de bois, de pierres et de ciment, et surtout de temps, pour élever les barrières nécessaires, et on se promène, regardant nonchalamment monter les eaux déchaînées et plus insolentes que jamais. On dirait que nous n'avons pas été noyés, il y a moins de trois mois.

Il paraît que ce qui presse, c'est de savoir si Versailles deviendra Washington. Du train dont vont les choses, il importe assez peu de savoir si l'on sera pendu à Versailles ou à Paris. Pour moi, si je pouvais me passer mes fantaisies, je m'abonnerais au *Journal des Débats,* et j'irais à Smyrne ou à Zante pour lire avec quelque tranquillité la triste suite de l'histoire de notre triste France. S'il y avait quelque part chez nous quelque volonté, quelque esprit de suite, quelque activité vers un but, il vaudrait la peine d'y rester et de pousser à la roue, chacun selon son

espèce ; mais attendre dans l'inaction si on ne va pas mettre le feu à votre maison, si l'ennemi parmi lequel on vit ne va pas saisir l'occasion de vous emmener à la Roquette, ou ne va pas faire sauter le Panthéon ou les égouts, c'est une manière de vivre par trop misérable. J'ai vécu à Paris pendant la Commune, ayant la sottise de n'être pas fort inquiet, mais j'ai maintenant une horreur rétrospective de tout ce à quoi on était exposé dans ces malheureux jours.

Êtes-vous tranquille à Montpellier, chère madame ? On me dit que le fond du Midi a un esprit détestable. C'est probablement le *dœmonium meridianum* dont parlent les Écritures. Il a envoyé à la Chambre plus d'un membre qui serait mieux à sa place dans une cellule de Mazas.... Les personnes qui n'ont jamais pensé que du mal des classes inférieures en prennent bien à leur aise. Elles triomphent aujourd'hui et disent en hochant la tête : *Je vous l'avais toujours bien dit.* Il serait bien singulier que la Providence tînt à nous démontrer que le grand nombre est l'ennemi de la civilisation,

Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.

Je ne le veux absolument pas croire, et je veux respecter *les rêves de ma jeunesse ;* mais la tenta-

tion est bien forte par moments. Duclos disait des esprits forts, ses amis : « Ces gens-là en feront tant qu'ils me feront aller à la messe. » Il ne faut, sans doute, pas aller à la messe dans ce sens-là, mais on a des mouvements d'humeur à combattre, assurément.

Le pauvre M. Arago, revenant un jour de l'Hôtel de Ville, en 1848, après une épouvantable émeute, disait tristement à l'un de ses aides de camp au ministère de la Marine : « En vérité, ces gens-là ne sont pas raisonnables. » Il est bien difficile aujourd'hui de rester dans cette tristesse modérée.

Madame de Staël est à Coppet. Elle y a sa nièce, madame d'Haussonville, et sa petite nièce, Mathilde d'Haussonville, que la Commune tenait beaucoup à mettre à la Roquette pour lui apprendre à avoir fait du bien aux pauvres dans tout le faubourg, vers la rue de Reuilly.

CLV.

A M. E. DE SAHUNE

Versailles, 12 août 1871.

Voici, mon cher ami, la voix de l'exacteur qui

se fait entendre. Vous songiez, avec une joie secrète, que vous m'aviez répondu et que, grâces à Dieu, vous étiez quitte et tranquille, et pourtant vos ennuis vont recommencer. Il va falloir se rapprocher de la plume et de l'encre, noire invention d'un démon, comme dit Homère, à propos d'une lettre irritée qu'écrivait Achille, de son cabinet, à Agamemnon en son quartier général. Job dit, quelque part, que ce n'est qu'au cimetière qu'on n'entend plus la voix de cet exacteur.

On dit qu'à Gurcy, comme vous êtes des gens qui faites profession de sagesse et de profondeur en politique, vous nous trouvez bien exagérés quand nous entretenons encore quelque crainte du monstre communard et que nous croyons probable que cette plus que bête du Gévaudan reparaîtra prochainement dans quelque partie, sinon dans toutes les villes et villages de France. Si c'est faiblesse que d'entretenir ces pensées, j'avoue que c'est la mienne. Si j'ai tort, si l'animal est blessé à mort, pourquoi M. *** a-t-il tant de ménagements pour beaucoup des proches parents de la Commune (et ces parents-là sont capables de tout)? Je suis porté à croire que ces complaisances pour cette terrible famille ont pour but d'amadouer la bête féroce, dont il

sait qu'elle a gardé presque toute sa force, bien qu'elle ait été assez grièvement blessée à Paris, entre le 22 et le 29 mai. Partout éclate l'insolence de ces criminels, et devant les conseils de guerre même, ils m'ont tout l'air de savoir qu'on lève pour eux de nouvelles armées et que leurs ménagères sont déjà à la cave emplissant leurs cruches des flots limpides de l'huile de pétrole. Après le 29 mai, je croyais que, de longtemps, pas un des drôles qui avaient connivé de près ou de loin avec la Commune, n'oserait nous regarder en face, et voici qu'ils nous jettent des pierres dans nos rues, à la vue des gardiens de la paix; et, comme l'aurait dit Tertullien, ils votent dans nos assemblées, ils siégent à l'Hôtel de Ville, il sont assis au banc des juges dans nos tribunaux, ils sont partout !.. Je ne sais pas comment on supporte, je ne sais pas comment je supporte un état si humiliant.

Comme il n'y a rien à lire de nouveau, assurément, par un temps où chacun vient d'enterrer ses morts ou bien a ses dernières dispositions à faire, je reviens à Homère, qui n'a pas connu les Ranc et les Pyat; mais que c'est un plaisir toujours nouveau de relire, au XXII^e^ livre, le beau dîner qu'Ulysse sert aux prétendants pour la dernière fois dans la salle à manger !

Νῦν ὑμῖν καὶ Πασιν ὀλέθρον πείρατ' ἐψηπται.

Ah ! quel maître de maison respectable ! Quelle exactitude à rendre à ces hôtes ce qui leur est dû, et avec quel soin assidu son aimable fils l'aide à bien recevoir son monde ! Quelle promptitude, quelle vigilance, quelle vivacité de répartie ! Mais où sont Ulysse, Télémaque et Eumée? Si l'humble Eumée était encore de ce monde, c'est à lui que je donnerais les clefs de la maison. Ces braves gens font plus de besogne en un jour que tous nos pouvoirs constitués n'en feront en dix ans. Il est vrai que ces pouvoirs font, eux, le travail de Pénélope qui brodait, de ses belles mains, un suaire pour les membres de sa famille qui en auraient besoin.

CLVI

A M. CH. GAVARD.

Versailles, 10 septembre 1871.

Hélas ! oui, cher monsieur, je suis malade, je suis malade ; je passe mes journées et mes nuits dans les misères de la fièvre et des détraquements nerveux... Je regarde avec tristesse les lettres que j'ai là et auxquelles je voudrais ré-

pondre et je suis incapable de bouger ni pied ni patte. Soyez assez bon pour expliquer cela au duc de Broglie et à Emmanuel. Mais je ne peux pas ne pas vous remercier de votre bonté si attentive pour moi, au milieu de tant d'affaires qui vous poursuivent.

Oui, on paraît avoir fait un nouveau bail avec une demi-sécurité... Chacun se prépare à deux mois de repos... M. Thiers va visiter les forteresses de la République et on se flatte de désarmer bientôt la garde nationale de Lyon et autres cités rebelles.

Lire, je ne lis et n'ai à lire ici que Werther et Homère ; ce sont deux genres de livres qui ne piquent pas beaucoup la curiosité des petits crevés d'aujourd'hui. J'ai fait aussi demander à l'Institut le livre de M. Gladstone... Ce sont des notes laborieusement composées sur les textes et négligemment enfilées sous forme de livre. Mais je m'intéresse à cette lecture qui nous remet aux beaux temps de Casaubon ou de Bentley, avec plus de largeur et aussi moins de rigueur d'esprit.

Dites au duc de Broglie, je vous prie, qu'il y trouvera, à la fin du IIe volume, une dissertation sur cette condition supérieure des femmes dans l'âge héroïque de la Grèce. Qu'il

en cause avec M. Gladstone ; on ne sait jamais si une conversation de ce genre avec un auteur ne peut pas aplanir vos difficultés commerciales...

Voici venir l'automne avec son surcroît de tristesse et la dispersion des hommes sur la face de la terre durant les vacances. Ce n'est pas qu'il y ait beaucoup de visites dans nos quartiers de l'avenue de Paris même pendant les séances du Parlement, — mais enfin on sait du moins qu'il y a du monde aux environs, — et cela tient presque compagnie, quoiqu'une compagnie peu animée.

J'ai vu avec grand plaisir M. de Barante qui a pris la peine de m'apporter votre lettre... Il a des traits de son grand-père qui m'ont reporté bien loin de ces jours-ci auxquels on ne prend plus de plaisir.

Adieu, cher monsieur, je voudrais mieux savoir le détail de votre vie à Londres... Je sais que vous êtes terriblement occupé, mais, pour vivre, il faut chaque jour quelque plaisir dans la vie, sans quoi l'homme tourne à la férocité. Vous n'avez plus votre petit cercle de mère et de sœur qui ne se remplace pas, toutefois il faut que quelque part une lampe brille dans un petit salon agréable où l'on raconte ses en-

huis et ses affaires. Autrement, ce n'est pas la peine de vivre.

Bien des amitiés. Vous êtes bien aimable pour vos amis et les gens bien aimables pour leurs amis sont rares, très-rares.

CLVII.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 1er octobre 1871.

Au milieu de votre propre chagrin, comment avez-vous laissé M., madame et mademoiselle Bertin? On ne peut pas penser à leur douleur sans avoir le cœur serré. On a beau dire, même dans l'ordre des affections, la supériorité de l'esprit rend les hommes, pour ainsi parler, plus vivants et leur perte en est plus amère. Cette mort de M. Édouard Bertin est un sujet de vifs regrets même pour ceux qui n'avaient pas eu l'honneur de vivre dans son amitié. Il était l'un des derniers d'une race qui disparaît dans le monde des lettres et des arts; d'une trempe plus forte, plus fine que les générations nouvelles.

Comment avez-vous retrouvé votre pauvre Chevreuse, chère madame? Les Prussiens l'ont-

ils traité comme ils ont fait dans tous ces environs de Paris? Quand pourrons-nous penser comme à des malheurs éloignés des Prussiens et des communards? Il est bien probable que depuis le commencement de l'année dernière quelque mauvais esprit a eu d'en haut la permission de saccager le monde pour un temps. On voit de ces permissions données dans les Écritures, comme pour le pauvre Job, par exemple. Nous ne ressemblons pas mal à Job, avec cette différence qu'on ne nous rendra vraisemblablement pas comme à lui tout ce qu'il avait perdu durant la malédiction. J'ai toujours regardé avec étonnement les historiens philosophes qui nous expliquent à livre ouvert le gouvernement de notre petit monde.

Je suis resté à Versailles, ou plutôt dans les bois de Versailles avec ce jeune officier blessé. Il va mieux et bien mieux, quoiqu'il faille encore des mois pour son complet rétablissement. Je ne sais pas trop si je ne serai pas obligé d'aller passer quelques jours en Normandie. Je me figure que ce que vous voulez bien me dire de votre petit séjour à Paris à *la fin du mois* s'applique au mois d'octobre; j'espère bien être à Paris pour ce temps-là. Il me semble qu'il y a mille ans que je n'ai vu l'hôtel des ministres. Je

ne crois pas qu'il ait été brûlé par les amis un peu exaltés de M. Gambetta, mais ce qui est différé n'est pas perdu. Si nos élections de conseils généraux tournent au rouge, la Chambre pâlira singulièrement et perdra courage, et celle qui suivra n'aura sans doute pas figure humaine. C'est pour lors qu'il faudra visiter ses pompes et créneler sa maison de ville et sa maison des champs.

CLVIII.

A M. E. DE SAHUNE.

Paris, 4 octobre 1871.

Mon cher ami, pendant que vous regardiez tristement la marche d'une invasion et d'une épizootie, bien que nous ne soyons pas bien gais, nous assistions à d'aimables mariages[1] le 26 et le 28 du mois dernier. Après plus d'un an de calamités de toutes sortes, on est tout surpris de voir des spectacles agréables. A cette vue nouvelle, la tête tourne un peu comme quand on se lève pour la première fois après une grande

1. Celui de mademoiselle d'Armaillé avec le prince Victor de Broglie et celui de mademoiselle de Biron avec le comte Bernard d'Harcourt.

maladie. Le peu de beau monde qu'il y avait à Paris était, bien entendu, à ces deux noces ; je n'y ai point vu de communards ni de pétroleuses, et, tout au contraire, il y avait là deux princes de la maison d'Orléans, M. le duc de Nemours et M. le prince de Joinville. On se sentait étonné de les voir en France après si longtemps, et, probablement, ils avaient quelque sensation du même genre. Je me prenais à craindre instinctivement que la police d'un Bonaparte ne leur mît la main sur le collet, ou qu'un peloton de bandits de l'Hôtel de Ville ne les vînt happer pour les fusiller dans la cour prochaine. Toutes ces figures de Piétris ou de pétroleurs errent encore avec quelque raison dans nos imaginations, comme vous le pensez bien. On vous aura dit combien mademoiselle d'Armaillé est aimable ; *Candida Naïs*, très-jeune, très-décidée, très-douce, avec un air vif et intelligent. Pour mademoiselle de Biron, avec la grâce et je ne sais quoi de plus frêle qui est moderne, elle pourrait être la petite cousine du roi d'Argos ou

Voir jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux.

En la voyant, on se dit qu'une pareille figure vous rendrait légitimiste et catholique à sa volonté. C'est *Monime* ayant fait un mariage

d'inclination. On ne la traîne pas en effet dans un *climat barbare* en la conduisant dans la famille d'Harcourt.

Vous me semblez mieux que par le passé, dans votre lettre, cher ami. Ce n'est pas que vous parliez beaucoup de votre santé, mais vous paraissez plus entrain sur les choses humaines en général. Quand je dis *entrain*, ce n'est pas d'espérances, et il n'y a pas de quoi en effet. Il est bien probable que notre pauvre pays est mortellement atteint; seulement, les grands corps, comme l'empire romain, mettent longtemps à mourir. On dit longtemps à leur porte : *Monsieur a été mieux cette nuit; Monsieur a fait une petite promenade au soleil.* Nous avons sans doute la maladie qui a emporté lentement Sylla, la maladie que les médecins nommaient, je crois *vermiculaire* ou plutôt *pédiculaire* à cause des communards qui nous travaillent depuis la pointe des cheveux jusqu'à la plante des pieds. Je crois que si l'on avait usé d'un savon un peu chargé de potasse, on aurait retardé les effets du mal, mais on a mieux aimé faire des frictions à la glycérine et à la fleur d'oranger qui ne sont bonnes que pour le teint délicat des belles dames. Qui aurait dit après Lens, après Zurich, après Austerlitz, après Bossuet, après Montes-

quieu que la France serait mangée par la vermine? C'est bien là ce qu'on appelle mourir à l'hôpital, et cela avec un poste de gardes nationaux communards à la porte et des vierges du pétrole pour gardes-malades !

Voilà que le *Journal des Débats* a perdu M. Édouard Bertin. Il était de sa race avec quelques faiblesses. Il était d'un métal fin et dur. Quoiqu'il eût le goût de la littérature bohème et qu'il lût Ponson du Terrail, il avait ce qu'il faut de bon sens et de goût au fond de son esprit. C'était un arbre et non une herbe folle comme celles qui font aujourd'hui le pré de la littérature, sans compter les chardons et les herbes vénéneuses.

Je suis tout seul dans cette grande maison toute en désordre des changements qu'on va y faire pour l'adapter à la jeune mariée. On voit sortir du fond des armoires des débris de toutes les dates, livres, gravures, vêtements, papiers,

Apparet domus intus.

Je pense que la maison de Priam était mieux rangée. On voit dans l'*Odyssée* que les Grecs et les Orientaux avaient leurs affaires très-ordonnées.

CLIX.

A M. CHARLES GAVARD.

Paris, 6 octobre 1871.

Cher monsieur, je vous ai écrit, sans reproche, le 8 septembre, et si je mentionne ce petit fait, c'est par défiance de l'exactitude de nos communications quand nous habitions la lisière des bois du côté de Viroflay. Ne voyez aucune insinuation dans cette crainte d'une lettre perdue; votre bonté s'est toujours tenue en avance avec moi et d'ailleurs on n'a pas beaucoup de loisirs quand on est chargé de régler le ménage de la France à soi tout seul.

Emmanuel m'écrit de Broglie que son père n'a point de concurrent pour le Conseil général. Il est donc probable que vous aurez un ambassadeur conseiller général. Plaise à Dieu que toutes les nominations soient dans ce sens! J'en doute très-fort pour mon compte. Pour n'avoir plus tant de fusils les esprits pervers n'en restent pas moins armés de leurs très-insolentes espérances. Partout le crime et la sottise se sont rencontrés et se sont embrassés; cela fera dans quelques mois de jolies familles. On me raconte

qu'un brave fermier, très-exact d'ordinaire à payer ses fermages, a avoué d'un air narquois à son propriétaire qu'à cette fois il attendait pour voir s'il y aurait encore des propriétaires. Je sais qu'il ne faut pas prendre des saillies pour des chaînons de l'histoire, mais je remarque partout une attente de mauvaise augure qui ressemble aux hurlements des loups quand ils voient passer un voyageur dans la neige par une nuit d'hiver.

En attendant on va donner à Broglie un bal dans l'orangerie en l'honneur de la mariée. Peut-être qu'il y aura parmi ces danseurs rustiques des gens dignes de l'orangerie de Versailles ; mais on dansait la veille du déluge, et en vérité on faisait bien, vu la misérable condition de l'humanité. Où diable danserait l'homme, s'il ne dansait pas au bord des abîmes ? C'est la salle de bal arrangée d'en haut.

Vous n'avez probablement pas le loisir de lire les *Notes sur l'Angleterre* que M. Taine fait insérer dans le *Temps*. On y voit, comme dans le trésor du père de famille de l'Évangile, des choses vieilles et des choses nouvelles. Le procédé d'exposition est singulier ; c'est la minutie des dissections d'amphithéâtre. Les Anglais, s'ils daignent s'enquérir des jugements de la France à cette

heure, doivent mal accueillir ces éloges mesurés et leur orgueil pourrait bien ne pas s'accommoder de ce scalpel qui travaille dans leur face auguste. Pour moi, j'aime les minuties, trouvant que les grandes choses sont une harmonie de petites choses. On lit ces notes ici avec plaisir et curiosité. D'ailleurs je ne vois plus que M. Taine qui écrive. La terre se repose terriblement chez nous; reste à savoir si quelque moisson gigantesque sortira de ce grand loisir. Selon les vraisemblances, il ne sortira de terre que de petits communards habillés des morceaux d'habits pillés sur les classes aisées. Ce seront les œuvres complètes de Cadmus Ranc et de ses acolytes.

J'ai des lettres d'Alsace de M. de Sahune. Sa principale récréation est de voir des colonnes prussiennes qui surveillent les progrès de l'épizootie bovine et font abattre les bêtes malades. M. Thiers n'est pas si sévère aux animaux enragés.

CLX.

A M. E. DE SAHUNE.

Paris, 13 octobre 1871.

Comprenez-vous quelque chose à ces Conseils généraux, mon cher ami? Qui peut se flatter de connaître trois mille inconnus? Ce qui est sûr, à voir les abstentions, c'est que les peuples n'entendent pas se donner la moindre peine pour éviter de tomber dans le puits de l'abîme. Quand Drury-Lane brûlait, Shéridan, qui en était le directeur, regardait cela tranquillement et disait: « Je me chauffe au coin de mon feu ; » seulement, ces marauds qui s'abstiennent n'ont pas l'esprit de Shéridan, mais ils finiront comme lui à l'hôpital ou pis que l'hôpital. La nation périra sans doute par le pétrole et le jury dira : *morte par la visitation de Dieu.* Voilà l'excellent M. Lambrecht mort soudainement. Il y a quinze jours que mon médecin me disait de lui : « Il est encore plus nerveux que vous ». Il y paraît bien, le pauvre homme! C'était un de ces hommes dont il semble que la Providence devrait les garder pour leurs vertus.

Pendant ce remue-ménage politique on a fait

danser à Broglie, en l'honneur du mariage de Victor, tout le beau monde du suffrage universel, *diræ facies;* mais il paraît que le lion populaire avait l'air doux et content et qu'il dansait de bon cœur.

A propos des choses du Sénat, savez-vous que la très-belle bibliothèque de M. Mérimée, dans sa maison du coin de la rue de Lille et de la rue du Bac a été brûlée jusqu'au dernier volume? Il l'avait léguée à l'Institut. Vous savez que je ne mets pas cela sur le compte de la Providence qui d'abord n'avait pas de motifs pressants de brûler la bibliothèque de M. Mérimée, puisqu'elle n'a pas songé à jeter au feu les bouquins de M. Rouher, s'il en a, et qui, d'ailleurs, a la parfaite résolution de ne pas paraître dans la conduite des affaires de ce monde. C'est probablement pour n'être pas importunée de sollicitations par les gens sensés. Si je vous dis toujours la même chose sur ce point, c'est que c'est toujours la même chose, comme disait cet autre.

Vous écrivez, mon cher ami, que les loisirs de la campagne prennent impérieusement tout votre temps; mais permettez-moi de vous dire que tout dans l'univers conspire à manger votre temps si vous ne le défendez *unguibus et rostro.* Sans une vigilance inquiète, les termites dévorent

silencieusement le temps et l'argent et la santé, et généralement tout l'homme. Ce que j'ignorais dans ma jeunesse, c'est que le hérisson est l'image de la sagesse en ce monde bien plus que la chouette d'Athènes. Il dresse ses pointes en boule, qui est la plus parfaite des figures, afin de répondre aux attaques qui lui viennent de tous les côtés à la fois. La nature est une mère attentive qui travaille incessamment à réduire le nombre de ses enfants et à détruire le bien-être de ceux qui restent. J'entends me faire faire un cachet qui représente un hérisson sous les armes avec cette devise un peu longue : Qui s'endort dans les bras d'un père doit y regarder à deux fois. La nature est *marâtre en ces affreux climats*, et partout ailleurs aussi ; mais voilà que je me mêle de prêcher.

J'aime vos lettres, cher ami ; vous répondez et vous causez. Que faites-vous cet automne ? Ne me répondez pas que les lettres de M. Benedetti sont curieuses. Mille amitiés.

CLXI.

AU MÊME.

Paris, 29 octobre 1871.

Je vis ici, mon cher ami, comme saint Antoine au désert, sans en avoir les tentations... Me voilà, depuis des semaines, dans ma petite prison, le soir. Si l'air du soir ne me donnait pas des maux de tête, j'irais voir M. Mohl, qui a la jambe malade ; donc, il faut mener la vie de Robinson, mais Robinson avait un chat et même des chats. M. Marmier a un petit chien-loup qui me donne envie d'en avoir un pareil. Comme, dans cette demeure patriarcale, on passe les lettres sous la porte, le petit chien va les chercher, une à une, et les rapporte exactement à son maître avec des mouvements de joie de se sentir si intelligent. Il est vrai qu'un chien semblable n'aurait pas beaucoup de lettres à m'apporter. Nous vivons à petit feu ici, en attendant le retour de la Chambre. Il n'y a rien de considérable à attendre d'ici au 4 décembre. Je ne sais pas si les bonapartistes tenteront quelque mauvais coup d'ici là ! Ils en sont bien capables moralement, mais leur plus jeune chef n'a pas montré en Corse

beaucoup de persévérance dans ses entreprises. Pour les communards, les personnes qui fréquentent par vocation les mauvais quartiers, disent que les fureurs y sont les mêmes que durant nos mauvais jours et qu'elles peuvent éclater d'un moment à l'autre. J'avoue que je ne crois à rien d'aussi prochain.

M. Thiers a été reçu l'autre jour à merveille à l'Institut. Un bataillon d'infanterie formait la haie à son entrée ; on stationnait dans les cours de la pacifique Académie. J'approuve cet appareil militaire qui inspire le respect aux uns et la crainte aux autres. La France n'a pas assez le sens commun pour honorer son chef dans la simplicité de Washington. Il lui faut les images de la force, des chariots de guerre et des chevaux fougueux qui lui écrasent un peu les pieds. La raison a besoin d'être armée jusqu'aux dents pour n'être pas insultée dans les rues et même pour être estimée dans les salons.

Nous avons vu dans les journaux d'aujourd'hui une phrase de M. Thiers recommandant *la clémence*. Cela veut dire, sans doute, qu'il n'y aura point d'exécutions par suite des jugements des conseils de guerre. J'en suis bien aise. Il est trop tard pour être sévère et il n'est pas bien de l'être capricieusement et par voie de décimation. On

aurait aujourd'hui, en sévissant après tant d'hésitations, le plus mauvais air du monde qui serait de frapper par crainte de l'opinion. Si on a, dans le commencement, exagéré la douceur, il reste à tirer parti de cette douceur sur le théâtre, je veux dire dans les discours à l'usage des peuples.

Lisez-vous l'histoire de la reine Marie Amélie par M. Trognon ? La note est juste, les nuances sont presque partout gardées et le récit est intéressant. Quelquefois il est pathétique. Je vous en ai peut-être déjà parlé, mais le commerce par lettres est si saccadé, d'ordinaire, qu'on est exposé à bien des redites. J'ai toujours rêvé une conversation complète et suivie par lettres. C'est sans doute une manie de ma part. Je n'ai jamais pu y amener personne. Qui l'eût cru, cependant? le pauvre Piscatory, avec son esprit impétueux et fantasque aussi, avait cette vertu qui est une perle de grand prix.

Ici, on gèle. Des jours sombres, glacés et solitaires, ne donnent pas envie de rire, je vous assure. Mon aimable et savant voisin, M. Chauffard, ne m'abandonne pas, mais, je ne sais, je ne suis pas en train de consulter les médecins. C'est de bien mauvais augure pour moi qu'un pareil changement. Ces révolutions dans les instincts annoncent une mort prochaine. Adieu mon cher

ami. Rassurez-moi sur vous en aussi peu de mots que vous voudrez.

CLXII.

A M. SAINT-MARC GIRARDIN.

Paris, 11 décembre 1871.

Mon cher ami, il y a des siècles qu'on ne vous a vu. Il est vrai que vous vivez dans un train de guerre, et il est probable que cela durera longtemps sur ce pied de guerre. Je ne sais pas si ce monsieur des catacombes qui avait fait mettre sur son tombeau qu'il était bien malheureux de n'avoir plus rien à faire, trouverait agréable la besogne de ce temps-ci.

Voulez-vous accueillir, comme l'un de nos amis très-particuliers, M. de Viel-Castel, auteur de l'*Histoire de la Restauration*, qui est candidat pour une de vos quatre places vacantes? Il ira vous chercher un de ces jours. L'un des derniers entretiens du duc de Broglie avec M. Guizot avait roulé sur le désir de le voir à l'Institut, c'est-à-dire à l'Académie française. C'est un esprit et un caractère d'une rare élévation. Son savoir est extraordinaire; il lira Homère et Sophocle avec

vous, comme Virgile et Cicéron, comme Pope, Addison, Calderon et le Dante, dans leurs langues. Son *Histoire de la Restauration* est d'une fidélité, d'une indépendance, d'une sagesse de vues qui n'ont pas été égalées. Elle a douze volumes et il a à peu près autant écrit sur des sujets de politique, d'histoire générale, de biographie, dans la *Revue des deux Mondes* et vous en aurez lu des parties qui vous auront certainement frappé pour la clarté, la sagacité et l'étendue des connaissances. Vous seriez bien aimable de me dire un mot des chances que vous voyez à cette candidature.

Adieu, cher ami. J'ai vu à Versailles votre jeune sous-préfet. Je serais pour le maintien des sous-préfets, s'ils étaient sur ce modèle.

CLXIII.

A MADAME DONNÉ.

Paris, 11 décembre 1871.

Chère Madame, je vous ai vue partir avec beaucoup de regrets, mais je suis pourtant très-heureux de vous savoir dans ce paradis du sud, tandis que nous habitons l'enfer de glace. Je ne sais

trop de quelle substance il faudrait avoir les nerfs pour résister à ce supplice de chaque minute et qui dure depuis un mois. Je voudrais bien être dans votre jardin à la place de la fille d'Édouard Young. Si je ne suis pas mort ici, je suis du moins malade depuis des semaines. Je ne comprends pas comment on peut être député à Versailles qui est plus glacé encore que Paris. Il faut que M. Ordinaire soit bien robuste pour être si insolent par une pareille saison. Si j'eusse été le président de la Chambre, je lui eusse interdit le feu et l'eau, et surtout le feu, car la grande démagogie ignore l'usage de l'eau, sauf quand il faut noyer les sergents de ville ; c'est pourquoi ils ne font usage que de pétrole dans leurs pompes à incendie.

M. Thiers vous a donné de nos nouvelles par son message. Je ne sais pas s'il a raison sur l'organisation de l'armée, mais il y a pourtant plaisir à s'entendre rendre compte de ses affaires par un esprit si clair et d'un bon sens si séduisant. Ce discours n'en est pas moins un sujet de commentaires assez aigres dans beaucoup de partis. On se plaint de ce qui s'y trouve comme de ce qui n'y est pas. Les malades ne sont satisfaits d'aucun aliment et nous avons bien de la peine à vivre et à revivre. Nous avons

pour nous soigner deux garde-malades qui ne sont pas pour nous remettre en santé, à savoir le beau génie des Bonaparte et les bonapartistes d'une part, et l'esprit doux des démagogues. Quelle affreuse maladie et quel horrible hôpital !

Si vous tombez dans les anciennes *Revues des deux Mondes* (du mois dernier, peut-être), veuillez lire deux articles de M. de Montégut, sur l'idée de patrie pour les pays de suffrage universel. Cela est fait de main de maître ; mais peut-être y a-t-il trop d'idées et trop de vues. Cela fait foule, et une foule pressée, et l'on ne voit pas assez les couleurs. Les grands tableaux n'ont qu'un petit nombre de figures espacées, sauf le *Jugement dernier* de Michel-Ange qu'il est prescrit d'admirer.

Comment vous trouvez-vous à Montpellier ? Après tant d'agitations, on retrouve avec un singulier plaisir les petits pénates qui gardent le foyer et le chœur silencieux des habitudes, si l'on peut parler ainsi, et la mémoire du passé. Bien que l'*Imitation* dise : *Imaginatio locorum et mutatio multos fefellit*, je crois que si le grand moine qui a écrit cette *Imitation* rentrait dans sa cellule après avoir séjourné quelque temps à Mazas, sous les clefs de M. Raoul Rigault, il

trouverait qu'il n'avait pas tort de se faire de loin une image charmante de sa petite retraite paisible avec ses livres, son prie-Dieu et peut-être son chat, si la règle permettait un chat.

Il est vrai, chère madame, que, pour vous, vous ne vivez pas dans une cellule, et que probablement le monde recommence à circuler dans votre salon et ne vous laisse pas jouir de votre repos. De toutes les mauvaises herbes, le monde est celle qui a la vie la plus dure; il pousse dans les ruines, parmi toutes les tristesses; je suis persuadé que, dans un mois ou deux, il sera aussi vivace à Paris qu'il l'était en 69, mais je crois que vous savez vous bâtir une haute retraite que vous défendez résolûment partout où vous êtes et que vous vous faites, par exemple, un rempart de livres que les importuns ne franchissent pas aisément. C'est un bon système de fortifications et la vue d'un livre cause toujours un certain respect timide à un Français moyen.

Nous ne savons trop encore si l'Assemblée reviendra à Paris. Pour le moment la majorité est aheurtée à rester à Versailles, mais la vie d'hiver, à la longue, pourra y être intenable. Le lieu est plus froid qu'à Paris, les logements y sont devenus rares et chers. Beaucoup de députés

vont et viennent tous les jours de Paris à Versailles et de Versailles à Paris. Il est bien dur, après une longue séance, de revenir chercher son feu et son dîner par le chemin de fer. Les ministères ont leurs papiers épars entre les deux villes. Il pourra donc prendre, à l'user, une certaine mélancolie à tout le monde d'acheter un peu plus de sécurité par tant de tracas. C'est dommage qu'il n'y ait pas à Paris une vaste forteresse hérissée de canons où l'on pût loger tous les députés et toutes leurs familles et tous les ministères. Enfin, il est nécessaire de s'accoutumer à tout, même à être fusillé de temps en temps par les communards. Fontenelle, à propos de je ne sais quels périls inévitables, disait : *Cela montre combien il est dangereux d'être homme.* C'est aussi le penchant de l'homme de ne pas acheter longtemps la tranquillité par l'ennui.

CLXIV.

A M. CHARLES GAVARD.

Paris, 6 janvier 1872.

Cher monsieur, il est encore temps, le jour des Rois (le siècle n'aime pas ce nom, à la vérité), il

est encore temps de vous souhaiter la bonne année avec compensation pour les deux qui viennent de s'écouler; mais la nature ne paye pas volontiers les arrérages. La Providence l'avait fait visiblement pour Job; c'était sans doute par exception. Ces gens d'Orient ont toujours été mieux traités que nous autres Occidentaux et il ne serait pas impossible que Dieu se fût d'ailleurs dégoûté de l'homme par la suite des temps. En revanche, M. Littré s'est dégoûté de l'idée de Dieu et Mgr l'évêque d'Orléans s'est tout à fait fatigué à son tour de la charité envers M. Littré; c'est la petite pièce des dernières semaines.

Vous savez comme moi ce qui se passe sur un plus grand théâtre, celui de Versailles. Les acteurs ne semblent pas avoir beaucoup de cœur à l'ouvrage,

> Les harpes détendues
> Languissent suspendues,

sauf pourtant la harpe de M. Victor Hugo qui ne rend pas de très-beaux sons, comme vous pouvez l'entendre. Pour nous, nous marcherons au son de la flûte de M. Vautrain. J'aime les gens doux et sensés, et c'est un berger d'Arcadie en regard de l'auteur des *Travailleurs de la mer* et de

l'*Homme qui rit*. Ces poëtes n'ont pas beaucoup de logique et, s'il est nommé député pour Paris, il sera prudent de quitter Paris, de crainte d'être étouffé dans les embrassements de son égalité et de sa fraternité. J'aimerais mieux Horace, ou Virgile, ou Tibulle pour représentant.

Je vous plains bien, cher monsieur, de mener une vie pressée et d'avoir sans cesse derrière vous la nécessité qui vous dit : *Marche, marche.* J'espère que, du moins, vous pouvez faire comme le vainqueur d'Arcole et malheureusement l'oncle de son neveu ; il se vantait de ne penser qu'à une chose à la fois, ce qu'il appelait savoir fermer ses tiroirs. Cette disposition d'esprit permet le repos même dans les plus pressantes occupations et les plus multipliées. Quand on ne l'a pas, on est toujours comme j'ai vu un jour notre ami G***, sortant de la Chambre des députés avec un paquet de lettres, mémoires et réclamations de ses électeurs. Le vent prit le paquet en flanc et fit tourbillonner tous ces papiers autour de la tête de notre ami qui ne savait comment rassembler cette meute en insurrection.

CLXV.

AU MÊME.

Paris, 15 janvier 1872

Cher monsieur,

Il devrait être défendu d'écrire des lettres particulières aux personnes qui ont la conduite des affaires publiques. Ce pourrait être le sujet d'un projet de loi à la Chambre. On devrait ménager vos heures de repos et les tenir à l'abri des importuns. Vous voyez que je fais comme les autres et que je vous écris, trouvant d'ailleurs qu'il n'est pas discret de vous écrire.

Il me semble, et voilà déjà longtemps que je le crains, il me semble que la Providence a des desseins sinistres et définitifs sur notre monde. Il n'est pas impossible que son but soit d'anéantir l'Angleterre par la main des Américains, pour livrer l'Europe à M. de Bismark qui l'arrangera d'abord à sa fantaisie ; après quoi, il sera dévoré lui-même par les compatriotes de M. Longfellow et de Ticknor, qui ne sont ni des Longfellow ni des Ticknor et qui traitent nos pauvres pays comme ils ont longtemps traité les nègres. Ce

sera le premier acte de la fin du monde. Restera aux gens du nouveau monde à s'entre-tuer, ce à quoi ils ont une propension naturelle. Nos affaires présentes ne sont qu'une bagatelle en vue de ces vastes plans à quoi travaille la sagesse éternelle.

Tant qu'on survit, il faut s'occuper dans son petit coin. J'attends donc avec curiosité l'arrivée de M. Rouher à la Chambre. On verra et dans ce qu'il dira et dans la manière dont la Chambre le recevra, quelles sont les espérances du parti bonapartiste et quels égards on croit lui devoir encore. Il est probable que l'ancien ministre de l'Empire entre à l'Assemblée avec le ferme propos d'être prudent et mesuré. Mais le naturel et l'habitude l'emporteront et il ne tardera pas à hasarder quelque chose dans le goût de sa circulaire. Ce serait le moment alors de le ramener à l'ordre et de lui jeter comme un seau d'eau froide la honte de son passé sur la tête. Mais qui fera cela avec éclat? Il y a peu d'animaux de combat dans la Chambre. Si un chien de guerre tel que M. Brougham était là, il lui sauterait à la gorge comme le chien de Montargis; si M. de Serre revenait au monde il le ferait pleurer de confusion en lui remontrant tous ses crimes contre le pays. Mais qui pourrait faire cela à

cette heure ? M. Thiers, chef du gouvernement, ne saurait s'en charger, et je ne pense pas que M. de Belcastel ou M. Ordinaire s'en acquittassent avec l'autorité requise.

Les pauvres excellents députés du parti légitimiste modéré travaillent à blanchir un nègre et même plusieurs nègres qui pensent fortement des sottises à l'ombre de l'ombre du drapeau blanc... Si le docteur Blanche et le docteur Esquirol faisaient partie de la Commission, peut-être trouveraient-ils quelque palliatif qui ne durerait guère, mais c'est prêcher aux poissons que de parler raison à ces hommes polis et dangereux comme don Quichotte dans ses plus mauvais moments ; c'est à peine si les infirmiers ne prendront pas la maladie en prêchant les malades ; après quoi je suis d'avis qu'on fait bien d'essayer de tout plutôt que de se ronger les ongles et se tordre les pouces à regarder brûler sa maison.

Vous ne me dites rien de votre vie intérieure ?

CLXVI.

A M. LE DUC A. DE BROGLIE.

Paris, 20 février 1872.

Le lamentable drame dont le dénouement ne saurait nous laisser indifférents manque pourtant de l'intérêt qu'ont les bonnes tragédies. On s'attend à tout des choses, c'est-à-dire du cours aveugle des événements, mais on n'attend rien de personne. Ordinairement, dans l'histoire et les romans, on regarde à quelqu'un dont on attend le dénouement, mais ici on dépend des vagues et du vent et des grands courants. C'est aussi triste et aussi ennuyeux que *le Secret de lady Audley*. Ce sont les purs hasards de la guerre sans Marceau, ou Marlborough ou Wellington. On peut mettre au bas des décrets : *Fait à Versailles, la deuxième année du règne de la gravitation, au palais des destins, rue du petit bonheur,* et pour armes *des dés*, avec la devise *fata viam invenient.* Malgré cette agitation, on languit. *Pallentes ruminat herbas.* On rabâche; on prédit; on se lamente, et pourtant la rivière coule emportant le radeau. Où va-t-elle ? Probablement à la mer, où va toute personne qui ne se défend pas ou qui

ne peut se défendre. Le naufrage de la Méduse est un triste tableau !

M. Rouher ne fait pas encore de bruit. Personne n'a d'instincts de guerre.

CLXVII

AU MÊME.

Paris, 13 mars 1872.

Vous voyez comme les flots de la Chambre sont émus. Les eaux n'ont point de pente et le caprice du vent fait ce qu'il veut. M. Vitet et M. Saint-Marc Girardin n'étaient point à leur aise à la barre et ils auraient, sans doute, bien voulu que M. Grévy n'eût pas l'ombre de grippe. M. le prince de Galles devait assister à ces séances. S'il se trouvait là, il aura vu un spectacle peu fréquent en Angleterre depuis les Tudor et les Plantagenet. C'est bien la peine d'avoir comme nous inventé l'ordre et la règle dans le gouvernement des hommes et des choses. Peut-être M. le général Changarnier n'aurait-il pas dû jouer avec le feu. Peut-être qu'il eût mieux valu laisser encore le jury acquitter ces forcenés et en profiter après pour s'armer du règlement que

propose M. Joubert ; et puis, il est bien possible que rien ne calme cette fureur de chiens enragés. M. le Président de la République a manqué le moment au mois de juin pour faire vomir aux communards

Les restes enflammés de leur rage expirante.

Il faudra, sans doute, voir de nouvelles batailles rangées et d'autres Mac-Mahon contre d'autres Ranc, ou le même contre les mêmes. Il y a désormais en France deux nations qui se feront et veulent se faire plus de mal que les prussiens et les français.

Vous retrouverez tout à la même place dans la République quand vous reviendrez. On ne fait pas un pas, à moins que ce ne soit un pas en arrière. Il est vrai qu'on paye les prussiens, ce qui est bien quelque chose, mais les prussiens de l'intérieur s'enhardissent et ceux qu'on remet en liberté reviennent pleins d'une rage sourde, et qui n'est sourde que parce qu'ils n'ont pas d'armes.

François va bien, mais il garde de la défiance contre Paris.

CLXVIII.

A MADEMOISELLE GAVARD.

Paris, 19 juillet 1872.

Chère mademoiselle, voici deux mois, ce me semble, que je n'ai pas pu vous écrire, que je n'ai même pas pu vous répondre. J'ai là vingt lettres que j'ai laissées aussi sans réponse, mais elles me faisaient moins de peine que les deux aimables lettres de Londres qui méritaient tant et de si vifs remercîments. J'ai été retranché depuis longtemps du nombre des vivants. M. Chauffard qui a été la bonté même, me trouvait, je crois, peu patient, mais le démon des nerfs est pire que tous ceux dont il est parlé dans l'Évangile et je m'étonne que les premiers pères de l'Église ne parlent pas de ce terrible fléau, eux qui ont si bien connu toutes les misères humaines. Je n'ai pas trouvé M. Charles Gavard trop fatigué après une année si laborieuse, où il a vécu non-seulement dans un travail incessant, mais au milieu de soucis, de tracas, d'incertitudes. Et puis l'apparition de nouveaux visages dont on ne sait ce qu'ils seront et avec quoi il faudra vivre dans une quasi intimité forcée et puis entendre de loin

le grand bruit de notre machine politique qui crie comme si elle allait rompre et dont il n'est pas sûr qu'elle ne déraille pas au premier jour. Nous pourrons nous vanter d'avoir vu en ces deux ans les pages les plus tragiques qu'il soit donné aux hommes de voir dans l'histoire, sans compter que nous attendons un supplément dont il est impossible de dire s'il sera plus ou moins effroyable que la Commune ou les Prussiens. J'ai toujours cru depuis bien des mois qu'il nous restait à voir l'établissement de communes indépendantes et également furieuses à Paris, à Lyon, à Marseille, à Avignon, à Lille, à Toulouse. Ce serait le cas de prolonger votre séjour en Angleterre où M. Gladstone, bien qu'il ait de l'activité, n'a pas encore amené les choses à ce point.

Je ne vous dirai point de nouvelles. Il n'y a plus de Paris. Tout le monde est à Versailles. Le jeune ménage n'a pu y tenir... Ils viennent de partir pour loger dans un petit trou, rue Saint-Antoine, auprès du duc de Broglie. J'ai été si malade que je n'ai pas pu voir l'aimable petite fée, bien qu'elle ait habité ici durant un mois, mais on entendait quelques bruits de pas, de voitures, à présent tout est rentré dans le plus grand silence, et je me fais l'effet de demeurer dans un mausolée, comme certains paysans dans la cam-

pagne de Rome. Seulement, ces paysans ont plus ou moins une famille, tandis que j'en suis réduit tout le jour à entendre une perruche du voisinage qui crie : *va-t'en, vilain!* et qui ne sait que cela.

Voilà l'été qui s'enfuit. Moi qui prends plaisir aux longues journées sereines et chaudes, j'ai passé mon temps à dire mentalement des injures à la nature pour sa dureté envers les pauvres gens. M. Gavard me dit que vous ne sortez guère non plus, chère mademoiselle, que vous vous promenez devant votre maison quand il fait beau. Mais vous avez madame votre mère et monsieur votre frère, cela vaut bien les mongnaes d'Écosse et les lacs et les bois.

LES

RÉVOLUTIONS DU GOUT

DES RÉVOLUTIONS DU GOUT

L'histoire des temps reculés est assurément une étude intéressante pour beaucoup d'hommes laborieux et éclairés. Plusieurs même n'y trouvent pas seulement le plaisir sévère de mettre les événements à leur place, d'en suivre la succession, d'en surprendre quelquefois l'enchaînement, ils trouvent dans cette étude les plaisirs plus vifs et plus profonds de l'imagination. Ils voient, ou croient voir revivre cette poussière du passé qui a été la société humaine dans d'autres temps. Plus d'un écrivain supérieur nous a laissé des tableaux brillants et pleins de vie, sinon de vérité, des temps déjà bien loin de nous.

Dans les *Martyrs* de M. de Chateaubriand, nous nous figurons volontiers que la société du IVe siècle reparaît brillante de jeunesse dans les rues de Rome, dans ces palais qui s'élèvent au penchant de tous les monts du Latium, dans les bois de la verte Arcadie, au fond des forêts de la Gaule, sur les grèves de l'Armorique. L'Europe barbare et chevaleresque du moyen âge semble ressusciter au milieu de l'Angleterre dans l'histoire des Normands de M. Thierry. Sous la plume de l'un et de l'autre écrivain la vivacité des couleurs, le détail habile et infini des mœurs, la splendeur ou la mélancolie des paysages, tout l'extérieur de l'homme, et tout le cadre dans lequel il se meut, sont reproduits avec tant d'exactitude, au moins apparente, qu'on se prend à croire que, sous ces toges, sous ces armures, sont des hommes semblables aux hommes avec qui nous vivons. Le moyen de croire que la vie n'est pas sous ces accessoires de la vie !

Toutefois ces surprises causées par le talent sont rares. Quand la magie de l'imagination ne transforme pas le passé, sous prétexte de le reproduire plus fidèlement, les champs de l'histoire sont tristes comme des ruines, et de plus en plus tristes à mesure qu'on remonte les rives du temps. Il semble qu'on n'entend dans ces ré-

gions que des paroles confuses, qu'on ne voit que des ombres inachevées ; on y marche à tâtons sous une lumière incertaine, *sub luce malignâ*. Là, je connais à peine les hommes parmi lesquels je passe ; je ne vois point leur visage, je connais mal leurs mœurs, leurs penchants, leurs habitudes. Que mes jugements sur eux changeraient, si je pouvais m'entretenir avec eux, comme je m'entretiens avec un homme de mon temps ! Même aujourd'hui, avec mes contemporains, combien mes impressions changent quand après avoir entendu longtemps parler d'un homme célèbre, j'arrive à causer une heure avec lui, à le surprendre dans le laisser aller de la vie courante ! Que je sais peu de choses des personnages les plus connus de l'histoire, si je ne sais que peu de choses non plus d'un contemporain célèbre qu'il ne m'a pas été donné d'entretenir !

Il ne faut donc point s'étonner que l'histoire en général attire si peu les esprits ; qu'elle dise si peu aux imaginations de l'ordre moyen. Rien, cependant, ne devrait avoir un plus vif intérêt pour l'homme que les hommes qui l'ont précédé dans la vie : sans doute, s'il les pouvait bien voir et bien connaître. Mais ces ombres inachevées ne lui font guère l'effet de ses semblables ; il leur manque trop des conditions qui font un être vi-

vant. C'est pour ces raisons que le vulgaire préfère les romans à l'histoire. Les romans lui offrent au moins des hommes tout entiers qu'il croit reconnaître. Celui qui se livre laborieusement à l'étude de l'histoire y trouve sans doute des satisfactions que donne toute étude attentive. L'esprit se plaît à tout ce qu'il regarde longtemps; il y trouve ce qui y est, et surtout ce qu'il y met; mais les intelligences vives qui se plaisent dans un exercice facile de leurs facultés trouvent plus de réalité dans les fictions que dans le réel de l'histoire. Car les lacunes de l'histoire sont telles qu'il est besoin d'une imagination forte, laborieuse et téméraire pour les combler, ou bien, comme il arrive souvent dans cette étude, on se contente d'autre chose que d'un tableau ressemblant de la vie humaine, comme une suite de dates, une classification régulière de débris plus ou moins bien conservés, ou encore une sorte d'enchaînement abstrait de causes et d'effets, en un mot, la philosophie de l'histoire, ou les curiosités de détail de l'érudition qui reconstruirait peut-être les maisons de Pompéï, qui déterminerait les coutumes, les institutions, les usages de la cité, mais qui ne cherche, ni ne trouve les hommes qui habitaient ces murailles en vue de la mer et du Vésuve.

Que le commun des hommes ait tort ou raison de ne pas prendre un bien vif plaisir dans l'histoire, et surtout dans l'histoire des époques très-éloignées de nous, il n'importe. Ce que nous voulons constater, c'est que le tableau du passé est tristement lacéré; que l'œil en saisit mal les détails qu'il y cherche d'abord; que les personnages qui le remplissent nous apparaissent mutilés, avec des traits indistincts; que nous sommes incapables de discerner dans ces portraits effacés les nuances qui sont pour nous dans la vie toute la différence entre un homme et un autre homme. Nous savons, en gros, il est vrai, qu'ils étaient bons ou mauvais, beaux ou laids, spirituels ou de peu d'esprit; mais qu'est-ce que ces vagues renseignements pour prendre intérêt à un drame? Otez du monde dans lequel vous vivez, des gens avec lesquels vous passez votre vie, toutes ces touches délicates qui sont ce qu'on nomme vulgairement le *je ne sais quoi,* ce qui est le tout de chacun et qui ne saurait se dire en paroles, que restera-t-il de ces personnes et qu'en apprendrez-vous à ceux qui ne les connaissent pas, en leur disant qu'ils sont vifs ou flegmatiques, d'un esprit prompt ou d'un génie lent, qu'ils ont de la bonté ou un caractère âpre? Tous ces termes généraux, tout ce que la langue

peut trouver de tours, ne saurait jamais peindre ce qu'un coup d'œil pénètre à l'instant. Ces gens dont me parle l'histoire ne sont rien précisément que des hommes dépouillés de leur *je ne sais quoi*. Voilà une première donnée qui ne contribue pas peu à refroidir pour eux. Ajoutez qu'à mesure que l'image des temps passés s'éloigne, l'image, la connaissance des lieux, des institutions, des habitudes, des langues s'efface et s'affaiblit aussi. Dans l'ensemble de tous ces faits, il y a aussi un je ne sais quoi qui échappe inévitablement à distance. L'histoire est une peinture semblable à ces tableaux de l'enfance de l'art, où des couleurs crues et en petit nombre peignent à l'œil des traits grossièrement accusés, sans aucune des transitions fines que la nature garde dans la distribution des couleurs.

Il y a pourtant une apparente exception à cette règle que nous semblons poser si durement. Qui ne se flatte d'avoir surpris dans leur vérité les beaux âges des deux antiquités classiques ; qui ne croit avoir vu Athènes et Rome dans leurs historiens, leurs poëtes, leurs orateurs ? qui ne croit avoir vu César, Cicéron, Périclès, Démosthènes ? La vie du collége nous fait croire que nous avons vécu familièrement avec ces hommes et dans ces grandes cités dans les murs desquelles nous

nous figurons que nous avons vécu. L'imagination de l'enfance et de la jeunesse dans sa première vivacité, a donné à tous ces tableaux de la vie antique des formes précises que l'érudition toute seule n'a pas fournies. Pour nous, le premier éveil de l'esprit s'est rencontré avec l'étude superficielle de ces époques célèbres; nous y avons mêlé de bonne heure nos propres rêves. Les Grecs et les Romains nous ont été donnés à l'entrée de la vie comme des types de la sagesse, de la grandeur, de la force, de l'énergie dans le bien ou dans le mal. Par suite de notre éducation, nous avons mis sur toutes ces figures quelque chose de la disposition au romanesque et au grandiose qui est un trait de la première jeunesse, mais que toutes ces images sont loin de la réalité! Il le faut bien admettre; car je vois que ces histoires de l'antiquité disent des choses contraires, suivant la pente des générations; les vieux magistrats des parlements y trouvaient des autorités pour la fidélité à leurs maîtres; Rousseau et madame Roland y puisaient la passion d'une république idéale, et les bustes des vieux Romains excitaient aux crimes dans les jours de la terreur.

Les idées que nous nous en formons dépendent encore plus de notre disposition d'esprit que

de ce que nous en savons nettement. Ce sont les romans sérieux de notre premier âge ; la passion y voit et y met ce qui lui convient. En voulez-vous une preuve assez décisive ? Quand, après avoir longtemps rêvé de Rome, vous en être fait des images confuses et brillantes, vous vous trouvez un beau jour dans les murailles de la véritable Rome, vous sentez qu'il faut relire ses historiens et ses poëtes, vous sentez que vous les avez mal entendus jusqu'alors. Le simple aspect des lieux vous montre les erreurs de votre imagination. Que serait-ce si la cendre qui fut les Romains, venait à reprendre sa forme première, et que la vie des temps de Sylla, de Cicéron, de César, d'Antoine, d'Octave, se ranimât dans ces murailles ? *Ipsi sibi somnia fingunt.*

On le voit, pour être un sujet d'intérêt assez vif, cette histoire de Rome et de la Grèce ne nous transporte guère dans la réalité de ces temps écoulés. Nos songes y tiennent plus de place que la figure exacte du passé, et si le tour particulier de l'éducation dans les temps modernes nous a donné avec ces âges lointains une apparence de familiarité, un examen un peu attentif nous montre aisément ce qui nous manque pour bien entendre le génie de ces peuples, pour entrer dans le secret de leurs instincts, de leurs mœurs, de

leurs institutions, de leurs langues. La brume qui couvre les champs du passé s'étend aussi, quoiqu'avec un voile plus léger, sur les rives du Tibre et de l'Ilissus.

Horace erre nonchalamment autour de sa fraîche retraite de Tibur ; il promène ses regards sur la vaste vallée du Tibre, où il voit étinceler vers Rome les toits dorés du Capitole, et, surpris par la mélancolie, il s'écrie :

Mortalia facta peribunt.

Toute œuvre de l'homme périra, tout, et les ouvrages même élevés par les mains du puissant dictateur, et ces camps menaçants et ces routes magnifiques parcourues par des armées victorieuses, et ces enceintes où la mer vient balancer mollement les vaisseaux d'Actium. Horace ne disait pas encore assez sur l'énergie destructive du temps ; il ne savait pas bien encore tout ce que cet autre dictateur fait rentrer d'un signe dans l'ombre de la mort. Non-seulement la domination de Rome s'écroulera, la pourpre de son sénat tombera en poussière, non-seulement la cendre des Césars sera dispersée, la mort fera bien plus. Un temps viendra où les hommes ne comprendront plus qu'à demi les pensées qu'Horace se plaît à renfermer dans ses vers brillants.

La nuit tombera aussi sur les images si vives dont il colore son style. Comme les traits de Délie ne seront plus vus par des yeux mortels, non plus les générations à venir ne comprendront dans toute leur grâce et leur vivacité ces strophes qui faisaient rêver Délie. Peut-être qu'Horace lui-même ne reconnaîtrait plus ses pensées, ses impressions dans les doctes commentaires que les écoles de Paris, d'Oxford, de Rome même donnent aujourd'hui de ses vers. Des idées nouvelles, des sentiments nouveaux se glisseront furtivement sous les mots de ses odes, et ainsi la pensée de l'homme, cette pensée qu'il se plaît à croire impérissable, s'altèrera et tournera peu à peu à un autre sens. Mille fausses lueurs remplacent ce qui était la vraie lumière, et, dans notre superstition pour l'antiquité, nous créons des fantômes, là où nos yeux ne peuvent plus discerner le vrai sens :

Aut videt aut vidisse putat per nubila lunam.

Prétendons-nous donc que nous ne comprenons rien de l'antiquité, rien du passé, d'un passé quelconque ? Non assurément. Nous arriverons bientôt à limiter ce que nos assertions semblent avoir de téméraire et d'excessif. Il n'est guère possible de tout dire à la fois sur un sujet

si délicat, et nous réclamons quelques moments de patience. Nous nous bornons en ce moment à soutenir que le passé, hommes et livres, est bien loin d'avoir pour nous, soit la clarté, soit la vivacité de ce qui est de notre temps; en un mot, on n'entend bien que son temps, que sa langue, que ses contemporains.

On supplée au passé en l'altérant par l'imagination ou par une érudition moins fine que la réalité. Les nuances délicates qui sont une partie précieuse du beau dans les lettres et dans les arts s'évanouissent quand les mœurs, les institutions, les langues ont changé. L'homme du passé est pour l'homme du présent un étranger qui parle une langue étrangère.

Mais que faut-il conclure de ce qui précède? Ces époques que je ne comprends plus qu'à demi ont-elles connu la vraie beauté littéraire? S'il est vrai que ce qui plaît à une génération n'est plus entendu par une autre, ce charme qui est si fugitif, qui a disparu tout à coup, n'est donc rien de réel, de solide, d'*absolu*, comme dit la philosophie? Si ce qui est beau un jour n'est plus beau un autre jour, c'est donc que le beau est une affaire de mode et n'a pas de fondement plus réel que le caprice? Ou bien le beau a-t-il été donné par privilége à une époque, et toutes les autres

époques en ont-elles été privées ? Et cette époque heureuse, est-elle la nôtre, est-elle l'antiquité, est-elle le moyen âge? Qui sait ? qui peut le dire, dans cette contradiction de sentiments ? Pour quiconque pense que le monde est réglé par une intelligence, pour quiconque a éprouvé, ne fût-ce qu'une fois en sa vie, ce sentiment vif et profond que cause la vue du *beau*, il n'est guère possible d'admettre que la Providence ait voulu priver certaines générations de ces émotions salutaires ; qu'il y ait des siècles qui n'ont rien entendu de ce langage qui se sent au fond de l'âme, et qui laisse voir par éclairs ce monde invisible et parfait dont celui-ci n'est que l'ombre. Quand on étudie l'artifice de l'intelligence humaine, on y voit clairement que ce sentiment du beau est le principe même de son activité et la source de son perfectionnement. Est-il raisonnable d'admettre que cette voix qui invite l'homme à être homme dans la force du mot ne se soit pas toujours fait entendre, et n'est-il pas conforme à l'idée que nous nous faisons de la sagesse divine de croire que ces divins exemplaires de la beauté ont eu dans tous les âges leurs interprètes, et que Dieu a toujours tenu sous les yeux des hommes ces modèles du bien et du beau, afin qu'ils pussent, dans une certaine mesure, y conformer

leurs pensées et leurs actions et réaliser par là l'œuvre de l'humanité ? Il vaut mieux croire que nous n'entendons pas bien nos devanciers que de penser qu'ils ont rêvé seulement des chimères, et que leur imagination s'est émue, exaltée, élevée par ce qui excite seulement de nous un sourire de pitié. Il n'est pas impossible, à notre sens, d'expliquer et pourquoi la littérature des autres âges, à quelques exceptions près, nous dit si peu, et comment ces œuvres, que nous sommes portés à dédaigner, ont inspiré légitimement à nos pères ces sentiments d'admiration que nous avons peine à nous expliquer à présent.

Il n'est pas bien téméraire de poser en principe que le beau, dans ses diverses manifestations possibles, dépasse de beaucoup en grandeur, en variété, en fécondité, l'intelligence et l'imagination de chaque homme et même de tous les hommes. De quelque côté que nous tournions les regards, nous entrevoyons partout, sur les hauteurs, à l'horizon, les sources des grands spectacles, des grandes idées, des nobles émotions. La nature, dans ses tableaux gracieux ou terribles, prend sans cesse des formes nouvelles qui ravissent le peintre et déjouent tout l'art de son pinceau. La mer de Naples, aux heures de son sommeil, vous plonge dans une rêverie qui

contient des secrets sans nombre que vous ne pouvez démêler ; la vague qui se brise incessamment contre les falaises mélancoliques de Bretagne inspire, à son tour, une tristesse pleine de pensées confuses. Parcourez la terre : à chaque nouvel aspect, vous entendez, dans la solitude des paysages, des voix nouvelles qui murmurent des choses nouvelles aussi.

Car l'homme est fait de telle sorte que le monde extérieur, dans sa pompe, dans son repos, dans sa tristesse, lui parle du monde moral par ses bruits et par ses images. Il peut être longtemps distrait de cette vue, mais sitôt qu'il y prête son attention, le charme qui le surprend le plonge dans un monde nouveau. Il voit à la fois et la beauté de la nature et la beauté supérieure à la nature, que celle-ci semble annoncer. Chaque trait de ce dessin infini de l'univers semble envelopper, et enveloppe sans doute, un secret qu'on entrevoit et qui se dérobe. Où est l'imagination capable de tout saisir dans cet immense tableau ? Un coin de cette toile éclatante suffit à l'activité des esprits les plus actifs et les plus profonds.

L'homme lui-même n'est ni moins varié, ni moins profond que la nature. A mesure qu'il s'examine ou qu'il observe ses semblables, il y

découvre des régions inconnues. On peut lui dire : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes « animé. » Il porte en soi bien plus de richesses qu'il n'en connait; le travail lent et assuré de la civilisation les fait éclore tour à tour. Sous le désordre apparent de ses passions, mêlées de ses caprices et de ses soudaines illuminations, on voit que lui aussi est issu de race divine, et on dirait qu'il sait confusément les mystères de l'univers.....

Et mi genus ab Jove summo.

La science de l'homme est inépuisable comme la science de la nature, et à travers les obscurités de l'histoire, les aventures du genre humain ont la même grandeur mystérieuse que le fond des mers, ou la profondeur des cieux. Si des siècles privilégiés en apparence ont donné des passions primitives de l'homme des images si vives qu'on ne les saurait oublier, le jeu puissant et varié de ces formes premières et fondamentales de l'âme a tant de tours et de détours que l'homme étonne l'homme à chaque siècle par ses transformations soudaines; il est toujours ancien et toujours nouveau; d'âge en âge les âmes passent par mille métamorphoses sous les nouveaux soleils des nouvelles civilisations. Qui oserait se

vanter d'avoir connu le tout de l'homme? Qui peut se flatter de savoir tout ensemble ce qu'il a été et ce qu'il sera?

Ce n'est pas assez, pour défier toute intelligence, des aspects toujours nouveaux de la nature prise comme spectacle, ni de ce drame toujours en action où l'humanité laisse bien loin derrière elle Molière, Shakespeare, Labruyère et Racine. Les sciences, proprement dites, découvrent encore, derrière le rideau éclatant de la nature, des avenues infinies qui semblent mener à des mondes nouveaux cachés derrière le monde visible; et ces sciences, dans leurs découvertes sans cesse croissantes, étendent sans mesure le champ de nos connaissances spéculatives, et descendent dans tous les détails de la vie pour la rendre plus sûre, ou plus aisée, ou plus active; elles touchent aux deux infinis, en rendant pour ainsi dire de plus en plus sensible que l'univers créé n'a point de bornes, et que le moindre atome a été travaillé par la sagesse la plus subtile; et ces sciences qui échappent, il est vrai, dans leurs enchaînements, à l'attention légère de la foule, font cependant pénétrer dans toutes les intelligences je ne sais quelles nouvelles notions du grand mystère du monde. La poésie, cette science émue et populaire, réfléchit cette

lumière lointaine ; la poésie des siècles savants prend ces teintes qui font reconnaître une eau profonde.

Arrêtons-nous un moment au bord de tous ces magnifiques abîmes, et remarquons dès à présent que l'homme se plaît à se sentir surpassé par tout ce qu'il entrevoit en soi et autour de soi. Il éprouve, à la vue de tout ce qu'il tente d'approfondir, un peu ce que sentait Tite-Live en voyant se dérouler dans sa pensée les annales du peuple romain : « Je me compare, disait-il, à un » homme qui s'avance du rivage vers la haute » mer ; je sens mes pieds qui se dérobent sous » des flots de plus en plus profonds. » Partout, devant nous et autour de nous, est cet Océan sans bornes. La pensée ne saisit le bout de rien, pas plus du fini que de l'infini ; elle ne sait pas bien ce que lui dit la nature dans ses pompes, mais elle y soupçonne avec joie ce qui lui échappe ; elle est saisie à la vue du jeu terrible des passions, trouvant avec une joie bizarre l'homme, dans qui elle habite pourtant, un hôte étrange et mystérieux ; elle se confond quand elle fait un pas dans ces routes des sciences dont on ne voit point l'horizon, et son plaisir de savoir est bien moins vif encore que cet autre plaisir qui l'accompagne, de voir les champs de l'inconnu devant

elle. Ces méthodes puissantes des sciences qui n'ont encore rien atteint de ce que promet leur force, l'esprit de l'homme les regarde avec une terreur mêlée de volupté, comme des chevaux divins écumants à l'entrée de l'infini.

Ce que nous savons ne nous sert qu'à contempler ce que nous ignorons, et le beau, à le définir profondément, est une brillante image de l'inconnu. L'homme que nous décrit la psychologie des philosophes se retrouve encore ici, comme pour vérifier l'exactitude de la science. Chaque trait du fini révèle un infini.

Poursuivons maintenant pour montrer encore, sans pouvoir en épuiser le dénombrement, les sources variées du beau et la diversité des combinaisons qui mènent l'esprit dans la région habitée par ces songes plus beaux que ce que nous voyons.

Non-seulement la nature, les passions de l'homme, les profondeurs des sciences excitent directement et diversement l'imagination et la poussent à la recherche de l'idéal, mais la vue des images de cet idéal, réalisées par les arts, comme la musique et la peinture, ou par la poésie, suscite dans les âmes d'autres images de ce même idéal ; la musique de Mozart guidait les pinceaux de l'auteur de *Corinne* quand elle

peignait l'Italie, et les airs de *Don Juan*, cette harmonie si éloignée en apparence de tout rapport avec le sujet qui l'occupait, lui faisaient revoir, par leurs côtés les plus poétiques, les rives du Tibre et la campagne de Rome. Des sons évoquent des images pour le poëte; à leur tour, les images du poëte, sans liaison apparente, donnent tout à coup au musicien les motifs les plus brillants de sa composition. Ce sont là comme les échos du monde idéal produits sans lois connues ou plutôt par des lois inconnues.

Ce n'est pas tout encore. Si l'histoire du passé est incomplète, si ses tableaux manquent de tous ces détails vrais, de ces traits caractéristiques que le temps emporte, tel est pourtant le tour de l'imagination que ce lointain des âges écoulés l'éveille et l'anime. Par une pente singulière mais invincible, nous mettons volontiers dans ces champs devenus déserts toutes les formes de l'idéal que nous poursuivons sans cesse. Nous achevons ces esquisses de l'homme que nous entrevoyons dans la nuit du passé ; le génie l'élève à l'idéal, parce que le génie a besoin toujours d'un premier mot de la réalité pour s'élever aux conceptions supérieures; le passé, avec ses obscurités, lui est un heureux prétexte. C'est ainsi qu'un âge d'or est placé au fond de l'horizon

historique, que les vieilles et turbulentes républiques de l'antiquité ont pris dans la poésie les formes paisibles et majestueuses d'une sagesse surhumaine, et que le moyen âge, retravaillé par l'esprit des temps nouveaux, s'est métamorphosé parfois en images charmantes de la grâce, de la force loyale, de la rêverie savante et profonde. Bossuet voit dans l'Égypte muette un peuple de sages ; la magnificence colossale de ses ruines, quelque récit confus des historiens sur le gouvernement de cette nation lui suffisent pour évoquer dans la gravité féconde de son imagination une race d'hommes que la terre n'a jamais connue, sans égale et sans modèle pour la gravité, le sérieux, la profondeur des vues et l'énergie du sentiment religieux. Le Tasse, du sein de la Renaissance, contemple la barbarie du onzième siècle, et ce bruit de chevaux qu'il entend, ces pavillons qu'il voit flotter, ces cris de guerre confus qui viennent des bords du Jourdain, cette trompette guerrière qu'on entend du côté de l'Orient, cela suffit pour lui faire rêver Clorinde, Renaud, Armide, Tancrède, Herminie. Les débris du passé deviennent féconds, et l'on y voit s'élever, sous les ailes de l'imagination, une race nouvelle, fille de l'idéal et du passé,

De l'antique Jacob, jeune postérité.

et chaque génération littéraire va chercher des inspirations nouvelles dans ces obscurités de l'histoire dont le tableau change sans cesse, et suivant la distance, et selon le point de vue d'où on le regarde.

Enfin, chaque siècle, à son tour, tire des beautés nouvelles de l'imitation de ses devanciers, qui semblerait ne devoir produire que des copies de plus en plus pâles des génies disparus, comme les familles des hommes se perpétuent sous des traits toujours nouveaux. Les grands esprits du siècle de Louis XIV, modifiés par l'étude de l'antiquité grecque, créent de nouvelles figures de l'éternelle beauté, qui ne sont tout à fait ni l'antiquité grecque, ni le pur esprit de la France du dix-septième siècle. C'est la Grèce et le génie français qui s'unissent, et de là sortent des familles nouvelles, nobles, élégantes, animées de sentiments vifs et profonds, ayant l'ardeur des passions du Sud et la retenue des enfants du Nord. C'est ainsi que dans quelque île de l'archipel des Cyclades, le voyageur français rencontre un compatriote qui a épousé quelque jeune grecque; les enfants ont les traits des deux races mêlés dans une heureuse harmonie. Chaque temps s'est attaché particulièrement à la littérature ou d'un autre temps ou

d'une autre nation, et chaque fois, de cette contemplation sont sorties des productions originales, qui manifestent de nouveaux et brillants côtés de l'inépuisable vérité. Il semble que les livres aient la même fécondité que les générations des hommes. Il est même à remarquer qu'il est une classe d'esprits d'élite, qui n'ont pas besoin de regarder aux choses réelles pour s'élever à l'idéal. On s'est fort raillé de ceux qui n'ont vu les forêts que dans l'Éden de Milton, les splendeurs des cieux que dans le paradis du Dante, les orages que dans Virgile, et, bien que cette fréquentation exclusive des peintres fasse trop négliger la vue directe des choses dignes d'être peintes, il est vrai pourtant que cette vie passée dans le pur domaine de l'art donne aussi des inspirations qui sont d'une poésie vraie. Un esprit juste, s'il est aidé par une imagination vive, entend le vent courir sous les bois de l'Éden de Milton comme sous le dôme des forêts réelles, parce que le vrai beau contient le réel, comme la réalité recèle en elle les semences du beau.

Nous avons essayé de montrer à combien de sources diverses se renouvellent sans cesse les littératures. Tout, dans ce vaste monde qui nous environne, excite l'imagination, lui suggère

l'idée du parfait, et lui fournit de nouvelles couleurs pour essayer d'en donner quelque nouvelle image : la nature par son sourire éternel et changeant ; les sciences dans ce progrès qui va vers l'inconnu et de l'inconnu à l'infini, l'âme de l'homme agitée sans cesse de nouveaux mouvements par une force mystérieuse qui le pousse il ne sait où ; ces arts qui, par un trait, par un son, font voir des mondes nouveaux ; ces bruits inspirateurs qui sortent de la tombe des nations qui ne sont plus et qui en disent plus que ces nations n'en ont dit dans toute la force de leur vie sur la terre ; ces traditions mêlées de l'idéal reproduisant sans épuisement des formes nouvelles et inattendues, tout cela apportant avec le cours des âges de nouvelles manières de voir, de sentir, de réaliser la beauté. Où est l'esprit de l'homme capable de concevoir, d'éprouver à la fois, d'embrasser d'une seule vue toute cette richesse de sentiments et d'impressions ? On peut bien écrire une histoire des arts ou de la littérature, mais nul homme, nulle génération n'est assez forte, n'a, pour ainsi dire, une assez vaste sensibilité, une imagination assez compréhensive pour jouir en détail de cet immense spectacle.

Il faut bien s'y résoudre, chaque génération

ne voit qu'un côté du beau. Il faut que ce vaste empire soit partagé dans le temps; voyons à quelles conditions et sous quelles réserves.

L'homme est fini, qu'est-il besoin de le répéter? Il oublie ce qu'il savait pour apprendre ce qu'il ignorait encore; une vive impression en oblitère une autre; il est curieux et oublieux. Quand le soleil renaît, il ne sait plus s'il a traversé des jours tristes; il est tout entier au moment présent; le tour d'imagination qui le domine teint tout ce qui l'environne de ses couleurs; il tombe aisément sous le joug de l'habitude, de l'habitude d'esprit comme de l'habitude dans les détails de l'existence; il a peine à comprendre ceux qui vivent le plus près de lui, dès qu'ils n'ont ni ses goûts, ni les passions qui le dominent; les ouvrages d'imagination qu'il préfère, disons mieux, les seuls qu'il entende, sont ceux qui abondent dans son sens, qui lui redoublent ses propres impressions par la magie du talent; il n'a pas même toujours besoin du talent dans ce genre; il recherche surtout, avant tout, son image, la peinture de ses mœurs, de nouvelles raisons de croire ce qu'il croit, d'aimer ce qu'il aime. Regardez-le attentivement alors qu'un peu d'ennui le porte à se dépayser; son plaisir alors est de chercher

des contrastes dans les coutumes étrangères, parce que ces différences lui font sentir plus vivement le tour particulier de ses propres goûts. Un Français jouit en Angleterre de tout ce qui n'est pas la civilisation particulière de son pays; il note ces différences avec un sourire un peu moqueur, sans songer à entrer dans l'ordre d'idées auquel correspondent ces différences.

Quelquefois le contraire arrive : le Français se fait anglomane, par un autre effet de sa faiblesse; il lui faut être tout un ou tout autre; il n'est pas capable de tenir ensemble tant de diversités. C'est peut-être pour cela que les gens qu'on nomme sensés et modérés, qui comprennent un peu toutes choses, choisissent partout ce qu'ils croient bon et rejettent ce qu'ils croient mauvais, sont froids, souvent sans grande vivacité d'imagination, sans grand esprit d'entreprise. On dirait que le foyer de l'âme humaine est étroit, que trop d'aliments étouffent la flamme, et qu'un courant rapide, dans un seul sens, peut seul entretenir son énergie. L'âme de l'homme est comme la fille de Cérès qu'Ovide nous montre les mains remplies de fleurs qu'elle cueille en folâtrant sur le penchant des monts de Sicile; quand de nouvelles fleurs l'attirent,

la jeune déesse jette le bouquet qu'elle a dans les mains.

Cette disposition exclusive, qui a ses racines dans la nature même et qui semble bien d'accord avec le plan de la Providence, chaque peuple, et, dans chaque peuple chaque génération, la montre dans le cours de l'histoire. Toujours sous l'effort inévitable et continu du temps, quelquefois par des secousses soudaines, les coutumes, les mœurs, les préjugés, les religions, les croyances changent; les langues s'altèrent; les connaissances s'étendent ou s'effacent, et, suivant ces vicissitudes, les hommes tournent leur intelligence et leur imagination vers un certain point de l'horizon intellectuel, et nous avons vu précédemment avec quelle infinie variété les semences du beau sont prodiguées. Elles dorment longtemps dans leur immobile énergie jusqu'au jour marqué pour leur développement, et sans doute l'heure de chaque développement est marquée d'avance; sans doute il est résolu d'en haut que l'humanité verra tour à tour toutes les faces du vrai et du beau. Nous dirons bientôt comment cette succession élève sans cesse l'homme à un degré supérieur, et nous espérons montrer que les descendants, pour oublier ce qu'ont à bon droit admiré leurs pères, n'en gar-

dent pas moins quelque chose qui agit encore, quand il est oublié.

Mais que chaque génération ait un tour d'imagination qui ne la rend attentive qu'à un ordre de beautés, tout le passé est là pour le dire. Le temps conduit progressivement les hommes en face de spectacles nouveaux; il leur donne des pensées que n'ont point eues leurs pères, il travaille les langues pour en faire des instruments propres à exprimer ce qui n'a point encore été pensé. Les lieux, les climats, diffèrent aussi, et ces lieux, ces climats, disent d'autres choses à l'intelligence, la préparent à concevoir d'autres choses. Les montagnes d'Écosse éclairées d'une lumière sobre et triste disposent l'esprit des poëtes des lacs à des pensées graves. Quand le soleil se lève sur les eaux du *Lomond*, il appelle l'homme aux plaisirs d'une vie retirée et méditative, à la contemplation d'un Dieu qui se montre dans les bois rougis par l'automne. On y rêve à une sagesse bienveillante, profonde comme les eaux de ces lacs, qui inspire le goût du silence des passions, les vertus de famille, dans ce cadre charmant d'un horizon limité. Le Tasse, au contraire, errant sur les rochers de Sorrente, à la vue d'une lumière éblouissante, d'une mer transparente où nagent les îles du golfe, rêve les no-

bles passions de la guerre; il voit le sourire d'Armide, il entend le hennissement du cheval de bataille, il entend le soupir de Clorinde sous la cuirasse de la guerrière. La fascination de cette nature ardente de l'Italie méridionale montre un idéal couronné de feu, et la passion met sur la voie d'autres secrets que ceux révélés par la paisible nature de l'Écosse. Le pêcheur qui parcourt la baie de Naples sait d'où viennent ces chants du Tasse; il a en lui une même source d'émotions confuses qui le met en rapport avec le poëte de Ferrare. L'Écossais qui a ouï si souvent les voix mélancoliques du vent dans ses montagnes, répète comme un écho de ses impressions personnelles les vers de Scott sur la fuite des années.

Mais chaque pays, dans le cadre fixe de son climat et de ses horizons, subit des changements qui poussent les esprits et les imaginations dans d'autres voies. Les religions, images mobiles du monde invisible, s'emparent des cœurs, amènent des explications particulières de tout ce qui est, reflètent leurs teintes bizarres ou mystérieuses sur les plaisirs et sur les peines de la vie, sur les berceaux comme sur les tombeaux; elles inquiètent ou règlent les désirs et les passions; elles animent ou décolorent la nature

visible. Ces religions ont leurs jours de domination, leurs déclins, leurs retours ; elles partagent encore l'empire quand elles vont le perdre ; elles se transforment et se conforment à l'esprit des temps pour garder quelque domination. Ces révolutions plus ou moins sensibles détournent successivement les intelligences vers d'autres contemplations. Les ombres colossales des divinités du vieux monde pèsent sur les drames d'Eschyle ; des rites étranges, des traditions ténébreuses forment comme un cercle magique autour de la scène où s'agitent les passions humaines. Le poëte, à côté de son Prométhée sur les sommets du Caucase, regarde bien plus les fantômes de l'ancien culte que le monde réel où il a placé sa légende tragique. Les cris menaçants des oracles retentissent bien plus dans ses vers que les orages de la montagne, et les plaintes confuses et gracieuses des Océanides le rendent insensible à la voix des mers. Quand s'affaiblit l'empire de ces dogmes, quand ces dogmes sont, pour ainsi dire, civilisés par la témérité de l'esprit grec, le brouillard tout plein de divinités menaçantes se dissipe ; l'homme regarde l'homme et la nature ; il la peint et l'embellit à la fois, et, du sommet de toutes les collines couronnées de temples, des

dieux faciles excitent l'homme à se développer librement au brillant soleil. C'est le temps où l'humanité, sérieuse et gracieuse à la fois, reproduit sous mille et mille formes les images les plus sereines de la beauté ; mais, comme dans les songes de la jeunesse, il y manquera cette ombre de tristesse que donnera aux artistes d'un autre âge une vue plus profonde des secrets de la vie.

Et pour ne prendre qu'un des effets des religions sur la direction des idées et le tour d'imagination, remarquons que, par une loi à peu près constante, vous voyez dans la littérature pâlir ou se colorer le monde extérieur, suivant que les dogmes s'imposent plus ou moins sévèrement aux hommes. On dirait que la nature se cache à l'aspect des dieux qu'elle ne connaît point. Elle s'épanouit et rayonne dans les chants de Lucrèce qui a secoué le joug de la théologie romaine ; elle n'est qu'une ombre sans couleurs pour les solitaires de Port-Royal élevés pourtant dans l'étude de la riante antiquité de la Grèce. Mais la majesté du Dieu qui règne sur les cœurs abolit pour eux les splendeurs du monde créé. Les bois sont muets autour d'eux, comme quand le tonnerre lointain fait taire les oiseaux sous la feuillée. Le temps est proche cependant où le

dogme s'affaiblissant laissera l'homme attentif aux merveilles parmi lesquelles il vit. Dans un siècle incrédule, Rousseau voit enfin la beauté de ces monts, de ces eaux que saint Bernard avait regardée d'un œil méprisant, et M. de Chateaubriand semble avoir gardé quelque chose du scepticisme de son temps quand, pour ramener les hommes au Dieu qu'ils avaient quitté, il replace les autels des chrétiens au milieu des pompes de la nature.

Il n'entre pas dans mon plan d'épuiser toutes les formes sous lesquelles les religions, au temps de leur puissance ou de leur décadence, modifient les pensées et les sentiments d'une nation. Nous en avons dit assez pour montrer, par quelques exemples, quel genre d'action elles exercent, et comment les révolutions ou les simples altérations de croyances religieuses font voir l'univers et les choses humaines sous un jour nouveau. Achevons la revue de ces forces variables qui poussent les générations à fixer les yeux de préférence sur tel ou tel point du vaste horizon qui se déroule devant elles.

Comme les religions proprement dites, mais avec moins de force, il est vrai, les traditions d'un peuple modifient son imagination. Dès le berceau l'homme du nord entend des récits

merveilleux qui le font croire à l'invisible. Son esprit erre volontiers dans ces ombres qui s'élèvent autour de l'empire de la mort. L'*Hamlet* de Shakespeare est plein de cette terreur qui a peuplé l'inconnu de fantômes. Les races portées à ces sortes de superstitions ne sont pas disposées à détourner leurs regards du côté sinistre de la nature. Elles le contemplent au contraire avec un mélange de fermeté et d'émotion, dont on dirait qu'elles veulent percer le nuage qui nous voile l'autre vie, tandis que l'homme du midi écarte ces sombres visions par un instinct composé de crainte et de dédain. Chez les Anglais, chez les Écossais, les écrivains de génie ont puisé dans ces habitudes d'esprit un penchant à regarder en face ces énigmes de la mort, ces secrets de la tombe, à nous conduire dans ces lieux funèbres pour y sonder ces abîmes d'épouvante aussi profonds que les cieux d'où descendent la lumière et la vie. Des contes de nourrice ont donné à lord Byron le premier mot de son *Manfred*. Mais le Dante, ce terrible peintre des morts, n'avait pourtant rien de ce qui fait comprendre, de ce qui prépare à peindre cet autre monde auquel nous croyons, vaste, triste, silencieux, mais éclairé pourtant d'une lueur mélancolique comme l'idée même de la mort; cette seconde vie, plus triste,

où l'instinct cherche ceux que nous avons perdus. Jamais le poëte florentin n'a cru voir des fantômes autour de sa couche, sous son toit de Fiesole; le jour d'Italie est trop vif, ses nuits trop brillantes pour ces apparitions; aussi ses morts ont-ils l'énergie de la vie; ce sont des suppliciés, des pénitents ou des saints, mais non des morts. Shakespeare, Walter-Scott, Byron parlent des morts avec une imagination plus naturelle, si l'on peut dire ainsi. En les lisant, les hommes de leur sang croient entendre parfois les bruits incertains et solennels qui sortent, au tomber de la nuit, du cimetière voisin de l'Église.

Au contraire, les traditions de l'Orient, la croyance à la magie, l'idée de pouvoirs actifs et surnaturels dans les génies, ont fait naître un autre merveilleux qui répond aussi à l'un des côtés de la nature humaine. L'imagination des Orientaux s'est tournée par là à la peinture de tout ce que l'esprit peut rêver de pompe, d'éclat, de bonheur terrestre, et les *Mille et une nuits* que les Arabes se racontent dans leurs courses vagabondes ont prolongé même sur notre Occident quelques rayons de cette lumière fantastique qui est peut-être pour quelque chose dans les splendeurs de notre luxe; poésie brillante et aride

d'où sortent les mirages d'un paradis terrestre, roman des âmes où le sentiment moral ne règne pas encore, ou a cessé de régner.

Est-il nécessaire de s'arrêter longtemps à montrer l'influence des institutions politiques sur le goût, sur la direction du talent, sur le nouvel aspect que prennent toutes choses, et ce qui est ici bas sur la terre, et aussi ce qui est là haut dans les cieux, selon les degrés de force, de durée, de liberté, d'élévation des gouvernements? Sauf quelques époques, dont la servilité exploite avec un grossier empressement le souvenir, le jour ne diffère pas plus de la nuit que ne diffèrent les intelligences sous les gouvernements libres et sous les dominations absolues.

Quand l'histoire ne le dirait pas, le simple bon sens l'eût deviné; et il serait en effet singulier que, sous le regard vigilant de Tibère, les hommes se sentissent la même allégresse d'esprit qu'aux jeux olympiques dans les temps de Sophocle ou de Platon. Le premier dominateur des Romains a donné son nom à un grand siècle de littérature; mais les génies qui lui font cortége dans la postérité avaient connu des temps où l'on osait tout penser et tout dire. Ces âmes assouplies mêlaient à la flatterie l'élan et le libre langage de leur jeunesse. Le règne d'Auguste

ressemble au soir des derniers jours d'été; les moissons rentraient qui avaient mûri sous l'ardeur des beaux jours, mais l'hiver allait bientôt venir. D'ailleurs, nous ne voulons constater ici qu'un changement dans les esprits correspondant aux révolutions politiques, et ce point ne saurait être nié. Mais la pensée tire parti de tout, et la tyrannie même donne un aliment à l'intelligence. Il a fallu la bassesse du sénat romain et la folie ou la cruauté des tyrans de Rome pour inspirer à Tacite cette mélancolie profonde et altière à la vue des choses humaines, cette imagination d'une tristesse et d'un éclat sans pareil, cette pénétration maladive qui va surprendre les pensées criminelles dans les replis les plus cachés de l'âme. Avant lui les historiens ont une sorte de sérénité et de candeur confiante. Ils ont vu des violences, des massacres, des tyrannies passagères, mais ils semblent croire que le bien domine dans le monde. A Tacite commence cette vue partielle, mais vraie et profonde, du côté pervers de l'humanité. Dans le silence mortel des gouvernements absolus, il écoute le travail secret du ver qui ronge les cœurs, et sa pensée comprimée prend une force nouvelle. Sans doute les âmes énergiques, les esprits cultivés de ces sombres époques sentaient bien autrement la puissance un peu tendue du langage de Tacite

que l'expansion libre et fleurie des Décades. Il fallait à des cœurs que gonflaient la haine contre un pouvoir insolent, que serrait la crainte d'un pouvoir inhumain, une langue propre à l'entretien de conspirateurs à la fois méprisants et craintifs. La phrase de Tacite paraît parfois avoir été murmurée tout bas, dans la nuit, dans les jardins d'un sénateur qu'indigne sourdement le joug de ses maîtres, et chaque fois que des gouvernements oppresseurs succèdent à la liberté, le goût du public d'élite revient à Tacite malgré toutes les objections des puristes. En fait de style et d'imagination, partout la marque de l'état politique est sur les littératures ; c'est même un lieu commun de le dire. Partout cet état agit sur le goût et sur la direction des pensées. Le moyen âge réfléchit sur les arts et sur les lettres la confusion tyrannique de son organisation. Avec la Réforme les hommes s'accoutument à remonter en tout genre à la source des traditions ; bientôt ils s'accoutumeront à se demander si cette source est la vérité. Dans les mouvements violents de la politique du XVI^e^ siècle, les liens des esprits entre eux se rompent, les voiles se déchirent. On en vient à n'écouter plus que la voix de sa propre raison. C'est alors que s'ouvre l'ère du bon sens public, je veux dire cette collection

de vérités claires et pratiques qu'il ne sera plus un jour loisible à personne de méconnaître, sous peine de fanatisme ou de déraison. On dirait que l'état de guerre universelle a ramené l'état de nature. Le joug des conventions est écarté peu à peu. On doute hardiment, et souvent, pour prix de ce doute, on découvre des vérités nouvelles, ou du moins de meilleures preuves des vérités anciennes. Au-dessus des armées de l'Europe qui se disputent la terre, les intelligences se disputent, dans des combats aussi terribles, le monde des esprits. Dans une vie de périls le soldat s'affranchit de bien des craintes. Tout ce qui vient après les époques de ce grand tumulte en gardera quelque chose. Nous gravissons lentement, mais sûrement, des hauteurs d'où jamais encore on n'avait regardé les croyances, les institutions, tout ce qui est sujet de contemplation ou de raisonnement. Cet esprit de hardiesse est contenu par Louis XIV, mais où n'ira-t-il pas après lui ? Je ne marquerai point toutes les phases de ces révolutions d'idées. Il me suffit que personne ne me conteste que la vie morale et intellectuelle change avec la vie politique. « Dis-moi qui te gouverne et je te dirai qui tu es » est applicable dans une certaine mesure aux idées d'une nation sur tous les sujets.

N'a-t-on pas vu de nos jours, et dans moins de cinquante ans, un peuple qui suivait la pente de ses destinées politiques poursuivre avec passion tous les grands objets de la pensée humaine, ou descendre enfin jusqu'à n'avoir d'attention et d'entraînement que pour les plus vulgaires intérêts de l'existence matérielle? *Regis ad exemplar totus componitur orbis.*

Nous venons de décrire les principales causes, les principales forces qui, modifiant les peuples, forment le caractère particulier de leur génie, changent, dans leur succession et leur mobilité, ce génie, lui donnent tour à tour de nouvelles directions, et portent les pensées d'une race tantôt vers un côté, tantôt vers un autre côté de ce vaste spectacle étalé sous les yeux des nations et d'où viennent les idées du beau et du vrai.

Reste à voir l'influence qu'a la langue de chaque peuple dans cette direction des idées, dans ces modifications ou ces alternatives du goût. Sans nous enfoncer dans les questions d'origine, on admettra sans doute que chaque langue destinée à rendre les manières de penser d'un peuple, formée, travaillée par lui pour cet usage, a pourtant un certain ensemble de procédés primitifs, un génie particulier enfin, qui guide la pensée, tout en la servant. C'est ce qui fait dire

à tout le monde que certains idiomes sont plus propres que d'autres à exprimer tel ou tel ordre de sentiments ou d'idées. Par exemple, on accorde sans difficulté que l'explosion de la joie, l'éclat d'une fête, les chants de triomphe trouvent dans l'italien un interprète plus abondant que tout autre en mots, en tours, en sons, en cadences appropriés à de tels sujets. La clarté, la précision du français dans tous les genres est universellement reconnue. Une certaine force à peindre les impressions mélancoliques ou les nuances délicates des affections, se discerne aisément dans l'esprit de la langue anglaise. Toute langue, en effet, n'est-elle pas un appareil d'instruments, d'artifices plus particulièrement adaptés à certains ordres d'idées et de sentiments? Cela est si vrai que dans chaque littérature originale il est des mots, des tours, des images, des combinaisons de sons qui rendent avec bonheur ces nuances infinies, profondes, vives, de pensées qu'un étranger croit entrevoir encore, mais que nous ne saurions traduire. Aussi dit-on couramment qu'une bonne traduction est impossible, ce qui signifie que chaque nation a des aptitudes particulières à concevoir et à rendre une face particulière des choses. Or, ce qui est vrai de chaque nation par rapport aux autres, est

également vrai des divers âges de cette nation les uns par rapport aux autres. Car la langue se transforme d'âge en âge, et cette révolution est à la fois cause et effet des modifications de la pensée. Qui n'a remarqué que si les mots et les tours obéissent à l'idée, les mots et les tours agissent réciproquement et dans quelque mesure sur la pensée? Je crois en voir des signes certains dans la littérature allemande, par exemple. Là, souvent la richesse de l'idiome, la variété un peu confuse de son vocabulaire, sa phrase à détours compliqués suggère de page en page à l'écrivain plus que n'en demande l'expression rigoureusement exacte de sa pensée première. Cette pensée est portée comme sur des vagues qui infléchissent sa direction. Il semble que les mots attirés par une certaine affinité accourent sans être appelés et font par le mirage de leurs couleurs dévier l'esprit de l'auteur. C'est dans un sens analogue qu'on a dit que la rime suggérait des idées. Le faste naturel de la langue espagnole ne rend-il pas plus altière encore la pensée altière du Castillan? Le son des mots, agissant comme la trompette sur le cavalier, lui redouble le sentiment qu'il a de lui-même. La période savante et pompeuse de l'école de Rousseau a été amenée sans doute par quelque emphase dans

les sentiments; mais elle a augmenté cette emphase en accoutumant l'oreille à ces belles formes, à ces formes trop belles qui prétendent enfermer dans les mêmes nœuds le raisonnement et l'émotion. Et sans plus multiplier les exemples, reconnaissons que, en général, la langue d'une nation à une époque donnée est telle parce que l'état des esprits l'a formée ainsi, mais que ces changements dans le style préparent aussi à la pensée un cours particulier, de même que les eaux d'un ruisseau suivent dans le lit qu'elles se sont creusé la pente qui les précipite. L'homme est tellement asservi à tout ce qui l'environne qu'il pense plus naturellement ce qu'il peut rendre avec plus de facilité.

La langue est donc aussi une des causes qui modifient le goût et l'intelligence. Or, on ne pense vraiment et tout de bon que dans sa propre langue. Ces paroles entendues dès la première enfance, ces phrases qui ont traduit nos premières impressions, nos premiers sentiments, qui sont teintes de toutes les couleurs de notre histoire intérieure, qui sont les seules qui soient notre image, et dont nous sommes les images à notre tour, je dirais volontiers qu'elles nous comprennent comme nous les comprenons. Aussi ne cherchez point à rendre vos sentiments

sous d'autres formes, celles-ci vous trahiraient. Elles ne viennent pas et ne sauraient venir du foyer du talent qui est au fond de vous-même et nulle part ailleurs. Un archaïsme savant peut flatter un moment des oreilles fatiguées. Mais que nous sont ces formes du dix-septième siècle, si l'on veut, tout dix-septième siècle qu'il est, à nous, enfants du dix-neuvième siècle ? Une langue nouvelle s'est formée, à l'image de tous les faits, de tous les sentiments nouveaux qui nous ont faits autres que les hommes du dix-septième siècle. Tout ce qu'il y a de vrai et de profond en nous a ses reflets dans cette langue nouvelle, bonne ou mauvaise. Vous me parlez la langue de Port-Royal; j'en peux être très-agréablement surpris un instant, mais, tandis que vous me parlez, je ne vois que les ombres vagues de Port-Royal ; vous ne me ramenez ni à moi-même, ni à ce que j'ai connu et aimé ; et vous savez bien cependant qu'on n'agit, qu'on n'émeut qu'en allant remuer les étincelles de ce foyer intérieur qui est moi-même.

Je n'ai pas les souvenirs de madame de Longueville; je ne suis point M. Le Maître au fond de sa cellule; la mère Angélique ne m'a point parlé dans mon enfance. Il manque au langage que vous me parlez les deux cents années durant

lesquelles le monde a changé de face en bien ou en mal, il n'importe encore, et cette histoire est dans la langue comme elle est en moi, qui suis un peu aussi le résultat de l'histoire. Il n'y a, je le répète, rien de puissant et d'original, surtout dans le style, qui n'ait sa racine au fond des impressions personnelles, et vous ne penserez, je ne penserai rien de vif, de pénétrant, de coloré, qu'avec les mots et les tours tout imprégnés déjà de ce qui m'a ému, de ce qui vous a ému dans cette vie. Il suffit, pour s'assurer de tout cela, d'écouter les gens qui parlent avec facilité une langue étrangère; je ne sais quoi de terne et de fade surnage sur la correction ennuyeuse de leur discours ; ce qu'il disent ne me rappelle que le triste aspect de la grammaire et du dictionnaire où ils ont puisé ; chaque mot ne dit pas, comme dans la langue natale :

Ma sœur, te souvient-il encore ?

Ces paroles d'un chant mélancolique peignent bien l'effet du talent sur l'âme. Le talent lui fait voir avec clarté ce qu'elle n'a fait que rêver confusément dès son entrée dans la vie : « Te sou-
» vient-il de l'aspect des campagnes dans leur
» parure d'été aux premiers jours de ta jeu-
» nesse, de ces lointains où tes regards se per-
» daient en des rêves plus beaux encore que tout

» ce que tu voyais ? Te souvient-il de ces pre-
» mières affections dont le reflet vif et pur se
» répandait sur tous les objets ? Te souvient-il
» du premier éveil de tes pensées dans ces
» espaces sans bornes que semblait t'ouvrir
» l'étude ? Te souvient-il de ces tristesses qui
» passaient comme de beaux nuages sur la séré-
» nité de tes jeunes années ? » Et, en effet, la plus puissante magie du talent est de remuer en nous les souvenirs des premiers temps de l'existence, parce que l'homme est là tout entier avec la force de ses instincts primitifs et de ses sentiments naturels. Observez-vous bien quand une lecture vous émeut, et vous surprendrez un retour vers ce temps où le monde vous semblait plus jeune et plus vaste, sans doute parce que rien n'avait troublé la limpidité du miroir. Est-ce donc dans une langue étrangère ou dans un jargon mêlé d'archaïsme, que vous évoquerez ce passé ? Le romancier Cooper nous peint une jeune Anglaise enlevée très-jeune aux habitations; elle a épousé un chef de sauvages; elle vit heureuse quelques années, errant paisiblement dans les solitudes, parlant la langue de sa nouvelle famille; mais quand la mort la surprend, elle ne murmure plus à ses derniers moments que les adieux et les prières de sa langue natale.

Dans cet examen trop long peut-être et qui pourra paraître minutieux, on a vu tout ensemble et la variété des sources du beau, et les limites de l'esprit de l'homme, incapable d'en saisir le tout magnifique, et les mobiles qui, suivant les temps, rendent les nations exclusivement attentives à une seule page du livre ouvert devant leur esprit, et enfin tout le cortége changeant d'associations secrètes qui, dans un temps, chez un peuple, comme chez un individu, servent à lui donner l'idée du beau, et s'unissent invinciblement à cette idée.

Faudra-t-il encore s'étonner que les ouvrages de l'esprit pâlissent avec le temps, que nous entendions mal les œuvres de nos devanciers en ce monde ? Ne faudrait-il pas plutôt chercher, et nous le ferons tout à l'heure, pourquoi certains ouvrages passent de race en race, de générations en générations, sans épuiser l'admiration ? La mobilité du goût en littérature, ne s'explique-t-elle pas assez, puisque l'homme est mobile comme l'histoire elle-même? Demanderez-vous encore pourquoi l'*Héloïse* après avoir ému tout le dix-huitième siècle dit si peu à la jeunesse de nos jours?

Mettons à part dans ce roman, tant lu et relu autrefois, les beautés d'un ordre général, auquel

nul esprit exercé ne saurait, même de nos jours, refuser au moins une froide admiration. Pour que le livre de J. J. Rousseau troublât la génération d'aujourd'hui, ne faudrait-il pas qu'elle y trouvât un écho de ses propres aspirations, de ses désirs, de ses chimères ? Que nous en sommes loin, en bien comme en mal ! Il n'est certes pas de mon sujet de mettre aux prises un temps avec un autre temps. Je crois à un progrès certain; j'expliquerai bientôt dans quelle mesure j'y crois, quoique assurément il fût fort permis d'en douter par instants. Mais enfin, pour le dire en passant, si le dix-huitième siècle avait des vices que nous n'avons pas, il avait bien aussi quelques vertus que nous n'avons plus. Il a été corrompu dans ses mœurs, frivole, déclamateur, profane, superbe, méprisant du passé avec excès, sans frein, sans respect, sans prévoyance. En est-ce assez, et a-t-on à lui faire quelque reproche que j'oublie ? j'y souscris d'avance; mais je ne souffrirai pas aussi qu'on me conteste qu'il a été sincèrement animé d'une généreuse inquiétude sur le sort des hommes, de tous les hommes; qu'il a voulu sincèrement la justice et la miséricorde en ce monde; qu'il a énergiquement voulu que la charité (je me sers à dessein de ce mot), que la charité pénétrât dans des relations entre

les hommes où elle était obstinément méconnue. Il a eu une pitié romanesque si l'on veut, mais profonde, pour tout ce qui souffrait. Il a fait plus, il a remis en honneur, les sentiments naturels, les liens de famille ; il a mis, et je l'en loue aussi, les affections passionnées au-dessus des préjugés et surtout au-dessus du calcul des intérêts; il a parlé, dit-on, avec une exagération ridicule de la nature; qu'on l'en raille si l'on veut, mais, par là, il a ramené les hommes à écouter plus souvent la voix des sentiments naturels étouffée par la voix des conventions sociales. C'est dans ce retour à la nature qu'il a cherché son idéal. On accorde qu'il l'a poussé trop loin. Voulez-vous soutenir que la nature n'est rien et qu'elle n'est pas souvent étouffée sous le poids de mœurs et d'institutions vieillies?

Les beaux esprits d'à présent prennent sur tout cela des airs de supériorité. Les gens du dix-huitième siècle, disent-ils, n'ont guère pratiqué leurs maximes. Connaissent-ils donc beaucoup de siècles où l'on ait exactement suivi les doctrines dont on se faisait gloire? Mais les philosophes du dernier siècle étaient déclamateurs; c'est-à-dire apparemment qu'ils étaient sujets, comme beaucoup de docteurs de tous les temps, à s'échauffer à froid sur ce qu'ils pensaient.

Mais des scélérats ont professé ces idées du dix-huitième siècle, et couvert en leur nom le pays de débris ensanglantés ! Comme si les scélérats sanguinaires avaient manqué à d'autres systèmes ! Le genre humain ne saurait que croire, s'il lui fallait repousser toutes les idées tachées du sang innocent. Mais, dit-on encore, toutes ces belles choses, prêchées par votre prétendue philosophie, étaient contenues et prêchées dans nos croyances bien avant toutes ses déclamations. Peut-être ; mais il n'est pas douteux que sans l'effort énergique, sans les déclamations emportées du dix-huitième siècle, elles couraient risque de ne pas prévaloir de longtemps. Je ne vois pas dans l'histoire, avant ce temps que vous maudissez, cette humanité délicate et exigeante qui veut beaucoup pour l'homme, pour sa liberté, pour sa dignité. Il est possible que le dix-huitième siècle ait simplemement fait prendre au sérieux ce qui n'était auparavant qu'un texte à des phrases sans effet. Il est arrivé quelquefois que l'hérésie a forcé l'orthodoxie à mieux reconnaître de quel esprit elle devait être animée. Mais enfin, c'est à la génération qui a vu la deuxième moitié du siècle dernier que vous devez et le droit d'être sincère dans l'expression de vos croyances, et un état social plus moral et plus

conforme à l'ordre, et un esprit de famille plus doux et plus cordial, et entre tous les degrés de l'échelle sociale, un commerce plus conforme à la dignité humaine, et le besoin qui reviendra bientôt de cette dignité dans la cité politique, et la passion, un moment amortie, de la vérité pour elle-même. Si vous n'entendez plus, dans chaque famille, la nature gémir sous le joug du préjugé, vous le devez à cette heureuse rébellion contre les traditions de tout genre. Je sais bien que vos pères, étant morts dans ces batailles et pour le triomphe de ces idées, vous jouissez de leur héritage, et prétendez garder le droit de vous railler de leurs chimères, et vous, qui vous précipitez dans l'esclavage, vous prétendez qu'ils n'ont rien fait pour la liberté. Voilà le dix-huitième siècle. C'est tout cela qui se retrouve dans le roman d'Héloïse; Julie, Claire, Saint-Preux, Milord Édouard, Wolmar sont à l'image de leur temps. Ils mêlent le déréglement des passions à l'amour du bien, le sophisme à la recherche du vrai; la morale fléchit sous l'empire du sentiment; mais écoutez, par instants, avec quelle autorité persuasive s'imposent les saines règles de la famille. Écoutez toutes ces nouvelles raisons d'aimer la vertu, raisons anciennes et oubliées, que l'esprit nouveau va chercher au fond du cœur de

l'homme. Entrez dans cette humble famille, même après le retour de Saint-Preux ; c'en est fait, la passion, cette passion si vraie, est vaincue ; les vérités qui font la douceur et la sainteté de la famille l'ont emporté ; Rousseau leur a rendu cette beauté séduisante dont un monde moqueur les avait dépouillées depuis longtemps. Sous cet humble toit de Clarens est tout l'idéal du dix-huitième siècle avec ses erreurs. Que le pauvre y frappe hardiment, il y sera reçu comme un ami ; que l'homme malheureux ne craigne point d'y chercher des cœurs compatissants, il n'y trouvera point l'altière sagesse qui ne sait pas consoler. On y raisonne avec témérité, mais les âmes y sont bonnes, et l'opinion n'y a point endurci les âmes. Qui ne voudrait des amis tels que Saint-Preux, Julie, Claire, Wolmar, Édouard?

Ces peintures ne sont néanmoins plus faites pour le dix-neuvième siècle. Les esprits cultivés, la société polie, la seule partie qui juge des livres, est devenue, moitié par les bienfaits du dernier siècle, moitié par l'effet des révolutions qui ont suivi, rangée, mesurée, sensée ; sans en goûter le plaisir poétique, elle a les vertus de la famille ; elle est impartiale, éclairée, sans passions vives ; elle croit peu à l'empire des idées,

et n'aime que ce qui permet de vivre sans trop agir et sans trop penser. Elle reproche à ses devanciers les temps orageux qu'elle a traversés. Quand elle rêve à quelque chose, elle rêve le retour d'un ordre social pompeux, où, sous une main puissante rien ne bouge, ni dans les cités, ni dans les esprits. Elle est revenue au sentiment de l'ordre comme l'enfant prodigue, et un peu surtout parce que c'est là qu'on retrouve le veau gras. Une raison qui s'accommode au temps, facile à persuader dans le sens de ses intérêts les moins relevés, a fait place à la fièvre qui poussait le dix-huitième siècle vers les hasards. On revient à la foi, non pour le sombre éclat de vérités qu'on y croirait trouver, mais par humeur et paresse d'âme ; de même, l'imagination paresseuse se promène dans tout le passé, s'amusant un moment de toutes les formes et de toutes les opinions. Il fut un temps où les romans proposaient quelque idéal à notre imitation ; s'il en est de tels, on les repousse avec indignation. Peut-être le méritent-ils, mais ils vaudraient mieux, qu'ils auraient le même sort, notre passion étant pour le moment la vie bourgeoise, aisée, sans se casser la tête à rêver le mieux. Quand je dis la vie bourgeoise, je le prends par le côté vulgaire des sentiments qu'on avoue ouvertement, car

pour les manières bourgeoises, nous en rougirions comme le *Bourgeois gentilhomme* lui-même, et j'ai surtout entendu reprocher à la *Julie* de Rousseau des manières peu relevées et le ton des gens du commun. Singulier contraste des penchants et des prétentions ! Voilà le dix-neuvième siècle du moment, parlant beaucoup et avec faste de la grandeur du dix-septième siècle, parce qu'elle est loin et qu'il n'est pas tenu de la soutenir, mais en parlant comme un valet de bonne maison parlerait de ses maîtres, sans nulle prétention à les égaler. J'avais quelques raisons de dire qu'il nous est difficile de bien sentir les beautés de la littérature au dix-huitième siècle.

Si nous remontions plus haut dans l'histoire littéraire, l'examen des livres les plus en vogue aux siècles précédents montrerait bien vite les raisons qui les ont fait décliner dans l'estime, ou du moins dans le goût du public. Nous verrions que cette loi qui fait la destinée des ouvrages de l'esprit tombe sur ceux même qui sont l'objet d'une fausse admiration, que je nommerais volontiers l'hypocrisie du goût. Ainsi, pour n'en donner qu'un exemple, j'entends dire que la *Princesse de Clèves* de madame de Lafayette, est encore pour nous un livre charmant. Je suis au contraire convaincu que si cet agréable ro-

man paraissait aujourd'hui même, sans qu'on sût qu'il est sorti de la plume d'une grande dame du grand siècle, il serait trouvé assez fade et un peu monotone par la majorité des lecteurs, même éclairés.

Il y a par moments, et surtout dans les jours d'apathie, des goûts à fleur de peau pour ce qui est contraire au goût régnant. C'est ce petit contre-courant qu'on trouve aux deux bords d'une rivière et qui n'empêche pas la masse des eaux de courir sur sa pente et vers la mer. Nous nous sommes laissé dire par quelques docteurs en littérature qu'il fallait aimer ce qui est simple, sans beaucoup de couleurs et sans parure, et que les modèles de ce genre se trouvent particulièrement au dix-septième siècle. Quand donc, par désir d'être du grand monde littéraire, on ouvre les ouvrages de ces époques de noble simplicité, sitôt qu'on éprouve une sorte d'ennui doux, on se croit déjà dans les belles régions de la simplicité, et l'on croit bien faire de parler avec une grande vivacité d'admiration de ce qu'on a lu tout au plus avec tiédeur. Nous aimons à présent les descriptions détaillées, nous voulons voir les lieux habités par ceux dont on nous raconte les aventures, les meubles de leurs appartements, leur jardin, leurs gens, tout le

dehors de leur vie en un mot ; telle est la curiosité des âmes languissantes; telle est particulièrement la passion de notre époque, avide de jouissances extérieures, précisément parce que le sentiment est sans force et que l'esprit n'a nulle pente prononcée. Nous recherchons aussi les passions indomptables, parce qu'il ne faut rien moins que des tableaux un peu forcés pour secouer notre engourdissement. Il faut y joindre des analyses un peu sanglantes, pour ainsi parler, et où l'on montrera à nu les fibres les plus secrètes et les plus délicates; peut-être parce que nous aimons à trouver le bien dans le mal et le mal dans le bien, et que ce mélange singulier se montre peut-être au fond de toute dissection humaine. Or, la *Princesse de Clèves* est un roman sans fond de tableau. Il n'y a, pour ainsi dire, qu'une table et deux chaises sur le devant de la scène. Les sentiments sont doux, simples, simplement accusés, sans rien de creusé à l'entour, comme un écrivain de nos jours eût été porté à le faire par habitude du scalpel. Tous les signes d'une passion y sont marqués avec une sagacité qui avait sa finesse à son temps, qui est un peu usée de nos jours où nous avons tout creusé sous toutes les impressions. Notre imagination curieuse, hardie, profane et parfois même un peu

grossière à force de recherches, n'a rien à faire là dedans. C'est donc par vanité de bel esprit que quelques-uns feignent de prendre plaisir à ces images d'un jour doux, ménagé, d'un trait légèrement indécis, d'une couleur discrète et tempérée. Notre beau n'est plus là.

Mais je me laisse aller à trop d'humeur contre notre temps, et, je dois l'avouer, ces traits un peu noirs dont je le peins ne prouveraient guère l'un des points que j'ai à cœur de maintenir, à savoir que les générations successives voient le beau par des côtés divers. A m'entendre, on pourrait croire que c'est devant le laid qu'il a plu à la Providence de nous arrêter comme point de perspective. Il n'en est pourtant rien, j'espère. Nous semblons aujourd'hui, il est vrai, livrés à un grand trouble intellectuel, mais il est en effet des heures dans la vie des nations, où, égarées dans leur chemin, elles s'arrêtent inquiètes, abattues par la fatigue, le découragement, défiantes de l'aspect inconnu des lieux où le sort les a conduites. Elles voudraient retourner en arrière et se font des images charmantes du toit paternel qu'elles ont quitté avec joie. Alors, leurs goûts les plus vifs font silence. Elles ne savent plus ce qu'elles veulent. Ce sont les heures de démoralisation d'une armée pleine

d'ardeur, et qui demain encore sera pleine d'ardeur. Ne l'oublions pas, et que ce soit une raison d'espérer contre toute espérance, il y a quelques années, la France marchait d'un pas vif et réglé vers de nouvelles destinées intellectuelles. Dans ce voyage éternel de l'homme vers l'inconnu, des étoiles brillaient déjà sur nos têtes, que nos pères n'avaient point vues. Un mélange heureux de mesure et d'audace se manifestait dans tout le travail de la pensée. Plus mesuré que le dix-huitième siècle qui arrivait à l'attaque des traditions sans bien connaître leur force, le dix-neuvième siècle profitait de la dure expérience de son devancier. Il prit une juste estime du passé dans l'histoire même des efforts tentés pour le détruire radicalement, mais il n'en allait pas moins en avant, écoutant ces voix lointaines qui appellent sans cesse à elles la race humaine. On voyait alors les vérités anciennes prendre une nouvelle vigueur à l'air de la liberté. La religion aussi prenait une force nouvelle depuis qu'il était loisible de la nier et de la combattre. Car, si la coutume et le respect imposé donnent un genre d'autorité aux idées, elles n'ont point ce charme secret que l'homme trouve aux pensées qu'il a librement reconnues et que nul maître ne lui impose.

L'édifice de la vérité paraissait plus noble et attirait plus les regards, dès que furent tombés les vieux murs gothiques élevés jadis pour le mettre à couvert des témérités de l'examen. On regardait tous les âges de l'humanité avec des yeux plus intelligents, et on se plaisait à y retrouver la trace des vérités éternelles. Un éclectisme savant (pourquoi rougir de ce nom parce qu'il est outragé par quelques fanatiques violents et médiocres?) un éclectisme savant retrouvait partout avec joie l'esprit humain avec sa force et sa sagacité naturelle. Il constatait, avec quelque orgueil de race, que l'homme sous des formes variables avait toujours vu quelque côté de la vérité. C'était la première fois que cette vue si sage du passé avait frappé le monde, tour à tour servile ou insolent envers ce qui l'a précédé. Aussi, pour la première fois dans le monde, régnaient des institutions politiques conformes à la raison, inspirées par la douceur et l'équité. Dans ce cercle heureux de vérités éprouvées et respectées, l'intelligence ne reconnaissait de frein que les saines règles de la morale et du bon sens. On entrevoyait dans un ciel plus vaste les figures d'un idéal plus pur et plus libre. Des chants lyriques reproduisaient avec éclat ces impressions nouvelles, et tout semblait préparé

pour les génies de l'avenir. De funestes événements ont troublé cette sérénité pleine d'espérance, et la fatigue nous a plongés dans un pesant sommeil. Mais ces léthargies sont ou de courte durée ou mortelles, et rien n'annonce que notre fin soit venue. Les nations ne meurent pas comme les hommes par un coup soudain et au milieu de leur développement. Moïse tombe à la vue de Chanaan, mais non pas le peuple d'Israël dans sa marche conquérante. Les esprits naguère si animés ne sauraient donc languir ainsi longtemps, privés de toute inspiration personnelle. A cette heure, toutes les imitations plus ou moins grossières de toutes les littératures passent devant nos regards incertains ou indifférents. Sans jouir vivement de rien, nous nous contentons de toutes les images étrangères, de tout ce qui n'est pas nous. Imitation forcée, où se mêlent gauchement les instincts engourdis de notre véritable nature. Faut-il s'étonner si, à ce compte, nos jouissances littéraires ont perdu de leur vivacité? Nous vivons momentanément sans beaucoup de regrets, sans nulle espérance, n'osant rien croire, et n'osant plus douter de rien. S'il est vrai qu'on ne peint fortement que ce qu'on sent, que pourrions-nous peindre dans un pareil

état? Quand le lion était vivant, les objets qui se peignaient dans ses yeux, la gazelle qui passe, la caravane qui se déroule au loin, y faisaient briller aussi ou l'ardeur du carnage, ou la colère, ou cette rêverie étrange des animaux à la vue de la création ; mais voici que le chasseur a tué le lion, et les enfants s'assemblent sans plus de crainte autour de lui ; ils ouvrent ces yeux terribles et mornes où tout se peint encore, mais l'âme guerrière est évanouie; plus rien de vivant ne se mêle à ces images ternes dans ce miroir obscurci. Voilà notre triste littérature du moment.

Rappelez un instant le souvenir des impressions que vous causa l'apparition de quelques-uns de ces grands ouvrages dont nous avons été les contemporains. Dans quels livres des temps passés avez-vous trouvé cet aimable et profond accord de ce que vous rêviez avec ce qui vous apparaissait là, en pensées vives et claires, en images vraies et brillantes, dans une langue où les tours avaient la même jeunesse que les sentiments qu'ils exprimaient? N'était-ce pas là vraiment cet air de la patrie dont un grand écrivain disait qu'il est plus doux que tous les parfums de l'Orient?

Oui, je dois le reconnaître, on voit, dans d'au-

tres âges des littératures, des beautés plus achevées peut-être; je trouve même dans les maîtres des âges passés des traits de vérité primitive que nul homme ne reproduira désormais avec cette force et cette simplicité; mais quoi qu'il en soit, cette grandeur inimitable m'émeut moins, je dis davantage, m'élève moins vers le séjour du beau que la voix des poëtes qui ont vécu de la même vie que moi, qui ont vu les jours que j'ai vus. Homère dit d'Ulysse : « Il a refusé d'épouser la déesse pour revoir la fumée de son toit d'Ithaque. »

> Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village
> Et la montagne où je suis né.

Il est des impressions que le talent seul des contemporains peut produire, parce qu'il n'est donné qu'aux contemporains, par leur ressemblance secrète avec moi, de connaître les ressorts les plus secrets de ma nature. Mais cet art de me toucher, qui le surprendra dans l'avenir, qui y sera sensible ? Personne probablement, et pourtant l'écrivain méconnu n'en aura pas moins exercé le véritable empire de l'artiste, c'est-à-dire qu'il aura réellement excité en moi les pensées, les sentiments qui élèvent par moments les

âmes au-dessus de la région du réel ; car tout ce qui passe, qu'on y songe bien, n'est pas nécessairement privé des signes du beau absolu. Les signes de ce beau immuable varient. Ils peuvent s'évanouir et rester inintelligibles pour ceux qui viendront après nous. L'image d'Ithaque, le souvenir de Pénélope me laisseraient parfaitement froid. Il y a mille choses dans mon temps qui, à des degrés divers, sont pour nous ce qu'étaient pour Ulysse Ithaque et Pénélope. Ce sont ces secrets attachements qui font pleurer les fils des hommes, comme le dit encore Homère. Qu'est-ce que tout cela fera à notre postérité?

Et pour le faire remarquer en passant, c'est par les raisons que nous venons d'expliquer, et non par un tour d'esprit chagrin, que les vieillards, à chaque génération, étonnent leurs fils par leur invincible attachement au passé. C'est dans la vive jeunesse qu'ils ont pris les souvenirs et les images qui leur rappellent leurs plus nobles élans, leurs impressions les plus élevées, leurs sentiments les plus désintéressés. Toute cette partie la plus précieuse, la plus poétique de leur existence est indissolublement unie à l'idée de ce qui est grand et beau. On ne comprend plus autour d'eux, pourquoi ils parlent avec tant d'é-

motion des vers de tel ou tel poëte qui ne dit plus rien à votre imagination ; mais ce poëte ne parle-t-il pas une langue, n'a-t-il pas des allusions, des tours, des images qui font revivre pour ce vieillard les temps où, lui aussi, a parcouru ces belles contrées de l'idéal? Le poëte et lui s'entendaient. Ils ont compris ce que vous comprenez, mais à d'autres signes ; sous les diversités qui vous séparent, vous parlez au fond du même Beau ; des fils différents font mouvoir les mêmes ressorts et ouvrent les mêmes perspectives. Les pâles fleurs du nord ne racontent-elles pas la gloire de Dieu, comme les jardins éblouissants de l'Italie? Et ces signes sont infinis. Quelques-uns sont communs à toutes les générations, parce que, ainsi que nous l'avons dit précédemment, ils ont leurs racines dans des passions primitives et immuables de toute l'humanité ; le plus grand nombre de ces signes changent avec le temps et répondent à des développements ou à des complications nouvelles qui s'opèrent dans les âmes avec le temps. De là ces harmonies fugitives que disperse le souffle des rapides années, et qui pourtant sont aussi les images, mais les images mobiles des choses éternelles. Elles passent, mais les yeux toujours ouverts, qui regardent passer les mondes, les ont

vues et approuvées ; elles passent, et vont se mêler à la poussière de tout ce qui a été beau, étant cependant mortel.

Comment ces formes mobiles tournent-elles au progrès constant de l'esprit humain ? Quel rôle jouent dans l'économie du monde intellectuel et moral les grands artistes qui durent, et aussi, si j'ose m'exprimer ainsi, les grands artistes qui passent ? C'est ce qui nous reste à examiner. Nous verrons peut-être comment la Providence forme, des goûts en apparence si passagers des hommes, un trésor de civilisation qui s'accroît sans cesse avec la suite des âges.

Quand vous passez au printemps parmi les champs de blés en fleurs, vous vous sentez charmé et touché du sourire de la nature ; le frémissement des épis, le parfum léger qui flotte sur les vastes et mobiles campagnes, l'air vif et doux des premiers beaux jours, le chant des oiseaux qui planent sur ces espérances de la vie de l'homme, tout ce spectacle vous fait entrer dans une douce rêverie. Puis, les jours s'écoulent ; un ardent soleil mûrit et attriste les plaines ; voici déjà les chants des glaneurs ; voici le bruit des fléaux battant les gerbes ; les greniers vont se refermer sur les moissons ; tout prend de jour en jour un aspect moins riant ; l'année est finie,

le cercle des jours va recommencer. Vous avez là l'image des rêves et des travaux de l'intelligence à la recherche du beau et du vrai; l'image des diverses époques dans les arts, de leurs révolutions, de leur résultat définitif sur la civilisation de la pensée; vous voyez le cercle des fleurs et des fruits, des saisons et des années, dans l'ordre des idées.

Nous l'avons déjà montré plus d'une fois dans le cours de cet écrit, le regard de l'homme ne saurait embrasser tout l'horizon du beau. Ce qu'une génération contemple avec émotion, une autre génération en détourne peu à peu ses regards pour passer à d'autres spectacles. Les pages du livre de la vérité ne s'ouvrent que tour à tour. Mais s'il en est ainsi, que serait-ce donc que l'homme? Que serait-ce que la race humaine, oubliant d'âge en âge les pensées de ses devanciers? N'y a-t-il donc aucun lien qui unisse les pensées des enfants à celles des pères, et tout le passé s'abolit-il dans la préoccupation du présent? Qu'est donc devenue cette fleur de beauté qui, au commencement du siècle par exemple, resplendissait sur des œuvres d'art, sur des ouvrages d'imagination qui ne disent plus rien à votre esprit? Où sont les jours où l'œil ému cherchait au fond du tableau de David, derrière les

Thermopyles, l'armée des Perses qui s'avance ? L'oreille inquiète croyait entendre le clairon des barbares. A cette heure les figures de ce grand drame ont pris quelque chose de terne et de glacé. Qui pleure aujourd'hui devant le tableau de Marcus Sextus rentrant de l'exil dans cette chambre funèbre ? Il semble qu'un sortilége ait dépouillé ces nobles images de ce qui les rendait si pathétiques !

C'en est fait aussi, les fleurs de magnolia, qui brillaient dans la chevelure d'Atala morte, ces fleurs sont flétries. On n'entend plus dans la vallée tous les bruits de la nature qui s'éveille, à l'heure où Atala va être mise au tombeau. Les vers mélancoliques de Fontanes sur le jour des morts ne disent presque plus rien aux âmes mélancoliques. Littérature, beaux-arts, tout a pris les teintes de la vétusté, comme si la pensée de l'homme se couvrait, ainsi que les monuments de nos cités, de la rouille du temps :

> Regarde quelle nuit profonde
> A remplacé ce jour vermeil !

Eh ! bien, pourtant, les éclairs du Beau qui ont passé sur ces tableaux, sur ces livres, ces éclairs évanouis n'ont pas brillé en vain : la génération suivante a gardé quelque chose, quelque chose d'oublié en apparence, des sentiments, des inspi-

rations qui animaient David, Girodet, Fontanes et leurs contemporains. Ceux qui sont venus après eux ont appris de l'un l'héroïque austérité du dessin antique, de l'autre la magie d'une couleur vive et triste qui fait songer à la fois à la mort et aux magnificences de la nature. Le poëte a montré aux poëtes quelque chose du grand secret de la mélancolie. Sous d'autres formes sont reproduites, ou se reproduiront les mêmes pensées, avec les nouvelles teintes dues à de nouveaux sentiments. Peut-être que la vue directe de la peinture antique n'aurait point frappé sans transition M. Ingres. L'école de David l'a amené à comprendre, puis à traduire cette antiquité. A son tour il va l'imiter d'une autre manière, de plus près, avec plus de force, de souplesse, de vie, en mêlant malgré lui l'homme du dix-neuvième siècle et à l'antiquité et au souvenir de David lui-même. Les vers de M. de Fontanes, leur harmonie pensive ne seront perdus ni pour Lamartine ni pour nous. Un jour d'automne passe un nuage et la mémoire de M. de Fontanes dans son esprit, et il écrit ces vers plus tristes, plus beaux, plus profonds que ceux de son devancier :

Voilà l'errante hirondelle
Qui rase du bout de l'aile

L'eau dormante des marais.
Voilà l'enfant des chaumières
Qui glane dans les bruyères
La dépouille des forêts.

Les hommes eux-mêmes sont pareils encore en ce sens aux générations de feuilles dont parle Homère. Les feuilles de l'année précédente sèchent et tombent; l'année qui suit forme de ces débris la séve nouvelle qui rajeunit les bois. Ainsi l'esprit de vos pères vit confusément en vous; ce qu'ils ont été s'ajoute à ce que vous êtes? La génération qui nous a précédés n'a donc point passé sans fruit. Vous avez beau la méconnaître, ce qu'elle a pensé et senti de bien et de vrai a passé en vous malgré vos dédains, et se mêle à votre sang sous la garde de la Providence. Les semences du vrai sont impérissables, et de ce passé qui semble n'avoir point laissé de traces, tout se retrouve dans l'artifice si compliqué de l'esprit humain. Ce que nous avons oublié, ce que nous dédaignons souvent, nous gouverne et nous possède encore. Il vous manquerait beaucoup au fond de vous-mêmes, si vos pères n'avaient été ce qu'ils ont été. Maudissez-les, si vous voulez, leurs ombres invisibles n'en restent pas moins autour des chaires de vos écoles, auprès du foyer domestique. C'est là cet héritage qui ne se peut

perdre, et qui se nomme le progrès ; et si l'on recherche avec quelque attention les voies de la Providence, on surprend le genre de mécanisme simple et savant tout ensemble qui, laissant à l'homme toute l'ardeur d'innover, lui conserve soigneusement tout le fruit des efforts du passé. N'en doutez pas, vous pensez à cette heure, sans en avoir conscience, tout ce qui a été pensé de Platon jusqu'à Kant et à Reid, de Sophocle à lord Byron. C'est pourquoi vous pouvez dire comme le guerrier grec devant Troie : « Nous valons mieux que nos pères. »

Essayons maintenant de compter les principaux anneaux de cette chaîne qui commence au berceau du monde, et que chaque siècle attache un cran plus haut. Voyons par quels canaux passent les idées et les sentiments de la race humaine pour se conserver, se perfectionner, s'accroître et se métamorphoser sans repos, pour se répandre et gouverner chaque jour un plus grand nombre d'hommes sur cette terre. On verra peut-être dans ce qui suit avec quel art la nature emploie toutes les aptitudes des hommes pour arriver à son but, qui est d'élever, d'éclairer et d'adoucir notre race. Il faudra convenir qu'il serait singulier que Dieu eût déployé tant de combinaisons subtiles, si les hommes, comme le disent

les méprisables partisans de toutes les tyrannies, étaient une sorte d'animal propre à tourner la meule en cercle, sous le bon plaisir arrogant de quelques-uns de ses semblables.

Qui pourrait montrer, si ce n'est en traits généraux et trop vagues, comment naissent, grandissent et se fixent enfin ces grandes idées qui tour à tour ou à la fois ont enchanté les peuples et civilisé les âmes? Pour expliquer, dans leur suite véritable et leur enchaînement, ces générations mystérieuses au sein des intelligences, pour reconnaître dans le pur éther des esprits la trace des pas des idées, ne faudrait-il pas une sagacité qui dépasse la mesure de l'homme? Mais enfin ce que nous ne voyons pas nettement, nous pouvons du moins en discerner le dessin général. C'est déjà une histoire bien attachante que celle du progrès des sciences. Avec quelle curiosité on suit la marche des inventeurs qui se succèdent sur ces chemins étroits et sans terme! On y voit avec surprise et admiration la rapidité et les lenteurs de l'esprit humain; on y voit les pas mesurés de la logique, et aussi les illuminations soudaines qui la devancent. Déjà, dans ces domaines des sciences exactes et naturelles, comparativement restreints, déjà se manifeste ce *mens divinior* qui, d'une observation faite au hasard par un devan-

cier, conclut tout un système de lois qui sera bientôt vérifié par l'expérience. Le monde scientifique est parcouru, dirait-on, par deux ordres de conquérants : les uns s'avançant pas à pas, d'une force irrésistible, comme la légion de Végèce, les autres, prompts comme les aigles, devançant le temps comme des cavaliers rapides. A la vue de la chaîne savante qui unit tous les efforts d'Archimède à Newton et au delà, on peut rêver sans fin, en suivant ce fil d'Ariane tendu par une main invisible pour guider l'homme et lui faire reconnaître son séjour. Je regrette déjà que dans l'histoire de cet ordre de connaissances, les historiens aient été plus attentifs aux rapports des faits scientifiques eux-mêmes et aux progrès des sciences qu'à la conduite des intelligences dans ces recherches et ces inventions, qu'à la manière dont une vue mène à une autre vue dans la poursuite de la vérité ; mais il y a de bien plus grandes lacunes dans l'histoire du développement des idées de l'humanité en ce qui touche ces autres travaux de l'esprit où l'imagination et toute la partie sensible de l'âme se mêlent à la froide raison ; quand il s'agit de ce monde idéal où il pénètre seulement par l'élan de toutes ses facultés et de tous ses sentiments réunis. C'est là qu'il serait curieux de voir de près le travail infini et

caché qui préside à l'élaboration des idées; de compter les degrés qui mènent sur les hauteurs sereines, c'est-à-dire de reconnaître la variété des souvenirs, des connaissances, des idées, des sentiments, des passions qui prennent tout à coup dans les œuvres de l'art ou de la littérature ces formes que nous nommons divines, parce qu'elles nous font rêver tout ce qui est inaccessible à nos yeux. La pierre précieuse qui sort avec tous ses feux des entrailles de la terre a demandé un travail moins multiple, moins savant et moins long.

Remarquons que nulle grande idée, nulle grande image, peut-être, n'est pensée d'une seule pièce par un seul homme; car c'est le cas d'appliquer à l'imagination des hommes ces vers de Voltaire sur la complication du travail qui donne le luxe et le bien-être :

> La porcelaine et la frêle beauté
> De cet émail à la Chine empâté,
> Par mille mains fut pour vous préparée,
> Cuite, recuite et peinte et diaprée.

Tout se mêle, s'altère pour se recomposer; s'unit, se sépare pour s'épurer dans le courant de l'imagination. Les traits de lumière passent et repassent, des miroirs magiques se renvoient les feux qui les frappent, et la plus subtile des

géométries, c'est-à-dire l'intelligence humaine, dans son jeu naturel les réunit et les dispose instinctivement pour en faire les images du beau.

La raison de l'homme, l'imagination de l'homme obéissent aussi à l'instinct de la sociabilité. L'artiste se retire en vain dans les solitudes. Inutilement il y croit rêver seul; il est là, en dépit de lui-même, parmi son passé et ses contemporains. Les hommes, dans leurs relations, accroissent et redoublent l'intensité de leurs impressions. On pense encore au désert ce qui a été suggéré par les autres hommes, on les consulte en secret et à son insu dans l'isolement de la méditation. Les vents portent au loin les germes des vérités nouvelles, comme ils portent les graines des plantes sur leurs ailes et les dispersent dans cet ordre agité qui paraît un désordre. Suivant la remarque d'un écrivain de talent, le peintre hollandais qui n'a jamais quitté les sombres rivages de l'Océan du Nord a vu dans les récits des voyageurs de sa famille la lumière orientale de Java et de Ceylan. Voilà pourquoi l'École hollandaise peint les scènes paisibles de la vie de famille à Leyde ou à Amsterdam avec des teintes ardentes du pays du soleil où cette vie est inconnue. Ainsi l'originalité person-

nelle de l'artiste se combine aux mille influences du passé comme du présent, et il y a dans toutes les belles œuvres comme un accompagnement du chœur lointain de l'humanité.

Il n'y a point à douter que l'esprit de Dieu qui sait tout ne voie dans un poëte de nos jours les reflets inconnus ou méconnus de tout ce qui a précédé. Il y entend des échos lointains d'Homère et d'Isaïe, des chants barbares du Celte, des bruits qui viennent des vieilles cités ensevelies d'Athènes, de Jérusalem, de Rome, des Arabes, de la vieille France. Tout l'univers a travaillé à la pensée de chacun, et cette pensée réfléchit le monde, comme la goutte de rosée dans son fragile cristal.

Toutefois, à toute époque, quelques hommes font le plus fort de cette œuvre commune. Les pensées brutes, pour ainsi dire, qui sortent confuses du vaste atelier de l'humanité, prennent une forme déterminée et se raffinent au milieu des sociétés d'élite, je veux dire des intelligences délicates et cultivées. Là se rencontrent diverses classes d'esprits qui, chacun, ont une part distincte dans le travail savant nécessaire à la pensée avant qu'elle arrive à la perfection.

Chaque temps a ses interprètes qui disent avec plus de netteté, de ou vivacité, ou de vigueur, ce

que tout le monde sent confusément ; ils transforment en pensées intelligibles les aspirations de la foule, et, en lui reproduisant avec les séductions du talent ce qui l'agitait sourdement, ils donnent plus de force à ces instincts nouveaux et ils y ajoutent encore la partie communicable de leur originalité personnelle qui passe dans la foule et devient commune à tous par une certaine loi de contagion que subissent les intelligences. Mais ces interprètes sont de deux ordres : les uns ne laissent que peu ou point de renommée après eux, les autres sont ces grands hommes, proprement dits, qui habitent les Panthéons de la postérité, qui sont les grandes images de l'humanité et marquent, comme de statues magnifiques, les routes de l'humanité et toute la suite de son progrès. Examinons d'abord la constitution intellectuelle et, en quelque détail, la destinée des premiers. Dans l'histoire des lettres et des arts on voit la trace, on conserve quelque souvenir d'ouvrages composés par des hommes qui ont brillé d'un vif éclat, mais qui sont rentrés dans l'ombre ; la postérité prend leur gloire passée comme une matière de tradition. Elle a peine à se l'expliquer ; elle croit à un engouement passager ; mais au fond elle n'a plus le secret de leur talent. Ces hommes étaient éminem-

ment de leur temps ; ils en parlent la langue, et cette langue a changé ; le temps a passé sur le coloris de leurs tableaux ; leur esprit s'est envolé, si j'ose m'exprimer ainsi ; toutes les relations qui les mettaient dans un rapport intime avec leurs contemporains n'existent point pour nous. Ils auraient quelque droit de dire :

Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis.

Mais regardez-les de leur temps, vous les voyez animer tous leurs contemporains. Esprits vifs, ou pénétrants, ou féconds, ou éloquents à la façon des orateurs, de cette éloquence qui passe avec le vent de la tempête, comme celle des orateurs parlant de près, pour ainsi dire, au cœur et à l'esprit de ceux parmi lesquels ils vivent ; animés des mêmes passions que leur temps ; semblables en tout mais supérieurs à leur temps, ils contribuent plus que tous les autres à le développer dans son sens ; ils l'obligent à se reconnaître, à tourner ses sentiments en pensées, à s'exprimer en un mot avec puissance et clarté. Ce sont ces écrivains, ou ces artistes, en apparence secondaires, qui donnent sa forme à une époque, et qui souvent fournissent à une race plus robuste les dessins que celle-ci élève jusqu'à l'idéal. Pendant quelques années leurs

entretiens sont partout répétés, leurs œuvres sont partout, et font penser tout le monde ; plusieurs ont la chaleur et l'éclat de la conversation et répandent les idées par ce moyen. Ne voyez-vous pas Diderot souffler le feu sur le dix-huitième siècle, tandis que Rousseau l'écoute ? Si ces artistes n'ont point la durée du marbre, ils n'en ont pas aussi la froideur. Ces génies passagers se reconnaissent aisément de leur temps. Je pourrais dire aujourd'hui le nom de ceux qui, de nos jours, remplissent ce rôle important dans les vastes travaux de la pensée. L'avenir ne sera pas juste pour eux, tandis qu'il devrait les honorer de ce même sentiment de respect que nous éprouvons en passant devant quelque tombeau dont l'inscription à demi effacée laisse voir qu'elle couvre une cendre qui fut illustre. Ils ont rêvé et fait rêver le beau; ils en ont tracé de vives, mais passagères images, à l'aide d'harmonies fugitives, et leurs œuvres ont passé, ou passeront comme passe la beauté fragile que le temps emporte d'autant plus rapidement qu'elle est à la fois plus frêle et plus gracieuse. Ces intelligences, qu'on traite si dédaigneusement dès qu'elles ne règnent plus, ont un sort assez mélancolique, et on dirait que plusieurs d'entre ces esprits ont le pressentiment de leur destinée future. Ils savent, on

du moins ils se doutent, qu'en vain ils ont compris, expliqué, éclairé et même devancé leur temps, ils se sentent passagers comme lui, et ils souffrent (qui oserait les en blâmer ?) de voir à côté d'eux des hommes d'un tempérament plus rude, d'un sens moins exquis, souvent moins profond, prendre hardiment le chemin des terres lointaines de l'avenir, précisément parce qu'avec un peu plus de force, ils ont de moins cet éclat et cette finesse qui donnent la grâce, mais tournent aussi plus aisément en poussière. Pourquoi mourront-ils en effet ? Par les qualités mêmes qui font qu'ils s'entendent mieux avec leurs contemporains, et qui les empêcheront d'être compris des âges suivants. Les temps qui viendront ne trouveront plus sur leurs toiles les belles et fines nuances qui coloraient des pensées élevées et nouvelles. Le soleil dans sa course éternelle aura changé de place, et ne peindra plus rien des mêmes couleurs. Cette ombre qui s'avance ne fera que s'épaissir de plus en plus, alors qu'on ne distinguera plus dans ce demi-jour du passé que le sommet des monts avec leur pâle couronne de lumière. Mais si le renom de ces hommes s'efface, leur œuvre ne périt point. Ils ont donné une forme aux vagues et profonds instincts de la foule ; sous ces formes heureuses, quoique

peu durables, ces instincts sont devenus peu à peu, sous les mains grossières du vulgaire, des lieux communs, c'est-à-dire des vérités qui, tout en gardant leur substance, ont perdu leur couleur; et ces lieux communs seront retravaillés par la main d'autres hommes dont nous verrons bientôt comment ils accroissent le patrimoine de l'humanité tout entière. Oui donc, je vois de nos jours des hommes que l'avenir ne connaîtra probablement pas, dont il ne lira les écrits qu'avec distraction, mais dont on peut affirmer qu'ils ont pensé les premiers tout ce qu'on pense, dit d'abord, avec plus de feu, ce qu'on redira peut-être avec plus d'autorité; ils ont en eux, plus que ceux qui vivront, le sentiment ému, profond, délicat, des vérités nouvelles; ils les ont revêtues d'un éclat qui pâlira, mais qui les a signalées au monde. Je sais des peintres qui ont autrement d'idées, de conceptions, de connaissances de la beauté délicate que d'autres peintres dont les tableaux moins riches iront à la postérité. Je sais des critiques d'une pénétration, d'un esprit poétique, d'une sagacité qui surpassent ceux-là mêmes dont la destinée est de laisser à l'âge suivant le compte de notre état intellectuel. A côté de ces esprits si dignes au moins de regrets, n'oublions pas ces autres belles intelligences,

âmes vives, nobles et profondes qui n'ont fait profession d'aucun des arts de l'esprit; avec le don de l'inspiration elles ont séduit comme du regard les grands esprits au bien et au beau, en leur montrant pour ainsi dire du doigt ces éternelles images de la beauté qui planent invisibles au-dessus de nos têtes; leur souffle dissipait le brouillard qui dérobe ces grands types à notre vue. Voilà l'élite mortelle et charmante dont Gray aurait dû nous montrer aussi les tombes dans son poétique cimetière. Ils ne sont plus. Personne ne saura désormais tout ce qu'ils étaient. Ils dorment dans la même poussière que leurs obscurs contemporains, dans la poussière de presque tout ce qui a brillé et charmé sur la terre. C'est au milieu de ces ombres qu'il faudrait placer la statue rêveuse du génie inconnu. Mais, inconnus ou méconnus, ils ont tour à tour civilisé le monde.

Si ceux dont nous venons de parler sont les propagateurs des idées, s'ils les font naître, s'ils sont les instruments par lesquels ces idées descendent dans la foule et la pénètrent de toutes parts, sous les conditions et par les entraînements de la mode, si l'on veut, une autre race vit à côté d'eux, destinée à donner une forme dernière et définitive à ces idées, les dépouillant

de ce qu'elles ont de mortel, pour les passer au feu puissant de leur génie, les élever à la pureté de l'idéal et leur donner le droit imprescriptible de cité dans le monde civilisé. Ces ouvriers un peu tardifs nous les nommons les grands hommes;

Igneus est ollis vigor et cœlestis origo.

C'est par eux surtout que le passé ne périt pas et que la chaîne des générations n'est point interrompue. Nous trouvons dans leur ouvrage les exemplaires de tout ce qui peut et doit survivre des jours qui ne sont plus. Le reste est condamné à la dure loi de l'oubli et sera emporté en arrière par la froide haleine du temps. Il est juste que de tels messagers soient à jamais l'objet d'un culte public, je veux dire qu'ils obligent à un certain langage respectueux dont les plus hardis n'osent guère s'écarter. Presque tous ces hommes ont en partage la droite raison, l'énergie des passions, le sentiment de la mesure, tous les traits généraux et permanents de la race humaine, dans une perfection et un équilibre inconnus aux hommes ordinaires. En un mot, ils sont plus hommes que les autres hommes, dans le vrai sens de l'expression. Ils disent avec force ce que toute la famille humaine éprouve et

éprouvera éternellement. Mais ils ont d'âge en âge plus d'étendue de vue, de nuances de sentiments, de pureté morale, parce que d'âge en âge ils ont vécu parmi une génération toujours plus délicate, plus intelligente et plus raffinée. Ces raffinements, cet art de s'avancer plus profondément dans la connaissance de l'âme, ne viennent point d'eux communément, ils prennent ce que leur temps leur donne. Vous voyez dans leurs œuvres, sous un jour de plus en plus brillant, les vérités durables de plus en plus épurées ; vous y voyez les passions primitives se civilisant de siècle en siècle sans s'affaiblir, se subtilisant sans cesser d'être naturelles. Quelques-uns de ces grands maîtres peuvent avoir par surcroît, avec le génie de ce qui dure, les délicatesses de leur époque ; ils sont quelquefois de leur temps, comme ils seront de tous les temps. Racine était ainsi, sans doute. Peut-être que Platon avait les grâces fugitives de son époque, ainsi que nous l'affirmons un peu dogmatiquement. Mais nous ne sommes plus capables de goûter dans sa vérité cette autre partie divine du génie. La couronne demeure, mais le parfum des fleurs est envolé. Quoi qu'il en soit, malgré ces exceptions, le trait de ces génies est la simplicité, la force, la sobriété savante, la pré-

dominance dans leurs tableaux des traits généraux de l'humanité, d'une humanité qui, malgré quelques déviations, va toujours grandissant, comme une divinité qui s'avancerait de l'enfance à la maturité dans une éternelle beauté. Et c'est parce que ces artistes peignent les grandes lignes de la nature qu'ils produisent des œuvres d'une beauté qui ne pâlit point. Les hommes, devant ces œuvres, retrouvent toujours au fond d'eux-mêmes, pour l'y comparer, l'exemplaire effacé, mais complet, de la nature première. C'est donc dans cette classe d'artistes et d'écrivains que brille d'un éclat durable la beauté qui ne passe point. Priam dans le camp des Grecs, l'Agamemnon d'Eschyle rencontrant un Égysthe dans ses foyers, l'Œdipe de Sophocle dans Thèbes, l'Adam de Milton dans l'Éden, l'altier Farinata dei Uberti dans les cercles du Dante, Herminie dans la forêt du Tasse, la Phèdre de Racine sont de cette famille. A les voir tous parler et agir, la nature humaine se reconnaît toujours sous la forme plus profonde de l'idéal. Mais comme le travail de la civilisation a marqué son heureuse empreinte sur ces images, à mesure qu'elles sont plus près de nous sur la route des temps! Ne sent-on pas que les âmes s'éclairent, s'adoucissent et s'agrandissent pro-

gressivement? Peut-être regretterez-vous un moment la verdeur sauvage de ces traits plus simples, disons hardiment plus grossiers, de la haute antiquité : reconnaissez que la partie divine de l'homme se fait jour de plus en plus. Et, en effet, comment s'expliquerait l'effroyable drame de l'histoire, s'il n'aboutissait, au prix de tant de travaux, d'héroïsme, de combats et de larmes, à rapprocher de moments en moments l'homme et tous les hommes du type d'après lequel ils ont été formés¿

Tandis que l'homme poursuit l'idéal ici-bas, Dieu en fait pénétrer plus avant les traits dans son âme et la retravaille de ce feu divin.

Peut-être, et nous l'espérons, est-il plus facile, après ces développements, de saisir le mécanisme de la Providence dans ses évolutions pour préparer aux hommes des manifestations toujours plus claires et plus complètes du vrai et du beau. Le cours des temps qui apporte sans cesse de nouveaux textes sous les yeux des nations, les révolutions qui les troublent, les guerres qui les portent aux extrémités du monde, les découvertes qui leur font entrevoir d'autres horizons, des pensées plus vraies et plus conformes à la profondeur de la réalité, qui leur suggèrent des pensées encore plus profondes, tous ces

changements amenés par le temps qui est partout et qui travaille souverainement toutes choses, jettent les hommes, tous les hommes dans des rêveries inconnues aux générations précédentes. Des esprits d'élite leur fournissent des images vives de ces rêveries confuses; le monde s'y attache avec passion, avec une passion qui ne dure guère; alors l'enivrement de toutes ces idées tombe; le bruit s'apaise; les grands hommes viennent qui recueillent dans tous ces débris récents les sentiments nouveaux, les traits de vérité éternelle qu'ils contiennent et les font passer à ce feu du génie qui dévore ce qui est passager, afin d'en conserver ce qui est durable, et, avec les ouvrages de ces esprits souverains, l'homme garde, pour s'en pénétrer, les exemplaires des vérités conquises par les efforts des générations. Il y trouve les traits immuables et pourtant perfectibles de sa race; mais, satisfait de ces beaux types, on ne peut s'empêcher d'entretenir quelque regret de ce qu'on ne verra plus dans leur vive jeunesse les premiers jours du printemps des idées, quand un jeune soleil brillait sur elles, quand la vie fragile et enivrante les animait. Ces jours ne sauraient revenir. Les fleurs éternelles sont belles, mais elles ont quelque chose de la tristesse des im-

mortelles, quand on les compare à ces belles corolles qui passent sous l'ardeur du jour, mais qui ont le charme de leur fragilité même.

Tout ce qui précède n'est pas, nous l'espérons, un vain étalage de lieux communs. Il nous semble qu'il peut sortir de cet ordre d'idées que nous avons exposé, si nous l'avons mis dans son jour, plus d'une conséquence importante pour ceux qui y attachent quelque prix à suivre dans le temps le cours des choses humaines, et je conviens volontiers que ceux-là sont le petit nombre. Ces conséquences, quoi qu'on en puisse penser, ont du moins un mérite à nos yeux ; elles s'accordent non-seulement avec les croyances, mais avec les instincts des âmes élevées ; elles prouvent que les sociétés humaines n'ont été privées à aucune époque du sentiment et des images réalisées du beau ; elles montrent que ces sociétés ne sont pas condamnées, comme de beaux esprits le prétendent avec un superbe dénigrement, à tourner dans un cercle pour recommencer sans repos et sans résultat leur course monotone ; elles montrent que chaque effort heureux des intelligences, de chaque intelligence, est un bien qui profite à tout l'avenir, témoignant aussi par là que les hommes, au temps des révolutions, ne combattent pas seulement pour des chimères, et

qu'enfin s'il est ridicule de pleurer des temps écoulés, il est vrai pourtant, ainsi que l'imagination a besoin de le croire, que l'homme est le frère de l'homme à travers les temps, qu'il a toujours aimé le même beau, travaillé sans cesse à une œuvre qui ne périt point, qui avance sans cesse en dépit des âmes serviles qui souhaitent l'immobilité, malgré les âmes sans force qui se créent une fausse poésie avec des images trompeuses du passé. Reprenons rapidement ces divers points, afin de les bien fixer avant que de finir.

A entendre le langage ordinaire de beaucoup d'historiens de l'intelligence, on croirait qu'il y a eu, qu'il est des temps où l'homme n'entrevoit aucun rayon de la lumière du beau, aucune étincelle du vrai; qu'il est même alors au-dessous des brutes, lesquelles, du moins, ne s'enflamment ni pour l'erreur, ni pour l'absurde, et sont gardées par la nature dans le cercle de leurs instincts réguliers. Si nous ne nous sommes trompés, au contraire, il résulte de tout ce qui précède que la race humaine a toujours poursuivi, exprimé et montré les images du beau, mais dans des signes quelquefois trop fugitifs pour qu'il en restât autre chose que l'émotion entretenue par le souvenir dans la génération suivante; et c'est de

cette émotion, comme d'un feu caché sous la cendre, que sortent un jour ou un autre ces jets d'un feu qui ne s'éteint plus, ces beautés éternelles qu'on a longtemps appelées classiques, qui parlent à toutes les générations dans un langage toujours intelligible, des sentiments permanents de l'humanité. N'en doutons pas, ce feu couvait même dans la nuit du moyen âge, parce qu'il est comme le feu dont parle le poëte qui est la condition de l'existence physique, et

Qui vit dans les glaçons qu'ont durcis les hivers.

Aussi bien nulle créature humaine ne saurait s'en passer. Il est le tourment et le principe d'action de toutes les intelligences ; c'est son souffle qui fait flotter fièrement les pavillons au-dessus des armées et qui retentit dans le bruit des clairons. Si l'homme ne poursuivait sans cesse l'idéal, s'il ne le voyait réellement, au moins par instants dans sa vie, sa force s'en irait, et il ne serait plus un homme. Je ne puis m'empêcher de croire que ces formes du beau, que l'art et la nature manifestent à l'envi, ne soient bien réellement des guides placés par la Providence sur notre route pour nous attirer sans cesse sur les hauteurs. Qui peut douter que ces guides viennent d'en haut, à entendre leur langage mysté-

rieux et pénétrant? et ce serait faire injure à la Providence que de penser que ces conducteurs divins vers l'invisible n'aient pas toujours été à côté des nations, surtout quand elles avaient à traverser les obscurités et les dédales où l'histoire les a souvent comme égarées. Il faut dire de ce beau sévère ou riant ce que Quinault dit de l'amour, qu'il anime tout l'univers. Il se manifeste avec plus ou moins de clarté suivant les temps, mais il est le prédicateur assidu de tout ce qui se fait, se sent, se dit de noble ou de grand dans le monde. Il attire les bataillons au haut des murs d'où tombe une pluie de fer et de feu, comme, dans les campagnes paisibles de l'Italie, il appelle Virgile pour errer avec lui derrière le pâle rideau des peupliers du Mincio.

Mais quelque touchante, quelque vive que soit la simplicité énergique des premières apparitions du beau à la voix des premiers hommes de génie, quelle que soit l'impérissable beauté de l'antiquité, il faut bien reconnaître aussi que d'âge en âge cette figure de l'éternelle beauté prend des traits plus distincts et plus délicats, et que Raphaël et Racine en ont fait des dessins, sinon plus puissants, du moins plus achevés et d'une intelligence plus profonde. C'est que l'homme ne marche pas dans un cercle. Je ne

veux pas affirmer que les génies des temps nouveaux ont l'énergique naïveté des temps anciens, mais je sens que ce qu'ils cherchent et qu'ils entrevoient est plus beau et plus grand encore que ce que cherchaient et voyaient les hommes de l'antiquité. Peut-être la main des modernes est-elle moins ferme; on dirait qu'elle tremble d'émotion lorsqu'ils contemplent de plus près et avec plus d'ensemble ces formes radieuses que voile un nuage moins épais. Le divin modèle s'est rapproché, ou plutôt l'homme s'est avancé de quelques pas de plus vers la cime de ce mont Olympe où vit l'Idéal.

Mais si chaque siècle étend l'horizon des hommes, il est bien possible que les peintres perdent par là en netteté ce qu'ils gagnent en étendue et en grandeur de vues. Voilà ce qui nous autorise à regretter toujours quelque chose de l'antiquité, sans qu'on puisse soutenir pourtant que ce que le génie ait de mieux à faire pour s'inspirer soit de regarder en arrière, ni que ce qu'il ait de mieux à espérer soit d'égaler les beaux âges des arts et des lettres dans le passé. Qu'il regarde au contraire devant lui, et qu'il suive cette pensée qui s'élève progressivement dans son vol. Qu'il étudie l'antiquité pour apprendre à transporter dans de plus vastes ta-

bleaux cette fermeté, cette simplicité que des races plus jeunes mettaient à dessiner des tableaux plus étroits ; mais il ne faut écouter que les pensées nouvelles; le génie antique a ses limites comme le monde étroit qu'il habitait. L'habitant de la Grèce voyait des collines du Taygète ou du Parnasse la mer bleue des Cyclades et, un peu au-delà, les rivages de l'Asie. Aujourd'hui, du sommet désolé des Cordilières le voyageur entend presque le tumulte des deux grandes mers qui enveloppent le globe. Ce murmure profond et mélancolique des grandes eaux dit de bien autres choses que le bruissement des vagues de la Méditerranée sur des rivages bordés de myrtes et de lauriers-roses. Telle est aussi la différence de l'esprit moderne, de ses soucis et de la science puissante qui lui donne encore plus d'incertitudes que de solutions, avec l'esprit antique sensé, riant et n'ayant encore entrevu que le sourire de la terre dans ce printemps de la vie des peuples.

Et non-seulement il est dans la destinée de l'esprit humain de s'élever graduellement et de voir s'étendre devant lui des perspectives toujours plus vastes, quoiqu'il change incessamment de point de vue, mais tous les ordres d'idées, toutes les formes du beau qui se sont suc-

cédés dans le monde demeurent au fond de sa pensée. Il sait, si j'ose m'exprimer ainsi, tout ce qu'il a oublié depuis le commencement du monde. Toute vérité, toute beauté qui a jamais apparu à l'intelligence ne s'évanouira pas de l'Éden de l'Idéal; à des siècles de distance elle peut inspirer de nouvelles formes de la beauté. L'œil de l'esprit suit ces pensées confuses que la tradition a laissées chez tous les hommes et, à leur vue, qui se dessine vaguement dans le lointain, il rêve, dans la fécondité mystérieuse de l'âme, de grandes choses qui sont nouvelles et qui sont anciennes; tout le passé est, comme le voyageur qui le parcourt, un chemin pratiqué dans une vaste forêt; il rêve à l'occasion de ce qui l'environne, des arbres majestueux qui se balancent au-dessus de sa tête, du daim qui fuit à son approche, des fleurs qui semblent s'entretenir dans la solitude; il rêve plus profondément encore à l'ouïe des bruits vagues sortant de la profondeur de ces bois, quand le vent lui apporte de loin les bruits inconnus des grands espaces qu'il laisse derrière lui et qu'il n'a fait qu'entrevoir.

Disons-le plus exactement, ce sentiment profond et obscur c'est l'esprit même des aïeux qui a passé de génération en génération dans ce qu'il a d'impérissable.

Mais si le passé tient sa place, et une grande place, dans les biens, dans les idées, dans le sentiment du beau des âges qui viennent après, c'est sous la condition inévitable que ce passé se transforme, s'épure et dépouille toute sa partie périssable; c'est sous la condition qu'on ne viendra pas nous demander notre admiration pour tout ce qu'il a été, imitant ce roi qui allait chercher dans la poussière, pour les mettre sur le trône, les restes inanimés d'une femme qu'il avait aimée. Il est aujourd'hui en effet une école bruyante, qui étale, sans jugement et sans intelligence, ses regrets pour toutes les institutions et toutes les idées d'un autre temps. Il est vrai qu'à voir et à entendre ces hardis défenseurs du passé, on ne prend qu'une assez médiocre idée des effets d'une telle superstition. Ils se bornent presque toujours à débiter des sottises qui ont une forme ancienne, *more majorum*.

Ils ne savent donc pas que l'esprit même des ancêtres est dans ceux qui regardent en avant, et que les vertus militaires d'un Desaix font bien plus souvenir de Turenne que les misérables lamentations de ceux qui voudraient rappeler le dix-septième siècle, lequel les mépriserait, si la Providence s'amusait par miracle à les y replacer un jour pour leur instruction. Mais soyons justes,

regrettons quelque chose du passé, regrettons d'y voir de grandes âmes sous le joug d'erreurs que nous n'avons plus; regrettons que les lumières nouvelles n'aient point adouci et éclairé des esprits qui semblaient faits pour les recevoir avec joie.

Et si un retour vers le passé est contraire aux lois que nous constatons dans l'histoire, l'immobilité est tout aussi contraire à ces lois. On a dit avec raison que l'âme est un feu qui s'éteint, s'il ne s'augmente. *In nova fert animus* est la devise du genre humain. Si cet instinct universel ne poussait plus l'homme, il deviendrait même incapable de comprendre ce qu'il sait du *beau* et du *vrai* sur cette terre; il ne pourrait plus même comprendre le passé, car c'est cette même ardeur qui cherche de nouvelles expressions du beau et de *la grande inconnue*, qui fait aussi reconnaître le beau caché dans les ombres du passé. Le Poussin avait la mélancolie méditative des siècles nouveaux, il cherchait le grand dans des sentiers que nul n'avait foulés; et cette généreuse inquiétude lui faisait surprendre aussi le secret de Rome ensevelie dans ses ruines; c'est par ce sentiment novateur qu'il entend le grand silence qui règne parmi les ombres dont l'Italie est peuplée. Il faut bien pourtant que les

gens qui défendent le *statu quo,* qui disent sans cesse qu'il ne faut pas chercher le mieux, il faut bien qu'ils sachent qu'ils ne sont ni si sérieux ni si profonds qu'ils imaginent. Eux aussi, sans s'en douter, disent comme les libertins que la vie ne vaut pas tant de recherches et d'agitations; eux aussi disent : il faut jouir et passer ,

Qui sait si nous serons demain ?

Ils n'ont point le vrai sentiment de la destinée de l'homme, de cette vie noble et inquiète qui se consume à invoquer ce qu'on ne voit pas.

Oui, l'homme est né voyageur; il regarde son berceau avec regret, mais il cherche obstinément un tombeau parmi les hasards, afin de rencontrer quelque part l'objet de ses vagues inquiétudes.

La gravité des gens qui prêchent le repos n'est que frivolité et goût vulgaire du repos :

Nam neque Parnassi vobis juga, nam neque Pindi
Ulla moram fecere, neque Aonia Aganippe.

Qui n'aime pas l'avenir, n'aime pas le passé.

Et de cette manière de considérer l'histoire de l'intelligence, dans la recherche de la beauté et de la vérité, il résulte aussi plus d'équité dans la manière d'apprécier les œuvres du génie d'un

autre temps, car nous savons ce qui nous manque pour retrouver les grands effets qu'il a produits sur les contemporains. Cette manière de considérer les choses inspire aussi la modestie pour ses propres travaux, car nous savons qu'un jour viendra où cet idéal, ce vrai réel enfin que nous cherchons, découvrira des espaces nouveaux à des générations nouvelles, et que, si nous pouvons affirmer que nous voyons quelque chose de la splendeur du vrai, nous pouvons affirmer tout aussi résolûment que l'avenir verra des traits de cette splendeur qui nous sont cachés aujourd'hui. La tolérance en ressort également, avec la modeste assurance à professer nos propres opinions; car si l'homme vit sous la condition laborieuse du progrès, il est bien à peu près évident qu'il entre dans les vues de la Providence que toute la vérité n'est pas nécessaire à l'homme en tout temps, et il entre dans ses lois qu'il la cherche par le travail et la volonté. Nous voilà bien loin des emportements réciproques des partis au seizième siècle, du calme orgueilleux du dix-septième, de l'arrogance hostile du dix-huitième. Nous voilà bien loin de ceux qui disent qu'on ne saurait trop regretter les fortes croyances quelles qu'elles soient. Souhait bizarre, pour le dire en passant, d'hommes qui

affectent l'amour d'une austère sagesse; n'implique-t-il pas, en effet, que les passions valent mieux que la vérité, et que l'aveuglement, qui ne s'arrête devant rien, vaut mieux que la recherche paisible du juste et du beau?

Oui, répétons-le en finissant, la race humaine a été créée pour monter lentement les pentes éternelles. A chaque pas qu'elle a fait, ses perspectives ont changé et se sont étendues; son idéal s'est épuré et agrandi, et chaque siècle a droit de dire de ses devanciers comme les héros d'Homère :

Ἡμεις τοι πατέρων μέγ'ἀμείνονες εὐχόμεθ'εἶναι.

FIN.

TABLE

DU QUATRIÈME VOLUME

LETTRES

		Pages.
I.	A M. Piscatory, 3 juillet 1860.	1
II.	A M. Paul de Broglie, 4 août 1860. . . .	2
III.	A M. E. de Sahune, 16 septembre 1860 .	6
IV.	A M. Piscatory, 17 septembre 1860 . . .	8
V.	A M. Paul de Broglie, 26 octobre 1860. .	10
VI.	A M. E. de Sahune, 28 octobre 1860. . .	13
VII.	Au même, 30 octobre 1860	16
VIII.	A M. Piscatory, 22 novembre 1860 . . .	18
IX.	A M. Paul de Broglie, 8 décembre 1860. .	21
X.	A M. Piscatory, 15 janvier 1861.	25
XI.	A M. Paul de Broglie, 16 février 1861 . .	28
XII.	Au même, 3 avril 1861.	31
XIII.	Au même, 23 juin 1861.	35
XIV.	A madame la baronne A. de Staël, 27 juin 1861.	37
XV.	A M. Paul de Broglie, 26 août 1861 . . .	39
XVI.	A M. E. de Sahune, 5 septembre 1861. .	41
XVII.	A M. Piscatory, 30 septembre 1861 . . .	43
XVIII.	A M. Paul de Broglie, 2 octobre 1861. . .	46
XIX.	A M. Verdet, 9 octobre 1861.	48
XX.	A M. Piscatory, 24 octobre 1861	54
XXI.	A M. Paul de Broglie, 16 novembre 1861.	57
XXII.	Au même, 14 février 1862.	60
XXIII.	Au même, 16 mars 1862	63

Pages.

XXIV. Au même, 4 juin 1862 67
XXV. A M. Masson, 27 août 1862. 73
XXVI. A madame la marquise d'Harcourt, 30 août 1862. 75
XXVII. A M. Poirson, 1er septembre 1862. . . . 77
XXVIII. A M. Paul de Broglie, 3 septembre 1862 . 78
XXIX. A M. X. Marmier, 15 septembre 1862 . . 82
XXX. Au même, 22 septembre 1862. 87
XXXI. A M. E. Verdet, 3 octobre 1862 91
XXXII. A M. Paul de Broglie, 18 novembre 1862. 94
XXXIII. Au même, 7 mai 1863 98
XXXIV. A madame la baronne A. de Staël, 25 mai 1863 99
XXXV. A M. Piscatory, 12 juin 1863. 101
XXXVI. Au même, 17 juin 1863. 107
XXXVII. A M. Paul de Broglie, 7 juillet 1863. . . 111
XXXVIII. A M. E. de Sahune, 24 juillet 1863. . . . 113
XXXIX. A M. Paul de Broglie, 28 juillet 1863 . . 116
XL. A M. X. Marmier, 27 septembre 1863 . . 120
XLI. A M. Piscatory, 17 octobre 1863. 123
XLII. A madame la baronne A. de Staël, 5 novembre 1863. 126
XLIII. A M. Piscatory, 11 novembre 1863 . . . 128
XLIV. A M. Paul de Broglie, 13 novembre 1863. 133
XLV. A M. Piscatory, 26 novembre 1863. . . . 137
XLVI. A M. Paul de Broglie, 24 décembre 1863 139
XLVII. A M. Piscatory, 27 avril 1864. 141
XLVIII. A M. Paul de Broglie, 27 juin 1864. . . 144
XLIX. A M. Prévost-Paradol, 21 août 1864 . . 147
L. A M. Piscatory, 27 août 1864. 149
LI. A M. Masson, 7 septembre 1864. 151
LII. A M. Verdet, 3 octobre 1864 155
LIII. Au même, 17 octobre 1864. 160
LIV. A M. Paul de Broglie, 17 janvier 1865 . 163
LV. A madame Donné, 2 juin 1865 166
LVI. A la même, 14 juillet 1865 170

Pages.

LVII. A M. Masson, 19 juillet 1865 172
LVIII. Au même, 7 septembre 1865 175
LIX. A madame Donné, 5 décembre 1865 . . 179
LX. A M. Piscatory, 3 mars 1866 182
LXI. Au même, 9 mars 1866. 186
LXII. Au même, 24 mars 1866 189
LXIII. A M. de la Rozière, 11 avril 1866 194
LXIV. A M. Piscatory, 10 mai 1866 196
LXV. Au même, 12 juin 1866. 200
LXVI. Au même, 30 juin 1866. 203
LXVII. A madame Donné, 7 juillet 1866 209
LXVIII. A madame la baronne A. de Staël, 12 juillet 1866. 212
LXIX. A M. Piscatory, 18 juillet 1866. 215
LXX. A madame la baronne A. de Staël, 24 juillet 1866. 219
LXXI. A M. E. de Sahune, 4 août 1866 220
LXXII. A M. de la Rozière, 21 août 1866 224
LXXIII. A madame la baronne A. de Staël, 21 septembre 1866. 227
LXXIV. A M. Masson, 6 octobre 1866. 229
LXXV. A madame Donné, 26 octobre 1866. . . . 232
LXXVI. A M. Piscatory, 6 novembre 1866. . . . 235
LXXVII. A madame la baronne A. de Staël, 6 novembre 1866. 240
LXXVIII. A M. Piscatory, 18 novembre 1866. . . . 242
LXXIX. Au même, 2 décembre 1866. 246
LXXX. Au même, 17 décembre 1866. 249
LXXXI. Au même, 15 février 1867. 253
LXXXII. Au même, 1er avril 1867 257
LXXXIII. Au même, 13 avril 1867. 261
LXXXIV. A M. de la Rozière, 15 avril 1867. 263
LXXXV. A M. Piscatory, 29 avril 1867. 265
LXXXVI. Au même, 29 mai 1867. 267
LXXXVII. A madame la baronne A. de Staël, 5 juin 1867 270

Pages

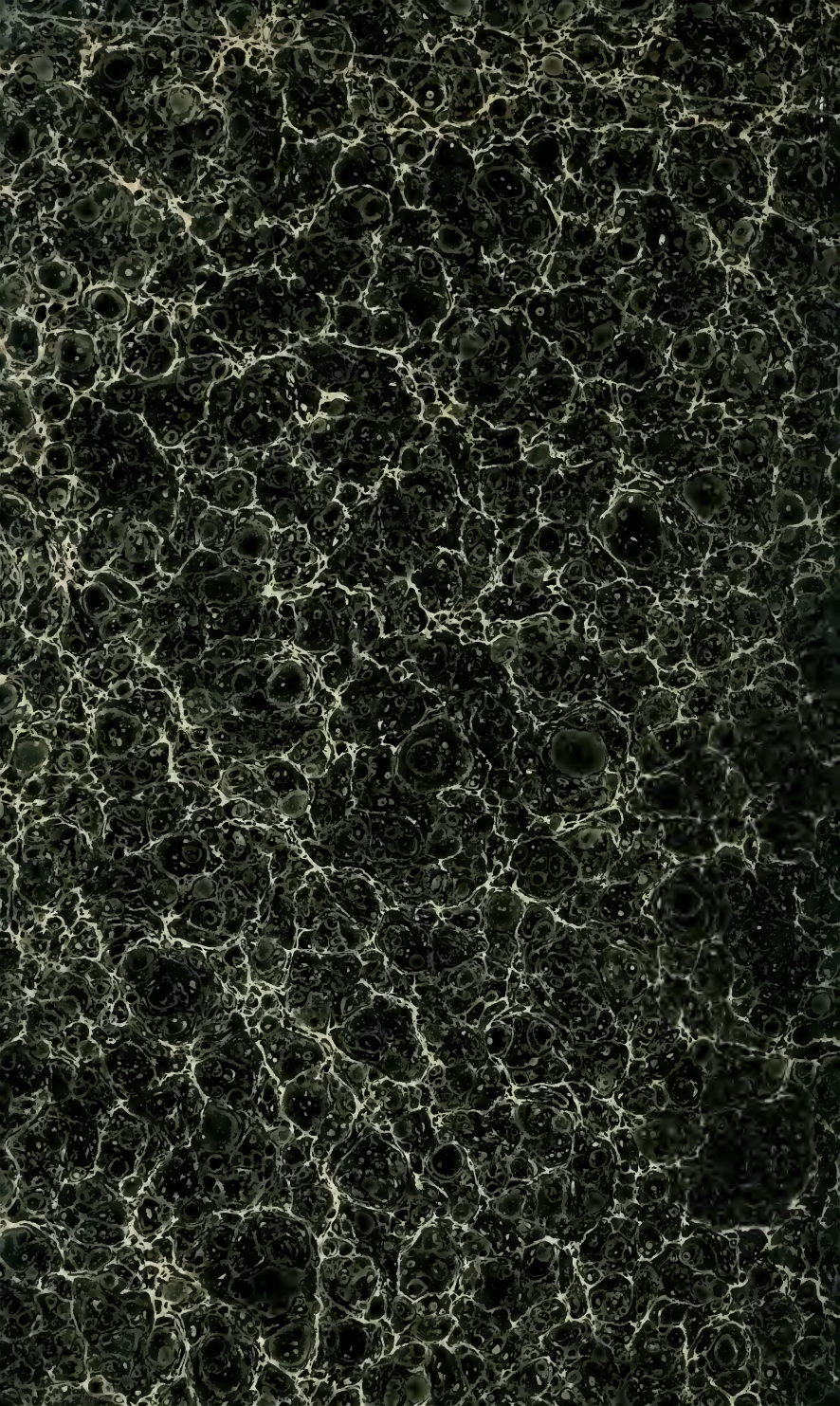
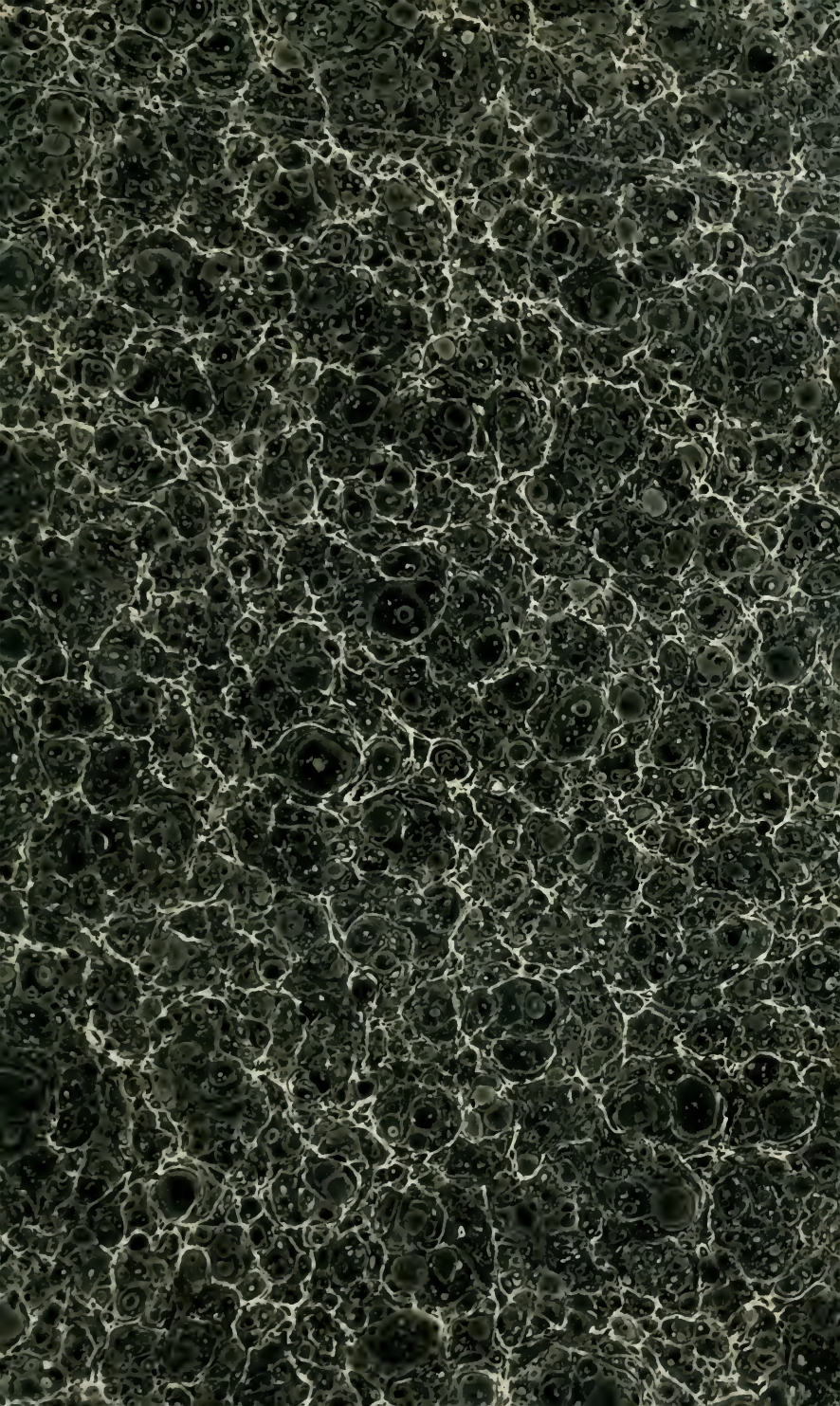
LXXXVIII. A M. Piscatory, 17 août 1867. 273
LXXXIX. Au même, 1er septembre 1867. 276
XC. Au même, 21 septembre 1867. 279
XCI. A madame Donné, 22 septembre 1867 . . 281
XCII. A madame la baronne A. de Staël, 27 septembre 1867. 284
XCIII. A M. de la Rozière, 9 octobre 1867 . . . 286
XCIV. A M. Piscatory, 20 octobre 1867. 291
XCV. A M. l'abbé de Broglie, 26 octobre 1867 . 293
XCVI. A madame d'Haussonville, 6 novembre 1867 296
XCVII. A M. E. de Sahune, 13 novembre 1867. . 299
XCVIII. A M. de la Rozière, 14 janvier 1868 . . 301
XCIX. A madame Donné, 21 janvier 1868. . . . 303
C. A M. Piscatory, 22 février 1868 306
CI. A madame Donné, 26 février 1868 . . . 308
CII. A M. Masson, 27 février 1868. 312
CIII. A M. Piscatory, 14 mars 1868. 316
CIV. Au même, 2 avril 1868. 318
CV. Au même, 26 avril 1868 322
CVI. A madame la baronne A. de Staël, 4 juin 1868 326
CVII. A la même, 17 juin 1868. 330
CVIII. A M. Prévost-Paradol, 11 juillet 1868 . . 333
CIX. A madame la baronne A. de Staël, 23 juillet 1868. 334
CX. A M. Piscatory, 25 juillet 1868 338
CXI. A M. l'abbé de Broglie, 9 août 1868 . . . 340
CXII. A madame la marquise d'Harcourt, 13 août 1868 344
CXIII. A madame la baronne A. de Staël, 19 août 1868 350
CXIV. A madame Donné, 2 septembre 1868. . . 352
CXV. A M. Charles Gavard, 22 septembre 1868 355
CXVI. A M. Masson, 1er octobre 1868 358
CXVII. A M. de la Rozière, 5 octobre 1868. . . . 359

Pages.

CXVIII. Au même, 18 novembre 1868 361
CXIX. Au même, 18 février 1869 363
CXX. A madame Donné, 31 mai 1869 364
CXXI. A madame la baronne A. de Staël, 18 juin 1869 367
CXXII. A madame Donné, 22 juin 1869. 370
CXXIII. A madame la baronne A. de Staël, 7 juillet 1869. 375
CXXIV. A la même, 15 juillet 1869. 377
CXXV. A M. E. de Sahune, 18 juillet 1869. . . . 379
CXXVI. A M. Poirson, 6 août 1869 381
CXXVII. A madame Donné, 8 août 1869 384
CXXVIII. A M. Piscatory, 18 août 1869 388
CXXIX. A M. Masson, 21 août 1869. 390
CXXX. A madame la baronne A. de Staël, 25 août 1869. 392
CXXXI. A M. Piscatory, 7 septembre 1869 394
CXXXII. A M. E. de Sahune, 13 octobre 1869. . . 398
CXXXIII. A madame Donné, 6 novembre 1869 . . 399
CXXXIV. A madame la baronne A. de Staël, 9 novembre 1869 402
CXXXV. A madame Donné, 1er janvier 1870 . . . 404
CXXXVI. A M. Piscatory, 26 janvier 1870. 407
CXXXVII. Au même, 30 janvier 1870 408
CXXXVIII. A mademoiselle Gavard, 31 janvier 1870. 409
CXXXIX. A madame Donné, 24 février 1870 410
CXL. A M. Masson, 2 mars 1870. 412
CXLI. Au même, 28 mai 1870. 415
CXLII. A M. le duc A. de Broglie, 1er août 1870. 418
CXLIII. Au même, 28 février 1871. 419
CXLIV. A M. Charles Gavard, 28 février 1871. . . 421
CXLV. A M. le duc A. de Broglie, 6 mars 1871.. 424
CXLVI. A M. Charles Gavard, 7 mars 1871. . . . 427
CXLVII. Au même, 10 mars 1871. 430
CXLVIII. A M. l'abbé de Broglie, 15 juin 1871. . . 433
CXLIX. A M. Emmanuel de Broglie, 16 juin 1871. 437

Pages.

CL. A M. le duc A. de Broglie, 14 juillet 1871. 440
CLI. A mademoiselle Gavard, 19 juillet 1871.. 442
CLII. A M. Emmanuel de Broglie, 25 juillet 1871. 446
CLIII. A M. le duc A. de Broglie, 4 août 1871. . 448
CLIV. A madame Donné, 10 août 1871. 450
CLV. A M. E. de Sahune, 12 août 1871. 453
CLVI. A M. Charles Gavard, 10 septembre 1871. 456
CLVII. A madame Donné, 1er octobre 1871 . . . 459
CLVIII. A M. E. de Sahune, 4 octobre 1871 . . . 461
CLIX. A M. Charles Gavard, 6 octobre 1871. . . 465
CLX. A M. E. de Sahune, 13 octobre 1871. . . 468
CLXI. Au même, 29 octobre 1871 471
CLXII. A M. St-Marc Girardin, 11 décembre 1871. 474
CLXIII. A madame Donné, 11 décembre 1871. . . 475
CLXIV. A M. Charles Gavard, 6 janvier 1872. . . 479
CLXV. Au même, 15 janvier 1872. 482
CLXVI. A M. le duc A. de Broglie, 20 février 1872. 485
CLXVII. Au même, 13 mars 1872. 486
CLXVIII. A mademoiselle Gavard, 19 juillet 1872. . 488

Des Révolutions du Gout. 491

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2